

## University of Groningen

### Lettres de Diotime à François Hemsterhuis

de Gallitzin, Adélaïde Amélie; van Sluis, Jacob; Hoffman, Louis; Sinninghe Damsté, Willem; Verzaal, Elly

**IMPORTANT NOTE:** You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

#### *Document Version*

Publisher's PDF, also known as Version of record

#### *Publication date:*

2017

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

#### *Citation for published version (APA):*

de Gallitzin, A. A., van Sluis, J. (Ed.), Hoffman, L. (Ed.), Sinninghe Damsté, W. (Ed.), & Verzaal, E. (Ed.) (2017). *Lettres de Diotime à François Hemsterhuis: Tome IV: 1775-1788*. (Hemsterhusiana; Vol. 17). Van Sluis. [http://www.rug.nl/library/heritage/hemsterhuis/lettres4\\_diotime\\_1775-1788.pdf](http://www.rug.nl/library/heritage/hemsterhuis/lettres4_diotime_1775-1788.pdf)

#### **Copyright**

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

The publication may also be distributed here under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the "Taverne" license. More information can be found on the University of Groningen website: <https://www.rug.nl/library/open-access/self-archiving-pure/taverne-amendment>.

#### **Take-down policy**

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.

— *Hemsterhusiana*, 17 —

*Lettres de Diotime à François Hemsterhuis*

1775-1788



*Adélaïde Amélie princesse de Gallitzin*

*Lettres de Diotime à  
François Hemsterhuís*

*tome IV: 1775-1788*

*éditées par Jacob van Sluis*

*avec la collaboration de  
Louis Hoffman  
Willem Sinninghe Damsté  
& Elly Verzaal*



Berltsum ~ Van Sluis

2017

*Hemsterhusiana, volume 17*

Collection dirigée par Jacob van Sluis

*In dankbare herinnering:*

*Gerrit van der Meer*

*✠*

*Bertha van der Meer - Dijkstra*

ISBN 978-0-244-92451-5

© Jacob van Sluis

<http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Apple Mac mini

NeoOffice

*Apple Chancery* • Junicode • Verdana

16 VIII 2017

## *Introduction*

Ce quatrième tome est un complément non prévu aux trois tomes précédents comprenant des lettres écrites par la princesse Gallitzin, née Adelheid Amalia comtesse de Schmettau (1748-1806) à François Hemsterhuis. Non prévu, car ayant découvert ces lettres-ci à la suite de tout l'embrouillement après avoir arrondi les trois premiers tomes et donc trop tard pour les y inclure, avec comme conséquence majeure que la chronologie sur l'ensemble de ces quatre tomes est perturbée. Pour parer à cet inconvénient, je présente à la fin du présent tome une concordance chronologique.

Les lettres transcrites ci-après sont conservées dans des recueils comme suit:

- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 25: 63 lettres, 1777-1783;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 26: 66 lettres, 1787;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 27: 36 lettres, la plupart sans date;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 36: 23 lettres, 1788;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (jadis Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1155: 13 lettres, la plupart sans date;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (jadis Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1161: 1 lettre, sans date;
- Stadt- und Landesbibliothek, Dortmund, Atg. 11812: 1 lettre, 1787.

Il y a donc beaucoup de lettres non datées et ce problème existait également dans les trois premiers tomes. Différemment de Hemsterhuis la princesse fut non-chalante dans les dates de ses lettres, comme elle griffonnait souvent aussi ses mots de façon empressée et d'une main négligée. Elle ne connaissait pas la ponctualité d'un commis professionnel tel que fut Hemsterhuis. Cependant, Hemsterhuis en tant que réceptionnaire aurait pu joindre beaucoup plus souvent une date qu'il ne l'a fait en réalité. Dans ce quatrième tome je me suis efforcé

d'insérer les lettres de Gallitzin autant que possible dans un ordre chronologique. Parfois sur des indications mais très souvent aussi par seule intuition j'ai donné aux lettres non datées une place dans la classification.

Les recueils dans lesquels ces lettres sont conservées, apportent un chaos propre. Ceci est valable surtout pour les collections dans Gallitzin Nachlass Kapsel 25 et 27 et Buchholz Nachlass 1155. Là dedans se trouvent beaucoup de lettres non datées à côté de lettres datées dans une disposition quelconque. La disposition physique dans ces recueils n'est donc pas un réel soutien pour obtenir une classification chronologique. J'ai l'impression que ces recueils sont le résultat – ou pour mieux dire: les restes – d'activités effectuées sur deux anthologies de lettres Gallitzin vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les deux publiées de façon anonyme:

- *Mitteilungen aus dem Tagebuch und Briefwechsel der Fürstin Amalie von Gallitzin nebst Fragmenten und einem Anhang* (Stuttgart: S.G. Liesching, 1868) – en bref *MTBG*;
- [Christoph Bernhard Schlüter (Hrsg.)] *Briefwechsel und Tagebücher der Fürstin Adelheid Amalia von Galitzin [...]*, 3 volumes (Münster: Adolph Russell, 1874-1876) – en bref *BTG*, avec numero de tome.

Après usage les deux soigneurs anonymes n'ont pas pris la peine de remettre les lettres physiquement à leur endroit correct. Il y a même des lettres qui sont perdues, que nous ne connaissons aujourd'hui par conséquence que par leur forme publiée, souvent traduites en Allemand. C'est dans cette forme que ces lettres perdues ont été insérées dans le tome présent. A tout prendre on peut dire que le résultat est désordonné, hélas!

En résumé: dans ce quatrième tome des lettres de la princesse Gallitzin adressées à Hemsterhuis il a été retenu un ordre chronologique qui est reconstitué en partie. Lorsqu'on pouvait se basant sur le contenu dater une lettre sans date ou avec date incomplète, les indications concernées sont désignées dans

les notes en bas de page. Pour ce qui est des autres lettres non datées, la disposition chronologique est intuitive ou, si l'on veut, spéculative.

Dans cette publication nous avons pris en considération les règles suivantes:

- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente.
- Le signe & est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne.
- Dans l'application des accents on l'a suivi l'original en général, mais avec des adaptations pour distinguer *a* (de la verbe *avoir*) / *à*, *la* (l'article) / *là* (l'article démonstratif) et *ou* / *où*.
- Les abréviations et les noms propres abrégés ont été complétés en superscript, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets.
- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolades {...}.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage dans les lettres originales.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent de la main de Hemsterhuis; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empattement (« sans serif »).
- Les lettres dont l'original est perdu et qui sont empruntées aux éditions MTBG et BTG, ont été rendues dans les mêmes caractères différents, sans empattement (« sans serif »).

Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. La version actuelle est donnée au verso de la page de titre.



Lors des éditions de tous les tomes précédents de la correspondance Hemsterhuis à la princesse Gallitzin nous avons pu faire usage de l'ardeur immense de Monsieur Gerrit van der Meer. Son décès le 1er Juillet 2014 fut pour nous qui restions, Louis Hoffman et le soussigné, aussi une perte personnelle énorme. Le projet risquait de s'arrêter. Heureusement deux remplaçants enthousiastes se sont présentés: Madame Elly Verzaal et Monsieur Willem Sinninghe Damsté. Monsieur Jürgen Lenzing, conservateur à la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, a donné sa coopération entière en mettant à notre disposition les documents originaux. La bibliothèque de la Université de Groningen, mon employeur, a facilité ce projet, notamment sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

*Jacob van Sluis*

## *Inleiding*

Dit vierde deel is een onverwachte aanvulling op de eerdere drie delen met brieven die prinses Gallitzin, geboren Adelheid Amalia gravin von Schmettau (1748-1806), aan Frans Hemsterhuis heeft geschreven. Onverwacht, omdat ik vanuit alle verwarring na afronding van de eerste drie delen en dus te laat nog deze brieven aantrof. Dit heeft als belangrijkste gevolg dat de chronologie over deze vier delen verstoord is. Om aan dit ongemak tegemoet te komen, bied ik aan het slot van dit deel een chronologische concordantie aan.

De hier getranscribeerde brieven worden bewaard in bundels als volgt:

- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 25: 63 brieven, 1777-1783;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 26: 66 brieven, 1787;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 27: 36 brieven, meest ongedateerd;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 36: 23 brieven, 1788;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (voorheen Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1155: 13 brieven, meest ongedateerd;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (voorheen Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1161: 1 brief, ongedateerd;
- Stadt- und Landesbibliothek, Dortmund, Atg. 11812: 1 brief, 1787.

Veel brieven zijn dus ongedateerd en dit probleem gold ook al in de eerste drie delen. Anders dan Hemsterhuis was de prinses slordig in het dateren van haar brieven, zoals ze vaak ook haastig en met een slordige hand haar woorden neerkrabbelde. Ze kende niet de nauwgezetheid van een beroepsklerk zoals Hemsterhuis dat was. Echter, als ontvanger had Hemsterhuis veel vaker een datum kunnen toevoegen dan dat hij daadwerkelijk heeft gedaan. In dit vierde deel heb ik de brieven van Gallitzin zo veel mogelijk in een chronologische volgorde geplaatst, waarbij ik de ongedateerde brieven een plaats in de

rangschikking heb gegeven, soms via aanwijzingen, maar ook vaak enkel op intuïtie.

De bundelingen waarin deze brieven bewaard zijn gebleven, brengen een eigen chaos mee. Dit geldt met name voor de verzamelingen in Gallitzin Nachlaß Kapsel 25 en 27 en Bucholz Nachlaß 1155. Hierin bevinden zich veel ongedateerde brieven, naast gedateerde brieven in een willekeurige ordening. De fysieke ordening in deze bundels is dus niet echt ondersteunend om tot een chronologische rangschikking te komen. Mijn indruk is dat deze bundelingen het resultaat – of beter gezegd: de restanten – zijn van van werkzaamheden verricht voor twee bloemlezingen van Gallitzin-brieven uit de late 19de eeuw, beide anoniem gepubliceerd:

- *Mittheilungen aus dem Tagebuch und Briefwechsel der Fürstin Amalie von Gallitzin nebst Fragmenten und einem Anhang* (Stuttgart: S.G. Liesching, 1868) – afgekort *MTBG*;
- [Christoph Bernhard Schlüter (Hrsg.)] *Briefwechsel und Tagebücher der Fürstin Adelheid Amalia von Galitzin [...]*, 3 delen (Münster: Adolph Russell, 1874-1876) – afgekort *BTG*, met deelnummer.

Na gebruik hebben de beide anonieme bezorgers geen moeite gedaan om de brieven weer fysiek op de juiste plaats op te bergen. Er zijn zelfs brieven verloren gegaan, die we bijgevolg nu alleen kennen vanuit hun gepubliceerde vorm, vaak in Duitse vertaling. In die vorm zijn deze verloren gegane brieven opgenomen in dit deel. Al met al is het resultaat dus rommelig, helaas.

Samenvattend: in dit vierde deel van de brieven van prinses Gallitzin gericht aan Hemsterhuis is een chronologische volgorde aangehouden, welke deels is gereconstrueerd. Wanneer een brief zonder datum of met een onvolledige datum op grond van de inhoud kon worden gedateerd, dan zijn de aanwijzingen vermeld in de voetnoten. Bij de andere ongedateerde brieven is de chronologische ordening intuïtief of, zo men wil, speculatief.

Bij de editie zijn de volgende regels in acht genomen:

- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is enigszins aangepast aan modern gebruik.
- Het gebruik van accenten in de originele tekst is gehandhaafd, maar ter onderscheid zijn wel aanpassingen gemaakt voor *a* (van *avoir*) / *à*, *la* (lidwoord) / *là* (aanwijzend voornaamwoord) en *ou* / *où*.
- Afkortingen en onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Er is gekozen voor deze vorm van aanvullen, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...], om het voor de gebruiker eenvoudiger te maken de brieven digitaal te doorzoeken.
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik in de brieven.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak door Hemsterhuis, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- De brieven waarvan het origineel verloren is gegaan en die zijn ontleend aan de edities *MTBG* en *BTG*, zijn eveneens weergegeven met deze afwijkende, schreefloze letter.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via [www.lulu.com](http://www.lulu.com). Op de versozijde van de titelpagina staat steeds de actuele versie vermeld.

Bij de uitgave van alle vorige delen van de correspondentie Hemsterhuis vs. prinses Gallitzin konden we gebruikmaken van de enorme inzet van de heer Gerrit van der Meer. Zijn overlijden op 1 juli 2014 was voor ons achterblijvers,

Louis Hoffman en ondergetekende, ook een enorm persoonlijk verlies. Het project dreigde stil te vallen. Gelukkig dienden zich twee enthousiaste vervangers aan: mevrouw Elly Verzaal en de heer Willem Sinninghe Damsté. De heer Jürgen Lenzing verleende de volle medewerking namens de Universitäts- und Landesbibliothek Münster. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

*Jacob van Sluis*

*Lettre IV.1 – Diotime, 17<sup>e</sup> décembre 1775*<sup>1</sup> = BN 1155 / 23-25

Réponse à celle du 16 xbre 1775<sup>2</sup>

La verité, Monsieur, a de tout tems été (même dans celui où je marchai sans guide au travers des plus epaisses ténèbres) l'objet de mon culte. Elle est le charme et la base éternelle de la philosophie, et lorsqu'en me parlant son langage elle devient pour moi une preuve de votre estime. Je vous assure, Monsieur, qu'elle me paroît encore plus précieuse, même lorsqu'elle tend à détruire mon idole cheri. Cependant, je serois indigne de l'entendre de la bouche d'un être que je considere autant que vous, si la crainte de vous paroître présomptueuse pouvoit m'empêcher de vous dire mes vrais sentimens.

Seulement je veux vous assurer préalablement que lorsque nous différons vous et moi, je suis toujours presque convaincue que c'est moi qui suis dans l'erreur. | Et si j'ose encore proposer mes doutes, ce n'est que pour achever de m'éclairer au flambeau de votre genie, puisque vous voulez bien ne me pas juger indigne de le voir briller quelque fois. Après ce petit préambule je vous dirai, Monsieur, que je sens parfaitement l'excellance de votre distinction dans la définition que vous donnez aux deux différentes manieres de traiter la philosophie. Seulement par la tendresse peut-être un peu aveuglé, que je me sens encore pour ce que vous nommez si justement les poètes philosophes, je vous demanderois volontier comme une grace, d'en séparer les Sophistes de Socrate, et d'en faire une 3ieme classe. Voici la différence que j'apperçois entre les Hippias et ses pareils | et ce que je connois de D<sup>e</sup>scartes, de Bonnet que vous rangez à ses cotés; et de leurs semblables.

C'est que la philosophie des premiers me paroît entre leurs mains un couteau à deux tranchans dont ils usaient relativement à l'interet du moment, ou plutot, ce seroit dégrader la philosophie que d'en qualifier les Sophistes; ils étudioit l'art

---

1 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 2 annexe, p. 52-53.

2 Ajouté plus tard.

dangereux de l'éloquence pour déffendre et enseigner l'erreur et le mensonge avec connoissance de cause, au lieu que les autres poëtes philosophes (pour m'exprimer comme vous) etoit entraîné en cherchant de bonne foi la verité par la fougue de leur genie peutêtre souvent au de là du vrai – quelquefois ils saisissent la verité et lorsqu'elle leur echappe, j'ose penser que leur | erreur etoit involontaire, et qu'ils n'enseignoient que ce qu'ils croioient des verités incontestables.

Je vous prie de vous souvenir de Mr. Diderot. Il est plus que personne (à mon avis) dans le cas de ces poëtes philosophes qui doutent de bonne fois.

Au surplus, j'ai toujours eu le plus grand respect pour Socrate, dont la lecture fait encore chaque jour mes delices, pour Aristote dans le peu que j'en connois, et pour le sublime Newton, lorsque mon humble genie accoutumé à ramper sur la terre peut le suivre dans son vol hardi.

Mais permettez moi d'observer que dans le genre que traite Bonnet il n'y a presque que des hipoteses; c'est un probleme à tant d'inconnus. | Vif et fort sensible, un degrés d'abstraction et de détachement personel, qui a beaucoup contribué au bonheur interieur dont je jouï; j'avoue dis-je que la reconnaissance et l'égoïsme dont nous avons chacun une petite dose souvent imperceptible, peuvent avoir en séduisant mon cœur séduit mon jugement. Voila pourquoi j'ose vous prier instamment, Monsieur, de m'éclairer à cet egard, et de me comuniquer la 1ere fois que j'aurai l'honneur de vous voir, quelles sont proprement vos objections contre Bonnet.

J'aurois de l'inquietude en songeant que je me nourris d'erreurs ou | chimères, et vous m'obligerez reellement et sensiblement en me communiquant vos idées avant que les miennes s'enracinent trop profondement et deviennent préjugés.

Au surplus, pour vous dire en peu de mots, ce que je pense de vos deux classes de philosophes si bien définies, je considere les premiers comme le pain nouricier qui entretient la vie et les forces et les poëtes philosophes comme ces

mets délicats qui sont délicieux au gout, quoique moins nécessaires, et dont on abuse aisément.

Quant aux Sophistes je ne puis les ranger que dans la classe des poisons les plus pernicieux.

Je suis, Monsieur, avec les sentimens que vous inspirez aux deux premiers et à votre très humble servante

Adelaïde de Gallitzin



*Lettre IV.2 – Diotime, sans date* = BN 1155 / 1-2 + 3-4

Lundi, à 4 heure

J'ai achevé avec un plaisir infini l'histoire interessante et singuliere que vous avez eu la bonté de me fournir. Et come il est bien déciée que je veux vous obeir dans tous ce qui n'est pas absolument hors de mon pouvoir, et que vous m'avez demandé de tracer d'après votre méthode le portrait de l'homme extraordinaire qui est le heros de cette piece, je vais, quelque repugnance que j'aie à entreprendre ce que je suis presque sure de mal exécuter, m'essayer dans ce nouveau genre. C'est à dire vous montrer de nouveau ma pauvreté d'esprit. La seule chose qui me console, c'est que vous ne doutterez plus de ma docilité, et que d'ailleurs ma religion m'enseigne que bienheureux sont les pauvres d'esprit, car il auront le royaume du ciel!

Venons en au portrait de Nicolas Gabrini Rienzi, ou à ce qui me paroît l'être, après avoir ajoutée cette restriction, je me permettrai sans scrupule l'expression positive est à la place de celle de paroît, qui me conviendrait mieux. | La trempe de son ame étoit foible, mais d'une elasticité propre à ceder aux moindres



impressions ce qui lui donnoit souvent une apparence de force tirée de sa foiblesse même.

Sa velleïeté vague avoit une energie inégalle mais cependant toujours dans une certaine activité. Elle étoit presque toujours déterminée par une imagination de feu, très vaste et très riche, qui cominuquoit à toutes les déterminations de cette velleïeté son caractere exagéré! Sa mémoire étoit prodigieuse, et si jamais mémoire a pû tenir lieu de genie, c'est à Rienzi qu'elle a rendue ce service.

Son intellect étoit agile, délié, prompt et propre à combiner les idées les plus éloignées, mais malheureusement pour lui son imagination excédoit tellement toutes ces facultés, tant en richesse qu'en intensité, que l'intellect n'étoit presque occupé qu'à juger des possibles de ses | déterminations sans avoir le tems de la regler. C'est d'où vient qu'avec un intellect excellent il agissoit souvent comme un imbécile et souvent comme un homme de genie. Dans le 1er cas, c'est son imagination qui étoit en faute et il se trouvoit dans le cas de ceux qui avec un intellect sain sont dans le délire de la fièvre; ils voyent autour d'eux au lieu d'hommes, des dragons volants, cela fait dire et penser qu'ils sont fols dans ce moment là, mais l'intellect n'en fait pas moins son role, ne raisonne pas moins juste sur ces dragons volants, qu'il n'eut raisonné sur les hommes véritables s'il les avoit apperçûs au lieu des dragons. Or Rienzi avoit presque toujours un certain degré de fièvre. Dans le second cas, lorsqu'il faisoit de ces coupe de genie qui ettonnoient (et remarquez que c'étoit presque toujours dans les moments desesperés) alors probablement son imagination qui portoit tout à l'excès, fatiguée à force d'agitation, permettoit à l'intellect de déterminer sa velleïeté vague en volonté, cette velleïeté ainsi déterminé, il s'aidoit | au moyen de cette excellente mémoire des idées les plus propres à l'occation, contenues dans cette imagination si vaste et si riche, et cela produisoit ces ressources, ces coups d'état, ces aparances d'actes de genie, qu'on admiroit.

Pour l'organe morale, soit que cette faculté lui manquât absolument, soit qu'il eut été étouffé dans sa naissance; je n'en remarque aucun vestige. Son intellect

seule jugoit du juste et de l'injuste, comme il jugoit du vrai et du faux. C'est d'où vient qu'il paroissoit tant de contrast dans cette partie de son caracteres, de justice et de cruauté, de vertues et de vice. Ces contrastes n'étoient qu'aparants, comme il manquoit de juge pour distinguer le juste de l'injuste, et que celui qui en tenoit lieu, je veux dire l'intellect, ne sait juger que du possible et du vrai, celui-ci ne lui dictoit à cet egard que ce qui convenoit à l'exécution de la volonté déterminée par l'imagination, et ce qui convenoit à la justice. Cela fait que sa morale apparante, a toujours suivie les vicitudes de son imagination.

Voilà, Monsieur, ce que mon pauvre tête a pu recueillir à la hâte sur cet objet. Agreez ma docilité, et corrigez s'il vous plaît mon incapacité et mon ignorance. |



*Version corrigée, soigneusement écrite:*

Portrait de Rienzi

La trempe de son ame est foible, mais d'une elasticité propre à ceder aux moindres impressions, ce qui lui donnoit souvent une apparence de force tirée de sa foiblesse même.

Sa velleïté vague avoit une énergie qui bien qu'inégale avoit cependant toujours un certain degrés d'intensité, le plus souvent, elle étoit déterminée par une imagination de feu, très vaste, et très riche, qui comuniquoit à toutes ses déterminations son caractere exagéré.

Sa memoire étoit prodigieuse, et si jamais memoire a pu tenir lieu de genie, c'est à Rienzi qu'elle a rendue ce service.

Son intellect étoit agile, délié, prompt et propre à combiner les idées les plus éloignées entr'elles, mais malheureusement pour sa composition, son imagination excédoit tellement en richesse et valeur intrinseque, toutes ses autres facultés, qu'elle les dominoit toutes et déterminoit presque sans cesse cette

velleïeté toujours active en volonté particuliere, ce qui occupoit tellement l'intellect en qualité de juge des possibles, qu'il n'avoit presque jamais le tems de travailler dans le grand magasin, ni d'y mettre de l'ordre. Il arrivoit de là, que Rienzi avec tous ce qu'il falloit pour composer un homme de genie, | et bien qu'il agit quelque fois comme tel, non seulement ne l'étois pas, mais se conduisoit même d'autres fois comme un fol, ou comme un imbecile. C'est ce qui lui arrivoit presque toutes les fois que l'imagination seule presidoit aux déterminations de sa velleïeté, le resultât dépendoit alors un peu du hazard, c.à.d. de la face de l'imagination qui se trouvoit dans ces moments la, tournés vers la velleïeté, et cette face pouvoit être indifféremment, ou conforme, ou diametralement opposée, à l'exigence du cas.

Dans la premiere supposition, je veux dire lorsqu'il exite l'admiration par des coups de genie, ou qui paroissent tels (et remarquez que cela lui arrive presque toujours dans les cas désespérés), c'est lorsque son imagination (toujours en effervescence) fatiguée à force d'agitation, permet à l'intellect de déterminer à son tour la velleïeté vague, elle ne fait que l'office qui lui convient, celleci d'offrir au moyen de cette mémoire excellante les idées les plus propres à enrichir et perfectionner l'acte déterminé par l'intellect. C'est alors que toutes ses facultés étant à leur place et concourant chacune selon leur destination, l'acte qui en resulte porte le caractere du genie, et atteint le plus grand degrés de perfection dont sa composition est susceptible. |

Quand à l'organe moral, soit que cette faculté lui manqua absolument, soit qu'elle ait été étouffée, je n'en remarque aucun vestige, son intellect en faisoit l'office, et comme il n'est essentiellement pourvu que de ce qu'il faut pour juger de ce qui est possible ou non, vraï ou faux, et non pour sentir ce qui est juste ou injuste etc. etc. (ainsi que les yeux n'étant fait que pour voir, ne sauroient juger des sons ou des odeurs). Il s'en suit que (la partie morale du caractere de Rienzi manquant de juge naturel) devoit etre absolument défectueuse, et etre sujet à toutes les vicitudes qu'on remarque et qui ettonnent dans l'histoire de sa vie.

Supposez un home auquel depuis longtemps vous connoissez tous le gout et toute la sagacité possible, et entendant chanter à la fois le rossignol et le pan, vous lui demandez lequel de ces deux chanteurs il préfère, et il vous nomme le pan – à coup sure, vous serez extremement surpris de ce choix. Mais vous ignoriez que votre homme est sourd, et jugeoit par les yeux. |



*Version dans la main de Hemsterhuis = Bucholz Nachlaß 1162*

Portrait de Nicolas Gabrini Rienzi, par Mad. la Pr. de Gallitzin.

La trempe de son ame etoit foible, mais d'une elasticité propre à ceder aux moindres impressions, ce qui lui donnoit souvent une apparence de force tirée de sa foiblesse même.

Sa velleïté vague avoit une energie inegale, mais cependant toujours d'une certaine activité. Elle etoit presque toujours déterminée par une imagination de feu, très vaste et très riche, qui communiquoit à toutes les determinations de cette velleïté son caractere exageré! Sa memoire etoit prodigieuse, et si jamais memoire a pû tenir lieu de genie, c'est à Rienzi qu'elle a rendue ce service.

Son intellect etoit agile, delié, prompt, et propre à combiner les idées les plus éloignées, mais | malheureusement pour lui, son imagination excedoit tellement toute ses facultés, tant en richesse qu'en 1. intensité, que l'intellect n'etoit presqu'occupé qu'à juger des possibles de ses determinations, sans avoir le temps de la régler; c'est d'où vient qu'avec un intellect excellent, il agissoit souvent comme un imbecile, et souvent comme un homme de genie. Dans le premier cas c'est son 2 imagination qui etoit en faute, et il se trouvoit dans le cās de ceux qui avec un intellect sain sont dans le delire de la fièvre; ils voient autour d'eux au lieu d'hommes, des dragons volants.

Cela fait dire et penser qu'ils sont fôls dans ce moment là, mais l'intellect n'en fait pas moins son rôle: ne raisonne pas moins juste sur ces dragons volants, qu'il n'eût raisonné sur des hommes veritables s'il les avoit apperçu au lieu des dragons. Or Rienzi avoit presque toujours un certain degré de fièvre. Dans le | second cas, lorsqu'il faisoit de ces coups de genie qui etonnoient (et remarquéz que c'étoit presque toujours dans les moments desesperés), alors probablement son imagination qui portoit tout à l'exces, fatiguée à force d'agitation, permettoit à l'intellect de determiner sa velleïté vague en volonté.

Cette velleïté ainsi déterminée, il s'aidoit au moien de cette excellente memoire des idées les plus propres à l'occasion, contenues dans cette imagination si vaste et si riche, et cela produisoit ces ressources, ces coups d'etat, ces apparances d'actes de genie qu'on admiroit.

3 Pour l'organe moral, soit que cette faculté lui manqua absolument, soit qu'il eût été étouffé dans sa naissance, je n'en remarque aucun vestige. Son intellect seul jugoit du juste et de l'injuste, comme il jugeoit du vrai et du faux. C'est d'où vient qu'il paroissoient tant de contrastes dans cette partie de son caractere, de justice et de cruauté: de vertus et de vices. Ces contrastes n' | etoient qu'apparants. Comme il manquoit de juge pour distinguer le juste de l'injuste, et que celui qui en tenoit lieu, je veux dire l'intellect, ne sçait juger que du possible et du vrai, celui ci ne lui dictoit à cet egard que ce qui convenoit à l'execution de la volonté déterminée par l'imagination et non ce qui convenoit à la justice. Cela fait que sa morale apparante a toujours suivie les vicissitudes de son imagination.

*Lettre IV.3 – Diotime, sans date* = BN 1155 / 5-6

Ce mardi à minuit

Si le tableau que vous me tracez de cette journée ci a pû vous soulager, Monsieur, je saurai gré à votre imagination de vous l'avoir offert quoiqu'absolument à mes dépens. Mais comme je ne saurois me resoudre de me charger vis-à-vis de vous de torts que je n'ai pas, pardonnez moi de vous en offrir un à mon tour qui mis en parallele differera sans doute.

Vous etes venu avec des dispositions d'abord favorables, à ce qu'il m'a paru, et qui me promettoient une journée après la quelle mon coeur ulceré soupire vainement depuis un tems. Tout alla bien jusqu'au moment où vous eutes la bonté de me faire cette question (que j'avoue avec vous) avoir été tres innocente et très simple. J'y ai repondue par une amphigourie amphatique, qui, si vous avez la condécendence de me supposer le sens comun ne pouvoit être pris, que pour une plaisanterie comme p. ex. Me croiez vous capable d'un procedé si noir? Moi vous desavouez aupres Mr Gaubius? Moi vous compromettre? etc. etc. etc. Sur cela vous prites la chose de travers, et me dites d'un air le plus emu et du son de voix le plus altéré. | Mon Dieu, j'ai donc encore mal dit, excusez moi, Mad. etc. etc. Des que je sentis que nous ne nous entendrons plus j'ai changé de propos, mais vous n'avez pas laissé échapper l'occation (lorsque Mimi vous dit qu'elle ne connoissoit ni Ulisse ni Ajax) de repetter, eh bien j'ai donc encôre mal dit? J'avoue qu'alors mon coeur plein de l'etat penible qui le navre depuis un tems s'échappa, et vous vites malgré moi une larme que je cherchois vainement à vous dérober en sortant, je me remis cependant dans mon cabinet et j'allai rentrer calme, lorsque pour m'achever vous vintes à ma rencontre me dire Ma chere Madame, vous avez de l'humeur. Reproche cruel que depuis un tems fatal pour moi, vous ne manquez pas de me faire prèsque toutes les fois que vous venez me voir, reproche d'autant moins généreux que vous le fondez sur l'aveu que ma franchise et mon amitié vous a fait toutes les fois que je me suis sentie en effet

incomodée de ce déffaut, et dont vous vous servez aujourd hui pour prevenir les justes plaintes que je pourrois former | depuis un tems et que plus habile que moi vous savez toujours détourner, en me prévenant. Mais poursuivons le tableau. Depuis ce moment (je parle de celui où vous m'avez demandé si j'avois de l'humeur) je vous ai (dites vous) boudée! Eh quoi Monsieur, vous avez vue mon ame déchirée devant vous de la douleur la plus vive, se débattre dans sa triste demeure et desirer avec vehémence un moment (que je me reproche) quitter une vie qui, il faut l'avouer, a droit de m'être chere! Vous l'avez vu dans les transports honteux peutetre dû desespoir et loin d'avoir egard à cet etat affreux vous n'avez cessé de redoubler les coups et vous appelez cela être boudé? Malgré tous cela vous avez (continuez vous) fait l'effort de vous remettre pour quelque tems dans une tranquillité parfaite, et vous vous etes tourné de toutes les façons pour remettre la tranquillité dans mon ame. Ah Monsieur, ce moment là sera à jamais présent à ma mémoire, ce moment où l'amertume dans l'ame et le sourire d'un état forcé sur les levres. Vous avez achevé (en voulant dites vous me consoler) de navrer un coeur qui ne respiroit pour vous qu'amitié, estime et reconnoissance, vous etiez tranquille? Et si vous l'aviez été, si en | effet vous eussiez jouï alors de ce calme si desirable vous ne vous fussiez pas si cruellement mépris sur les moyens de consolation. Et vous vous rappelleriez qu'entre-autre vous m'avez repetée à plusieurs reprises – vous m'accordez de la superiorité sur vous Madame, eh bien oui, j'en ai apparemment je la tiens de l'être supreme, c'est la faculté d'être au dessus de moimeme d'elever mon ame et de savoir etre grand que vous n'avez pas, ou du moins pas encore. En retournant à La Haye sans égard à ma situation, et à la necessité où je me trouvois de porter dans un cercle si hétérogène le poignard, vous n'avez cessé de l'enfoncer qu'en cessant de m'accompagner, ah Monsieur! Elles retentissent encore à mes oreilles ces paroles poignantes, je n'irai plus chez vous, Madame, qu'à vos ordres, et votre plan sera accompli, je vois, je sens à présent le plan que vous aviez fait, il s'accomplira et autres semblables que je voudrois effacer avec mon sang de ma mémoire. Voilà

Monsieur, pour répondre à l'injuste tableau que vous m'avez dépeint de cette journée. Venons en à la seconde partie de votre lettre. Hélas je ne puis poursuivre dans ce moment ci. |



*Lettre IV.4 – Diotime, sans date* = BN 1155 / 7-10

à deux heures après minuit

Vainement je cherche entre les bras du sommeil un repos, un calme qui est en votre pouvoir. Oh rendez le moi, Monsieur, ce calme sans le quel ma vie est un fardeau inutile, rendez le moi au nom de cette amitié sainte que vous respectez, au nom de cet Être Suprême dans le sein duquel je me réfugie. Je vous tends les bras! Dans l'amertume de ma douleur je vous implore! comme un pere. Oui, vous le serez pour moi ce pere tendre et cheri, et jamais fille n'aura eu pour le pere le plus tendre les sentimens que mon coeur vous offre en retour. Ne vous y trompez pas. Non, mon coeur ne connoit aucun chagrin secret et caché. Cette inégalité que vous me reprochez ne paroît qu'à vos yeux, je le jure sur l'autel sacré de l'amitié. Tous ce qui m'entoure me sourit, mon ame gémit dans la plénitude du bonheur et ne gemit que sur vous, sur le changement affreux qui s'est manifesté dans notre comerce. Jugez Monsieur, jugez si vous m'êtes cher, je suis la plus heureuse des meres. Jamais mon mari ne me témoigna plus de veritable consideration. Mon ami, ce Lysis que vous | devriez connoître mieux! Vous savez si mon sort est attaché au sien, eh bien, ce Lysis ne respire que pour s'occuper de mon bonheur et bien que notre situation reciproque ne nous permette que rarement les pures jouïssances de l'amitié, le sentiment vif et profond qu'elle imprime dans mon ame suffit pour entretenir, quoique separée de lui, le bonheur le mieux senti au fond de cette ame. Que de sujets! Pour me dire, pour me sentir heureux! Au millieu de tous cela cependant, au sein de la felicité, vous



avez le droit, Monsieur, de me faire desirer (à la seule vûe des changemens que vos sentimens pour moi ont subis) de me faire desirer dis-je l'anéantissement avec ardeur, et après cela ne puis-je repetter à juste titre. Jugez Monsieur, si vous m'etes précieux? Songez de grace à notre derniere scene! Rapellez vous tous ce qui s'y est dit et passé. Rapellez vous le tems qui s'est écoulé depuis et comment ... et je m'assure qu'après cela vous ne me demanderez plus, si j'ai quelque chagrin étranger. Je ne suis point inégale avec vous, je suis timide, incertaine, presque | tremblante lorsque je regarde dans l'abime obscure des derniers 6 semaines passéz! Je n'y entens rien si non que vous etes changé, cruellement changé pour moi.

Hélas Monsieur, vous le savez, combien de fois ne vous ai-je pas averti avec une franchise (qui ne merita pas les cruels reproches, de vouloir vous cacher mes deffauts etc. etc., que vous me faites sans cesse à présent). Combien de fois dis-je ne vous ai je pas avertie que vous aviez de moi une trop haute opinion! Sans cesse vous me parliez de ma superiorité jusqu'à vous mettre serieusement en colere lorsque je l'à desavouai, lorsque presqu'humilié des elogés outrées que je ne méritois pas, je vous ai declarée avec fermeté, que le comerce de la sainte amitié ne devoit pas admettre celui de la flatterie et qu'il etoit au dessous de deux ames nobles d'etre sans cesse l'encençoir à la main l'une vis à vis de l'autre. Je vous en ai donné l'exemple en renfermant dans mon sein et me contentant de sentir au fond de mon coeur (ou de parler en votre absence à ceux que j'en croiois digne) de la juste admiration que vos vertues et vos facultés | distingués meritoient et obtenoit de mon coeur. Et aujourd'hui quelle differance! Aujourd'hui grand Dieu, je me vois contraint à m'abaisser aux justification les moins dignes de mon caractere. Il faut que je déffende ma probité, ma bonne foi, il faut que me mettant au niveau des parjures, j'atteste vainement par serments des choses que ma simple parole devoit rendre sacrés. Il faut que j'atteste (souvenir horrible!) qu'Adélaïde et son ami, cet être pure et noble! ne se sont jamais joués de vous. Il faut que j'ecarte de notre comerce celui que je croiois honorer et rendre heureux

comme je comptois vous honorer et vous payer une partie de vos bienfaits en formant un lien entre vos deux ames si digne de se connoître et si faites pour se sentir! Aujourd'hui, il faut que je vous entende me dire que votre ame est superieure à la mienne parcequ'elle sait etre grande et s'élever, ce que la mienne ne sait pas, c'est à dire ne sait plus. Car il fut un tems où vous l'a connutes mieux. Ah Monsieur! croiez moi! il faut que mon ame tienne à la votre par son essence pour n'avoir pu etre | entamée par tant de coups mortels! Pour une ame delicate, et surtout, fiere comme l'est celle qui vous a accordée des droits eternels sur son bonheur. Oui Socrate, oui! Le lien de l'amitié n'est un lien sacré qu'autant qu'il resserre les ames en les perfectionnant. Qui mieux que moi sent cette verité auguste! qui, plus ardemment que moi désirà, et vous demandà sans relache le tableau de ses deffauts afin d'obtenir la nourriture necessaire à mon ame insatiable et ardante, lorsqu'il s'agit de travailler à se perfectionner et se rendre plus digne par là du commerce de ces ames celestes qu'elle adore comme des Dieux. Mais est-ce dans une situation pareille à celle qui nous agite depuis quelque tems qu'il est permis de l'esperer. Est-ce de l'agitation et de l'amertume d'une ame ulceré comme le paroît la votre depuis ce tems, que je puis esperer obtenir ces avis salutaires, est-ce lorsque vous me soupçonnez sans cesse d'aigreur, d'humeur, de fausseté, de reticence etc. etc. et contre vous, que vous recevrez les miens, comme des douces effusions de l'amitié, ou bien, ne nous paroîtrons nous pas plutot l'un et l'autre des juges prévenues et severes, que des amis attentifs au | bonheur et à la perfection l'un de l'autre, lorsque nous nous parlerons de nos deffauts? L'avis de l'amitié semblable à la lance d'Achile blesse et guerit en meme tems.

Mais ceux qui se dispensent, lorsqu'il y a la moindre amertume dans les ames de ceux qui les donnent deviennent dans leur bouche des reproches plutot que des conseils.

Ah Socrate, vous qui me futes si cher, vous qui n'avez cessé d'etre l'objet de mon vif attachement, redevenez pour moi ce pere indulgent et tendre. Bannissons

d'un commerce si noble les noirs soupçons, les reproches odieux, les reticences, les chicanes, les jalousies, les recriminations, et tous ces meaux affreux qui nous accablèrent {d'indique} fers. Souffrez Socrate, souffrez qu'ils fassent place à la douce confiance, à la noble franchise, au calme et à la paix. Recevez dans votre sein celle qui fera son bonheur le plus doux de vous devoir une partie de sa perfection, que mes larmes de sang, ma situation horrible, mes défauts même, soient autant de titres qui m'obtiennent votre intérêt et votre indulgence! Je vous le disois ce matin sans l'amertume de ma douleur | et dans la vérité de mon cœur! Je ne puis, je ne veux rien vous devoir à titre de bienfait; tant que l'amitié n'aura pas ramené entre nous l'égalité et ses douces jouissances, vos instructions même je les rejette, elles seroient pour moi un fardeau si je ne pouvois les payer que par ma reconnaissance. Mais redevenez le Socrate de votre Diotime, recevez dans vos bras paternels une fille tendre et affectionnée. Reconnoissez les droits sacrés de l'amitié, et d'Adelaïde fière pour celui qui osa la méconnoître et l'outrager, sera à vos pieds, voudra vous devoir tout, et ne sera désormais fière que de vos bienfaits. C'est là ma profession de foi, devant ce Dieu qui me donna une âme digne de la votre. Puisse-t-il éteindre à jamais pour moi le sacré flambeau d'amitié, de ce sentiment sublime qui fait ma vie éternelle, si mon âme vraie s'est parjurée jamais.



*Lettre IV.5 – Diotime, sans date* = BN 1155 / 11-12

Je comence à croire que Robert en se faisant médecin, a oublié la chirurgie, car mon pied va de mal en pis, et lui, qui d'ailleurs est si opiniâtre dans les remèdes il commence à vaciller, et à en changer à chaque instant. L'enflure augmente, le mal s'étend et Robert a interrompu l'arrosement du camfre, son remède favori, et universel comme la morale du prieur. Aujourd'hui il veut revenir encore une fois

examiner et panser, peut être est-ce plus afin de se donner une occupation agréable que parce que les circonstances l'exigent. Ce qu'il y a de pis, c'est que je n'ai pas pû quitter mon lit d'aujourd'hui et que j'y meurs de chaud et d'inaction, je suis fort aise de ne pas vous voir aujourd'hui, car je suis imbecile et maussade. Puisse votre santé être parfaite, que le Dieu de l'amitié y veille et vous conserve à celle qui est irrévocablement. Je vous rends milles graces, votre devoué Adelaide, pour tous ce que vous m'avez envoyé de G. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.6 – Diotime, sans date* = BN 1155 / 13-14

Je suis de plus en plus persuadée qu'une sensibilité aussi monstrueuse que la mienne nuit infiniment à l'harmonie de l'ensemble, et je suis résolue depuis longtemps à travailler chaque jour, à m'en rendre maître, j'ai même fait à cet égard plus de progrès que je n'eusse osé m'en flatter, je veux dire, au sujet de la sensibilité des détails, mais il est vrai aussi qu'en se concentrant, elle est devenue plus forte, plus énergique encore, plus semblable enfin au volcan. |

Je ne demande grâce pour elle que dans les cas où elle me fera mieux connaître, mieux sentir le prix de la divine amitié qui fait ma vie et mon bonheur, en vérité, à quelque excès qu'elle porte chez moi cette sensation, fut ce jusqu'à extinction de ce qui constitue la vie sous cette face de l'Univers. Je trouverois qu'on est trop heureux de mourir ainsi. Au surplus, et vous le savez bien, vos instructions, vos soins pour perfectionner mon âme sont les plus douces obligations que vous puissiez m'imposer | et l'amitié ne feroit pas chez moi, une passion, un culte; si je ne l'envisageois surtout de ce côté. Combien ne lui dois-je pas déjà! Le peu que je vaut, quelques vertus dont on daigne me faire honneur, c'est dans ceux que j'aime qu'il faudroit en chercher la source, c'est dans l'ardeur, dans la noble

ambition de m'en rendre toujours plus digne, de leur offrir à mon tour des exemples à suivre, d'être plus homogène à leurs âmes angeliques, et par conséquent plus unis encore, qu'on trouveroit les mobiles les plus energiques de mes action et pensées. |

J'ai passé ce matin deux heures avec mon ami, son explication n'en a pas été une, tant maitre y a mis de douceur, ou plutot d'indifférence. Oh quelle âme vile. Elle a osé calculer avec l'intéressant objet qui vient de la quitter, jusqu'à compter combien il manquoit pour finir le mois. ... Et cette âme de boue se frotera chaque jour contre l'essence pure et noble de mon ami! Et je sentirai, je verrai cela avec constance et tranquillité? O mon ami, je vous le dis à vous, à vous seul, s'il avoit la force de s'éloigner de nous. Oui, j'aimerois mieux quelque sure qui soit l'alternative, |



*Lettre IV.7 – Diotime, sans date* = BN 1155 / 15-16

Quelque desir que j'aie de vous témoigner ma docilité, Monsieur. Je ne puis m'y résoudre lorsqu'il s'agit d'imposer silence à ma reconnoissance. Je vous remercie des soins que vous vous êtes donné pour me procurer la lecture d'un livre que le sceau de votre approbation rend très desirable pour moi, mais dont je suis d'autant moins pressé, qu'il me reste d'Alembert à achever et la vanité à essayer de porter à sa fin, je crois que j'abandonerois cette dernière entreprise, réellement au dessus de mes faibles facultés, si le desir de vous donner une nouvelle preuve de mon obéissance ne m'encourageoit à l'achever tant bien que mal sure que le motif qui on y détermine doit dans | une âme comme la votre; porter l'excuse de la médiocrité de l'essai qui en resultera.

J'espere, Monsieur, vous prouvez bientôt que je ne me suis pas appliqué en vain à approfondir et discuter avec moi même vos premiers, 2<sup>e</sup> et 3<sup>iem</sup> idées qui ont

dabord eu tant de peine à entrer dans ma dure cervelle. Je ne me flatte pas encore les sentire avec justesse et précision, mais je conçois, et si cette marche lente, est peu digne de l'homogenité dont vous m'avez flatté quelque fois, elle vous est du moins garant de ma sincerité dont il m'inporte que vous soyez convaincu, afin de | vous faire sentire toute la verité et l'etendu, de l'attachement et de l'ultime de v.t.h. servante

Adelaide de Gallitzin

P.S. Je dine tête à tete avec Mr Robert et ai l'honneur de vous écrire sur le revers d'une assiette, c'est ce qui j'espere vous fera indulger mon griffonage, qui certe est composé de premieres idées uniquement si je ne craignois si fort etre indiscrete à votre egard, je vous prirai de venire (au lieu de me faire visite) diner demain chez nous, mais j'ai peur que vous ne vous lassiez bientot d'une societé où il n'y a à gagner que pour moi. Votre proposition pour dimanche ne peut que m'être tres agreable et je l'accepte dans l'esperance | que vous serez le Socrate de cette societé, et que vous voudrez bien me recevoir au nombre de vos disciples. Je m'appерcois que je vous ai ecrit sur un bord de lettre comencé, pardon, mais je ne puis me resoudre à recrire un seconde billet, attendu que mes yeux ne sont pas encore parfaitement bon. |



*Lettre IV.8 – Diotime, 7 novembre [1776] = BN 1155 / 18-20*

Ce jeudi 7 de nov.

O Socrate! S'il est vrai que la faculté de dispenser la félicité à son gré, est la propriété en meme tems la plus heureuse et la plus belle de la divinité, jamais

vous ne lui fûtes plus semblables qu'hier. Les noirs soucis, la sombre mélancolie, l'agitation et le trouble qui obsedoient et poursuivoient n'a guere, cette ame qui vous est chere, jusque dans le temple fortuné de la sainte amitié, ont disparus! À votre voix, le calme et le bonheur se sont rétablis dans tous leurs droits, et je ne vois plus mes peines {passées}, que comme le pilote échappé du naufrage revoit du port, l'élément orageux qui menaga sa vie et ses biens. Mille graces vous {soient} rendus, o Socrate, de ce que vous avez voulu que votre Diotime connoisse derechef le bonheur, et quel bonheur encore? Ah, dans son ame, vous le savez, dans son ame il n'en veut subsister un mediocre | un tel bonheur, seroit presque chez elle semblable au malheur! Non non Socrate, heureux Socrate! C'est le bonheur suprême, une félicité digne des esprits celestes que vous avez fait rentrer dans cette ame sensible, excessive, et reconnoissante, ce présent est digne de Socrate. C'est à ces traits que je reconnois son empreinte, et que mon ame attendrie s'ouvre avec transport à l'espoir d'un avenir riant et stable, c'est à ces traits que je reconnois le caractere sacré d'un pere, d'un ami! Ah, soyez le toujours! Jouissez longtems du spectacle sublime de faire à la fois deux heureux! Il est si digne, de votre belle ame! Ce Lysis dont l'ame fletrie par les chagrins qui silonnerent depuis un tems (quoiqu'elle fit pour les lui dérober) les traits de son amie, qui portant jusque dans ces heures heureuses consacrés aux pures jouissance de l'amitié, les soupirs mal etouffés d'un coeur oppressé, empoissonnoit toutes ses {douceurs}. Ce Lysis saura bientôt tous ce que je vous | dois, et a l'aspect de la douce sérénité qu'il verra briller sur mon visage, il vous portera dans son coeur comme un dieu propice. Tous deux nous serons heureux en vous et par vous, tous deux nous nous occuperons chacun selon ses facultés et son pouvoir à vous rendre ce bonheur que vous nous donnerez. En mon particulier croiez que je m'occuperai sans relache des moyens les plus propres à l'assurer autant qu'il est en moi, ces considérations me déterminent à adopter le plan que vous me proposates hier au sujet de nos entrevues. Je sens qu'il est prudent, qu'il est necessaire même de savoir sacrifier à propos une partie des

jouissances qui constatent le bonheur, afin d'affermir sa durée. Je sens de plus que ce bonheur ne sauroit être entier s'il ne repose sur la satisfaction de nous même la quelle repôse à son tour dans l'accomplissement parfait de tous les devoirs que la nature impôse à chacun pour sa tache. Les miens en | qualité de mere sont etendûs, l'instruction y entre necessairement, j'en ai encore quelques unes en qualité de membre de la société, qualité dont à la verité je fais peu de cas, et que j'ai scu renfermer (grace à mon heureuse étoille) dans des bornes tres circonscrites, mais qui cependant n'emporte pas moins (forcément) encore quelques parties de mon tems. Vous Socrate! Vous à qui la nature prodigua ses plus riches trésors, non comme un dépôt inutile, mais comme une riche sémence qui fructifiant dans un terrain si fertile doit nourrir encore les races futures, elle ne vous permit pas de vous reposer, mais assigna à votre ame un cercle immense d'activité. Votre devoir y est marqué, vous devez travailler à proportion des riches materiaux qu'elle vous confia et votre amie seroit peu digne de ce nom, si elle vous en otoi les moyens. Tous deux nous nous verrons avec plus de satisfaction encore, lorsque nos entrevues moins frequentes laissant un libre cours à l'accomplissement de ces | différants devoirs. Nous pourrons nous dire en secret que nous y avons sacrifié une partie de nos jouissances. C'est ainsi que nous avons raisonné Lysis et moi en traçant les limites de nos entrevues, et au sein des privations, dans le sentiment souvent amere d'une séparation plus longue que je n'espere l'éprouver jamais à votre egard (puisque des circonstances plus favorables entre vous et moi ne m'y forcent pas). Nous avons toujours éprouvé cette consolation qui naît de l'idée d'un sacrifice fait au devoir.

Cependant, je vous le disois hier, et je le repete ici, j'aurois trop à souffrir d'une séparation aussi longue que vous en eutes avec feu votre ami, j'en souffrirois dautant plus que ces devoirs qui consolent d'un sacrifice, ou du moins, qui l'adoucisent, n'en exigent pas de semblables entre nous. Partout, je vous demanderois (s'il dépendoit de moi) deux de | vos journées par semaine, soit chez vous ou chez moi, dites, seroit-ce vous en demander trop? Pardon Socrate,



pardon si cela est, songez que vous m'avez donné des droits sur une partie de votre tems, lorsque vous m'en avez accordé sur votre ame. Songez que je ne prescrit rien, je demande en suppliante et c'est à vous à décider la dessus, com<sup>me</sup> vous avez décidé de mon bonheur, mais vous en avez décidé hier d'une maniere qui me donne droit de tout attendre de votre amitié. Vous voyez que j'use déjà en plein de celui de vous écrire que vous avez bien voulu que nous {substituions} aux entretiens que je me dérobe, et j'attens de vous ce dédomagement com<sup>me</sup> j'en attends pour samedi une journée heureuse. C'est dans cet espoir que je termine cette longue épître en me signant avec plaisir

votre Diotime



*Lettre IV.9 – Diotime, sans date = BN 1155 / 21-22*

Mon cher Socrate! Ce jour-ci, bien que je ne puis le passer avec vous, je le fête au fond de mon coeur! J'ai vû avec joie la nature y sourire et le soleil l'éclairer. Je songe avec respect et reconnoissance à ce jour qui fit naître un agent si puissant de mon bonheur, et dont celui-ci est l'anniversaire, mon ame à cette idée eprouve une emotion bien douce qui l'a rempli tellement qu'elle ne peut receller que des sensations analogues à cella aujourd'hui. Puisse le Dieu protecteur de l'amitié et de la vertue, ne vous en faire eprouver que de semblables de la part de cette Diotime que vous nom<sup>m</sup>ez votre à bien juste titre, votre coeur partage-t-il les sentimens qui l'animent, dites Socrate, les partage-t-il? Rend-il justice à l'amitié pure et indépendante | de toute autre consideration, à cette amitié qui ne doit sa naissance qu'à l'impulsion libre de cette attraction divin et qui ne finira qu'avec elle, c.à.d. avec l'essence dont elle emane! Si vous rendez hommage à cette verité, mon cher Socrate, Diotime sera plus heureuse, sans être ni pouvoir etre jamais plus sincerement à vous qu'elle ne l'est.

Veuillez vous rappeler de parler à Mr. Kamper de votre santé en détail. Ma santé est passable, je parle de la santé phisique, quant à la morale elle est en raison composé du passé, du présent, et du future, cependant il me semble que le présent l'emporte.

Vous vous appercevez sans doute que j'ai été occupée aujourd'hui des formules de mécanique, je suis comme la pierre de Bologne, qui s'imbibe de la lumiere et l'a rend encore quelques moments dans l'obscurité, et jamais je ne joue | mieux ce role, que lorsque je me suis imbibée de la votre, qui est à celle de Mr. Blassiere comme la clareté du soleil est à celle d'un phosphore.

Je vous salue, je vous benis, je vous admire, et je vous aime. Je n'en sçais pas davantage aujourd'hui. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys.



#### ***Lettre IV.10 – Diotime, 6 janvier 1777***

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 1-3.*

Montag Abends 11 Uhr, 6. Jan. 1777.

Ihre Philosophie, mein lieber Sokrates, und Ihre Unterweisungen haben mir das gegeben, was sie Ihnen selbst nicht gaben, d. i. mehr Gerechtigkeit für meinen Freund, und da sie zu gleicher Zeit meine Einbildungskraft gezügelt und meiner Lebhaftigkeit einen Zaum angelegt hat, so werde ich zudem mit ausdauernder und unveränderlicher Ruhe die Phantome zu ertragen wissen, welche seine Einbildungskraft gegen mich zu schaffen sich erlauben wird, die argwöhnischen Vermuthungen, welche daraus erwachsen, und endlich alle Auslegungen, welche Ihnen gefallen wird, meinem Schreiben, Reden oder Handeln zu geben; fest überzeugt, daß dieser Sokrates, der eine so glückliche Disposition in meine Seele und meinen Kopf gebracht hat, wenn er wieder Sokrates ist, mich stets in dem Augenblick zu schätzen wissen wird, wo das Gewölk, das zuweilen dieses Bild umgiebt, sich zerstreut. Von Ironie kann in meinen Billets so wenig die Rede sein, als in meinem Herzen. Ich habe fröhlich geschrieben, weil ich fröhlich bin; ich

habe von einem verborgenen Vulkan unter dem Reif gesprochen, ein Vergleich der Ihnen früher gefallen hat; ich habe Ihren Besuch bei mir | für heute durch das Billet nicht abgelehnt; aber schon auf dem Lande sah ich mich durch meine Lage, meine gesellschaftlichen Bande, meine mütterlichen Pflichten etc. gezwungen, mir selbst einen Zügel in Betreff des Verlangens, Sie jeden Tag zu sehen, anzulegen, und habe Sie gebeten, wir möchten zwei Tage wöchentlich festsetzen, um sicher zu sein, meine Vergnügen mit meinen Pflichten in Einklang zu bringen, deren genaue Durchführung wesentlich zu meinem Glücke gehört, wenn ich sie auch nicht als Gründe betrachten würde, die mich Ihrer Freundschaft würdiger machen. Ueberdies entziehe ich dem Vergnügen, Sie am Mittwoch zu sehen, nichts und bin in dem Billet so weit davon entfernt, daß ich es nur geschrieben habe, um Ihnen zuvorkommen, das am Morgen hinzuzufügen, dessen ich mich am Abend gezwungener Weise berauben muß; und wenn Sie meine Bitte gewähren, wird es nicht dasselbe sein, ob wir uns 3 Stunden mehr am Morgen, oder am Abend sehen? Die Philosophie, sagen Sie, tröstet Sie, aber mein lieber Sokrates, mein Lehrer, mein Freund, wäre es nicht besser, wenn diese Sie gegen die Ungerechtigkeiten waffnete, welche so großen Einfluß auf das Glück ihrer Freunde und das Ihrige haben. Welcher Ausdrücke bedienen Sie sich in Ihren Briefen! Der schreckliche Zustand, worin mein grausames Billet Sie versetzt hat, das Mitleid, welches mich dahin brachte, diese 2 Tage wöchentlich festzusetzen etc. Lesen Sie mein Billet nochmals genau über, setzen Sie zum Richter darüber, wen in der ganzen Welt Sie wollen, versetzen Sie sich in den Geist, worin es geschrieben ist, und Sie werden sehen, daß es nichts von den grausamen Dingen enthält, die Sie darin gelesen haben. Nichts, als erstens die | Fürsorge der Freundschaft, sodann den Drang und das Verlangen, mich forthin im Voraus einer Entschädigung am Mittwoch Morgen zu versichern für die Stunden, welche ich am Abend opfern muß, und endlich drittens das Verlangen, über Ihre Gesundheit etwas zu erfahren, und mir einiges von Ihren Schriften zu besorgen; das sind die einzigen Gedanken gewesen, welche mir die Feder in die Hand gaben bei dem heitersten Herzen und der zärtlichsten und reinsten Absicht. Urtheilen Sie selbst, wenn Sie an meiner Stelle wären, wie Sie über Ihre Antwort erstaunt gewesen sein würden; dann urtheilen Sie noch, ob dieses nicht meine Besorgniß erneuen muß, so oft ich Ihnen schreibe? Der glückliche Lysis sieht mich viel weniger, als Sie. Einmal die Woche höchstens 2 oder 3 Stunden; oder zwei Tage in der Woche. Vergleichen Sie nun Sich selbst, und urtheilen Sie. — Er hat die Abendstunden mit mir verbracht, in der That, wir haben viel miteinander gesprochen über „Der Mensch und seine Beziehungen“ und ferner beschlossen, ihn zusammen zu lesen. Guten Abend, mein lieber Sokrates, ich sage Ihnen Dank, daß Sie unter so vielen andern Dingen mich gelehrt haben, die Ruhe meiner Seele zu bewahren in dem Falle, wo es ihr so nahe lag, sich zu trüben. Ich danke Ihnen für alles Gute, welches Sie mir erzeugten, mir noch erzeugen und erzeugen werden. Ich wünsche Ihnen guten Abend und bitte Sie, mein Billet von diesem Morgen wieder überzulesen mit den Augengläsern der Wahrheit, und mich nicht zu lieben, außer im Einklang mit

dem, was Sie dort Arges finden; ich will gern dieses Wagniß bestehen. Hierzu gebe ich Ihnen meinen Segen.



*Lettre IV.11 – Diotime, 7 janvier 1777 = Kp 25 / 11.1*

7 jan. 1777

Eh bien Socrate, nous nous sommes trompés reciproquement fort innocemment et le mal n'est pas grand. Vous me rendez très heureuse en m'assurant que vous cessez de douter et de soupçonner et si je n'avois des meaux d'yeux qui me forcent à demeurer bras croisés sans pouvoir rien faire du tout je vous en remercierai plus longuement. Adieu portez vs bien amusez vous mieux que je ne le ferai aujourd'hui et croiez que je serai plus reellement avec vous qu'avec eux.



*Lettre IV.12 – Diotime, 10 janvier 1777 = Kp 25 / 11.2*

Vendredi 10 jan. 1777

Je ne vous ai pas cru fort gaï mercredi, cependant je ne vous ai pas non plus supposée des soupçons ou de l'humeur, celui que vous avez témoigne en vous éloignant est une preuve de votre intérêt, qui fait que vous avez moins de support que moi même pour ce qui paroît devoir me charger. Vous vous mettez alors à ma place, tel trio vous semble insupportable. Vous ne songez pas dans ce moment la que bien que les cochemars me pésent aussi, l'habitude de les porter, sans qu'ils ne m'éttouffent pas. Vous avez toujours été l'enfant gâté de votre volonté, moi j'ai dépendue toute ma vie. Si vous ajoutez à tous cela que je suis un peu plus pris que vous de ces pauvres d'esprit, et surtout ma philanthropie, vous verrez non pas que je ne souffre point, mais que je souffre moins que vous ne souffririez

dans ces cas à ma place. Le mystere est excellent, vous savez peindre à la maniere laconique, aussi bien que vous savez dessiner à la manière attique. |

Demain je serai toute seule car le Prince va à Sudvik. J'irai si vous le voulez bien, vous prendre à une heure pour aller à Nithuys, d'où nous reviendrons diner et passer la journée chez moi.

Vous feriez très bien d'ajouter le Comte Charles et Mde de Varel, peutetre meme Mr. Tenhoven à votre pelerinage, du moins n'oubliez pas Mde Fagel. Pour les autres j'espere que votre cœur vous les rappellera, surtout cet honêt Mr. Tenhoven qui vous aime tant. Il y aurait de l'ingratitude à negliger des personnes comme lui, et vous n'en etes pas capable.

Bonjour mon cher Socrate, votre Diotime vous salue et prie les esprits celestes de vous accompagner partout. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



***Lettre IV.13 – Diotime, 13 janvier 1777 = Kp 25 / 11.3***

Mardi soir 13 jan. 1777

Mon cher Socrate, si vous voulez bien me le permettre j'irai demain diner chez vous au lieu de vous recevoir chez moi, afin d'être surement seule avec vous et mieux jouir de votre compagnie, car ici je ne puis me delivrer de la tour de Babel, dailleurs la Grande Comtesse m'avoit demandé à diner pour demain et pour me sauver et vous aussi de ces entretiens, j'ai du dire que j'étois engagée. J'irai donc chez vous à une heure, et s'il fait beau nous pourrons faire un tour à Nithuys. Trouvez vous cet arrangement bon? R.S.V.P. Je vous donne le bon soir. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

***Lettre IV.14 – Diotime, 13 janvier 1777***

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 4.*

13. Januar 1777

Mein lieber Sokrates, Ihr Billet von gestern empfang ich erst eine halbe Stunde nach Mitternacht; ich hatte meinen Tag am Hofe zugebracht. Ich durchlas es zweimal mit unendlichem Vergnügen; der Anhang, welchen Sie vorhaben, dem „Immateriellen“ anzuhängen, ist sehr klar und sehr schön, und wird verständlich sein (als Anhang des „Immateriellen“) für alle, die dieses begriffen haben. Was Sie über „das moralische Organ“ sagen, ist wie mir scheint vollkommen wahr, und Jeder (der es dort suchen will) kann in seinem Innern diese Erfahrung machen. Denn in der That giebt es nur wenige Menschen, die so unglücklich sind, daß sie nicht wüßten, was es heißt, moralisch erschüttert zu werden, durch einen Ton, einen Geruch oder den Anblick irgend eines Ortes oder Geräthes, welches uns rührende Erinnerungen zurückruft...

Mein lieber Sokrates, wie sehr danke ich Ihnen noch für Ihren Brief! Ich grüße Sie von Herzen. Ihre Diotima.



***Lettre IV.15 – Diotime, 20 janvier 1777***

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 4-5.*

20. Jan. 1777.

Wollen Sie, mein lieber Sokrates, mich nicht wissen lassen, ob Sie Ihre Buße unter der Direction Robert's begangen haben, und wie Sie sich dabei befinden? Wenn Sie bei derselben Gelegenheit die Güte haben wollen, mir zu sagen, was ich Ihnen schulde, so werden Sie mich wahrhaft verpflichten; denn die Schulden drücken mich; ich meine Geldschulden; die andern scheinen mir Ihnen gegen - über sehr süß, weil ich mich im Stande fühle, Ihnen mit allem, was Freundschaft und Dankbarkeit Heiligstes und | Wahrstes haben, zu zahlen. Aber nicht in dieser Welt werde ich mir schmeicheln Ihnen dieses beweisen zu können, wie ich es fühle. Denn es würde zu Gunsten meines Verlangens nöthig sein, Sie vollkommen glücklich zu machen, und in dieser morastigen Phase des Universums begegnet man zu vielen Hindernissen durch Schmutz und Schlamm. Glücklich derjenige, der hier nicht anders zu leben versteht, denn als ein Wanderer; glücklicher noch

derjenige, dessen Reise die kürzeste und arbeitvollste, weil er viel gelernt haben wird, ohne sich lange abzumühen. Glauben Sie nicht, daß diese Reflexionen aus einer hypochondrischen Laune hervorgehen, sie sind in meinen schönsten Tagen meine Lieblingsreflexionen und meine brennendsten Wünsche für die, welche ich liebe, vorausgesetzt, daß ich hoffen dürfte, Ihnen voranzugehen, oder Sie zu begleiten. Guten Abend, mein Freund. Das ist das Verlangen, das meiner harret, es verläßt uns nicht mehr. Wo seid ihr, meine einsamen Stunden, wo seid ihr, und wann werdet ihr wieder zurückkehren? —



*Lettre IV.16 – Diotime, 23 janvier 1777 = Kp 25 / 10*

23 jan. 1777

Mon cher Socrate, ayez la bonté de m'envoyer le nom et surnom du domestique de Mr. Horst s'il est possible, dans le courant de la matinée, je dois le remettre ce soir au Prince d'Orange qui n'attend que cela pour lui faire du bien, et je suis par conséquent très contente de ma soirée d'hier. Faites moi s.v.p. savoir des nouvelles de votre santé, pour moi je suis aujourd'hui toute occupée d'importante fadaise, il faut que j'écrive de l'allmand pour le Prince, que je me fasse coiffer, que je me mette en pagne et que je me fasse manquin et huez. Avec de telles occupations je suis indigne de vous écrire. J'espère que je serai plus digne de causer | avec vous samedi, en attendant je recommande à votre souvenir Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.17 – Diotime, 27 janvier 1777 = Kp 25 / 9*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 5-6 (la date est erronée)*

27 jan. 1777

Contre mon attente je suis invitée à la Cour pour ce soir et cet après-midi, je vous en avertis mon cher Socrate afin que au cas que voyez encore quelque chose à dire ou à faire relativement à l'ouran, vous puissiez me communiquer vos ordres. Demain matin j'envoie une lettre à Lysis, si vous voulez y en ajouter une comme vous en aviez l'intention ayez la bonté de me l'envoyer. Dites moi comment vous vous portez. Dites moi quelques mots d'amitié afin que muni de cette amulette consolante je porte un cœur plus serein dans un monde insipide et faux. Je n'ai point de lettres de Lysis, je ne puis m'en plaindre car | tel a été ma volonté de n'en recevoir que demain matin mais je n'ai pas besoin de dire à Socrate ce qu'il en coûte! ...

On m'a fait dire que Mde d'Ailva se porte encore bien. Je suppose que vous irez la voir aujourd'hui. Je ne puis me défendre d'une certaine satisfaction quand je vous y sais et de désirer que vous y soyez souvent. La passion que je me sens pour tous ce qui peut me mener à être utile s'étend tout naturellement sur ceux que j'aime, et je ne vois rien de plus précieux que l'avantage de sauver une jeune âme de la pernicieuse contagion de la société et de la mener au bonheur; dans ce moment | de la vie si intéressant et si important pour quiconque sait le saisir, ou l'âme semblable à Hercule entre le vice et la vertu éprouve cette précieuse inquiétude qui précède sa détermination. Vous serez le bienfaiteur de cette jeune plante comme vous avez été celui de Diotime à tant d'égards. Que cette agréable perspective vous prémunisse contre les dégoûts que les entourages peuvent vous donner. Et Diotime qui partage vivement tous ce qui peut ajouter une décoration à cette âme de ses amis qu'elle aime uniquement en eux, vous bénira. |



Adieu mon cher Socrate, en quelque endroit que vous passiez votre journée souvenez vous de votre amie.

A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.18 – Diotime, 28 janvier 1777 = Kp 25 / 11.4*

Mardi à minuit et demi, 28 jan. 1777

J'ai dit au Prince (car je n'ai pas pris la peine de le lui demander) qu'il falloit qu'au moins Mr. Kamper eut tous ce qui reste de l'ourang et il n'a eu garde de le refuser. J'ai articulé que ce soit avec la peau et tout sans que le Vosmaer en garde un seul poil, ainsi je vous prie, mon cher Socrate, d'ordonner à cet animal autorisé par l'ordre exprès du Prince de nous remettre tout, mais ne souffrez pas qu'il fasse la caisse sans que vous y soyez afin que vous puissiez avoir l'œil sur le prevaricateur.

J'ignore encore quand il me sera possible d'aller chez Van der Aa, car depuis longtemps je n'ai eu un moment à ma disposition, et jusqu'à la pensée elle mest devenue étrangere. Demain si le Prince est mieux il veut | que j'aille avec lui diner chez Mde Golofkin. Si non il faudra lui tenir compagnie.

Vous vous trompez, mon ami, si vous croyez que c'est par philosophie que je me suis privée pendant 3 jours des lettres de Lysis. Je croirai ma philosophie vicieuse du moment qu'elle me dicteroit des obstacles à la jouissance du sentiment qui m'unit à lui, parceque le sentiment est la base et le soutien de tous ce que je puis avoir de vertus. Ce sont les tristes entraves de la société qui souvent ne nous laissent pas le choix du mensonge et de la ruse auxquels une ame honete repugne, ou celui des plus dures privatisations, dont | je suis la victime forcément, dans ce cas ci comme en bien d'autres. Ma consolation est et

sera à jamais de penser que les liens de la société se dissolvent tôt, tandis que ceux de la sainte amitié sont indissolubles et permanents.

Je vois avec une vive satisfaction à la fin de votre billet, mon cher Socrate, que vous entrevoyez votre bonheur sans celui que vous promettez à Diotime lorsque vous parlez de ne la jamais quitter dans cette face de l'univers. Pour ce qui est d'une autre je sens bien intimément que vous ne sauriez en être séparée. Mercredi je vous verrai quand il vous plaira. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.19 – Diotime, 4 février 1777 = Kp 25 / 11.5*

4 fevr. 1777

Mon cher Socrate, que vos medecines soient ameres ou douces, je les respecte toujours également parceque je ne regarde pas tant à leur formes qu'au cœur qui me les dicte. J'avoue pourtant que votre seconde lettre est une medecine plus analogue aux besoins actuels de mon ame que la premiere. Vous avez mal lûe ma lettre si vous y avez lu des soupçons de negligence contre mon ami. Ah si je pouvois en nourrir un pareil un seul instant dans mon sein, ce sein auroit respiré sans doute pour la derniere fois. C'est précisément puisqu'il est impossible que je forme aucun doute sur son cœur, sur rien en un mot qui puisse porter atteinte au sacré | lien qui nous unit, que ce que vous appeliez mon imagination est comme forcé de chercher la cause de son silence dans les accidents funestes qui lui ôtent le pouvoir de le rompre.

Il y a 3 jours que j'ai reçu la dernière lettre, celle d'aujourd'hui annoncée, promise, étoit d'autant plus importante à mes yeux comme aux siens, que forcé par la famille Boreel de lire plusieurs fois des tragedies à haute voix cette semaine, (ce qui entraîne ordinairement chez lui un crachement de sang par l'ardeur qu'il y

met) il m'avoit écrit qu'il liroit dimanche pour la dernière fois et que j'aurois positivement ce matin | des nouvelles de sa poitrine après cette lecture. Il sait combien cette parole est sacrée, importante à mon repos. Le sien est attaché au mien comme l'ame l'est au corps, et je ne l'ai pas cette lettre! Dites après cela que c'est mon imagination qui travaille, dites qu'il faut acquiesce la paix de l'ame et savoir la conserver en tout tems, j'admirerai mon ami, j'admirerai la justesse et la beauté de cette philosophie et je m'écrirai, il ne me manque pour en jouir qu'une ame, et cette ame est entraînée par un destin éternel et nécessaire à la suite du destin de celles auxquelles elle est unie lorsque la philosophie demande la paix de l'ame. Elle veut | sans doute que les objets extérieurs ne puisse la troubler, et dans ce cas elle me parle une langue que j'adopte par ce que je la conçois. Mais si elle me demande de n'être pas troublée par ce qui fait son essence, il me semble qu'elle me parle ainsi, si la moitié de ton ame s'est égarée, si tu ne sais ce qu'elle est devenue, il faut malgré cela que ton ame entière demeure en paix.

Mettez vous bien dans l'esprit mon cher Socrate que mon cœur n'accuse que le destin, et que mon imagination en me présentant les possibles funestes me présente aussi ceux qui ne tiennent qu'à de petites causes. Mais il est assez naturel que ces petites causes contrastant avec les funestes forment dans mon ame une guerre qui n'est pas paix, cependant ne croiez pas non plus que me plaisant dans cet état je rejette vos medecines.



*Lettre IV.20 – Diotime, 4 février 1777 = Kp 25 / 8*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 6-8*

4 fevr. 1777

A cette soirée si agréable et par le charme que votre amitié avoit scû repandre sur elle, et par l'heureux reveille qu'elle me promettoit dans l'attente sure d'une

lettre d'Amsterdam, à cette soirée mon cher Socrate a succédé une journée bien triste pour votre Diotime. Hélas cette lettre sur laquelle j'avois tant de raisons de compter, cette lettre m'a manquée. Vainement j'ai fait parcourir tous les bureaux de poste, vainement je m'y suis transportée moi même, je n'en ai remportée que la triste consolation d'avoir espérée quelques instants de plus. Ce jour étoit fixé et par lui et par moi, plus que jamais il importoit à mon repos de la recevoir par plusieurs raisons trop longues à détailler, et j'aurois plutôt doutée du lever du soleil que de son arrivée. Dans une liaison ordinaire, il y auroit sans doute milles frivoles pretextes de retard à alleguer pour diminuer mes inquietudes, mais ici mon cœur n'en peut adopter qui n'ajoute à mon trouble, ce ne peut être sa santé, lui coupable de négligence vis à vis de moi, il le seroit plutôt d'un crime, et c'en seroit un | de lèse sainteté, le plus affreux de tous, la supposition même en seroit donc absurde. Mais quoi? Les postes sont sûres entr'ici et Amsterdam. Il faut donc que quelque accident funeste l'ait mis hors d'état. Oh ciel! Divinité protectrice!

Je me perds dans le vaste et noir labyrinthe de mon indomptable imagination. Par pitié dites, dites moi si vous n'avez pas quelque nouvelle de ce côté, sauriez vous quelque chose de lui, ne me cachez rien, par les liens sacrés de l'amitié, ne me cachez rien, le tourment que j'endure dans l'incertitude qui me balotte est la plus cruelle de toutes les situations, et il n'est point de nouvelle si fâcheuse qui ne le cède à celle qu'elle me peint hors celle qui m'apprendroit qu'il est coupable, mais cela ne se peut, cela est impossible, autant impossible qu'il l'est que la blancheur soit noir... Cependant il devoit, il m'eût écrit un pied dans la tombe, j'en suis convaincue... Et je suis sans lettre et sans espoir d'en recevoir d'aujourd'hui. Si j'étois libre {partirois} j'irois éclaircir une inquiétude insouffrable lorsqu'elle est sans bût fixe. Par pitié, dites un mot de consolation à votre Diotime. |

*Lettre IV.21 – Diotime, 6 février 1777 = Kp 25 / 11.6*

6 fevr. 1777

Ma sciatique n'a pas absolument cessé de me menacer mais elle est restée au moins dans la première assiette jusqu'ici.

Le pauvre Lysis a eu hier malgré mes précautions le contrecoup de mes inquiétudes de mardi, je vous remercie du billet que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Toutes les lettres concernant l'ourang sont restées entre les mains de la Princesse. Pour le | Serenissime je suis auprès de lui dans une disgrâce absolue, et sans ressource. Voilà de ces malheurs qui demandent et peuvent obtenir consolation.

J'espère que quelques lignes de vous iront en porter à Lysis, j'espère qu'Alcibiade sera secouru aujourd'hui. et demain, j'espère que vous jouissez d'un bras sans douleur, et j'espère enfin que vous aimez bien Diotime comme elle vous aime.

*Lettre IV.22 – Diotime, 9 février 1777*

*La lettre originale a été perdue; publiée dans: MTBG, p. 60.*

A La Haie, ce 9. fevr. 1777

Socrate incomparable.

La lecture de l'écrit divin que vous m'avez communiqué a altéré mon âme d'une soif ardente après sa suite, puisse la douce rosée de votre éloquence l'étancher promptement!

Liquidus puroque simillimus amni. <sup>3</sup>

C'est ainsi que votre éloquence fertilise mon âme, c'est ainsi que votre génie protecteur fit aimer et s'attacher à la philosophie celle, qui jadis esclave d'un monde frivole! ...

Mais, Suavis est laborura praeteritorum memoria. <sup>4</sup>

---

3 Horatius, *Epistolae*, II.2, 20

Le tems me manque pour Vous dire tout ce que j'ai dans la pensée! Ainsi je me borne a vous saluer respectueusement et ... tendrement malgré la colere où vous m'avez mise ce matin.



*Lettre IV.23 – Diotime, 11 février 1777 = Kp 25 / 7*

11 febr. 1777

Si Diotime avoit besoin d'exemple pour regarder comme sacré la parole, elle ne seroit pas digne de l'amitié de Socrate et n'y aspireroit point. Elle va jouir le reste de cette soirée des fruits de votre genie platonique et des soins aimables de votre amitié. Que les esprits celestes vous environnent et vous offrent une recompense digne de vous. Pour moi, je n'en connois que dans le sentiment dont vous etes l'organe, et l'interprête, et que je veux transmettre à la posterité dans l'espoir de dévoiler à quelques élus le vrai chemin de la felicité qu'ils chercheroient en vain dans leurs sens. | Pour moi, je n'y trouve pas meme les signes propres à peindre ce que vous est Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.24 – Diotime, 14 février 1777*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 9-11.*

Freitag Abends 10 Uhr, 14. Febr. 1777.

Mein lieber Sokrates, wenn ich muthmaßen darf, was Sie die Güte hatten, mir oft zu bezeugen, und nach den Verhältnissen, welche Sie umgeben, so habe ich Ursache mir zu schmeicheln, daß ich in der That einen nicht unbedeutenden Platz

in Ihrem Herzen einnehme, und da dieses Zutrauen einen großen Theil meines Glückes ausmacht, so kann es nicht wahr sein, daß nach der Natur der Dinge das Herz nur einen einzigen Platz habe, von welchem man Nichts einnimmt, oder das Ganze. Ich berufe mich auf Sie, die Sie es verstanden haben, zwei Freunde, wie Herr Fagel und Herr van der Hope oder Hop, zugleich zu haben. Ich würde Sie auch noch fragen, ob bei dieser unwiderstehlichen Anziehung, welche nach Ihren eigenen Prinzipien eine Seele zu einer andern ihr homogenen hinzieht, Sie im Stande gewesen wären, Diotima nicht zu lieben (wenn die Umstände Ihnen deren Bekanntschaft während des Lebens des Herrn Fagel verschafft hätten). Endlich würde ich mich auf jene berühmten Griechen berufen, welche diese schöne Leidenschaft so gut kannten. Eudamioas (dieses, glaube ich, war sein Name), hatte er nicht zwei | Freunde, Charixenus und Aretheus, denen er bei seinem Tode das Vermächtniß hinterließ, dem einen, seine Mutter, dem andern, seine Tochter zu ernähren. Und Diotima, Sokrates, wie wurden Sie es wagen, sie Ihre Freundin zu nennen, wenn Sie wirklich überzeugt wären, daß dieselbe nach der Natur der Dinge nur Einen Platz in ihrem Herzen zu vergeben hatte, und sie dennoch niederträchtig genug wäre, Ihnen in der allerschändlichsten der Lügen von dem Platze zu reden, den Sie darin einnehmen. Aber in keiner Weise hat Ihre List mich hinter das Licht geführt. Sie wollen, daß ich Ihnen wiederhole, was Sie gern vernehmen, und Sie wissen wohl, daß ich Nichts so sehr verlange, als eine gute Gelegenheit zu haben, Ihnen, Sokrates, zu sagen: Mein Freund, ich liebe Sie, Sie machen einen wesentlichen Theil meines Glückes aus; zumal seitdem ich gelernt habe, mein Herz gegen die scharfen Geschosse zu waffnen, die Ihre zu reiche Einbildungskraft in selbes hineinschleudert, und die für die Freundschaft nicht ferner gefährlich sind, seitdem die Freundschaft selbst es sich angelegen sein läßt, ihren Wirkungen zuvorzukommen, oder sie zu heilen. Wenn jemals die Freimüthigkeit, das vollständigste und vollkommenste , Vertrauen das Recht gehabt hat, eine Seele zu rühren, so hoffe ich, daß endlich die der Diotima ihren Eindruck auf die des Sokrates ausüben wird, und daß er in jenes glückliche Verhältniß, das einzig wahrhaft glückliche, sogar zwischen Freunden, kommen wird, wo, weit entfernt, daß der eine in den andern Mißtrauen setzt, man seinen Freund beklagt wegen der Leiden, die man trägt. Wären Sie in dieser süßen Sicherheit, Sie würden Diotima beklagen wegen der Hebel, die Ihre Tage so getrübt haben, so wie sie hofft, daß dieser Brief das Heilmittel dafür enthalten wird, und | wie sie überzeugt ist, daß jene Leiden nicht verhindern werden, daß Diotima Sie morgen sehen wird.

*Lettre IV.25 – Diotime, 23 février 1777 = Kp 25 / 11.7*

23 febr. 1777

Vos deux gravures sont extremement belles, mon cher Socrate. C'est bien vous qui etes un Eon, vous qui faites absolument tous ce qu'il vous plait. Ma santé est très bonne, j'espere que la votre l'est. Mde Kaesse est accouchée très heureusement d'un fils, qui sera baptisé Jacob à 2 heures. Vous n'avez pas oublié j'espere de prendre la medecine déjà 2 fois ce matin et vous la reprendrez à 6 heures du soir. Si vous voyez par hazard Van Heiseniken, le jardinier, veuillez je vous en prie me l'envoyer, j'ai tres necessairement à lui parler. |

Mercredi je compte que nous acheverons le banquet avant diner, pour lors je vous remettrai votre traduction, ou je vous l'enverrai même avant ce tems si vous la voulez.

Bonjour sage Socrate, souvenez vous de votre Diotime.

Je vous remercie beaucoup de l'agréable soirée que vous nous avez fait passer à la place d'une maussade que j'attendois.



*Lettre IV.26 – Diotime, 24 février 1777 = Kp 25 / 11.8*

24 febr. 1777

Mon cher Socrate, je ne suis jamais plus disposé à vous benir que lorsque je vous vois pratiquer cette belle philosophie dont nous sommes amoureux l'un et l'autre, et c'est en usant de sa douce clareté pour l'utilité et le bien de ceux qui ne peuvent recourir à elle directement, qu'elle me paroît plus belle, plus grande encore, j'ignore s'il existe dans le monde des gens assez stupide ou assez malheureux pour se moquer d'une ame bienfaisante qui console l'infortuné en melant ses larmes aux siennes, parceque ces larmes coulent des yeux d'un |



laboureur. Pour moi qui ne connoit dans les mots de distance que celle que le merite y met, je trouve fort naturel que vous ayez pleuré avec Plonje, et consolé par vos lumieres sa mere.

Je trouve tout aussi naturel les peines que vous avez prises pour m'obliger. J'espere que l'exercisse vous en aura recompensé vous apportant la santé. Quant au contentement, j'en suis sure puisque vous avez fait le bien, et que vous avez respiré l'air le plus pure de l'année.

Bonsoir Socrate, puisse votre repos ressembler à votre veille. |

Demain je passe ma journée avec Mr Tavel et le Mystere.



*Lettre IV.27 – Diotime, 6 mars 1777 = Kp 25 / 11.9*

6 maart 1777

Je vous écris de bout dans le cabinet du Pr. entouré de beau monde, mon cher Socrate, je suis fâché de vous savoir melancolique, puisse du sein de ce nuage percer un raïon de philosophie propre à éclairer les malheureux aux yeux des quels elle se dérobe. Mon etat d'hier n'étoit qu'un embarras causé par le desir vif d'écrire une lettre necessaire et l'impuissance de mes pauvres yeux qui sont un peu mieux auj. Demain je compte écrire toute la journée et après demain jouïr du plaisir de vous montrer Diotime bien portante et de bon cœur à vous pour la vie.



*Lettre IV.28 – Diotime, 18 mars 1777 = Kp 25 / 11.10*

18 mars 1777

Mon cher Socrate, vous savez combien j'aime à vous lire et relire, ainsi toute excuse est superflu lorsqu'il s'agit de votre excellante philosophie à laquelle je dois tant, tant je vous attends demain, le plutot que vous pourrez me sera le plus agréable. Quand au sermon de Lysis j'en connois des anthousiastes, des approbateurs, et des critiques. C'est le propre des bonnes choses de faire des sectes, mais ce qu'il y a de plaisant dans celle-ci, c'est que ses critiques y trouvent à redire d'être trop philosophique, c.à.d. sans doute pas assez Chretien. Mon mari est du nombre de ses grands admirateurs, et moi je suis votre Diotime affectionnée. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.29 – Diotime, 23 mars 1777 = Kp 25 / 11.11*

23 maart 1777

Soit que je reste ou non chez le Prince, je suis sure que votre présence lui fait toujours beaucoup de plaisir et persuadé que vous lui en ferez infiniment en venant diner ici aujourd'hui. Si vous allez ce matin à Niethuys peut etre vous y rencontrerai-je, mais cela n'est pas fort sure. Votre préparation me fait le plus grand bien à ma santé.

Bonjour mon cher Socrate, au plaisir de vous voir dans cette journée.  
dans le cabinet du Prince |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.30 – Diotime, 26 mars 1777 = Kp 25 / 11.12*

26 maart 1777

Mon cher Socrate! Permettez moi de ne repondre à la premiere partie de votre lettre que par ma reconnoissance et en vous priant de me permettre de garder vos pierres aux mêmes titres que ci devant, c.à.d. en qualité de dépositaire. Je suis tres contente d'en jouir avec vous, et je ne connois point d'objet assez beau pour embellir mon existence.

Si je perdois mes amis, c'est pourquoi. Souffrez que je ne m'occupe que des plaisirs que nous pouvons gouter ensemble. Si vous pouvez | venir ici à 1 heure et ½ ou du moins avant deux heures je serais charmé de partager avec vous celui de la promenade.

Permettez moi de vous rappeler que vous avez bien voulu me promettre de porter un souvenir de Diotime. Je demanderai plus encore, je vous demanderai de jeter les yeux toutes les fois qu'il vous prendroit envie de l'affliger de quelque | maniere que se fut. C'est alors que je l'appellerai avec ravissement le talisman de l'amitié. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

*Lettre IV.31 – Diotime, 1 avril 1777 = Kp 25 / 11.13*

1 april 1777

Mon cher Socrate, ma tete est mauvaise encore, ainsi que mes yeux qui voyent sans cesse les couleurs de l'arcenciel. Le reste est bien, et je compte m'aller promener en carosse avec le Prince s'il fait trop froid pour aller à pied.

Dieu vous benisse.



*Lettre IV.32 – Diotime, 4 avril 1777 = Kp 25 / 11.14*

4 avril 1777

Ma santé est assez bonne ce matin, j'ai pris hier au soir votre medecine de conserve de sureau avec du citron, qui paroît m'avoir fait du bien. La feuillez que vous avez la bonté de me renvoyer n'étoit destiné à rien qui vous ressemble. Ce seroit vous adresser des lieux communs, et il vous faut autre chose cependant comme vous me semblez avoir en tete une reponse à ce fragment, soyez assez genereux pour ne pas m'en priver, bien que la feuille ne vous concerne point. Ce seroit porter un raïon de lumiere dans une journée destinée aux tenebres. | A une heure déjà Mlle Dankelman vient avec Mde Rozendal voir faire au Prince de l'air fine, et ne me quittera pas de la journée non plus que l'apetit.

De tous mes meaux le pire est de n'être pas à Nithuys. Bonjour mon cher Socrate, promenez vous, il fait beau à ce qu'on dit! |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.33 – Diotime, 7 avril 1777 = Kp 25 / 12.1*

7 avril 1777

Mon départ est remis encore au jeudi à cause d'un malheureux bal d'enfant qui se donne à la Cour. Il semble que les obstacles se multiplient à mesure que j'approche du but et que j'ai plus de besoin d'y atteindre. Mon ame soupire après la tranquillité. Mon corps y voit le terme de ses meaux. Toutes mes facultés y tendent comme vers le renouvellement de leur forces et de leur jouïssances. Faut il que des toiles d'araignees soient pour moi des barrieres?

Que faites vous cependant mon cher Socrate? Jouïssez vous sans obstacle du don précieux de la liberté, au sein de la philosophie? | Etes vous en santé? Votre

bienetre calmera un peu mon impatience et adoucira les contradictions qui me tiraillent.

Ne viendrez vous pas diner chez nous aujourd'hui? |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.34 – Diotime, 12 avril 1777 = Kp 25 / 12.2*

12 avril 1777

Mon cher Socrate, je vous suis infiniment obligé, mon cher Socrate, de votre ecrit. Je le lirai avec delice dès que Mlle Fassnacht et son cousin qu'elle m'a mené ici à 9 heures du matin et qui sont ici présents me laisseront respirer en liberté. J'espere que ce sera bientôt. J'en aurai besoin car elle vient de me porter un rude coup en m'apprenant qu'elle n'entre plus chez Mde de Bylant. Cette affaire est rompue.

J'aimerois bien que vous vinssiez diner ici, car pour la soirée, outre que j'ai juré de m'en tenir à notre accord du {Verhool} de peur que l'enfreignant une fois | je ne sois trop tentée de l'enfreindre plus souvent, outre cela j'attens Lysis ce soir, les moments sont trop rares pour que je ne saisisse pas ceux qu'il peut me donner. Et je n'usurpe rien sur des droits car vous savez bien que des que nous sommes convenus que vous viendriez les jours qu'il vous plairoit, il n'a pû être question de droits inextinguibles au samedi et mercredi, pas plus au moins qu'aux autres jours, car vous avez dans mon coeur à tous les jours des droits égaux, il m'a | fallu toute ma raison et la nécessité la plus pressante pour me resoudre même à fixer les limites de deux à 7 heures au bonheur d'être avec vous. Cependant j'y gagne au moins la satisfaction de vous voir plus souvent. Et l'assurance que les jours que vous viendrez, ce sera puisque votre coeur vous y entraine au lieu que les jours fixes laissent dans l'incertitude. Enfin je suis

contente, de vous, de moi, de la nature des autres, de tout dans ce moment ci.  
Attendez! Non, je ne suis pas contente de Mlle Fassnacht, tant s'en faut. Adieu je  
vous embrasse. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.35 – Diotime, 13 avril 1777 = Kp 25 / 12.3*

13 avril 1777

Mon cher Socrate, comme Lysis m'avait flatté hier de votre part du plaisir de  
vous posséder chez moi à diner, je vous ai attendue jusque vers trois heures.  
J'espere qu'aucune indisposition ne vous est survenue. Je vous renvoie avec milles  
remerciemens du plaisir qu'il m'a procuré l'écrit que vous avez eu la bonté de  
m'envoyer hier, avec le peu de remarques que j'ai pu trouver le moyen de placer.  
En verité, c'est du beau, et je vous supplie de m'en faire bientôt le | cadeau.

Le serment que vous avez fait au genie de Socrate m'assure que vous allez  
continuer. Je m'impatiente beaucoup de le voir sous presse, et à porté d'être aussi  
utile que je me figure qu'il le sera.

Je me flatte du plaisir de vous voir bientôt, mais enfin liberté entiere. c'est d'elle  
que je veux tenir le plaisir de vous voir lorsque vous en avez envie et besoin.

Adieu Socrate, je vous salue et vous aime. |

J'oublois de vous dire que Lisis ne pouvant venir observer chez  
vous mardi soir à cause que c'est le jour de la fievre de Henry, m'a  
chargé de vous proposer la soirée de demain. Si vous l'agréez, faites  
le lui savoir S.V.P. tout de suite, et à moi demain matin par mon  
cuisinier, mais j'espere que vous viendrez vous meme me porter la  
reponse.

Procurez moi si vous le pouvez le traité de l'amitié par Cicéron car  
je suis honteuse de ne l'avoir pas lue encore.



### *Lettre IV.36 – Diotime, 15 avril 1777*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 11-14.*

Dienstag Morgen, 15. April 1777.

Ich danke Ihnen unendlich, lieber Sokrates, für Ihre Aufmerksamkeit, mich der Ungewißheit entzogen zu haben, in der ich in Ansehung der Hoffnung war, die ich noch festhielt, und die sich auf die Rückkehr des Herrn Galatin gründet. Ein so langer Aufschub läßt am Ende schließen, daß die Angelegenheit nicht gelungen, und obwohl es unmöglich ist, mit einem gleichgültigen Auge die Pläne, die zum Glücke führen, rückgängig werden zu sehen: so fürchte ich doch nicht, wenn meine Seele in der That groß und stark ist, daß die Trübsal vermögend sei, die Natur der Seele zu ändern, da nach Ihren eigenen Prinzipien dieses unmöglich ist. Ich kann ohne Zweifel Fehler, Unvollkommenheiten annehmen, und trotz aller Sorgfalt, welche ich, wie Sie wissen, über mich selbst zu wachen mir gebe, ist es möglich, daß mir einige entchlüpfen. Aber Ihre Freundschaft, wie Sie die Güte haben, sie mir zu schildern, wie ich sie selbst empfinde, würde mir bald die Augen öffnen und, zweideutige Redensarten verschmähend, welche nur dazu dienen, denjenigen, an welchen sie gerichtet sind, zu reizen, ohne ihn aufzuklären, mir zweifelsohne in klaren Worten sagen: Nehmen Sie sich in Acht, meine Freundin. Hier ist ihre schwache Seite; hier sind die Fehler, die sich in Ihnen offenbaren; es ist Thatsache; hier der Beweis und hier das Gegenmittel. — Sehen Sie, wie ich die Freundschaft erkläre; wie ich sprach, spreche und sprechen werde mein ganzes Leben zu Lysis und Sokrates, wenigstens dann, | wenn sie mir nicht den Mund verschließen. So verfare ich mit Sokrates, wenn ich ihm sage: Sokrates, hüten Sie sich, Ihr Glück und das Ihrer Freunde erleidet schreckliche Fesseln durch diesen so maßlosen und argwöhnischen Geist. Und in der That, wie sollten edle und großmüthige Geister auf die Länge nicht schwer erbittert und verwundet werden (denn sicher sind es solche, welche Sokrates zu seinen Freunden gewählt hat), wenn man ihnen selbst im Schooße dieser Freundschaft nichts bezeugt, als Mißtrauen und den erniedrigendsten und empörendsten Argwohn. Mit welchem Antlitz, mit welcher Ruhe und Anmuth können die sich Ihrer Freundschaft freuen, die wissen, daß Sie diese ihnen nie anders als umsonst zuwenden und ohne an eine Erwiderung zu glauben, an diese Erwiderung, diese Harmonie, mit Einem Worte, diese Gegenseitigkeit, die

den Reiz der Freundschaft ausmacht, ohne den sie nichtig ist. Sie empfangen Ihre Beweise nur von Ihrer Großmuth. Wissen Sie, welche Empfindung eine solche Situation auf die Dauer hervorruft? Diejenige, welche ein Unglücklicher gegen einen Wohlthäter hat, gegen den er sich insolvent sieht. Denn mit welcher Münze kann man die Freundschaft bezahlen, wenn nicht durch Freundschaft? Wie soll man den bezahlen, der seinen Kopf darauf setzt, auf die allerseltsamste und unglücklichste Weise mitunter zu Verfahren und zu reden, als ob er sich für den intimsten Freund der Diotima hielte, und ein anderes Mal argwöhnische Gedanken kund giebt, welche einer solchen Ueberzeugung gerade widersprechen. Mein lieber Sokrates, rufen Sie sich Alles zurück, was Sie mir vorgestern über den Gegenstand des Planes sagten, den Sie so sehr gebilligt haben, und nicht minder, was Sie mir im Vorhool sagten, wo wir ihn beschlossen und | ich Ihnen vorhersagte, daß er Ihnen in der Folge leid sein würde: „Diotima, Sie täuschen sich; sicherlich, und sollte es sich ereignen, doch man muß Jedem in seiner Weist dienen.“ Zwei Tage vor Ihrer Abreise nach A. waren Sie überzeugt, falsch gesehen zu haben und durch Ihre Einbildungskraft von neuem irre geleitet zu sein, indem Sie annahmen, es sei eine Veränderung in mir vorgegangen; bei Ihrer Rückkehr waren Sie derselben Meinung. Seit dem Tage, wo Sie davon sprachen, unfern Plan gegenseitigen Verkehrs zu ändern, hat meine Weigerung Ihre Ansichten geändert. Erlauben Sie mir, Ihnen zu sagen, daß, solange dieselben über mich nicht fester sind, die Ausdrücke Ihrer Freundschaft in meinen Augen nicht die ganze Kraft haben können, die Sie ihnen geben möchten. Weniger Kraft in Ihrem Styl, und mehr Beständigkeit und Gleichmäßigkeit in Ihrem Verkehr würde mir hundertmal mehr sagen. Gestern habe ich alle Ihre Briefe wieder überlesen. Sie selbst würden erstaunen, die Widersprüche zu sehen, welche in den Modificationen Ihrer Freundschaft gegen mich herrschen. Lesen Sie die meinigen; Sie werden, wenn Sie wollen, sie lebhaft, selbst zornig finden, das ist der Charakter des Freimuths, daß er nicht versteht, den Rand des Wermuth-Gefäßes mit Honig zu bestreichen. Sie werden dort in meiner Freundschaft unverändert denselben Charakter finden, nie einen Zweifel über den Kern der Ihren, stets Trauer über deren Form, und immer wie heute Ihre aufrichtige und unveränderliche Diotima.

NB. Man ladet mich soeben für diesen Abend zu Hofe. Wenn Sie es erlauben, ziehe ich vor, bei Ihnen zu Mittag zu essen; ich werde um 1 Uhr kommen, und wenn es Sie nicht stört, so werde ich mich freuen, wenn | wir zu Zweien speisen. Nehmen Sie mich mit heiterem Wesen auf, und lassen Sie uns von unserer Misere sprechen, als ob von einem Dritten die Rede wäre.



*Lettre IV.37 – Diotime, 15 avril 1777 = Kp 25 / 12.4*

15 avril 1777

Plus je vous lis, Socrate, et moins je vous comprends. Votre billet et rempli de generosité et de disposition à l'indulgence, mais que ne daignez vous ajouter en quoi j'en ai si fort besoin dans ce moment ci de vous et pourquoi plus qu'à l'ordinaire? Il me semble qu'il eut été plus généreux de me reveler ce misterieux secret et de me mettre à même (en me montrant cette écorce qui vous o ffusque en moi) de n'avoir plus tant besoin d'indulgence et de generosité qu'il ne l'est de m'en accabler et de me laisser | dans les tenebres, vous me parlez de malheurs!

Autre mystere pour moi, je ne me vois grace au ciel menacé d'aucun malheur et si j'étois dans ce cas, j'espere que je saurois lui opposer la constance et la fermeté que je me sens aujourd'hui contre des peines sentimentales qui pour ne pas s'appeler malheurs n'en sont pas moins sensibles. Ou prenez vous donc cette ecorce qui couvre mon ame et ces malheurs contre auxquels vous voulez que j'oppose des antidotes? Est-ce parceque je vous ai dit que j'étois inquiette | du long retard d'une reponse dont le delai m'est desagréable ne fusse que parceque je ne puis fixer mes plans? Eh quoi est on avili, abaissé quand on n'a pas cette apathie qui rend indifférand insensible à tout, et ne mesurez vous aucun degrés entre malheurs qui abattent l'ame jusqu'à la faire risquer de changer de nature comme vous le témoignez dans votre 1er billet, ou des contretems, des obstacles qui attristent ou inquiettent pendant quelque instans. Mais enfin vos lettres sont tout mistere et j'aurois tort de tenter de les éclaircir. | Vous dites que vous savez à quoi attribuer tous cela, que les circonstances de ce monde ont le malheureux droit de couvrir la plus belle ame. Ceci est très vrai, mais assurément cette ame malheureuse ne peut regarder comme ami celui qui sachant à quoi attribuer tous cela ne daigne pas en le lui comuniquant son secret à cet egard decouvrira cette ame {couverte} pour moi. Je jure à tous les dieux que je ne vs comprends pas, que ma concience ne fut jamais moins mécontente de moi, que la serenité et la paix

sont dans mon ame, et que je | ne me connois d'écorces, que l'espece d'inquietude ou impatience qui me fait desirer voir le terme soit en bien ou en mal de cette affaire suisse, impatience qui ne sauroit entamer mon essence.

Mon ami, mon mari meme l'à partagent, pourquoi vous seul, mon cher Socrate, vous choqueroit-elle si fort. Non sans doute ce n'est pas cela et peutetre avez vous cru voir ou appris de moi quelque chose de vicieux. Et vous vous hâterez de me l'apprendre afin que je puisse y repondre. Ne me parlez ni d'argent ni de pierres gravés. Ce sont des miseres en comparaison de la faveur que je vous demande ici, c'est d'être enfin plus clair et plus franc | afin que je sois pas reduite à parler seule, mais que vous comprenant enfin je puisse vous repondre.

Sans doute je conserve avec plaisir les souvenirs de mes amis, et (à ce titre) l'Homere de Dialos, non en reserve contre les malheurs car je n'en connois de reel que de les perdre, mais comme des titres de mon bonheur. Quandt à vos pierres gravés vous savez que je ne les ai accepté que pour quelque tems comme l'année passé, en dépôt, et je ne puis changer de resolution à cet égard, et lorsque je vs ai dit que ce dépôt me pèse dans certain cas, c'est comme vous privant pour le tems que je les ai d'une jouissance agréable | idée qui ne me vient que lorsque je vous vois mon ami par pure generosité.

Au reste je suis très fâché de ce que vous cherchiez à oublier aucun passage de mon billet. Je desire au contraire très fort que vous les tiriez tous à consideration, pour votre bonheur et le mien. Car il est tems enfin que nous jouissions d'une amitié que nous semons depuis longtems. Je vous supplie de meme de peser sur ce billet ci, et d'être tres persuadé qu'il me faut du clair et de la franchise, s'il vous importe que je vous crois mon ami, je vous laisse le choix | de me parler ou de m'écrire. L'un et l'autre si vous le voulez, car j'ai refusée exprès demain Mde de Hogendorp et autres qui devoit diner ici afin de recevoir seule votre visite que vous m'annoncez.

Je vous suis obligé de l'avertissement que vous avez doné à Lysis, mais j'ai dit moi-meme au Prince que Galatzin n'a rien apporté.

*Lettre IV.38 – Diotime, 16 avril 1777 = Kp 25 / 12.5**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 14-18*

16 avril 1777

Je vous suis infiniment obligé de votre billet, mais plus encore de votre présence que vous me promettez, parceque j'espere qu'elle expliquera mieux encore mes doutes que ce billet où malgré vos soins je ne comprends pas tout. Il est certain que vous n'avez point changé votre amitié vive dans des expression épineuse dans son commerce, et toujours gratuite, passez moi ce terme. Il designe trop bien ce sentiment défiant et soupçonneux qui vous accablant de témoignage vous ôte l'espoir de vous acquitter en se refusant au doux sentiment de confiance qui est la seule espece de quittance qu'on puisse produire au tribunal des sentimens. Vous n'avez ajouttez à tous cela que quelques doutes plus injurieux et vivant vous me soupçonniez de milles choses, mais un changement | en votre egard y etoit si peu compris, que je puis vous produire encore une lettre escrit et signé de votre main, où vous me dites, de quelque défiance et soupçons vous puissiez m'accuser, jamais au moins je ne douterai, je ne puis douter de votre amitié, pour croire que vous puissiez changer à mon égard, il faudroit que je crusse l'ame de Diotime vicieuse, et! cela est impossible!

Voila ce que vous m'écrivites au sein des orages. Et aujourd'hui dans le calme et la paix disposition dans lesquels vous vous supposez avoir été hier et aujourd'hui en m'écrivant, vous ne balancez point à attester ce changement qui suppose à votre avis mon | ame vicieux? Que voulez vous que je pense de votre franchise lorsque vous ajouttez à tous cela que vous n'avez en vu que le chagrin que je vous ai lû? Eh quoi le secret d'autrui m'appartient-il, et l'indiscretion à cet egard n'est elle pas plus vicieuse? Ai-je assez peu merité votre estime pour que vous soyez en droit de supposer du mal dans celle de mes actions ou sentimens où les circonstances m'obligent à mettre pour quelques moments un voile. Ce chagrin si

vif qui à duré quelque jour, que savez vous si peutetre il ne cachoit le plus beau moment de ma vie? Et vous seriez bien surpris si je vous le prouvois quelque jour. Quand à la colere, personne ne sait mieux que moi que j'y suis enclin, puisque c'est moi qui vous l'ai appris, mais je vous assure que je ne savois pas etre une de ces furies dont la colere s'allume à chaque instant et donne sur l'innocent comme sur le coupable, je m'applaudissois au contraire de la si bien gouverner depuis un tems, car il y a longtems que je ne me suis senti incomode de cette fièvre. Peut etre ma tristesse a t elle à vos yeux le ton de la colere et je crois en savoir la raison; mais moins reservé que vous je vous la dirai. En tout cas, si vous m'avez remarqué de ces vilains acces de frénésie, vous ne m'aurez jamais obligé plus sensiblement qu'en m'en avertissant. Pour moi soyez tranquille, je ne vous parlerai plus de vos déffauts, puisque c'est là une des raisons qui vous font vous défier de mon amitié, dans mon dictionnaire c'est là un de {ces} caracteres les plus sacrés | je vous permets, je vous conjure meme de n'y faire aucune attention et d'aller votre train. Cependant avant hier! Que n'avez vous pas dit la dessus, et si la fermeté de mon ame ne me rendoit inébranlable dans les projets qui doivent produire un bien reel, comment la sensibilité de cette ame se seroit-elle accomodée de s'entendre dire par celui qui se nomme mon ami, je le vois bien, vous desirez que nos entrevus soyent rares vous desirez de m'éloigner, etc. etc. etc. Quoi? Est-ce desirer vous eloigner que d'être sans cesse occupé à arracher s'il n'est pas possible d'aneantir les épines qui se font sentir dans notre commerce et à consolider ainsi nos liens? |

Est-ce vouloir vous eloigner que d'imaginer un plan moyennant lequel conciliant mes plaisirs avec mes devoir je vous vois ou puis vous voir si vous le voulez tous les jours 5 ou 6 heures de suite, est ce changer à votre egard et vous eloigner que de vous confier tous ce qui me concerne jusqu'à mes faiblesses, d'user de franchise en tout point, d'accepter vos dons, de vous demander de l'argent... Ingrat! Pardonnez ce mot echappé à l'amertume de mon ame, mais sachez que cette ame aussi fiere qu'elle est tendre refusera desormais vos dons et

vos services si | vous lui manifestez encore des douttes injurieux, chaque fois que j'en lis de semblables soit dans vos lettres ou vos discours, je sens sur moi le poids enorme du depôt de vos pierres gravés et de tous les dons que j'ai jamais accepté de vous. Vous parlez en vain de la grandeur de mon ame, vous ne la connoissez pas toute entiere ou vous agissez comme si vous l'ignoriez. Il est impossible que je change à l'égard de notre amitié parceque je sens que la mienne est bonté. Ainsi c'est à vous de changer non tous vos défauts, ni vous ni moi n'en seront jamais entierement exempte, mais votre cruelle maniere d'etre ainsi! qui nuit à votre bonheur et surtout à celui de ceux qui vous aiment. Par quelle etrange | fatalité faut il que les indifferens jouissent de toutes vos vertus, de toute la pureté de votre genie, et que vous reserviez les epines à ceux qui vous aiment? Egalité d'humeur, veracité, complaisance, douceur, franchise, generosité, delicatesses, gaïeté, indulgence, bonté, fermeté etc. etc.

Voila ce que vous portez dans le commerce des indifferants. Voudriez vous reduire votre ame à desirer vous voir souvent avec eux pour profiter de leur part qui est la meilleure. A la longue vous ne me verrez que jeudi? ou vendredi? Cela dépend de vous, si c'est pour verifier vos menaces d'avant-hier, et me punir d'oser etre consequence et soutenir avec fermeté un | plan qui concilie seul mes plaisirs et mes devoirs, vous rendrez ma fermeté plus meritoire sans la diminuer.

Voila de la franchise, imitez la, mais exactement, sans aigreur, et sans me donner des soupçons vagues pour des réalités. Pour moi je n'avance rien sans preuve et la malicieuse de toutes est au fond de votre cœur. Rougissons, mon cher Socrate, de voir deux ames elevés ne s'abaisser ou se couvrir de haillons qu'alors que leurs efforts reunis devoit les elever davantage, et changeons à cet egard une bonne fois, c'est là l'objet de mes vœux depuis un année entiere. Et lorsque vous me voyez triste, puisque vous connoissez assez mon ame pour savoir qu'elle ne s'inquite pas pour | des miseres, puisqu'en un mot vous connoissez presque toujours les sujets qui m'afflige. Au lieu d'aggraver ma douleur en l'avilissant par des soupçons indignes de vous et de moi, consolez moi, fortifiez,

soutenez moi, et je baiserais avec tendresse la main bienfaisante de l'amitié qui essuyera mes larmes. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.39 – Diotime, 24 avril [1777] = Kp 25 / 12.6*

Jeudi, ce 24 avril

Mon cher Socrate, je ne veux pas avoir sur ma conscience le retard d'un ouvrage si précieux. Je vous l'envoie donc avec les corrections de Lysis que j'ai inséré dans le dialogue même pour ne pas multiplier les petits papiers.

Niethuys est aujourd'hui le séjour des tempêtes, Lisis nous a dit dans son sermon qu'elles augmentent le calme dans l'âme du sage qui ne s'est pas mis à leur merci. Et quoique je sois bien loin d'être le sage, j'ai cependant de lui ce que j'en puis désirer de plus précieux dans ce moment-ci, le calme. Ma journée d'hier m'a paru très agréable. Je souhaite que le voile inévitable qu'étend sur l'esprit, son espoir d'échec ne m'ait pas rendue trop maussade à vos yeux. Heureusement j'avois de quoi vous faire sourire sur ma pauvreté passée, car pour mes sottises | présentes j'augure assez bien de votre amitié pour croire qu'elles vous feroient pleurer plutôt que rire.

Voudriez-vous, mon cher Socrate, remettre à Lysis si vous le voyez si non lui envoyer l'incluse. Je n'eus pas le temps de le rassurer hier sur l'impression que la lettre de son oncle avait fait sur mon esprit, et la fouguese imagination à besoin d'être arrêté. En vérité vous feriez un œuvre pie d'aller aujourd'hui lui porter le baume précieux de votre bienfaisante philosophie. Vous savez combien lorsque je ne puis être avec mes amis, je me repose doucement dans l'idée de les savoir ensembles. Je me flatte un peu du plaisir de vous voir demain. Je conçois |

qu'aujourd'hui, la société de l'appétit vous tente moins que jamais après la lecture de nos correspondances, et si vous ajoutez à cela celle de la tour de Babel, vous plaindrez un peu votre amie. Rassurez vous cependant, vous savez que lasse d'être dupe de mon imagination, j'ai pris le parti de ne plus craindre d'avance. D'ailleurs la société du Prince et celle de Mr Galatzin mettra quelque diversion à notre bavardage.

Adieu mon cher Socrate, jouissez d'une journée plus agréable et si l'idée de Diotime y rend quelque chose, jouissez en plein de l'assurance de son amitié. |

[Couvert] A Socrate



***Lettre IV.40 – Diotime, 27 avril 1777 = Kp 25 / 12.7***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 18-21*

Samedi soir à 8 ½ • 27 avril 1777

Mon cher Socrate! Je viens d'apprendre par Lysis que Marthe doit dîner demain à Sorgflit. Vous devriez bien y aller aussi pour voir d'un coup d'œil réunis les bons amis de votre Diotime. Au reste j'ai disposé Lysis de la manière la plus convenable d'après l'accord commun de vos sentimens et des miens, à la conversation, qu'il aura demain matin, avec le greffier et avec Marthe. Je me promet beaucoup de l'avis de deux aussi bonnes têtes que les vôtres. Je n'ai joui de Lysis que précisément le tems qu'il falloit pour lui donner cet | avis, il m'a quitté à 8 heures pour aller faire souper ses marmots. Je ne sçais comment il se fait qu'au milieu de tant de contradictions je me sente une sérénité que je n'eus jamais en pareilles, et en beaucoup moins que pareilles circonstances? Votre excellente philosophie mon ami, ce spécifique précieux opereroit-il ce prodige? En vérité je le crois et je me plais à vous faire l'hommage d'un cœur devenu par là

plus digne du votre. Ne me dites pas, non ne me dites jamais que cette nouvelle de Torneo cet obstacle qui n'est {au bout} qu'un retard | à renversé vos projets. Vos ne savez pas quel mal vous me faites hier en me disant: j'avois des plans, des vues! Tout ce beau chateau est détruit! Eh quoi! Ce sentiment qui fait braver tous les obstacles. Lorsqu'il s'agit de parvenir au but qui fait son essence, est-il détruit par un léger obstacle? Est-il quelque considération humaine qui lorsqu'on est libre comme Socrate puisse empêcher de suivre l'impulsion de son cœur? Est-il de l'essence de ce sentiment de ne penser qu'il est possible de vivre à côté de ce qu'on aime qu'à la condition que la fortune prodigue nous mette en état de payer ce | plaisir afin de ne pas être à charge: mais au contraire. Socrate! Socrate! Diotime sans doute est bien éloignée de connaître la délicatesse des sentiments, car jamais elle n'eût imaginé qu'on puisse être à charge à son ami. Et qu'il put y avoir des considérations de fortune capables de l'en séparer. Diotime ne connaît qu'un seul lien auquel le devoir la forceroit de sacrifier ses pénétrants s'ils étoient en concurrence, c'est à celle qui la lie. Non à un époux, ce titre d'institution de la société ne feroit pas même assez respectable pour elle en comparaison du lien sacré que Dieu et la nature seul nouerent, mais un père de ses enfants, parceque | son cœur lui dit que ces êtres du bonheur desquels la nature l'a chargée pour ainsi dire, constituent le premier de ses devoirs. Et qu'une partie de ce bonheur pour eux, tient à l'intelligence à la paix à l'affection réciproque, en un mot à la concorde de leurs parents, et que comme une femme, et dans ce sien l'ami joue sans doute le premier rôle, par les lois de cette société est la partie subordonnée dans un ménage, il lui convient de sacrifier tout autre intérêt, le sien surtout, pendant ce court voyage qui constitue la vie humaine à cette bonne intelligence. Mais si je n'avois point | d'enfants, je dirois hardiment, je commettrais un crime plutôt que me séparer volontairement de mes amis, je ne connais rien sur la terre qui ne soit subordonné à ce lien sacré.

Bon soir mon cher Socrate, je voulois avant de me coucher vous dire ce que je n'ai pu vous dire dans le courant de la journée. Dormez en paix, et puisse le dieu



des songes vous offrir Diotime dans la dernière misère venant demander à ses amis des vêtements pour la couvrir et le pain pour exister fier de leur devoir son | existence et loin de penser qu'elle puisse leur être à charge se disant qu'ils sont heureux! Ils me font exister! Ils le sont moins que moi cependant, car tous ce que je touche, tous ce qui m'environne je le tiens des mains de ce que j'aime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.41 – Diotime, 28 avril 1777 = Kp 25 / 12.8*

28 avril 1777

Mon cher Socrate, vous saviez par combien de côtés votre ouvrage m'est précieux indépendamment de sa marge et de sa rareté, je me trompe, sa rareté y fait beaucoup, y fait tout si je considère sa rareté du côté de son contenu. Assurément notre siècle n'est fait ni pour produire beaucoup d'hommes capables d'en faire ni d'en lire de pareils avec le sentiment au moins de la richesse de ce qui s'y trouve.

Je ne suis rien moins que fatiguée de ma promenade mais beaucoup des efforts que je fais depuis une heure pour faire entrer dans la tête de mon bon Mitri sous quelque forme favorable | la conviction que deux choses égales à une troisième le sont entr'elles. J'ai épuisé déjà vainement une vingtaine de tournures et d'images que je croiais parfaitement à sa portée, mais je m'aperçois tous les jours davantage avec mes deux enfants, de la fausseté de cette affection hasardée par l'auteur du livre de l'esprit, que toutes les âmes naissent égales, en facultés, et que les circonstances et le plus ou moins de soins données à leur éducation en constitue la seule différence lors de leur maturité.

Je me flatte de l'espoir de | vous voir demain. Cette idée égayera et encouragera mes petits travaux qui sont assurément les infiniment petits des vôtres. Comme

Lisis est plus digne que moi d'un piece rare qui appartient à l'Histoire Naturelle, et que je pense parfaitement comme vous au sujet de la justice distributive, comme consistant à mettre chaque chose à sa veritable place.

Je profiterai de la permission que vous me donnez de la lui ceder, ce que je ne cederai jamais à personne, ce que je ne consentirois pas meme à partager avec un autre que lui, ce sont les affections de Socrate, et la riche connoissance de ce que vaut une telle possession. Adieu, mon ami, n'oubliez pas Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



#### *Lettre IV.42 – Diotime, 29 avril 1777*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 21-22.*

29 April 1777.

Mein lieber Sokrates, Sie wissen, nach wie vielen Seiten Ihr Werk mir köstlich ist, unangesehen seinen Gang und seine Außerordentlichkeit; doch ich täusche mich, seine Außerordentlichkeit macht Vieles, macht Alles aus. Betrachte ich seine Außerordentlichkeit in Bezug auf seinen Inhalt, so ist unser Jahrhundert gewiß nicht dafür gemacht, weder viele Menschen hervorzubringen, die fähig sind, ein solches zu schreiben, noch mit dem entsprechenden Gefühle des Reichthums, der darin sich findet, zu lesen. Von meinem Spaziergange bin ich nichts weniger als ermüdet, wohl aber von der großen Mühe, die ich mir seit einer Stunde gebe, dem Kopfe meines guten Mitri unter irgend einer günstigen Form die Ueberzeugung einleuchtend zu machen, daß zwei Dinge, die einem dritten gleich sind, es unter sich sind. Ich habe bereits an 20 Wendungen und Bilder umsonst erschöpft, die ich für durchaus seiner Fassungskraft angemessen hielt; aber ich erkenne jeden Tag mehr bei meinen zwei Kindern die Falschheit der Behauptung, wozu der Verfasser des Buches "de l'esprit" (Helvetius) sich versteigt, daß alle Menschen mit gleichen Fähigkeiten geboren werden, und daß die Umstände und die größere oder geringere Sorgfalt, die auf ihre Erziehung verwendet ward, den einzigen Unterschied ihrer | Reife bedingen. Ich schmeichle mir mit der Hoffnung, Sie morgen zu sehen, dieser Gedanke wird meine kleinen Arbeiten, welche wahrlich die unendlich kleinen der Ihrigen sind, erheitern und

ermuthigen. Da Lysis würdiger ist, als ich, eines seltenen naturgeschichtlichen Buches, und ich ganz so über die verteilende Gerechtigkeit denke wie Sie, nämlich daß sie darin bestehe, jedes Ding an seine rechte zu bringen, so werde ich von Ihrer Erlaubniß Gebrauch machen, es ihm zu überlassen. Was ich aber niemals einem Andern überlassen werde, ja, nicht einmal mit einem Andern, als ihm, zu theilen einverstanden sein würde, das ist die Zuneigung des Sokrates und die volle Erkenntniß, was ein solcher Besitz werth ist. Leben Sie wohl, mein Freund; vergessen Sie nicht

Diotima



*Lettre IV.43 – Diotime, 4 mai 1777 = Kp 25 / 12.9*

4 may 1777

Mon cher Socrate! Il est cruel de m'écrire dans une langue que je ne comprends pas, sans me fournir au moins un dictionnaire, c'est me faire un vol!

Ma douleur subsiste encôre mais elle n'a point pris la teinte de la sciatique. Ainsi je la considere plutôt comme la suite de l'espece de fatigue que je me suis donné ces deux derniers jours en demeurant longtems courbé pour semer des fleurs, et dans ce cas il n'y a de remede plus sur que de redoubler la cause du mal.

J'entrerais en ville cet après midi, vers 4 heures. S'il ne pleut pas voulez vous me venir prendre? Si le tems s'y oppose, j'irai | en voiture et passerai peut-etre chez vous un instant, si elle vient me prendre à tems.

J'ai presque'achevée hier soir la grammaire de du Marsais<sup>5</sup> toujours plus enchanté du ton philosophique qui y regne. C'est la premiere grammaire de ce genre que j'aie jamais vue. Vous devriez la lire, ne fut-ce que pour me dire si j'en juge bien ou mal. Je ne parle au reste de cette grammaire qu'en qualité de grammaire, et non en qualité de traité metaphisique directe, car sous ce point de vû elle laisseroit bien des choses à desirer.

---

5 César Chesneau du Marsais, *Logique et principes de grammaire* (Paris 1769).

Adieu Socrate! adieu! Souvenez vous de la φιλοσοφία et de Διοτίμη. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



***Lettre IV.44 – Diotime, 8 mai 1777 = Kp 25 / 5***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 22-23.*

8 mai 1777

Mon cher Socrate, je me porte aujourd'hui beaucoup mieux qu'hier, le  
ressentiment de la sciatique a diminué aussi. La journée est superbe et mes prés  
verdoyants émaillés de fleurs réjouissent la vue. J'espère que vous passerez une  
grande partie de votre journée dans votre charmant cabinet afin de jouir de la vue  
de cette jeune verdure, je serai charmée de penser que vous jouissez des mêmes  
plaisirs que moi. Il vous est plus aisé de jouir des miens qu'à moi d'arriver aux  
votres. Enseigner aux hommes à être heureux par la sainte philosophie est un  
genre de plaisir qui m'est interdit par la nature marâtre | mais celui de la  
pratiquer sous les auspices de l'amitié demeure à mon cœur toujours ouvert à de  
si douces leçons. Adieu Socrate, adieu. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.45 – Diotime, 8 mai 1777 = Kp 25 / 4**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 23-25.*

Jeudi à 4 hr • le 8 maj 1777

Mon cher Philosophe, votre disciple ne peut malgré la belle compagnie qui vous environne s'empêcher de pénétrer jusqu'à vous pour répondre à votre postscriptum.

« Défie toi d'une philosophie pratique qui n'ait un brin de théorie pour base. La pratique dépend de chaque objet hors de nous, la théorie est fille de l'univers entier. »

Voilà mon ami une assertion qui si je ne me trompe à trois chefs différents  
 Primo! « Défie toi d'une phil. pratique qui n'ait un brin de théorie pour base. »  
 Une telle philosophie ne mériterait pas ce nom s'il est vrai que philosophie comprend amour de la sagesse et de la vérité, car on ne peut aimer ce qu'on ne connaît pas, or pratique sans théorie suppose ignorance. Donc une telle pratique serait fille du hasard et des ténèbres, donc incertaine, inconstante, dépendante des circonstances c.à.d. du hasard. Car dans ce mot insignifiant par lui-même, | et qu'on emploie trop souvent comme signe d'une réalité, je ne vois que l'enchaînement des circonstances extérieures qui toutes ont leur causes substantielles. Ergo ... une telle philosophie n'en est point une.

Secundo! « la pratique dépend de chaque objet hors de nous. »

Oui, lorsqu'elle est sans théorie c'est à dire sans philosophie. C'est à dire fille du hasard, compagne de l'ignorance. Concedo. Mais lorsqu'elle marche à côté du flambeau de la philosophie, nég. Car c'est à cela précisément qu'elle est bonne, qu'elle nous rend indépendants des objets hors de nous et c'est ce qui me mène tout naturellement au

Terzio. « La théorie est fille de l'univers entier. »

Cela est vrai mais si elle n'engendre à son tour la pratique elle demeure fille sterile qui ne devient mere de rien. Car | un philosophe théoricien est dautant plus coupable de n'être pas praticien que par là. Il décrie davantage sa profession qu'il ne lui fait de bien à peu près comme un medecin qui ne pratiquant jamais le regime qu'il prescrit aux autres décrie son art.

Resumons: une philosophie pour etre philosophie ne peut ne doit pas plus se passer de pratique que de théorie. S'il manque l'un ou l'autre, c'est un corps tronqué qu'on ne reconnoit plus, avec cette différance pourtant, que le théoricien est plus coupable de n'être pas praticien que celui ci l'est de n'être pas théoricien. Le dernier n'est que malheureux dignorance, l'autre est criminel de leze sainteté. L'ignorant est semblable à un home qui par | routine et par des dispositions heureuses eût appris à lire un livre par les mots sans connoitre les lettres, il liroit dans un autre, les mots qu'il auroit rencontré dans celui-ci, rien de plus. Mais enfin il en liroit un et quelque fois par hazard une partie d'un autre livre. Le théoricien, seroit celui qui ayant étudié à fond les elements s'y tiendrait par negligence ou paresse, et il ne liroit rien.

Je suis bien aise de savoir que vous attendiez quelqu'un qui vous fait plaisir, Mr. de Belgarde n'est plus pour moi un objet indifférant puisqu'il vous interesse. Je compte aller à La Haye demain vers les neufs heures du matin. J'attens Lysis en effet ce soir. Ainsi ma journée est heureuse de toute façon. Vous vous doutez bien pour combien le plaisir de vous lire et de causer avec vous par écrit y entre essentiellement. Je ne desespere pas meme vous lire encore une fois avant de me coucher. Adieu.

*Διοτμην Σωκρατις*

*Lettre IV.46 – Diotime, 2 juin 1777 = Kp 25 / 3**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 25.*

2 juin 1777

Le voici mon tresor et la clef. Est-ce foiblesse, est ce une suite de ma melancholie, mais la mon ame se brise dans cette séparation. O Dieu! Quand aurai-je cette force, cette constance dont tu mis les germes dans mon ame afin de me rendre digne de toi et des ames pures que tu as unis à mon sort eternel. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.47 – Diotime, 19 juin 1777 = Kp 25 / 12.10**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 25-31.*

Jeudi 19 de juin à une heure après minuit

Reçu le 26 Juin 1777

Mon ami! mon pere! mon bienfaiteur! encore une fois ecoutez l'avis le tendre avis de celle que vos lumieres ont mis en état de vous en donner, et qui trouve de la douceur à s'avouer votre disciple, oui! Après l'Etre suprême qui me donna une ame faite pour connoitre la verité et aimer la vertu, personne plus que vous n'a developpé en moi ses bienfaits. Vous m'avez donné la faculté de pratiquer quelque fois par des bienfaisantes instructions cette philosophie précieuse, lorsqu'elle s'est mise à regler notre vie mais stérile et vaine, lorsqu'elle n'est que théorique. Unissons mon cher Socrate, unissons nos efforts. Votre genie peu commun embrasse avec une facilité surprenante les vastes regions de la philosophie dans sa theorie. O mon digne ami! Souffrez que je vous paye une partie de ma dette en sous engageant à la pratiquer. C'est alors seulement qu'elle

mene au bonheur en perfectionnant l'essence imperissable dont elle émane. Je n'ai pas dormi cette nuit, j'ai mieux fait, je me suis occupée de vous, et ma concience me rend témoignage qu'en m'en occupant votre bonheur seul a fixé ma vue. Sans aucun mélange de {retour amez} sur moi-même. Et cela est simple le | bonheur est au fond de mon ame autant qu'il peut exister dans cette face de l'univers, d'une maniere inébranlable.

Desque je suis loin de vous, je ne sens, je ne vois de vous que ce qui vous rapproche du vrai Socrate. Mais près de vous, hélas! Je ne vois que l'ami malheureux. L'essence noble de Socrate entourée de toilles d'araignées! se débattant contre des insectes, d'autant plus dangereux qu'ils naissent, meurt, et se reproduisent sans cesse dans son propre cerveau. Alors, je m'indigne, je me désole, en vain je veux à mon tour lui tendre une main secourable. L'aveugle Socrate ne voit, ne veut voir son amie qu'à travers de ces toilles d'araignées. Il l'a couvre de ces insectes enfans de son imagination. L'infortuné meconnoit la main bienfaisante de l'amitié, il l'a repousse, il se plait dans son malheur! ... O Socrate la vie est si courte! Elle s'enfuit à chaque instant. Qui de nous sait combien il lui en reste pour travailler, jouir, et préparer son sort future!... Eh quoi? Les passerons nous ces courts instans à discourir sur la vertue, à analiser la beauté, la noblesse de l'amitié, sans jamais pratiquer l'une, ni honorer | l'autre du seul encens digne d'elle. Plus coupables que les aveugles qui les ignorent, n'aurons nous vus de préférence briller les raions d'une lumiere celeste que pour nous plonger dans de coupables tenebres? Ne rien faire où nous occuper gravement de miseres, sera-ce là la devise écrite sur les liens qui nous attachent l'un à l'autre? Mon cher Socrate! Au lieu de disputer sans cesse, à qui sera le plus délié dans les accusations, le plus fin à découvrir à l'autre des torts, le plus adroit à les eluder, le plus attentif à ne pas se compromettre etc. etc. etc. Disputons à qui mettra le mieux en pratique les conseils de la raison, les preceptes de la sainte philosophie, et à qui trouvera à plus grande somme de bonheur dans la vertue. Voila la seule dispute digne de vous et de moi. Eh que serviroit je vous prie à un medecin de



connoître la vertue des plantes, si au besoin il ne sait les employer au salut de son corps? La philosophie est-elle donc comme ce que vous disiez hier de la botanique, une science de mot, un vain catalogue de noms? Elle le seroit en effet, si elle demouroit toujours sterile pour l'ame. |

Mais à Dieu ne plaise que ce soit là notre sort. Non vous ecoutez votre disciple qui vous parle pour la derniere fois. J'ai pris la resolution ferme et inébranlable de ne plus m'entretenir avec vous par écrit sur ces miseres indignes de vous. Desormais, secondement, et cette resolution qui doit dans l'avenir regler votre conduite ne l'est pas moins. Ainsi je vous supplie d'y donner une attention particuliere. Je ne veux plus ni écouter ni repondre à aucune plainte quelconque de votre part à moins qu'elle ne me soit comunicuée au moment meme du delit, soit réel ou imaginair, soit que nous soïons seuls ou en compagnie. Le moindre signe de votre part me fera tout quitter pour vous écouter et repondre au sujet de vos plaintes, pourvu qu'elles me soient comunicuées sur le champ. Mais les phrases hier, il y a quelques jours, depuis quelque tems, depuis quelques semaines, mois ou années etc. etc. vont être résolument bannies de mon dictionnaire et doivent l'etre | du votre si mon amitié, mon repos et le votre vous sont chers. Je ne les reçois, je ne les écoute plus. Sur le champ ou point du tout. Voila mon dernier mot, et la seule routte de bonheur que je vois encore ouverte pour vous, parcequ'elle vous forcera à vaincre ces reticences, ces dissimulations momentanées de soupçons vagues et sans contours qui ne s'aigrissent si fort qu'en fermentant dans le concentration et se melangeant avec le levain de votre imagination, c'est le seul moyen aussi de bannir de nos tête à tete ces terreurs paniques qui je vous l'avoue m'y suivent souvent malgré moi. Lorsque je considere que je me trouve alors entre le risque ou de m'y préparer sans m'en douter des scenes futures ou de recevoir les fruits de celles que je me suis preparée dans la meme ignorance dans quelque tete à tete précédant, passé peutetre depuis plusieurs jours, semaines ou mois. Cet etat précaire est horrible. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle ardeur je remplirai moi même les

conditions que je propose, puisqu'outre que les plaintes ne viennent presque jamais de moi, vous savez assez que je les ai déjà remplis d'avance en | disant toujours à mon ami avec franchise ce que je desire de lui. C'est ainsi par exemple que je vous ai demandée la liberté de mes soirées parceque quelques heures de solitude par jour sont essentiels à mon bonheur, et le seront toute ma vie, parceque toute ma vie j'aurai besoin de travailler, de rentrer en moi-meme pour m'examiner et me regler.

C'est ainsi que je vous ai souvent ouvert mon ame sur ce qui me contrarie de votre part, dans la forme d'éducation que je me suis prescrite pour mes enfans, et dont la reussite tient aussi essentiellement à mon bonheur, puisqu'elle tient à la satisfaction de mes devoirs remplis. C'est ainsi que j'en agirai toujours quelques soins qu'ait pris votre imagination jusqu'ici pour faire tourner contre moi, ou pour mieux dire, contre votre bonheur, ces effets les moins equivoques de l'amitié, qui est nulle sans franchise, et sans liberté. Et que vous ne devriez jamais mieux appeller que dans les soins que je me donne | pour mettre notre commerce à l'aise. Je suis peu surprise qu'il y en ait si peu dans la votre, lorsque je considere ce que je serois moi, s'il me falloit comme vous dissimuler ces choses. Oh je ne doute nullement qu'en pareil cas l'aigreur, le malaise et la défiance, ne prit bientôt dans mon cœur la place des sentimens doux dont il est rempli pour vous, sans que pour cela je pourrois me dire précisément que je ne vous aime plus, ou que je vous aime moins. Mais l'amitié qui se gêne et qui dissimule est plus incommode en proportion qu'elle est plus active et plus forte. C'est votre cas sans doute, mon cher Socrate, vous m'assurez que vous m'aimez, et au fond je n'en puis douter, mais c'est la forme qu'il faut changer si nous voulons conserver l'espoir de voir jamais se réaliser le charmant projet de passer nos jours à coté l'un de l'autre, c'est alors que vous verrez l'amitié vous sourire et repandre sur votre vie de nouveaux tresors de bonheur encore | inconnus pour vous. C'est alors que vous benirez celle qui voulut votre bonheur par pure interet propre. Si vous le voulez sincerement aussi, souscrivez s'il vous plaît l'article de ma

lettre qui contient ma proposition. Souscrivez la de cœur, si non! ... Je ne veux pas m'arrêter à cette alternative impossible! Mais je déclare que dans tous les cas je m'y tiens inébranlablement quelques en puissent être les suites. Car quiconque m'appellant son amie voudroit se refuser à des loix aussi raisonnables dictés uniquement par les sollicitudes que m'inspire son bonheur, me donneroit le droit de penser que ces guerres puériles qui troublent si fort le repos de ma vie, peuvent avoir pour lui des charmes, et perdrait par conséquent celui de m'y trouver sensible.

Vous lirez ces papiers en arrivant, et vous me les rendrai parceque je veux avant de vous en rendre possesseur en prendre copie. Après cela je vous prierai de les relire jusqu'à ce que gravés dans votre cœur ils aillent à votre raison et vous rendent sensible. La vraie amitié qui me les a dictés. Puisse mes raisons assurer ainsi notre bonheur sur la terre. Le mien est fixé et vous seul désormais avez le droit de le troubler. Pourriez vous le vouloir leser?



***Lettre IV.48 – Diotime, 28 juin 1777 = Kp 25 / 1***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 31-32.*

Ce samedi, 28 de juin 1777

Mon cher Socrate. La soirée d'hier fut un de plus beaux moments de ma vie, elle m'a fait voir les premiers raïons d'un bonheur durable entre Socrate et Diotime, par la maniere dont Socrate a su vaincre les ennemis interieurs qui s'y opposerent jusqu'ici, et remplir le traité solennel auquel l'amitié présida. Recevez mes vifs remerciements, mon ami, recevez les du fond de mon ame.

Je n'ai plus rien à demander au ciel sur ce globe si je vois Socrate se conformer aux vœux de mon cœur, et couronner mon bonheur par le sien. Ma santé est | parfaitement bonne aujourd'hui. J'espere que la votre en dit autant. N'oubliez pas

je vous en prie d'écrire à Haarlem pour la lettre de Lysis. Je ne sais si vous me destinez ou non le plaisir de vous voir aujourd'hui, mais ce que je sais bien sûrement, c'est qu'absent ou présent je m'occuperai avec plaisir de mon excellent ami Socrate et que je suis bien vraiment sa Diotime affectionnée. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.49 – Diotime, 30 juin 1777 = Kp 25 / 12.11*

30 jun. 1777

Je vous remercie, mon cher Socrate, de vos papiers et surtout du billet que vous y avez joint. Je ferai du reste l'usage qu'il en faut faire, et j'espère, au détriment du plat animal qui a eu l'audace de se servir (comme s'il pouvoit s'égaliser à vous) d'une de vos phrases ce qui me courrouse presque encore plus contre lui que son autre vilénie.

La santé du Prince est très bonne. Ma santé phisique est passable. Mais qu'importe celle d'une couverture qu'il faut avoir de comun avec des animeaux si haïssables.

Voici une lettre que Lisis a écrit au Prince qui a dessein de faire inserer les vers dans un journal, ce à cause de | quoi il ne faut pas en nommer l'auteur.

Bon soir mon cher Socrate, jusqu'au plaisir de vous voir samedi, n'oubliez pas votre Diotime.



*Lettre IV.50 – Diotime, 7 juillet 1777 = Kp 25 / 12.12*

7 juillet 1777

A moi et le Prince nous avons toujours d'excellentes raisons pour vous desirer, j'en ajouterai une de charité pour ce pauvre Prince (que je suis si peu en état d'amuser actuellement) pour desirer vous voir à dîner à moins que cela ne vous dérange.

J'ai fort mal dormi cette nuit et ma tête s'en ressent ainsi que mes yeux. L'un et l'autre va moins bien qu'hier. Je me rappelle encore avec dépit, que ma mauvaise tête donna hier un moment de déplaisir au Prince auquel mon cœur n'eut aucune part, et tant que je ne pourrai répondre de cette tête, du moins autant qu'à l'ordinaire, je ne puis me défendre d'être vis à vis de ceux que j'aime dans ce malaise que donne l'inquiétude | ni de les affliger ou de les ennuyer ou de les inquiéter {eux même}. J'ai pris la médecine de Robert selon vos ordonnances plutôt que sur les siens. Je suivrai vos conseils (du moins ceux qui sont en mon pouvoir) en supprimant Young<sup>6</sup> pour quelques jours. Quant à ce qui est de me livrer aux sciences sérieuses ou aux abstractions socratiques, hélas c'est faire la satire de ma pauvre tête que de me le proposer. Je suis assez humilié de l'avoir trouvé si faible dans l'occasion! Je vous félicite, mon cher Socrate, d'en avoir une plus forte. Conservez la bien pour le bonheur de vos amis, et en particulier pour celui de Diotime. |

Je vous remercie beaucoup de vos bonnes fraises, j'espère que vous m'aidez à les manger. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye




---

6 Probablement: Edward Young (1683-1765), *Night-Thoughts*.

*Lettre IV.51 – Diotime, 13 juillet [1777]*<sup>7</sup> = Kp 26 / 4

Dimanche, 13 de juillet

Je vous envoie, mon cher Socrate, l'histoire curieuse du {curé de Louis} dont je vous ai parlé hier. Je desire bien savoir des nouvelles de votre santé. Si vous avez la bonté de venir dîner chez moi, ayez celle de m'apporter les lettres de Holland, que je suis curieux de lire surtout celle au sujet des préjugés.

Au surplus je vous avertis que je dînerai un peu plus tôt aujourd'hui qu'à l'ordinaire, c.à.d. à une heure et demie. Notre soirée d'hier étoit charmante quoique la lune n'ait pas voulu y présider. La concorde et la paix vaillent bien la lune!

Sur ce je vous recomande à la protection d'Apollon et des Muses. Puisse-t-elles vous inspirer des accents dignes {de} Socrates. Ce sont les voux de Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.52 – Diotime, 14 juillet 1777* = Kp 25 / 13.1.27

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 38-41.*

lundi matin • 14 juillet 1777

Si je me suis trouvé par malheur dans cet état? Ah vous le savez bien et à force d'en être humilié dans le tems j'ai cessé de l'être, parceque j'ai pensé qu'il valoit mieux agir que pâtir lachement. Ce n'est pas la source de cet état qui m'a humilié parceque rien de ce qui est naturel ne doit faire cet effet, et j'ai trouvé assez naturel que l'âme patisse lorsque la sphere de son activité, a été ébranlée.

---

7 Cette lettre a été écrite avant le déménagement de la princesse à Münster, comme en témoigne l'invitation à dîner. En 1777, 13 juillet tombe un dimanche.

Mais c'est des longs et penibles effets de cet ebranlement dont j'ai rougi, dont je ne me suis consolée qu'en reprenant ma place. Et je l'ai reprise, Socrate. J'espere que ce sera pour ne plus l'à quitter. Quant à vous, je suis persuader que dans vos recherches vous trouverez que l'antidote la plus sure contre le desordre dont vous vous plaignéz, repose dans la necessité absolue de donner plus de nourriture à l'activité de votre ame et de vos riches facultés. Il me semble que vous ne consacrez pas assez de moments à un travail digne de vous et que la nature qui vous a si richement pourvû d'instrumens à droit d'exiger de vous comme une juste retribution.

Je puis me tromper, mais il me paroît | qu'avec un si grand fond, vous ne payez pas d'assez gros interets. Un homme comme vous, se doit aux autres hommes, et se rend comptable envers la société et la nature lorsqu'il refuse de communiquer ses lumieres et de détruire des erreurs pernicieuses. D'ailleurs une si belle, une si douce occupation qui exige le concours de toutes les facultés, les mettroit forcément plus en équilibre, empêcheroit l'imagination ou telle autre faculté de predominer en travaillant séparément, et epargneroit ainsi bien des meaux!, en laissant après elle la satisfaction si digne d'une ame élevée, d'avoir arrêté le tems qui fuit en marquant ses rapides instans par des monumens utiles, et imperissables sans compter que le soin de travailler à la perfection des autres, emporte necessairement celui de sa propre perfection. Pour moi j'ai resolu de travailler sans relache et avec plus d'ardeur que jamais à m'éclairer et à me conduire, afin | de me mettre en état d'éclairer, ceux qui sont confiés à ma concience, et ceux qui m'{entourent} non seulement par mes discours mais par l'exemple, le plus énergique des discours.

Je suis charmé de ce que dans l'etat ou se trouver votre ame vous consacriez la journée à la solitude. C'est là où une ame energique par elle meme se retrouve et se trempe, et il n'est point de situation dans la vie où je ne la considerasse comme le plus grand des biens. On en sort plus digne de soi et de ses amis, on s'en aime mieux les uns les autres. On s'y prepare des doutes salutairs à resoudre des sujets

de dissertation {propres à s'excuser} l'esprit. Je dirai meme qu'on en sent mieux le prix les uns des autres. Car enfin comme la perfection n'est pas de notre nature, il se trouve lorsqu'on est toujours ensembles que la pointe des déffauts accidentels et exterieur blesse, tandis que les vertus dont on jouit de trop près disparaissent sous l'habitude au lieu que dans la solitude, les ames deviennent les objets uniques des contemplations, des | jouissances, des sensations les uns des autres. Les deffauts en sont abstraits avec la frêle machine à laquelle ils tiennent. Du moins chez les hommes qui ne sont pas vicieux. Et enthousiasmé d'une possession si riche, si belle on se {revoit} avec la sensation délicieuse qu'on éprouve en revoyant le printems, qui bien que toujours le meme, bien qu'il ait ses desagrémens aussi, nous semble toujours nouveau et n'offre à nos sens enchanté que ses beautés foncieres.

Si je savois le prix du linge que vous avez eu la bonté de m'envoyer p<sup>our</sup> {echantillon} je vous prierois peut etre de m'en faire venir car je le trouve tres beau.

Adieu mon cher Socrate, pardon si ma lettre ressemble un peu à du galimatias. Je suis dans mon lit fort echauffé du bain et fort pressée. La santé de mon corps au reste suit celle de mon ame, c'est a dire qu'elle est bonne. Adieu. Vous avez les vœux ardents de Diotime.



*Lettre IV.53 – Diotime, 8 novembre 1777 = Kp 25 / 13.2.28*

8 nov. 1777

Samedi à 3 heures, 8 de nov. 1777

Selon vos ordres, mon cher Socrate, je vous apprens par ecrit que ma santé est aussi bonne que les circonstances le permettent. Je desirerois en savoir autant et même mieux de la votre, et ne suis pas fâché que vous ayez choisi ce jour



d'humidité et d'orage pour rester chez vous. J'espère que vos fluxions s'en trouveront bien. Souvenez vous s'il vous plait que je vous ai gagné à la sueur de mon front 4 composition. Je pensais hier lorsque vous vous plaigniez d'un enflure dans le cerveau qu'il étoit peutêtre gros de cette dette et que vous vous soulageriez | aujourd'hui par un accouchement heureux! Dieu veuille que j'aie pensé vrai. Il y a longtemps que votre philosophie nous doit quelque progéniture. Je vous renvoie celle de Mr Cardan, parceque je ne puis en soutenir la vue davantage. Mais si vous êtes dans les douleurs de l'enfantement au moment où vous les recevrez, gardez vous de les envisager de peur que cette vision n'influe sur le nouveau né.

Adieu mon cher Socrate. Puisse la Venus celeste repandre sur votre soirée ses douceurs lorsque Minerve l'aura suffisamment éclairé de son flambeau. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.54 – Diotime, 13 novembre 1777 = Kp 25 / 13.3.29*

Jeudi à 4 heures • 13 nov. 1777

Conformément à vos ordres et à ceux de mon cœur je vous apprends, mon cher Socrate que je me porte fort bien et que je vous aime beaucoup. J'espère que cet article n'est pas nouveau pour vous.

J'ai eu Lisis ce matin pendant une heure, nous avons beaucoup parlé de Socrate et avec grand plaisir. Il se flatte de dîner demain ici avec lui, je m'en flatte aussi. Puisse votre journée libre de tout imposteur s'écouler au sein des jouissances les plus rapprochées de celle que donne à l'amitié sans exclusion de vos occupations le souvenir de Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

***Lettre IV.55 – Diotime, 14 novembre 1777 = Kp 25 / 2***

*La lettre originale a été perdue; publiée dans: MTBG, p. 61-62.*

14 novembre 79

J'ai lu Diodore de Sicile il y a je crois 2 ou 3 ans avec plaisir, mais je n'étois pas assez mur pour le lire avec tout le fruit possible et si vous venez à Munster, je le relirai avec grand plaisir avec vous. Actuellement je ne lis point. Les mathématiques se sont emparés des moments qui me reste, je sens que je n'ai fait y balbutier, et mes enfans qui servent de premiere direction à toutes mes études, ont besoin que je marche ferme dans cette carrière, qui me paroît être extrêmement bien traitée ici. Le Latin aussi m'occupe et je commence à epeller Horace, qui m'enchanté. Je n'aurois jamais cru qu'un Romain put avoir tant de vrai tact et de gout, il faut que cet homme soit nourri des Grecs.



***Lettre IV.56 – Diotime, 17 novembre 1777 = Kp 25 / 13.4.30***

Lundi à 6 heures du soir • 17 nov. 1777

Vous imposez des loix qui sentent un peu le despotism, mon cher Socrate. Vous avez juré de me laisser toujours m'adresser à un muet. Cependant on a bientôt tout dit lorsqu'on parle toujours seul. Aussi ne vous parlerai-je que de ma très bonne santé et des vœux que je forme pour la votre. Je ne vous dirai pas meme que j'ai passé ma journée à donner des leçons d'algebre que je scais pas moi-meme et que je vais en donner de geographie que je ne scais pas mieux. Le Prince qui siffle là dans l'autre chambre a des spasmes et des pesanteurs, et moi je n'ai que d'incomode que l'amitié que je vous porte, car je voudrois pouvoir vous haïr à cause de votre {mocque} silencieuse. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.57 – Diotime, 25 novembre [1777] = Kp 25 / 13.5.31*

Mardi 25 nov.

Je ne me suis point mal porté hier, mon cher Socrate, mais cela va encore mieux aujourd'hui puisque j'ai eu une fort bonne nuit, et qu'à ma tête près (qui est plutôt échauffée que douloureuse cependant) je ne sens plus aucun espèce de malaise.

J'espère que j'aurai le plaisir de vous voir dîner à Niethuys aujourd'hui, car enfin quelque soient vos affaires on ne travaille point à l'heure du dîner, et on se repose après. N'oubliez pas de dire à La Haye que ma fièvre est actuellement tierce réglée, qu'elle diminue sensiblement et qu'on va me donner le | quina. C'est là actuellement le bulletin du Prince.

Adieu mon cher S.! Je vous salue et vous embrasse. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

*Lettre IV.58 – Diotime, 26 novembre [1777] = Kp 25 / 13.6.32*

Mercredi 26 de novembre, jour sacré!

Comment votre Diotime ne seroit elle pas toute saine dans ce beau jour, puisqu'elle n'a de facultés que pour sentir son bonheur? Veuillez, mon cher Socrate, participer à sa félicité en la partageant et puisse cet Etre Suprême qui a tout fait pour moi, en me soumettant aux lois de la Sainte Amitié vous accorder pour récompense de celle que vous me témoignez, mes jouissances, c'est le vœu le plus éminent que je connoisse. J'ai mangé | du poulet et bu une petite goutte de vin de Bourgogne à la santé du jour et à la votre, sûrement avec plus de plaisir

que Jupiter ne buvoit son nectar lors meme que le beau Ganimede le lui versoit et quoique Robert Vullain fut mon echanson.

J'ai fait après cela fort laborieusement une leçon d'algèbre à ... J'en vais faire une de geographie et j'espere que ma journée se terminera au sein de la Venus celeste. Ajoutez à cet espoir celui de recevoir un mot de | la main de Socrate et vous vous representerez aisément le contentement de l'heureuse Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys



*Lettre IV.59 – Diotime, 9 décembre 1777 = BN 1155 / 26-27*

Niethuys, le 9 dec. 1777

Vous savez, mon cher Socrate, combien je respecte votre théorie sur les facultés de l'ame, puisque vous savez qu'il n'est point d'être qui m'intresse à qui je ne desire aussitot en faire part, croyant lui faire le plus precieux des dons, puisqu'il n'est point de jour je dirai presque point d'instant qu'elle ne fasse l'objet de mes meditations et point d'etude où elle ne me serve de base, surtout dans l'éducation où elle sert de direction absolue à toute mes vue et démarches. Mais combinée avec l'experiance que j'ai aquise et que j'aquiers encore tous les jours par mes fautes meme, j'ose vous assurer que si l'application en est aisée, les effets pour etre surs, ne peuvent et ne doivent etre ni prompts ni sensibles. Et votre comparaison ingenieuse des melanges chimiques en effervescence d'on derive une liqueur homogene et limpide est parfaite si on l'a considere comme ces pieces dramatiques où l'on rapproche les actions de longues annéez tellement qu'elles forment un total raccourci, elles se passent sous les yeux du spectateurs dans l'espace d'une heure ou deux. J'y ai bien pensé. mon ami, si j'agissois avec Mimi comme supposant en elle cette effervescence actuellement, et son effet prochain,

si je prolongeai pour cet effet l'état violent où elle se trouve, si à cet état je faisois succéder le Stoïcisme et la tragedie il en resulteroit de deux choses l'une. |

Il succederoit à la tristesse, l'ennui, produit des choses qu'elle ne comprendroit pas, ce qui est une tristesse plus dangereuse à tout age que celle qui noit de la suite de nos fautes. Ou bien si par hazard elle pouvoit prendre quelque gout pour ces lecture (ce que selon ce que je connois d'elle me paroît encore impossible) comme elle n'en comprendroit necessairement que des demi teintes des phrases, des mots. Elle se feroit des fausses idées et se familiarisent avec les mots heroisme, grandeur, vertu etc. avant de connoître et comprendre la chose, ce qui est directement contradictoire à mes principes les plus importants.

Il ne me manque que le tems pour vous prouver la verité de ce que j'avance de cent manieres différentes – à cet age – ou pour me renfermer dans mon sujet seul, mes enfans manquent et manqueront encore quelques années des idées les plus essentiels pour sentir les fruits du Stoïcisme sur les jeunes ames, il faut au moins avoir les notions premieres d'un Etre Supreme, d'une vie future etc. etc. pour que l'imagination achevant le reste, le Stoïcisme puisse elever l'ame et contribuer à cette effervescence salutaire à 14, 15 ou 16 ans, parce que c'est alors seulement aussi, qu'on comence à se sentir | quelque chose dans l'univers, et par la meme raison si vous y joignez qu'alors on comence à avoir le complément des idées necessaires pour sentir ce qui est grand, heroique etc. Les tragedies et la poesie epique et tous les ingrédients semblables deviennent (si je puis m'exprimer ainsi) comme des espece de saumure propres à produire cette effervescence.

Aujourd'hui un Cocles, savez vous ce que c'est dans la tete de mes enfans? Un homme qui avoit à lui seul autant de force phisique que tous les Samnites (je crois) qu'il combattoit en avoit entr'eux. Socrate, Aristide, bonnes gens qui ne faisoit tort à personne tout au plus aussi bons que leur mere. La moindre petite action d'honeteté ou de courage d'un des petits acteurs des comedies du livre almand, qu'ils lisent avec delice, les ettonne, les charme cent fois plus que tous

les heros de l'Illiade et cela est {naturel} ils en ont la mesure. Je dirai plus: la seule raison qui jusqu'ici m'empêche de les pousser dans l'histoire, c'est que les experiances que j'ai deja tenté à differantes reprises la dessus en discontinuant toujours m'ont apprises, qu'ils n'etoit pas mure encore pour une lecture qui n'étant pas sentie, devient non seulement une science sterile de mots, mais ce qui est pire, c'es que ces | mots, ces phrases une fois entré dans la tete vuide de la sensation qu'ils doivent produire n'y rentrent souvent jamais plus richement dans la suite, temoin la plupart des educations scolastiques, et temoin encore l'abus perpetuel des mots en tout sens dans le monde. Au surplus, je suis [...]



*Lettre IV.60 – Diotime, sans date = BN 1155 / 28*

Mon cher Socrate, vous pouvez comuniquer ma lettre au Prince ou la lui lire. Je n'y ai rien mis que de vraï et que je ne veuille bien qu'il sache. Je vous recomande cette affaire plus j'y vois clair et plus il m'importe d'etre en possession de mon argent. Il y a bien de l'apparance que c'est reellement pour notre pain que vous | travaillerez, mais au nom du ciel ne vous fiez pas à des paroles et promesses. Faites qu'il vous remette des realités et cela le plutot possible. Si vous trouvez quelque phrase de trop dans ma lettre effacé la hardiment avant de la lui faire lire. Agissez ce que selon votre sagesse vous inspirera. Adieu.

Renvoyez moi la lettre.



*Lettre IV.61 – Diotime, 21 décembre 1777 = Kp 25 / 13.7.33*

21 dec. 1777

Je vous demande pardon, cher et sage Socrate, d'avoir eu l'insolence de vous tricher hier. J'avoue en toute humilité que l'histoire de l'infolio de Mde l'Envie n'étoit qu'un conte forgé pour vous attirer jusque dans ma chambre où j'espérois bien q'y étant une fois, vous gardéz, pour la consolation de Diotime et la grande satisfaction du pauvre et touchant Errata.

Quant au papier blanc que je vous ai donné, je n'en ai nul remord, parceque je compte que la taille servira désormais de model aux | billets que vous m'écrirez. C'est donc proprement un échantillon de la longueur dont je les desire.

Bonsoir, mon ami, bonsoir, demain à diner nous nous rejoürons ensembles comme vous me l'avez promis et après diner je travaillerai à votre veste sans en détourner ni les yeux ni la pensée. Pendant ce tems vous devrez à ma diligence d'entretenir la compagnie

Votre Diotime

Samedi soir à 9 heures.

*Lettre IV.62 – Diotime, sans date = Kp 25 / 13.8.34**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 35-38.*

Je vous remercie, mon cher Socrate, de la meilleure soirée que j'aie passée depuis longtemps avec vous. Fasse le ciel que ce cœur qui trouve son bonheur à se montrer à vous sans reserve puisse le faire sentir au votre et lui comuniquer ce sentiment doux. Je l'éprouve c.à.d. comme un besoin essentiel de mon ame. Mais qu'ai-je à demander au ciel qu'il n'ait déjà fait. C'est nous seuls ingrats que nous

sommes qui semblons nous efforcer de repousser ses bienfaits! Il nous donna les uns aux autres comme il donna à nos ames leurs facultés avec la liberté de les tourner à notre vraie félicité ou d'empoisonner ces dons précieux, sans pouvoir les anéantir, et c'est à vous cher Socrate, à vous qu'il doua le plus richement de ces belles facultés, à vous | qui outre cet avantage avez encore au dessus de nous celui de l'éducation la plus excellente et celui de l'expérience de l'âge, à qui j'ai le droit de dire, puisque la justice suprême ne peut demander qu'à proportion de ce qu'elle donna à chacun, n'est-ce pas de vous qu'elle peut exiger les plus grands efforts à ce titre? Tous ce qu'il y a en nous de divin, d'indestructible nous unit et nous conduit ainsi uni au bonheur. Les parties les plus viles de nous meme, nos miserables surfaces seuls existent les tempêtes élevant les brouillards qui nous offusquent la vie, mais nous le savons, mais au fort de ces tempêtes nous sentimes toujours qu'elles n'attaquent que l'écorce et que si par quelque faveur | de la divinité nous pouvions la rompre dans ces moments pour nous montrer l'un et l'autre à nud nos essences sans conscience p.à.d. de ces tempêtes s'uniroient incontinent et ne sentiroient que félicité pure. Cher Socrate! Lorsque nous trouvons à chaque instant au fond de nos ames une vérité si belle si consolante n'est il pas absurde, n'est il pas petit impardonnable, au dessous mille fois au dessous de nous d'agir au detriment de notre bonheur comme si nous l'ignorions, semblables à cet égard aux enfans qui feignent dans leur jeux des personnages differants de ce qu'ils sont. Permettrons nous à ces frivole nuages de nous dérober le plus beau comme le plus rare des spectacles, 3 êtres qui s'aiment comme la divinité. |

J'aime sans doute dans ces œuvres et qui de toute leur facultés ne tendent qu'à s'épurer dans un travail qui étant déjà par lui meme félicité nous en prépare à chaque pas un plus riche pour une meilleure économie.

Quoiqu'il en soit mon ame tient à celle de mes 2 amis également pour toutes les faces, pour toutes les éternités possibles. Dans cette face ci de l'univers mon devoir et mon cœur m'attachent à mes enfans et à ce qui peut être leur plus



grand bien. Seule chargée de ce bien il est clair qu'il faut une ame tranquille et toute occupée de cet objet pour ne pas la méprendre dans le choix important des moyens qui chaque jour à mesure que leur facultés s'enrichissent | et se composent devient et plus difficile et plus important et demande dans moi meme un travail et des efforts (et par la nécessité de vaincre mes propres passions afin d'être maitresse du mobile le plus important de l'éducation je veux dire l'exemple et pour suivre sans interruption le fil souvent tortueux de leur caractere à mesure qu'il se forme et ce déforme). Pour bien en juger il faudroit avoir des enfans et les envisager comme je le fais. Il en resulte que vous aimant vous 2 au dessus de toute chose, je suis dans cette face de l'univers à mes enfans au dessus de toute chose | et déterminée. Je le jure par la Sainte amitié, et par celui qui me donna une ame propre à la sentir, déterminée à tout sacrifier pour obtenir cette tranquillité nécessaire à leur bienetre. Si l'amitié me l'accorde, elle facilitera mon ouvrage et me fera gouter toute la félicité dont un mortel soit susceptible. Si je ne puis l'esperer de sa part quelque elans de bonheur qu'elle puisse m'offrir dans une vie melangée de tempetes, s'il n'y regne une certaine harmonie, une uniformité, une serenité, une stabilité enfin qui puisse mener | à la tranquillité qui m'est nécessaire pour bien remplir ma vocation, je considererai cette vie comme un point concentré dans l'accomplissement de ce devoir là seul et irai loin d'eux {s'il le faut} me livrant toute entiere à ce travail meriter de les rejoindre dans une sphere plus favorable à mes vœux et sans doute aux vôtres.

Adieu cher Socrate, j'esperois jouir aujourd'hui de ce qui après l'amitié me rend le plus surement heureuse je veux dire la solitude. Mais hélas la Princesse d'Orange qui dine seule, son Prince etant dehors s'est avisé après avoir balancé si elle ne viendrait pas me | demander à diner, de m'inviter chez elle, j'y dine donc puisque le Prince a accepté pour moi hier soir.

Marie se porte mieux, mais je lui ai fait dire de rester encore en ville pour plus de sureté. Veuillez me faire savoir des nouvelles de votre santé, et n'oubliez jamais qu'uni ou separé civilement Diotime est à jamais par essence votre amie. Mais

que tant qu'elle sera mere elle ne peut jouir des douceurs de ce titre qu'autant que ces jouissances bien loin de troubler ses operations en qualité de mere, les lui faciliteront. |

Si vous m'écrivez veuillez envoyer votre billet à ma maison en ville,  
j'aurai soin qu'il me parvienne.



*Lettre IV.63 – Diotime, sans date = Kp 27 / I,1*

Dimanche soir

Mon cher Socrate, mon ami, une grande félicité a marqué pour votre Diotime cette journée ci du sceau de la faveur celeste! Je ne puis vous dire en quoi elle consiste, le tems est trop court, mais je ne puis jouir d'un sentiment vif d'un tel bonheur sans desirer le partager avec vous. Mardi je vous en parlerai plus en détail, demain je vais à la comédie, où j'ai pris une loge en faveur de l'homme singulier qu'on y joue, il me semble que c'est nous qu'on joue là. Cela doit nous intéresser, n'y viendrez vous pas, et dans ce cas, ne voulez vous pas accorder à Diotime le plaisir de vous sentir près d'elle?

Dans ce moment-ci Lysis est auprès | de vous, il ne sait pas ... le malheureux! Il ne partage pas encore mon bonheur! Le sien, l'espace n'a-t-elle donc été créée que pour servir d'obstacle!... Peu s'en faut que je n'aie vous trouver tous deux. Mais non, je suis trop {énervé}. Socrate, l'amour de la sagesse encluerait-elle la joie excessive? Non non, il faudroit pour cela que la divinité n'eut pas donné à l'ame ces vastes facultés qui lui permettent de s'élever jusqu'à elle, avec quelle grandeur, elle se fait sentir à nous! Avec quelle energie elle daigne se communiquer aux mortels, ah je l'ai sentie, vivement sentie aujourd'hui, et la plus fière des mortelles, c'est votre Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

*Lettre IV.64 – Diotime, 29 juillet & 1 août 1778 = Kp 25 / 14.1**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 41-43.*Le 29 de juillet 79<sup>8</sup>

C'est de l'endroit où vous me quittates la dernière fois que je vous écris, mon cher Socrate, je suis venu y respirer ... et je vous écris pour vous dire ce que je sens par rapport à vous chaque fois que je me trouve ici. Tous vos ouvrages y sont déposés, de sorte que je n'y viens jamais sans passer des heures à vous lire, c.à.d. que je me transporte alors dans une atmosphère tout à fait étrangère et chaque fois que je vous lis, surtout dans l'Homme et ses rapports, dans les Desirs etc. je me sens pour l'auteur une sorte de passion toute nouvelle, une affection toute différente de ce que j'éprouve en méditant nos rapports passés individuels qui alors me paraissent d'une absurdité qui ne s'explique que par les absurdités épidémiques de ce triste globe. Et vous, vous me semblez deux hommes tout à fait | dissemblables, dont l'un à la figure et l'extérieur qui vous enveloppe effectivement et l'autre je ne sais quel génie éthéré sublime qui m'échappe toujours lorsque je m'en approchai corporellement. En vérité, mon cher Socrate, je crois de plus en plus (car ce n'est pas d'aujourd'hui que cette idée m'a passé par la tête) que la nature après avoir formé votre âme s'est mépris de vêtement, et que c'est là d'où dérivent vos maux physiques et vos modifications singulières. J'ai percé de bonne heure sa méprise, même avant de pouvoir m'en rendre compte, j'étais devenue l'amante de votre génie. Je n'ai pu m'accommoder d'un être qui n'y appartenait pas.

Et voilà sans doute la source de tous nos malentendus passés, présents et futurs. Vous rappelez-vous qu'au sein de nos tracasseries à Nithuys je vous écrivis

---

8 L'année a été écrite 78, mais avec un crayon corrigé: 79. On peut supposer que l'année 1779 correctement, parce que la princesse a écrit l'annexe de la lettre en Angelmöde, donc après avoir déménagé à Münster.

souvent, vous n'êtes pas plutôt loin, que tous ce qui en vous | me fait du mal, dispaeroit et je ne vois, je ne sens plus que l'Etre ideal ou plutôt l'etre, le noyau reel caché au fin fond d'une ecorce qui me desesperes. Relisez quelques uns de mes volumes de nos guerres civiles et vous retrouverez la valeur de cette confession en 20 endroits et je me persuade que dans quelqu'au face de l'univers nous serons tous {deux} pleinement convaincus de cette vérité.

Bon soir

Le 1er d'aout 78

Je suis encore à la campagne, mais demain je retourne à Münster. Je ne puis vous dire que cela. Nous sommes dans l'attente, le courier prochain les nouvelles seront plus décidés. Adieu cher Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

fco Wesel



#### ***Lettre IV.65 – Diotime, 26 novembre 1778***

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 43.*

Mittwoch, 28. November 1778. Feiertag.

Warum sollte Ihre Diotima nicht ganz Gesundheit sein an diesem schönen Tage, wo sie nur die Fähigkeit besitzt, ihr Glück zu empfinden? Geruhen Sie, mein lieber Sokrates, an ihrem Glücke Theil zu nehmen, indem Sie dasselbe theilen; möge das höchste Wesen, das alles für mich gethan hat, indem es mich dem Gesetze der hl. Freundschaft unterthan machte, Sie zum Lohne für Alles, was Sie mir erzeugten, meines Genusses theilhaft machen; das ist der hervorragendste Wunsch, den ich kenne. Ich habe von dem Hühnchen gegessen und einen Tropfen Burgunderwein auf die Gesundheit des Tages und die Ihre getrunken. Sicher mit mehr Vergnügen, als Jupiter seinen Nektar trank, selbst wenn ihn der

schöne Ganymed einschenkte, und obwohl mein Mundschenk Robert Vulkanus war. Darauf habe ich sehr mühsam eine Lection in der Algebra durchgemacht und bin im Begriff, eine in der Geographie durchzumachen, und hoffe, daß dieser Tag im Schooß der Venus Urania beschließen wird. Fügen Sie dieser Hoffnung noch die hinzu, ein Wort vom Sokrates zu empfangen und Sie werden sich gleich die Zufriedenheit vorstellen der glücklichen Diotima.



*Lettre IV.66 – Diotime, sans date = Kp 27 / III,25*

Jeudi à 7½

Mon cher Socrate, vous ne vous douttez guere que je ne suis pas encore couchée? Eh bien cela est vraï cependant. Je n'ai point la de someil cette nuit, je [= j'ai] donc mieux fait que de me coucher, j'ai occupé mon esprit et mon coeur des lectures de lettres de Lysis et Socrate jusqu'à 4 heures du matin, et cette lecture à retablie une belle harmonie dans mon ame. Dieu veuille que cela dure.

Voici un paquet qui appartient à Lysis. Veuillez le lui faire remettre, et voici mon coffre. Que le Ciel vous benisse. Adieu.

Ne parléz pas de ma veillée devant le Prince.



*Lettre IV.67 – Diotime, sans date = Kp 27 / I,3*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 32-34, 35.*

Que puis-je repondre à un homme qui a le courage, après m'avoir percé l'ame, tantot de nier le fait, tantot de parler de suppositions d'interpretations, comme si la plus horrible interpretation de ses malheureuces phrases, n'etoit pas ces phrases elles mêmes sans comentaire. Ensuite vous posez hardiment ce que vos outrages metent en question. Savoir si par impossible un homme qui m'aime,

auquel j'ai promis une amitié éternelle, qui me reconnoit pour l'être le plus sublime, puisse avoir jamais eu la pensée que je lui suppose. Je ni suppose rien, car quoique moi seule j'aie été en démente depuis l'horrible coup qui est parti d'une main qui me fut chère pour me | frapper d'autant plus profondément. Il ne s'est pas effacé un mot de l'horrible scène de ma mémoire. J'ai écrit jusqu'au scrupule vos paroles et les miennes, relisez les, et si votre âme n'est pas devenu insensible, si votre cœur ne s'est pas pétrifié, si vous avez la moindre délicatesse dans l'âme, dites moi, dites? ce qu'il faudroit que je suppose, que j'interprète, pour rencherir sur vos paroles ou les aggraver.

Ou plutôt apprenez moi comment je puis leur substitué quelque chose de moins affreux dans mon cœur. Vous posez, disai-je, ce que vos outrages ont mis en question, et moi je la retourne cette question et je vous demande s'il est possible qu'un homme qui ne | se nourrit que de mes larmes, et qui finit enfin par des outrages que je n'entendis jamais, depuis que j'existe, sortir de la bouche de mes plus cruels ennemis, s'il est possible que c'est homme ait pour moi les 1ers éléments de cette amitié sainte, qui s'anéantiroit plutôt que d'aviler seulement par la pensée son objet, et à qui l'idée l'apparence d'un outrage feroit horreur.

Il ne s'agit pas ici d'un mot, qui peut s'échapper par méprise, sans porter par l'intention le sens qu'il semble porter, mais une conversation suivie d'une demie heure, mais la répétition articulée de ce qui m'a jetté moi seule en démente! Oh cruel, cruel homme! Que ne puis [je] effacer de mon sang, ou tes outrages; ou le souvenir de l'amitié que j'eus pour toi. |

Je vous verrai ce soir avec D. J'écouterai ce que vous avez à me dire, mais passé cette soirée et en sa présence je n'écoute plus rien la dessus. Surtout point de violences, point de menaces. Je vous le demande par pitié pour vous même et pour mon état. Quant à ce qui est de l'utilité de votre amitié, je vous prie de ne plus me la mettre devant mes yeux, parce qu'aucun intérêt possible ne peut me porter à souffrir lâchement qu'on m'avilisse, et moins de celui à qui je fis l'honneur de permettre d'être mon bienfaiteur que de tout autre. Vous ne voulez

pas que j'en croie vos paroles, mais vos sentimens, eh quel autre garant ai-je de ces sentimens ou quel garant plus sacré que vos sermons, c.à.d. vos paroles, si elles sont sans valeur? | Le coeur, Monsieur, le coeur est le mellieure, le seule garant de ce que nous inspirons, et le raisonnement le plus géométrique ne persuadera jamais lorsqu'il, le coeur, fait sentir le contraire de ce qu'on veut lui persuader.

Je m'en tiendrai plus que jamais à ce juge irrécusable pour moi, et ne suivrai que ce qu'il approuvera. Je compte absolument que vous ne viendrez que ce soir avec D.; ma tete et mon corps épuisé ne sauroit resister à {le cœur}, à la contrainte et aux efforts. |



#### *Lettre IV.68 – Diotime, sans date*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 34.*

1777.

Mann! einzig gegen mich erbarmungslos im Universum! schmeichle Dir nicht, mich zur Verbrecherin zu stempeln vor dem einzigen mitleidvollen Herzen, welches mir im Universum bleibt, und bleiben wird. Nein, ich will ihm nicht die Ursache meiner Verzweiflung verbergen, in der er mich gestern erblickte, er soll sie ohne Rückhalt erfahren. ... D. wird Ihnen sagen, oder, falls er lieber will, lesen, was ich fühle. Es ist unnütz, den Schaden mir vorzustellen, welcher für mich entsteht, wenn ich Sie verliere. In der Wahl, die Hand zu küssen, die mich erniedrigt, feig Wohlthaten anzunehmen von dem, der mich in den Staub tritt und mich beschimpft mit seinen Worten, oder alle Vortheile dieses Lebens gesamt zu besitzen, schwanke ich nicht. Was sage ich? Der Tod ist in meinem Herzen und vielleicht werde ich wenigstens Eine Ihrer Wohlthaten zu segnen haben. Möchte doch Ihr säumiges Gewissen nicht zu spät Ihnen vor Augen stellen, daß man nicht ungestraft ein Herz, wie das meinige, beschimpft, und daß man kein Recht hat, zu gleicher Zeit den mit Worten zu erniedrigen, den man mit Diensten überhäuft; daß man kein Recht hat, so zu handeln, als einzig gegen die, welche man verachtet und denen man dient aus Mitleid.

*Lettre IV.69 – Diotime, 19 juin 1779 = Kp 25 / 15.1*

Munster, ce jeudi 19 juin 79

J'ai reçu aujourd'hui à 2 heures environ de distance vos 2 lettres, mon cher Socrate; avec quel plaisir c'est ce que je ne vous depeindrai qu'en parti en vous assurant que de longtems vous ne m'en avez fait eprouver un semblable. Je vous remercie de ce que vous me promettez de donner à vos lettres la meme forme que Lysis leur donne, parceque j'y gagnerai infiniment. Hélas je ne puis vous en promettre autant. Depuis plusieurs semaines j'ai du, accablé de mes affaires, y renoncer déjà vis à vis de Lysis ayant souvent eu à peine le tems de lui dire bon jour, et adieu. Je ne scais ou j'avois l'esprit lorsque je me berçois de l'espérance qu'à Munster j'aurois le loisir d'etudier ceci, de composer cela etc. etc. Depuis que je suis rentré serieusement dans mon devoir vis à vis de mes enfans (et il en etoit je vous le jure plus que tems car ils se perdoient dans le desordre et le desoeuvrement), ecoutez quel est le sort | de ma journée chaque jour et jugez.

Nous nous levons à 6. Si je le puis une demie heure ou une heure plutot, ces moments sont à moi. Si non jusqu'à 7 ou 7½ nous courons, sautons au jardin et faisons notre toilette, nous dejeunons jusqu'à 8, nous lisons jusqu'à 9½ ou 10 dans Plutarque que j'ai mis à la place de la geographie qui començoit à les ennuer. Et de deux jour l'un nous lisons en place de Plutarque Busching<sup>9</sup> l'un et l'autre à coté de la carte, si bien que nous avons un jour l'ancienne et l'autre la nouvelle geogr. en exercisse.

Jusque vers onze heure mes enfans ecrivent par cœur les declinaison dont il a été traité la veille. Exercisse auquel mon secours est très necessaire, surtout à Mitri. A 11 heures arrive notre professeur. De midi à une et ½ nous faisons notre geometrie. Nous dinons, après le diner vient une heure encore de clavcin (nous en possedons un | grace à notre professeur qui à la verité est detestable, mais enfin

---

9 Anton Friedrich Büsching (1724-1793), *Neue Erdbeschreibung* (plusieurs éditions).



cela vaut mieux que rien). Reste encore une heure d'arithmétique et d'algebre que nous començons ensemble. Puis la promenade non moins necessaire, le souper, le coucher. Et ce n'est qu'alors c.à.d à 9 heures  $\frac{1}{2}$  que comence veritablement ma liberté. J'ai cherché et trouvé enfin un petit camarade de jeu pour Mitri qui vient 2 fois la semaine le mardi et le jeudi. Ces jours là nous nous levons plus matin et nous rayons le clavcin afin de pouvoir finir toutes nos affaires avant le diner et jouer ensuite toute l'après midi.

Ces jours là j'ai liberté d'ecrire au moins quelques heures parceque le bruit n'y fait rien, et j'en profite aujourd'hui meme pour causer un peu avec vous et repondre à quelques lettres. J'en ai recu plusieurs ce matin de La Haye que je reserverai pour une autre fois, entr'autre une de Charles Larrey fort tendre. |

Quoiqu'il en soit je ne vous ai fait le tableau succinct de mes occupations indispensables qu'afin que si j'étois forcé d'être quelque fois très laconique et toujours plus que je ne le voudrois, vous l'attribuiez à sa seule vraie cause possible, à l'impossibilité de faire autrement Ce qui vous est arrivé, mon cher Socrate, me touche sans me surprendre, je n'ai jamais douté que vous ne fussiez dans tous les tems très occupée de moi et nos modifications les plus mauvaises meme, ne pêchoient jamais de ce coté par le trop peu. Peutetre auroit on plutot pu trouver du trop de part et d'autre dans ces sortes de situations compliqués facheuses. Mais je ne veux pas entrer en reflexion là dessus parceque cela me meneroit trop loin vu les bornes du tems qu'il m'est permis de mettre à ma causerie.

Je joins ici le profil que vous me demandez pour l'Errata. Ce que vous me dites de la Grande Comtesse m'affecte cependant davantage, je ne la verrai pas ici.

*Lettre IV.70 – Diotime, sans date* = Kp 25 / 15.2

Desoeuvrée, inutile ne voyant autour de moi que les occupations les plus minutieuses et n'entendant presque que des discretions sur ma miserable dépouille dicté les unes par le plus tendre interet, et les autres par des sentimens bien differents, que vous dirai-je, mon cher. J'ai cent fois ettouffé le dégout et les murmures que m'inspiroit l'indignation de me voir moi meme redescendre au berceau.

Cependant car mon parti etoit pris à cet égard, j'ai été jusqu'au bout dans la ferme resolution comme je l'avois déclaré d'avance que passé cet essais sur une santé qui n'en vaudroit pas le sacrifice si je ne considerois mes enfans, | je comptois dire adieu pour toujours à la faculté. Voici sur quoi elle est motivé, cette resolution. On ne la soumet à retrancher ainsi 2 ou 3 mois de sa vie que dans l'espoir de les ajouter au total. Moi (et je le dis hardiment) je ne fais que par devoir, ceque d'autres font à cet egard guidés par le desir de vivre davantage. Mais ne raisonnant pas bien miserablement et sur mes interets, et sur mes devoirs, en allongant pour le futur éloigné une vie qui alors ne sera plus utile à mes enfans, aux dépends du tems present dont | chaque moment exige mon attention etant précieuse pour eux. Et je le passerois sans cesse en cures longues affoiblissantes en discussions sur mon foie et ma rate, en speculations sur milles vilénies inséparables de ces moments et à mettre le sphere d'activité qui m'a été departie à l'accabit de celle de la chenille arpenteuse qui passe sa vie à mesurer la petite espace soumise à son activité.

Non mon cher S., n'attendez pas cela de Diotime. J'écrirai à Camper, mais sans vous promettre d'avance de suivre ses conseils. Je me reserve de pronocer apres avoir reponse. Le conseil de Robert | après tout outre que c'est le votre, car il voudroit me donner précisément l'althéa, n'est point assujettissant du tout. Il s'agiroit dit-il de boire 2 verres de cela le matin à 6 heures de bien faire de l'exercisse, de bien manger du gibier roti, boire du vin etc. et plus rien le reste de

la journée à faire. Avec cela il assure qu'en 20 jours cela seroit passé, car il assure fort, et c'est ce que j'ai des raison de croire, que ce n'est plus l'effet du virus, mais une sorte d'acreté qui n'étoit point sujette à l'action du metal.



### *Lettre IV.71 – Diotime, 16 août 1779*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 44-46.*

Montag, 16. Aug. 1779.

Sicher erwarten Sie nicht, mein theurer Sokrates, daß ich Ihnen die Art schildern könnte, wie unser Abschied von einander mich afficirte. So viel wie möglich habe ich Ihnen das ganz Einzige der Stunde, die dem Abschied voranging, geschildert, und ich kann zu dem, was ich Ihnen damals sagte, nichts mehr hinzufügen. Nachdem ich mich von Ihnen entfernt hatte, erfuhr ich vollständig die Traurigkeit, ich möchte fast sagen, das Grausige, Nichts zu empfinden, selbst nicht das Gefühl der Zärtlichkeit, welches verschiedene, im Verhältniß zu Ihnen, mir gleichgültige Personen mich erfahren ließen. Dieser Gegensatz von Gefühlen, die mich an Sie knüpfen, und einer ähnlichen Modifikation ließen mich aufs Neue mit Schauer den langen Sturm betrachten, der solche schreckliche Wirkungen hervorbringen konnte. Diese Reflexionen beschäftigten mich den ganzen Weg, und ich kehrte zurück, ohne zu achten, was um mich vorging. Als ich meine Gemächer wiedersah, vorzüglich das, welches Sie bewohnt hatten, wurde ich von einem Gefühl der Leere und Oede ergriffen, welche nicht Traurigkeit, nicht Verwüstung, welche ruhiger und schlimmer ist, als alles dieses; und die ich gern mit dem vergleichen möchte, was im Physischen die Abwesenheit der Kraft und des Geschmacks ist (welche man nach einer starken Krankheit empfindet). Wenn Ihnen dieser Verlust plötzlich, ohne Abstufung kam, so dauerte bei mir die Empfindung eine ganze Stunde, in der ich wie ein Klotz auf derselben Stelle blieb, bis meine Seele wieder das Scepter ergriff und ihren Vermögen zu handeln gebot. Den Rest des Tages widmete ich dem Bemühen, den Faden aufzu- | finden, der mich in das Labyrinth zweier jungen Herzen zurückführte, den ich unter diesen Stürmen mir hatte entschlüpfen lassen. Diese Arbeit beschäftigt mich noch ganz und gar und schwächt allmählich die Intensität jener ersten Empfindung. Was aber noch mehr hierzu beiträgt, ist das Angedenken unserer letzten Unterhaltung, welche meine durch eine lange und ununterbrochene Aufeinanderfolge von unerwarteten Fehlschlagungen abgeschreckte Seele nicht im selben Augenblick mit Vertrauen

aufzunehmen vermochte, und welche, aufmerksamer erwogen, unterdeß wirklich beginnt, sich zu naturalisiren. Ja, ich empfinde, daß es widersinnig ist, die Möglichkeit einer bloß annähernden Seinsweise vorauszusetzen, wenn wir uns auf eine rückhaltlose Weise einander zugesagt haben werden. Aber wie viel des Widersinnigen bemerkte ich schon zwischen uns! Sehen Sie, was mich noch von Zeit zu Zeit erschreckt. Ich spazierte am Samstag zwischen 7 und 8 auf dem Wall – Bei der Anhöhe von St. Ludgen Thor –, das Wetter war köstlich, der Mond begann zu scheinen. Ich ging aufathmend, fast freudig, bis ein Trupp Hutfedern und Orden mich plötzlich zu dieser elenden Erdkugel zurückriefen, und voll übler Laune kehrte ich in meine Muschel zurück. Gestern, Sonntag, ließ ich mich Morgens um 6 Uhr zum Gehölz fahren; wir nahmen dort ein Frühstück, machten unsere Geometrie, unsere Arithmetik, unser Latein und unsere Lectüre. Gegen elf Uhr überließ ich meine Kinder ihren Spielen mit zwei kleinen Puppen, unter Aufsicht der Fräulein Libenau. Ich vertiefte mich in den tiefsten und schattigsten Theil dieses kleinen Gehölzes und genoß dort ein paar Stunden, welche köstlich waren durch ein Gefühl | von Einsamkeit aber ganz anderer Art, als ich am Abend zuvor empfand. Um ein Uhr war ich gezwungen, diesen schönen Platz zu verlassen, wo ich sicher den Tag vollbracht haben würde, wäre ich nicht von den Professoren Zumkley und Geritz zum Mittagessen erwartet worden. Ich gab dem erstern Ihr Problem über Befestigungskunst mit dem bezeichneten Buche; er wird es zu Hause studiren, in Abwesenheit des Herrn Fürstenberg, und es ihm dann zurückstellen.



#### *Lettre IV.72 – Diotime, 17 août 1779*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 46.*

Münster, 17. Aug. 11 Ihr Abends 1779.

Wie köstlich Ihre Briefe auch für mich sind, mein lieber Sokrates, so höre ich doch auf, mich zu beklagen, und trete bescheiden zurück, wenn Geschäfte sie kürzen. Denn obwohl Ihre Geschäfte nicht immer der Art, wie sie Ihres Kopfes würdig sind, so bin ich doch von der Nützlichkeit eines Geschäftes überzeugt, von dem man sich nicht dispensiren kann, und welches so zu sagen die schweifende Velleität zwingt sich zu bestimmen. Ich weiß nicht wie viel Ellen lang derjenige meiner Briefe war, von dem Sie wollen, daß er das Maaß meiner künftigen Briefe sein soll ...



*Lettre IV.73 – Diotime, sans date, 18 [août? 1779?] = Kp 27 / I,10**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 46-48.*

Le 18, à 11 heures du soir

Je ne puis parvenir à vous écrire à une heure raisonnable, mon cher Socrate, et cependant j'ai le besoin de me communiquer à vous. Quand est-ce que vous songerez à vous rapprocher de Diotime? Mes matinées sont remplies par mes enfans, mes apresdinées et soirées occupées par le Héros. Je ne me plains point des heures enlevées à l'étude, avec lui j'étudie le plus beau des livres, et nos disputes metaphisiques qui vont leur train ne me sont pas inutiles. Mais je me plains de ce qu'il faut s'assujettir à l'humaine foiblesse de dormir, de manger et de boire; quel tems précieux de perdu! L'organe morale tient ferme et fait la chouette à droite et à gauche, nous commençons à gagner un peu de terrain, déjà il est admis comme faculté distincte dans la partie passive. Le grand point de la lutte est actuellement arrêté à ce qu'on ne veut pas admettre encore la partie | juge morale distinguée de la partie juge intellectuelle. Mais je ne songe pas qu'une piece detachée d'une dissertation ne peut presque vous paroître que du galimatias, je me reserve donc les details, lorsque l'issu en sera déterminé. Nous avons été cet apres midi au beau bois non loin d'Althoff, que le Heros connoit par coeur, mais à celui qui ombrage le plus beau des ruisseaux, qu'il ne connoissoit pas et d'où nous sommes revenus tards au clair de la lune. Dieu sait combien de disputes metaphisiques ont marqués cet agréable pelerinage.

Je viens de recevoir une lettre de Camper qui m'annonce qu'il sera ici le 20. Je ne vous ai pas repondu relativement à votre observation sur son sujet, parceque je crois y avoir repondu depuis lontems.

Adieu mon tres cher Socrate, mes yeux et mes jambes demandent du repos. Nous avons bien parlé de vous aujourd'hui, quand n'en parlons nous pas! Le Heros dit qu'il vous respecte et vous aime beaucoup. Mais sans me charger de vous le

redire, ce qui n'y gate rien, encore une fois: Adieu cher Socrate, je vous embrasse tendrement et mes enfans vous saluent.



*Lettre IV.74 – Diotime, 22 & 24 août [1779] = Kp 25 / 15.3*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 50-53.*

Munster, dimanche au soir le 22 d'aout, à 9½

Je n'ai pas attendue votre premiere lettre pour vous écrire, mon cher Socrate. Celle que vous m'avez adressé de Deventer ne m'est parvenu que jeudi passé<sup>10</sup> tandis que ma 1ere est partie d'ici le mardi, la seconde le vendredi, et celle-ci qui est la 3e partira après demain matin.

Certainement je sens le besoin de m'entretenir avec vous et ce besoin n'est borné que par les loix de la necessité la plus absolue. Je voudrois bien qu'Errata ne se joignit pas à ces loix pour abreger mes momens pour la punir de sa demangeaison d'écrire. Je ne lui demanderai pas les nouveaux dialogues qu'elle m'ecrit avoir composé, ni le nouveau roman de Me de la Roche qu'elle lit avec tant de delices.

Si vous étiez allé me chercher au bois d'Althoff aujourd'hui vous ne m'y auriez pas trouvé, j'en ai fait le sacrifice à mes professeurs, à Geritz surtout qui ayant du loisir me proposa | fort honêtement hier de venir passer chez moi toute la matinée. Il a diné ici avec le prof. Zumkley. Nous avons beaucoup metaphisiqué, et j'ai eu la satisfaction de leur faire comprendre de la manière du monde la plus claire et avec leur pleine aprobation votre methode des facultés pasives et actives et la manière de l'employer soit pour se conoitre et se perfectionner soit pour calculer des caracteres en prenant pour minimum le desordre ou pour mieux dire

---

10 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.27, 14 août 1779.

la disproportion totale des facultés de l'homme naissant, pour maximum leur équilibre parfait dans l'homme mur et pour les combinaisons d'un côté leur différents degrés d'intensité et de richesse dans les différents individus et de l'autre leur différents amalgames etc. etc. d'où derive la différence de ce qu'on appelle les caractères comme du 1er derive la différence de la valeur intrinsèque possible ou réel des individus. Mais on diroit à m'entendre que je veux vous expliquer votre propre ouvrage. | C'est que je suis si {eprâi} de cette méthode à la quelle je dois tant! Que je ne puis l'entamer sans être entraîné plus loin que je ne me le proposai, le discours étant tombé aussi par hasard sur la quadrature du cercle que Me Zumkley déclara être très possible ce qui me frappa de la part d'un mathématicien de son calibre. Cependant reconnaissant trop mon insuffisance à cet égard pour oser me décider entre Carthage et Rome, je lui donnai votre petit écrit sur l'incommensurable avec prière d'y répondre catégoriquement en prouvant géométriquement la possibilité de la quadrature, comme l'auteur de l'écrit (que je ne lui ai pas nommé encore) sembloit en avoir prouvé l'impossibilité, il me l'a promis et je vous enverrai des que je l'aurai sa réfutation.

Vous voulez sans doute que je vous parle de l'état de mon âme, mais il est mal aisé à dépendre. Je ne suis point gaïe, je ne suis point triste. |

Je sens bien que je suis loin de ce que j'ai de plus cher, que je suis assujéti à des occupations au dessus des quels mon esprit indocile aimeroit à s'élever au moins un peu davantage, que je suis à la chaîne. Avec tous cela une sérénité, un calme d'une espèce toute nouvelle s'est élevé dans mon âme et lui attache pour ainsi dire des ailes. Je me sens plus légère que de coutume, je marche moins que je ne plane sur terre. Tout en moi semble harmonie, non de cette harmonie exaltée produite par une tension forte, de toutes les cordes de l'âme, mais d'une harmonie gracieuse qui en ouvrant l'âme à toutes les {jouissances} ne l'incite point à les épuiser {...}.

Je ne songe pas sans degout que quelqu'un hors vous, pourra {venir} me distraire de cet etat. Si vous me demandiez, d'où nait-il, et que j'y regarde de plus près, je crois en trouver la cause en grande partie au moins, dans la sensation {...} | qu'enfin je remplis mes devoirs maternels dans toute l'étendue et sous le veritable point de vu sous le quel je les ai toujours considéré. Quoiqu'on ait que dire à cet egard, je vous l'ai dit souvent, parceque je le sentois incomodément, que je n'en fairois pas assez à mon gré et selon l'idée que je me suis faite des devoirs d'une mere.

La possibilité de quelque secours m'a fait ceder souvent à la tentation de m'en servir. Ma paresse ingenieuse me les peignoit comme des secours. Mais au fond Me Vogt pour mieux valoir que 100 autres ne me valoit pas auprès de mes enfans. Combien, plus que jamais je m'en apperçois à present. Depuis que je suis seule et toute à eux, ce sont 2 enfans tout differants à leur petites foiblesses près qui cependant se reduisent à zero en comparaison de ce que vous avez vu. Et je ne puis vous exprimer combien j'en suis contente et combien ils sont et se trouvent heureux. |

L'ombre de l'humeur qui voudroit s'élever quelque fois en moi lorsque je songe combien ma passion pour le travail et le desir vif de m'éclairer est contrarié, ni s'évanouit à cette idée. Je ne puis me resoudre à chasser mon sot quoiqu'il me devienne chaque jour plus inutile, mais je crois vous avoir prouvé clairement que ce procedé blesseroit la justice et lui seroit un tort irréparable.

Du reste nous vivons fort paisiblement ensemble ayant pris notre parti de vivre chacun pour nous. Il a fait des liaisons avec Mr. de Gal et un vieux client avocat du susdit, après leur avoir fait accroire qu'il est precepteur de mes enfans. Depuis ce tems il boit bouteille avec eux au caffè du grand marché où je le vois quelque fois à la fenetre. Avant hier il dit en rentrant à Libenau qu'il etoit bien cruel que je lui prefere le professeur Geritz tandis qu'il en savoit 10 fois plus que lui. |

Le lendemain je le fais venir comme de coutume pour faire écrire mes enfans dans ma chambre. Pour les exercer je leur avois donné pour tache d'écrire un



verbe. Je me mets à ma table à écrire. Tout à coup j'entens une grande querelle s'élever à mes cotés. Monsieur Mitri je vous dis qu'il se fait ici un syncope. Mais Monsieur, Maman fait cela mieux, elle ne m'en a rien dit. Taisez vous Mr Mitri, ne savez vous pas que le nom derive d'un supin, qu'il est regie par l'ablatif, que le gerundium peut aussi etre mis à sa place et que... Mais Monsieur je ne sais ce que vous dites... Je dis que cela vient d'un verbe impersonnel qui souvent n'ont ni supin ni gerundium et que et que etc. etc. etc. Enfin lorsqu'il eut évaporé à l'aise toute sa scientifique volubilité, que mes enfans ecoutoient tout ebahi, je m'en melai enfin pour lui demander coment 2 enfans qui en etoient à la 1ere declinaison | s'y prendroient pour comprendre son jargon sur les supins et les gerundium, qu'ils ne connoissoient pas meme de nom, il parut fort choqué de voir traite si legerement un {folie} d'eloquence scholastique auquel surement il s'etoit préparé depuis plusieurs jours et dont sans doute il s'etoit promis beaucoup. Au reste je regrette veritablement que vous n'ayez pas vu sa machoire et sa phisionomie pendant qu'il demenageoit toute sa science. Ce conflit de stupidité, de vanité, de la jouissance future d'une impression que devoit faire sa science et sa desespergence presente qui elevoit sa voix et travailloit ses muscles.

Mardi matin

Tout-à-coup je me rapelle que Joseph m'a prié de vous supplier de remettre les 3 ducats que vous lui destiniez à son epouse. Je vous demande bien humblement pardon du desordre horrible de celleci. Je l'ai ecrite par pieces et morceaux, ayant eu avec aussi peu de tems que vous savez un courier très fort et à coté de cela le vif desir de vous dire plus de 4 mots. Remettez je vous prie ces 4 mots ci à Me Vogt. La Princesse d'Orange m'ecrit qu'elle à donné sa dernière séance à Me Falconnet. Ainsi je crains que vous l'aurez. Lorsque vous ne saurez que dire à la fille et au pere, faites leur mes complimens. Mlle Libenau a la fievre mais je vous jure que je suis si deshabitué d'etre servie que je ne m'en apperçois pas. Ainsi ne vous inquiettez pas de cela.

Adieu mon cher Socrate, je n'en vais au bois d'Altdorff rever à vous et à Lysis.

S'il n'y a plus de vin de Bordeaux dans la cave ayez la bonté de dire à Mr. Vogt d'en vous envoyer de notre cave 3 {... caisse des bouteilles de vin rouge ... .. la caisse}.



*Lettre IV.75 – Diotime, 26 août 1779 = Kp 25 / 15.4*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 56-57.*

Le 26 d'août 1779

Jamais mon cher Socrate, vous ne risquerez de vous tromper en supportant de la part de Diotime tout ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous. Je n'ai pas négligé une seule occasion de vous écrire depuis votre départ. Mes lettres partent régulièrement le mardi et le vendredi, les vôtres m'arrivent de même le jeudi et le dimanche. Ainsi je ne sais à qui m'en prendre du désordre que vous éprouvez et auquel jusqu'ici je ne participe point. Pour répondre avant toutes vos questions je vous prie de vouloir bien de vouloir bien garder encore l'argent que vous avez à moi. Cependant laissez croire au Prince que vous me l'avez envoyé et cela pour cause, aisé à concevoir.

J'ai eu le plaisir de commencer à payer cet après-midi tous ce qu'il fait pour moi en lui faisant le cadeau de vos ouvrages, parce que j'ai découvert qu'il lit et entend très bien le français et que je découvre de jour en jour davantage combien il est digne de vous admirer, 1° il est presque impossible je pense de nommer un auteur grec ou latin mais grec surtout qu'il n'ait lu et senti à fond. Il est grec à brûler | et toute raillerie à part, j'ai peu rencontré dans ma vie, de gens, qui ayant plus le sentiment de tous ce qui nous reste de cette singulière nation, et en général un tact du beau plus fin que lui. Lorsqu'il détaille ses jugements et l'impression

qu-t-on fait sur lui Homere, Platon, Pindare, Theocrite, Horace, Tibule et Catule qui paroissent ses poetes favoris. Je vous assure que c'est avec un gout motivé et qu'il les sait par cœur.

Nous avons été à Althoff à pied hier après le diner nous convaincre que c'est plus près que Niethuys, sans doute que vos vœux étoient déjà parvenus jusqu'à la Hamadriade du lieu, car elle nous a très bien reçu, et nous a fait reconduire chez nous par la plus belle lune possible.

J'avois projeté d'y passer mon jour de fête, mais Mitri et Mimi qui me preparent des fetes (dont je ne sçais rien si non qu'il y entre beaucoup de colle et de carton, car j'en ai payé aujourd'hui pour eux une provision imense) en ont disposé autrement. Ainsi j'en passerai tous le tems où je pourrai n'être pas aupres de mes | amis, mais ces momens seront si courts, que je doute si dans le pays d'une logique aussi severe que l'est celle de Mr. Lambert, je dois dire je serai ou bien je ne serai pas dans le Cercle de Westphalie, mes enfans continuent à etre aimables et Mdelle Libenau à avoir la fièvre quotidienne.

J'ai été chez Mr. l'apothicaire me faire donner une once de sel d'Angleterre que je compte lui faire prendre demain et puis les 2 onces de quinquina de l'ordonance de Camper. Je vous fais avec humeur les compl. de la machoire, mon cher Socrate, car il est venu ce matin me faire perdre en compl. toute notre lecture de Plutarque et nos heures sont si calculés, que ces pertes sont irréparables. Il faut avouer cependant qu'il s'exprime avec une politesse rare, Matame la Brinzesse, che la sublie tress humblement de m'accorder gracieuseman ses tress hagreables ordres au zujet du tictionnaire que Mr. le Broffesseur Geritz a eu la gomblaizance de comander | t'apres les tres respectable ordres de fotre Altesse qu'elle a bien follu lui tonner en grace, mais gom<sup>me</sup> nous ne safons bas s'il faut le relier ou zeulement le procher, ché voulu venir faire ma dres humble referance à fotre Altesse pour la sublier très humblement de me faire la faveur de m'accorder la dessus ses trefs honorables ordres, que nous zérons très embressé et très honoré de pouvoir executer en doude zoumission au

bludo... Voilà l'abregé de son exhorde. Si vous voulez le reste, ce sera s.v.p. par quelqu'autre courier.

Je vous prie, mon cher Socrate, de demander au libraire françois qui travaille pour De Luc (j'ai oublié son nom) combien il voudroit vendre la collection d'Elzevir que je scais qu'il a. Je crois que cela, ou quelque belle piece d'art seront les seuls cadeaux à offrir à mon professeur. Il ne faut pas penser à des bigoux. Il me seroit impossible tel que je le connois à présent de lui en offrir.

Adieu mon cher Socrate pour ce soir. Il est 10 heures passé et j'ai encore 3 lettres indispensables à écrire.



*Lettre IV.76 – Diotime, 30 août [1779] = Kp 27 / II,13*

Lundi, ce 30 d'aout

Mon cher Socrate! Lorsque vous me recommandez de completer ou de poursuivre un dialogue que vous avez commencé, je ne puis m'empêcher de croire dans tous les tems que vous voulez si non vous moquer de moi, du moins sonder un peu ma crédulité. Mais lorsque vous me faites cette proposition ici, je dois ajouter la supposition que vous n'avez pas lu, ou que vous ne vous rappelliez pas le détail que je vous ai donné, de mes occupations. Ce qu'il y a de vrai, c'est que je me trouve tres heureuse lorsqu'entre chaque courier, j'ai pu dérober au tems aîlé quelques momens pour satisfaire au besoin qu'à mon ame de s'entretenir avec Lysis et Socrate. Imaginez que j'ai reçu il y a plus de 15 jours une lettre de Mr. de Larrey qui, indépendamment qu'elle meritoit mes prompts remercimens à cause de tous ce qu'elle contenoit, | en exigeoit une d'ailleurs. Depuis la Princesse m'a notifié par dessus tous cela, tous ce qu'il etoit devenu, et malgré cela, malgré l'affection que je lui porte et (presque) l'assurance de lui faire de la peine par mon silence, je n'ai pu encore parvenir à lui repondre.

Mr. de Furstenberg sera de retour ici le 5e ou le 6. Il a fait écrire à Mr. Zumkley qu'il desire que les examens se fassent entre le temps de son retour et celui de son départ pour je ne sais quel château de l'Electeur, qui y sera vers le 15 ou le 20. Il est grand Mr. de Furstenberg par lui même, il n'a pas besoin d'être paré des plumes du paon.

Ainsi n'ôtez pas aux professeurs d'ici l'honneur d'enseigner socratiquement et même celui d'être les piliers de son trône. Si vous les connaissiez | mieux vous leur rendriez cette justice qui leur est due.

Votre paquet par le chariot de post, mon cher Socrate, ne nous est point encore parvenu, mais bien une caisse que le Prince m'avait annoncé, avec du sucre, de l'huile et des bougies. Je viens de recevoir aussi votre lettre de change de 600 florins. Vous aurez la bonté de vous payer tant de ce qu'il y a de surplus, que de ce que vous pourriez avoir déboursé pour ma batiste que pour d'autres commissions. J'ai beaucoup pensé à vous le 28 d'août et me suis repêché en votre nom tous les sermons que comprend l'écrit signé de votre main, et ceux qui terminèrent nos derniers moments. Dites, les avez-vous ratifiés?

Mes enfans ont fait leur possible pour me faire oublier qu'il manquait quelque chose d'essentiel à ma fête, et l'innocente persuasion qu'ils montrèrent d'y avoir réussi, les a en effet bien | approché de leur but. Ils étoient levés dès les 4 heures du matin pour travailler à orner le bosquet de fleurs et surtout de fruits et de gâteaux, quoique par leur ordre nous ne devions y entrer et y déjeuner qu'à l'arrivée du professeur latin qui devait absolument prendre sa part de ce délicieux plaisir. Le professeur Zumkley qui avait appris je ne sais comment la fête, y vint de lui même ainsi que le petit camarade de jeu de Mitri avec un gros rouleau de vers et force bouquets; mes enfans invitèrent tous cela à dîner. Mr. Zumkley se retira après dîner pour affaires, l'autre et le petit garçon restèrent avec nous jusqu'à minuit dans une variété perpétuelle de scènes de comédies parmi lesquels il y avait entre autre une petite ydille fort naïve de la façon de Mr. Geritz, que les enfans jouent si non bien, du moins de cœur. |

Le soir ce furent mes domestiques qui me fêterent de maniere à faire croire certainement aux gens de Munster que nous etions fols. Car ils saisirent un moment que, pour respirer un peu, nous etions tous allé nous promener sur les remparts, la lune éclairoit deja en plein, et à notre retour je vis tout l'etage que j'habite illuminé de leur façon. Et Joseph, tirant pendant une heure sans discontinuer des coups de pistolets, aux quels Mr. de Gal repondoit galament de sa fenetre; jugez quel bel effet cela devoit faire. Mes enfans etoit en extase. Voila ce qu'il y a de sure, et moi en eux. Voici la refutation de Mr. Zumkley qui, comme je le lui ai dit, ne m'en paroît pas une, car elle laisse subsister en plein la raison sur la quelle vous vous fondez pour prononcer | sur l'impossibilité de quarer le circle, savoir sur la différence de la nature des lignes droites et courbes. Je vous prie de me la renvoyer lorsque vous l'aurez lu. Il m'a promis encore une observation sur l'ecrit qu'il m'a rendu.

Vous ne me parlez pas de votre santé, ainsi j'espere qu'elle est bonne. J'aime mieux cependant que vous me le disiez; la mienne s'est très bien raccomodée, et il me semble que j'engraisse à vu d'œil. Mon etat est toujours celui que je vous ai depeint, sans egard aux petites vicissitudes momentanées que les crèmes ou les belles actions de mes enfans peuvent y repondre. Le fond c'est une païx profonde et une serenité d'une espece si pure que je n'en ai point connu de semblable. Il est peutetre des plaisirs plus vifs mais il n'en est point qui ait plus le ton de la beatitude. |

Mon sot a reçu la lettre de Me Vogt, mais elle ne m'en a point envoyé la copie. Si j'avois du tems à jetter, je pourrois vous gratifier encore de plusieurs scenes de la façon semblables à celle des gérundium, mais il est trop precieux ce tems qui coure toujours en avant.

Votre plan du catechisme me plaît beaucoup,<sup>11</sup> surtout si vous y faites entrer l'historique toujours à coté des raisonnemens psychologiques, tendant à faire voir

---

11 Deutsche Übersetzung in: *BTG* II, p. II 60.

voir que l'ignorance, la crainte et l'esperance, chercherent sucessivement dans tous les objets inconnus ce moteur de l'univers que dans {leurs} erreurs chacun devinoit à sa facon. Faisant voir ainsi que les ecrits les plus absurdes, meme de la superstition, rendirent dans tous les tems homage à cette eternelle verité que dans tous les tems tous sentirent hors, et dans eux: savoir, qu'il existe un Dieu. |

Cher Socrate, si vous execute cet ouvrage, je ne vous aurai jamais eu une obligation plus essentielle. Et sans doute c'est de tous les ouvrages que vous pouvez entreprendre, celui qui m'interesse le plus. Mon ami, vous meme m'avez ordonné de decider; vous devez me pardonner un peu d'indiscretion!

Sic ego, majoris fugiens opprobria culpaë, frontis ad urbanae descendi præmia quod si depositum laudas ob liberi jussa pudorem, etc. etc.<sup>12</sup>

Mon cher Socrate, lorsque vous voudrez blamer les gouverneurs etrangers de ne pas enseigner come Furstenberg et Diotime (que vous voulez bien lui associer), attendez d'être pere alors vous verrez que ce n'est pas trop de toute la passion que ce titre inspire pour supporter la patience et le renoncement de soi meme qu'il faut pour soutenir cela toujours. Je parle ici de Diotime, car pour Furstenberg si son genie a tracé le plan sur lequel on instruit, du moins n'est il pas dans le cas d'exercer sa constance à l'executer. Et les professeurs eux meme n'ayant chacun qu'une partie et ayant de moins cette passion de reussire qu'une mere, ou peutetre un pere seul, peuvent eprouver, je ne puis les citer, mais un gouverneur, non fut il {ange} cela n'est pas possible.

Je vous embrasse affectueusement, mon cher Socrate, de la part de mes enfans et saintement de celle de Δ. |




---

12 Horatius, *Epistolæ*, I 9,10-12.

*Lettre IV.77 – Diotime, sans date [2<sup>e</sup> septembre 1779] = Kp 25 / 15.5*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 57-59.*

Encore une fois, il faut qu'il se cache la dessous quelque ressort secret qu'il a honte d'avouer. Sans quoi je n'entends rien ni à Camper ni à ses lettres qui d'ailleurs sont absolument dénué de tact et de goût. Il ne cesse de me repetter entrautre que je n'ai pas besoin d'exercer ma retraite vis à vis de lui, parcequ'il ne vouloit pas se meler de mes {affaires} tandis que jamais je n'ai encore ni entrepris ni songé à entreprendre de m'excuser 1<sup>o</sup> parceque je me souci très peu de ce qu'on en dit ou pense et que d'ailleurs il est le premier qui m'a appris qu'on pouvoit y voir un mauvais coté qui n'est besoin detre excusé.

Je me suis arreté un moment à ce sujet afin de vous apprendre tous ce que je scais moi meme de ma lettre parceque j'ai supposé que vous devriez en etre curieux de la maniere dont il en parle. Mais s'il vouloit vous la montrer, j'en serois charmé afin de me rappeler en entrer ce corps de delit auquel | ne croyant pas qu'il dut jouer un role, je n'ai pas attaché assez d'importance pour le graver dans mon souvenir.

La discription que vous me faites de la journée du 28 est un chef d'œuvre digne de la belle antiquité et m'a vivement touché.<sup>13</sup> Mes yeux se sont mouillés à plusieurs passages mais ces larmes sont douces. Je n'en verse point d'autres dans ma solitude où je vis sans cesse nageant environnée des perfections de mes amis dont mon ame jouît purement. Ne soyez donc pas surpris si mon langage differe un peu du votre. Mon cœur pour etre serein est paisible, ne les en aime pas moins vivement. Je dis plus, sa serenité meme est une preuve de la force et de la sainteté de son amour. Car elle nait en grande partie du bonheur de jouir pour la 1ere fois depuis longtems d'une union si belle sans melange. C'est une jouissance | que je sens mieux que je ne puis l'exprimer qui est propre à

---

13 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.34, 28 août 1779.



Diotime, qui ne tient qu'aux organes incorruptibles et non susceptibles des erreurs, voiles, et fausses modifications, qu'une triste mais longue habitude avoit rendue comme inhérente à des organes aparament plus grossiers (je nom<sup>me</sup> ainsi l'ouïe, la vue, l'imagination meme par comparaison à l'organe sacré par lequel je sens la toute présence de la divinité et celle de l'amitié) et dontre commerce directe, quelque fussent nos propositions à cet egard devoit necessairement retenir encore (si nous n'avions été separés) des restes de l'ancien pli pendant quelque tems avec cela. Il ne m'échappe pas un soupir vers les regions heureuses où respiroient Lysis et Socrate qu'il ne porte avec lui sa consolation 1<sup>o</sup> dans la sensation perpetuelle que je fais bien actuellement ce que je dois faire et dans celle des motifs | qui m'ont guidés, et encore une fois cette conscience perpetuelle souffle dans mon ame je ne scais quoi d'éthère que le silence auguste d'une solitude qui toujours fut ma passion, accroit encore, et il est de toute verité qu'en somme, les moments de ma vie où j'ai goûté le bonheur le plus exalté, le plus enivrant, c'étoit les 2 première année de mon séjour à Nithuys. Mais les momens de ma vie les plus purs, les plus semblables à ce qu'exprime le mot beatitude, tranquillité, mais tranquillité auguste qui eleve l'ame et qui dans une melancholie solemnelle et agréable à sentir, reçoit toutes les impressions dont elle est susceptible, nettes et profondes. Ce sont ceux que je passe depuis que notre dernière entrevue m'a tranquilisé sur la possiblité que S et D puisse descendre encore aussi bas que je les ai vues, dans leurs rapports reciproques.

Bon soir cher Socrate, que Diotime preside toujours à votre sort comme vous presidez au sien. Je ne vous ai rien {...} du 28 parceque je nai pas voulu empietter sur la charge de Mimi. |

J'ai payé pour la grande caisse 2 ecus et pour le paquet par Amsterdam  $\frac{3}{4}$ . Je vous prie de payer de ma part à la fem<sup>me</sup> de Joseph 3 ducats. N.B. J'ai recu hier matin votre paquet d'Amsterdam avec la lettre celle et l'étui pour Mimi etc. etc. Mimi

vous remerciera la poste prochaine et moi aussi, car je n'ai plus de place que pour vous dire que j'ai diné et passé ma journée aujourd'hui à Altdorff avec vous.



*Lettre IV.78 – Diotime, 5 & 6 septembre [1779] = Kp 27 / I,4*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 60-64.*

Dimanche soir, le 5<sup>e</sup> sept.

Oui mon cher Socrate, je la sens cette paisible beatitude que j'ai vainement essayé de vous dépeindre, et je vous la dois en plus grande partie, soit que je jette les yeux sur le présent ou sur le passé. La jouissance si pure de votre amitié, jouissance qui pendant longtems m'avait été interdite, est un nouveau genre de jouissance dont vous ne sauriez avoir l'idée à moins d'entrer en moi. Vos lettres, vos occupations, vos peines meme, puisque vous voulez bien m'assurer que mon absence en est la source, deviennent pour mon ame attendrie des plaisirs, peutetre melancoliques, mais que je ne troquerois pas contre tous ce qu'on honora jamais de ce nom, et la perspective assurée de notre reunion indissoluble, sous les auspices de la Venus Uranie propice qui adouciroit pour moi le sejour, les galeres, si j'y etois condamné, orne ma solitude des images les plus douces. Elle l'est en outre des ouvrages de votre main, car j'ai fait encadrer et | suspendre votre belle centauresse pour la quelle la critique de mes enfans, est sans doute l'eloge le plus flatteur, car ils trouverent fort mauvais que cette fille ait la phisionomie d'un cheval.

Je vois, mon cher Socrate, que vous etes très repandu dans le grand monde. Je crois que vous le faites tout expres pour justifier la rancune de ceux qui m'accusoient de vous empecher de les voir. Cela n'est pas beau à vous; cependant je vous pardonne à condition que vous vous amusiez. Vous me faites compliments

sur mon latin;<sup>14</sup> je voudrais que celui de Horace fut le mien en effet, j'en serois plus digne de vous écrire. Mais hélas: Horace et moi, nous serons deux dans tous les siècles successifs.

Mr. de Furstenberg qui étoit attendu pour les examens de demain ne vient que demain en 8, au grand regret des professeurs et des écoliers, que l'espoir de sa présidence encourageoit. Il faut qu'il soit retenu par des affaires bien essentielles pour | manquer une cérémonie où sa présence influe tant, c'est ce que disent les professeurs qui l'adorent presque. J'ai été touché de la manière et du ton pénétré d'admiration et de reconnaissance dont le professeur Geritz s'exprima dernièrement vis à vis de moi, en me parlant de l'époque de leur expulsion, au sujet de ce Grand Homme. Il écrit cependant qu'il prie qu'on lui réserve pour la semaine prochaine ses chers logiciens et la partie des psychologues qui sont tout entier sous la direction de Mr. Geritz. Dans cette disette d'encouragemens, que le stupide orgueil de la noblesse d'ici accroît par leur totale indifférence pour ces scènes publiques qu'ils dédaignent honorer de leur présence; les professeurs m'ont prié de venir cette semaine tous les matins assister aux examens. J'y porterai donc si non des applaudissemens bien flatteurs pour eux du moins. Tout ce qui dépend de moi, c'est ma | personne, mon attention, et le vif désir d'être jamais en état de coopérer quelque peu ou en quelque manière que ce puisse être, à ce qu'on connaisse et rende justice à leur zèle et à leur succès. Que ne pouvez vous venir assister à cette cérémonie, cet encouragement seroit d'un poids un peu plus réel et ma béatitude en seroit plus active. Mais je veux tenir en bride des desirs indociles pour peu qu'on leur lâche le rennes et ne pas troubler par des vœux inutiles. Un calme précieux pour quelqu'un qui fut longtems exposé aux caprices d'une mer orageuse et infidèle.

Voici mon cher Socrate, un paquet bien gros que vous me pardonnerez de vous adresser non seulement, mais encore de vous prier de remettre ou en main

---

14 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.36, 3 septembre 1779; lettre 2.40, 9 septembre 1779.

propre ou sous un second couvert de votre main. C'est une lettre qu'il importe de ne pas exposer en mains étrangères. Veuillez à cette occasion offrir soit de vive voix ou par écrit, de me faire parvenir sous votre couvert, ce qu'on désireroit me faire parvenir surement de cette part. Car on aura probablement des choses à m'écrire qu'on sera bien aise de ne pas exposer à être lu par des curieux qui interceptent et ouvre quelque fois les lettres.

Lundi matin à 1 heure

Je n'ai que le tems de vous dire, mon cher Socrate, que l'examen de ce matin s'est passé à la satisfaction des maîtres et des écoliers.

En voici le précis, et une description de Mimi plus abrégée que je ne l'aurois voulu, parcequ'il lui faut beaucoup de tems pour composer et écrire au net ses missives. Je ne sais si c'est tout de bon que vous voulez que je garde les billets que le Prince vous écrit; si cela est j'aime mieux | les renvoyer ayant beaucoup de lettres à garder et peu d'emplacement.

Hier je ne fus pas à Altdorff parce qu'il a plu à verse. J'ai eu à diner mes professeurs et me suis amusé à me faire expliquer par Mr. Zumkley ce qu'ils appellent la méthode analytique de la géométrie pour former le génie des découvertes, autrement la méthode des Anciens. Je n'avois jamais bien compris ce qu'ils entendoient par la, prenant le mot analyse dans ce cas comme les François le prennent vulgairement, c.à.d. pour l'algèbre, que je ne concevois pas devoir produire l'effet annoncé. A présent que je sais ce que c'est, j'admire cette méthode comme une des plus excellentes pour former une tête, et je compte en faire ou faute de capacité, en faire faire bon usage dans la suite des études de mes enfans.

J'ai reçu deux lettres de Mr. de Serent | et une de Stosch qui m'ont fait plaisir, chacune dans leur genre. Le dernier me donne en continuation l'agréable sensation d'avoir une fois pu être vraiment utile par mon exemple et mes encouragemens. Il est déterminé à les suivre le printemps prochain en dépit de

tous les obstacles que quelques préjugés qu'il avoue et quelques passions y opposent encore. Mr. de Serent va quitter Spa et nous attendre pour le mois de may prochain.

Adieu cher Socrate, je suis forcé de m'arracher à vous, parceque ma lettre doit etre à la post demain de bonne heure. Le desordre provenoit de ce que mes gens ont au comencement toujours remis mes lettres à la maison de post de notre connoissance, tandis que la veritable post aux lettres est à coté, à présent tout est en regle. Adieu, veille sur vous le Dieu de Socrate de Lysis et de Diotime qui vous serre contre son ame. |

Lundi soir à 10 heures

J'oubliai de vous dire que le seul parmi les 8 ecoliers qui ont parus aujourd'hui qui a mal fait ses affaires, ressembloit comme 2 gouttes d'eau à Mr. Winter. Je vous rends milles graces des peines que vous prenez pour lui. Mais comme ses deffauts sont tous {noqtifs} et que par conséquence ils ne m'incomodent guere. J'aime mieux le garder encore quelques mois, que de vous priver d'un homme dont j'ignore s'il {me} conviendrait beaucoup mieux, ou d'en prendre un tout à fait etranger. J'ai dailleurs deja un chagrin domestique dont je vous parlerai le courier prochain. Ainsi j'aime mieux conserver ce petit mal connu que d'en risquer un peut etre pire. Pour ma femme de chambre, elle a toujours la fièvre tierce, elle a un medecin d'ici parcequ'elle n'a pas voulu prendre le quina à la facon de Camper. Je vous disois que voici une lettre de Mimi, mais je suis obligé de me dedire, attendu qu'elle n'a jamais pu l'achever, ayant eu un camerade de jeu toute l'apres midi. Recevez en attendant nos tendres remerciemens pour tous ce que vous nous avez envoyé: fromage, beurre, baptiste, cadres, sucre, caffè, thé, livres. Hélas je n'ai pu encore parvenir à lire une seule ligne excepte 30 pages de l'Aristée un jour à Altdorf. |

*Lettre IV.79 – Diotime, 29-30 septembre 1779 = Kp 25 / 15.6*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 67-72.*

Munster, jeudi soir 29 ou 30 sept. 79

Je ne sais si vos lettres sont longues ou courtes par elles meme, mon cher Socrate, car vous savez que le long et le court sont des choses relatives. Mais je sais tres certainement que j'en vois toujours la fin avec cette surprise desagréable, qui prouve qu'on en desiroit davantage, et que je les relis ordinairement quatre ou cinq fois de suite d'une haleine. Ma surprise est plus agréable lorsque je vois mon nom pele mele avec ceux de Platon, de Socrate et de Furstenberg. Mais cela ne dure pas autant, car ce sentiment de justice que la nature plaça dans toute etre passablement composé me remet à ma place, et si j'y conserve quelque grain d'orgueil, c'est l'orgueil de l'amitié, celui de me sentir l'heureux objet des soins et de l'intérêt des etres les plus distingués de {l'age} dont je fais partie. C'est que vous me dites relativement à l'honet l'... m'ettonne peu et vous avez pu presumer que je l'ai pressenti par le soin que j'ai pris de m'ettayer de votre secours.

Je vous avoue que j'ai moins compté sur l'espoir de le convaincre que mon conseil est reellement le mellieur possible pour les enfans que sur celui de le persuader | par un espece d'ascendant que j'avois pris sur lui et par des motifs de fortune à la quelle mon plan semble etre très favorable.

Si je pouvois ou si vous vouliez lui parler la dessus dans le ton un peu poetique melangé d'eloquence touchante, pathetique et un peu foudroiante du Jesuite Bourdaloue,<sup>15</sup> je ne doute pas que nous reussirions encore dans une affaire qui m'interesse de deux cotés. Mais pourtant je vous l'avoue entre nous, pour le moins autant parceque je présume beaucoup du bien que cela feroit aux ettablissemens d'ici, que par rapport au bien que cela feroit aux enfans en

---

15 Louis Bourdaloue (1632-1704), jésuite français et prédicateur.

question qui sans aucun doute cependant seroit immense ne fut-ce qu'en les soustrayant à la plus mauvaise école que je connoisse pour eux qui est contre l'influence de laquelle les sermons que le pere se propose seront non seulement insuffisamment, mais si je les connois bien, en minus meme. Car si j'ai le moindre tact, les pedantesques instruction du mellieur des cœurs nais non de la mellieur des tetes font le contraste le | plus parfait avec la tournure d'esprit et de caractere que ceux qui doivent en etre les objets ont acquis dans l'atmosphere qu'ils habite et d'où entr'autre ils ont deja rapporté un grand fond d'hypocrisie vis à vis de leur pere, et cette pointe peu legere du momus des basse cour qui se joue de tout. Je les ai vu moi meme avec douleur se moquer de leur pere et traiter assez cavalierement Me leur mere, et n'ai pu m'empêcher d'en toucher un mot qui par la maniere dont il fut pris me fit voir clairement que l'excellent hom<sup>me</sup> ne se doutoit de rien. Il ressemble assez au ministre de Wakefield qui etoit si content de s'entendre precher qu'il n'avoit jamais assez de liberté d'esprit pour faire attention si on l'ecoutoit ou non, si bien qu'un jour après avoir absolument impatienté son auditoire, il demeura seul, n'en acheva pas moins son sermon et sortit de l'église le plus content du monde sans se douter de rien. Vous verrez le tableau de cette situation dans sa derniere lettre que je vous envoie par curiosité mais en vous priant de me l'a renvoyer parceque je ne puis y repondre avant. Vous y verrez qu'en | annoncant m'ecrire tout expres pour me demander conseil, on voit très clairement qu'il n'avoit proprement besoin de moi que com<sup>me</sup> on a besoin de la muraille lorsque pour se voir en profil il faut y reflechir son image. Je m'etendrai davantage sur cette matiere si j'en avois le tems. Mais qu'ai-je le tems de vous dire cent fois le jour il me prend envie de vous comuniquer ceci et puis cela et dans l'embarras de mes vastes desirs je me perds com<sup>me</sup> un grain de sable se perd dans l'ocean et je ne vous dis rien à propos de lune par exemple. J'aurois pu vous dire par exemple que je l'ai poursuivi presque tous les soirs (avec le telescope que je tiens de vos bontés) sur le bastion qui est visavis de ma demeure. J'y ai mené plusieurs fois tous mes enfans naturels et adoptifs et meme Mr. Geritz qui ne

l'avoit jamais vu de si près et qui etoit tellement enchanté de ce spectacle que j'ai saisi cette occation de lui faire plaisir en lui donnant le Dollond de la Princesse d'Orange. Cependant que cela ne vous empeche pas de songer à quelque cadeau plus important à lui faire, car vous jugez que ceci ne sauroit satisfaire à tous ce que je lui dois. |

Je vous envoie la lettre de Jan van Haren sur la quelle je vous prie de lui faire parvenir 10 ducats de mes tresors pour Hendrina van Boxtel, car pour ce qui est de l'argent de la cour, je l'ai entierement distribué et en ai deja remis les quittances au Prince. D'après ce qu'il m'écrivit la derniere fois que vu les dettes de la famille de Boxtel l'achat en question ne serviroit qu'à satisfaire l'avidité de leur creanciers qui s'en empareroit incontinent.

Si ma caisse n'est pas partie veuillez y ajouter une bonne provision de grand papier ordinaire tel que vous l'employez pour faire vos couverts de lettre. Ma nombreuse famille qui apprend à dessiner des plans toutes les après midi d'un homme que Mr de Furstenberg m'a donné en usant beaucoup. Quand au Vauban je me suis mal exprimé par pure ignorance. C'est sa science des ingenieures que je vous demandois. Parceque c'est d'apres cella qu'on fait dessiner les plans aux enfans et comme je ne puis souffrir qu'ils travaillent en aveugles sans savoir ce qu'ils font | et sans le savoir par moi parceque je vois que peu de personnes savent ou veulent se donner la peine de savoir le point juste ou ils sont compris des enfans. Je desiroi l'étudier autant que mon tems me le permet pour leur servir de truchman [= truchement]. Car pour ce qui est de Belidor je vois qu'il faut savoir la mechanique que je ne sçais pas encore pour le comprendre. Mais je l'a saurai s'il plaît au ciel et à Mr. Zumkley, dont je viens de recevoir une lettre d'{Ahamin} qui m'annonce qu'il a la bonté de s'occuper aussi de la rectification de ma tete en travaillant pour moi des problemes d'analyse.

En verité, mon cher Socrate, si votre Diotime ne devient pas un peu plus digne de ceux qui ont la bonté de l'aimer, ce ne sera pas faute d'avoir eu de grands maitres. Damage qu'ils aient entamé un peu trop tard une tete endurcie par



l'éducation la plus inepte, et des passions devenus un peu trop arrogantes et trop longtemps indomptées dans les tenebres qui ont environnés les plus belles années de sa vie. Avec tous cela ne desesperons de rien. | Voir et sentir si richement où est le bien suprême, y tendre avec vehémence et s'unir avec ardeur à tous ce qui en approche, c'est n'être pas indigne de l'atteindre. Je n'ai pas besoin d'ajouter après cela à quel degré je suis à vous.

Adieu mon cher Socrate, la triste humanité s'appesantit sur moi, quoique je combatte contre elle et non sans un succes entier puisque je suis deja parvenu à n'avoir besoin que de 5 heures de sommeil.<sup>16</sup> Pour ce qui concerne les changemens auxquels Furstenberg travail cela seroit un peu long à détailler. Cependant je le ferois s'il ne m'avoit assuré qu'il vous enverroit son plan des qu'il sera arreté. Si cela ne se fait pas, je vous en dirai tous ce que j'en scais.

Mimi et Mitri vous baisent les mains. Ils sont tous ce que je les desire à présent et audessus de tous ceque je les ai vu encore. Le courier prochain je vous montrerai combien la tete de mon Mitri est geometrique, et vous verrez s'il a perdi ici de ce coté!



*Lettre IV.80 – Diotime, sans date [fin septembre 1779] = Kp 27 / III,28*

Munster, jeudi soir à 9 heures

Votre tristesse, mon cher Socrate, est si aimable et votre soi disante inertie si gaïe qu'en lisant 2 ou 3 articles de votre lettre d'aujourd'hui j'ai ri si haut que mes enfans sont accourus pour me prier de leur faire part de ce que je lisois de si plaisant, ce que j'aurois aparament fait sans succes. Ainsi j'ai gardé cette lecture pour moi à l'article près qui les regarde. Je sentirois plus vivement votre etat douloureux auprès de Me de Nagel si primo je n'y voyois un acte de votre libre

<sup>16</sup> MTBG, p. 61.

arbitre et si 2do je ne connoissois le talent particulier que vous possédez d'être présent en apparence et absent en vérité.

Je sens un peu mieux votre situation vis à vis du philosophe suisse, mais comment ne pas l'aimer, il porte l'agréable nom de Valon.<sup>17</sup> Après tout, mon cher Socrate, il y a une distance si prodigieuse entre quelques peu d'hommes et tous les autres que lorsqu'on a rencontré ces quelques peu, les autres y perdent trop, et dans ces cas il n'est que 2 bons partis. C'est de s'enfoncer | tout en entier dans la speculation, ou de chercher à s'y interesser en les servant activement. La reunion de ces deux philosophes se rencontre dans l'heureux Furstenberg dont la grande ame a été favorisé par les circonstances et c'est pour cela que je le tiens pour le plus heureux des mortels, pour les quel il se tient lui meme. Il est parti lundi pour Ahausen. J'ai reçu ce matin de lui 2 lettres que je vous enverrois si je pouvois m'en separer.

Cependant lorsque je sens combien je suis bete aujourd'hui après avoir veillé 2 nuits, l'avant derniere à ecrire ce que le Prince ne me laissoit pas le tems de faire le soir, et celle ci à me relever à 4 heures pour assister au depart du Prince apres m'être couché apres une heure.

Lorsque je considere d'un autre coté combien vous auriez besoin d'une nourriture un peu plus solide que celle que celle que ma betise peut vous fournir aujourd'hui, je sens que je n'aurois rien de mieux à faire que de me substituer notre Heros. Peutetre me direz vous que dans tous les | cas, meme dans mes jours les plus brillants, je ne saurois mieux faire. Vous avez raison, mon ami. Et c'est un preuve insigne de ma susdite betise de n'avoir pas fait cette reflexion tout de suite.

Je vous en envoie une au moins car pour l'autre, elle contient un article que je n'ose confier à la poste mais je vous en copierai un article ou deux.

---

17 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.48, 28 septembre 1779.

« Je me félicite d'avoir fait la connoissance du Prince. Son gout pour la phisique et ses connoissances et recherches sur cet partie lui attireroit de grandes éloges de Bacon: mais la cosmogonie est pour moi la meta-phisique de la phisique. Je vous prie de lui présenter mes respects et mes services s'il me trouve bon à quelque chose.

« Le professeur Havickhorst (c'est le logicien qu'il a pris avec lui à Ahausen pour reformer avec lui leur psychologie et leur logique) est déjà à son travail. Je le mettrai au collier de misere jusqu'à ce que je | sois bien sure qu'il ne court plus après les monstres et les chimeres de la metaphisique. J'espere de vous le présenter bien dressé et affirmé. »

A présent je devrois pour continuer de bien faire remplir le reste de ma lettre des dits et gestes de notre Heros. Mais l'embarras du choix m'arrete comme l'avare au milieu de ses richesses. Je commence à craindre que je m'attache trop à lui et cette crainte jointe à ma pente au doux sommeil me rend peu propre à discuter aujourd'hui l'article des jouïssances passées, présentes et futures. Mais lorsque les pluies qui nous inondent depuis 8 jours me permettront d'aller autrement qu'à la nage à Altdorff, nous verrons c'est un lieu tout propre à anatomiser les jouïssances. Le croiriez vous cependant, j'en ai découvert un plus beau encore à très peu plus loin mais de tout un autre coté, qui m'a déjà fait faire plusieurs infidélités aux cypresses d'Altdorff que je n'ai pu faire voir au Prince à | cause du mauvais tems. Mais je l'ai mené un jour en voiture vers ma nouvelle decouverte et il en a été frappé lui. Jugez ce qu'il en seroit de vous. Figurez vous un bois, mais que vais-je entreprendre, dum pudor imbellisque lyrae musa potens vetat laudes luci culpa deterere ingeni.<sup>18</sup> Vos yeux le verront un jour le ruisseau qui murmure en serpentant sous ses ombres sacrés. Et vous justifierai mes infidélités passageres. Car enfin le bois d'Altdorff conserve avec ses droits un merite que l'autre n'a point, c'est d'avoir été sanctifié par Socrate.

---

18 Horatius, *Carmina*, I 6,9-12.

De tous ce que vous me marquez avoir pour moi,<sup>19</sup> mon cher Socrate, je vous prie de ne m'envoyer que les exemples d'écriture de Mr. Schulze, les bouteilles de medecine pour la bouche, l'exemplaire du livre imprimé par votre illustre conseil, la paire de manchettes male par curiosité, l'exemplaire de Longus que j'avois refusé et que par reflexion je desirerois voir cependant | et si par hasard vous possediez l'architecture militaire de Vauban.

Le Prince a permis qu'on m'envoye 45 bouteilles de vin de Malaga de sa cave et 6 pin de sucre comme les derniers N.B. 3 sucre plus fin et 3 de sucre ordinaire. Veuillez donner a Me Vogt la comission de faire poster cela chez vous et veuillez faire faire de tous cela une caisse que vous m'enverrez le plutot possible en y faisant ajouter encore quelques paires de bottes, de souliers fourrés et quelque livres (3 ou 4) de mon thé russe que j'avois demandé il y a longtems à Me Vogt. Ayez la bonté de dire à Me Vogt qu'elle garde bien come il faut le restant de ma provision de thé russe, et excusez toutes ces miseres. Ne pourriez vous mettre l'argent qui me revient pour le mois d'octobre en ducats dans la caisse? A propos d'argent, outre les 60 ducats dont je vous ai parlé dernièrement, le Prince m'en doit encore 4 qu'il m'a chargé de vous demander aussi. Veuillez donc les joindre à mon trésor, mais n'oubliez pas de vous payer de ce que vous avez déboursé pour moi et n'oubliez pas de vous occuper pour moi d'un cadeau à faire au professeur Geritz. Il nous sacrifie tout son tems avec une patience unique. Son jour de naissance est au comencement de novembre, ce seroit une bonne occation de lui faire une galanterie mais il la faut de quelque prix.

Adieu mon cher Socrate, je dors et reve encore à vous, ce que je suis un peu occupé de vous.

Renvoyez moi je vous prie la lettre de Mr de Furstenberg.



---

19 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.45, 20 septembre 1779.

*Lettre IV.81 – Diotime, sans date*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 64-67.*

Münster, Sonntag Abend 10 Uhr. [1779?]

Von einer langen Wandschaft heimkehrend, welche ich jeden Sonntag mit allen meinen leiblichen und Adoptiv-Kindern, dem guten Professor Geritz und Horaz zu machen pflege und welche sich heut bis nach Telgte erstreckte, zwei Meilen von hier, und zu Fuß, während auf dem Wege drei oder vier mal, wie es sich traf, bald in der einen bald in der andern Hütte gegessen wurde, was uns der Zufall darbot, fand ich Ihr großes Packet, nur bedauernd, daß nicht Alles in ihm von Ihrer Hand war, erfreut aber über das Packet der Prinzessin, welches mit einem sehr langen Brief (Sie wissen, daß lange Briefe | schildern) dem Cataloge eines Cabinets von Versteinerungen, Mineralien, kostbare Steine und dergleichen enthält, die sie mir mit dem Postwagen in einer Kiste mit Schubladen wohlgeordnet nach der Weise des berühmten Vosmar zusendet. Nein, mein lieber Sokrates, der Heros ist nicht krank, ich habe davon überzeugende Beweise, und, werden Sie es wohl glauben, alle die Briefe die von einem solchen allgemeinen Gerüchte reden, haben mich in Unruhe versetzt, haben mich zittern gemacht, als wäre ich nicht vollkommen sicher, daß er sich der besten Gesundheit erfreut. Ich habe den Eindruck noch nicht ganz überwunden, dennoch ist es vollkommen wahr, daß er sich im besten Wohlsein befindet; denn ich erhielt am gestrigen Tage von ihm drei Briefe nach einander, den einen des Morgens, den andern des Nachmittags, den dritten am Abend, einen jeden von vier Seiten, enthaltend die genaue Aufzählung der kleinsten Verrichtungen mehrere Tage hindurch. Er erfreute sich nie einer besseren Gesundheit, er schildert sein Glück mit einer Energie, einem Enthusiasmus, und wen glauben Sie wohl als dessen Gegenstand? — die glückliche, die zu glückliche Diotima. Unter welchem Stern bin ich geboren, um alles zu erschöpfen, was eine Sterbliche von den heiligsten Gefühlen zu verkosten im Stande ist? Was bin ich, um der Gegenstand der erhabensten Gefühle zu sein, und welcher Menschen? Welche Verpflichtung legt mir dieses auf, und kann ich je würdig sein auf der Höhe meines Glückes mich zu befinden? Zuweilen glaube ich zu träumen. Ich erwache dann in heiterer Stimmung, erwache mit Entzücken, um zu empfinden, daß ich nicht träumte — Was für eine Seele! nein Sie kennen sie noch nicht ganz, es ist eben in der Unordnung des Ge- | fühls, in der Offenheit des großen Mannes, der nicht fürchtet sich, in der rührendsten Unordnung gehen zu lassen, wo man sie sehen muß, um sie ganz zu kennen. Sie werden mir sicher verzeihen, wenn ich derartige Briefe der Post nicht anvertraue, sie sind geheiligt und werden mich nur mit dem Leben verlassen. Urtheilen Sie, mein lieber Sokrates, Sie sind gemacht es zu fühlen, Sie, die Sie wein Wesen sich entwickeln sahen. Sie, dem ich einen so großen Theil schulde von dem Wenigen, was ich werth bin. Alles was

ich empfinde, alles was mich bewegt, bald stolz bald demüthig suche ich mich in mir selbst und finde mich tief unter meinem Glücke, ich suche mich in denen, welche mich gewürdigt, mich zum Mittelpunkte ihres Glückes zu machen, und ich finde mich hundertmal über meinem Loose. Ich suche mich in meinen Verhältnissen, und alle meine Fähigkeiten sind aufgehoben. Ich suche mich in meiner Hülle, und ich fühle, daß sie zu schwach ist, um den Bestrebungen einer Seele zu widerstehen, für die in einzelnen Momenten die ganze Welt zu enge ist. Endlich giebt es Augenblicke, wo, in die Unendlichkeit meiner Sphäre mich verlierend, ich im Schöße meines Glückes mit Heftigkeit meinen Tod wünsche, ich sehe ihm entgegen mit Wonne. O, mein lieber Sokrates, wenn Sie mich nicht ganz verstehen, so sagen Sie nicht, glauben Sie nicht, daß mein Kopf schwinde; mein Loos ist so außerordentlich, daß es schwer ist, es ganz in mir zu empfinden, doch wenn ein Sterblicher es empfinden kann, so sind Sie dieser Sterbliche. Er kehrt Donnerstag hierher zurück, er sagte mir, daß er es versuchen werde. Ihnen zu schreiben. Ich verlange nicht, daß er früher komme, ich verlange Niemanden auf der Welt, ich habe Bedürfniß nach Einsamkeit. Möchten doch alle meine Lieben glücklich sein, ich trage sie in mir. Eine Welt ist in mir, und daher das Bedürfniß, mich meiner zu erfreuen. Ich habe das Bedürfniß nachzudenken, so viele Reichthümer zu ordnen, mein Gefühl mit meiner Vernunft in Einklang zu bringen, zu befestigen, auszudehnen in mir die Kraft, welche regiert, im Verhältniß zu dem, was ihr zu regieren gegeben ist. Ich habe endlich das Bedürfniß, mich groß zu fühlen in allen Augenblicken meines Lebens, um nicht erröthen zu müssen, einen Thron einzunehmen. Urtheilen Sie über Alles, was mich beschäftigt!



*Lettre IV.82 – Diotime, sans date [... septembre? 1779] = Kp 27 / III,26*

Mon cher Socrate

Je vous demande pardon d'avoir écrit votre nom dans ce coin à la place de la date. C'est une distraction bien pardonnable puisqu'elle ne prouve autre chose si ce n'est que vous m'étiez présent à l'esprit, beaucoup plus qu'autre chose dans ce moment.

Je suis de retour de ma charmante retraite où j'ai repoussé<sup>20</sup> toute mes forces et la santé la plus brillante. J'y serois resté bien davantage, n'étoit-ce que le Grand Hom<sup>me</sup> s'échauffoit le sang a m'y venir voir la poste le soir (car ses vilains Etats

---

20 Au sens de: retrouvé.

qui ont recommencé ne lui permettoit pas d'arriver plutot. Il y avoit 3 mortelles lieux et demi et un chemin affreux) pour s'en | retourner le matin à 6 heures. Or pour pouvoir causer dans cet interval il ne restoit peu de tems au sommeil comme il faisoit cette corvée assez souvent. J'ai cru en concience devoir y mettre obstacle, sans quoi, mon cher Socrate, je vous ecrirois encore de mes bois, de mes colines, de mes ruisseaux et valons qui n'ont point d'autre nom que l'agréable nom de Valon. Mais cela ne vous fait plus rien puisque me voila à Munster. Au reste que j'y sois ou non, vos lettres ne courent aucuns risque. Car si je n'y suis pas, on les remets à | Mr de Furstenberg et lorsqu'il n'y est pas non plus au Prof. Geritz.

Mon cher Socrate, je suivrai assurément les ordres de Camper pour ce qui est des eaux, car personne ne m'a seulement conseillé d'en prendre. Ce sont des bains que Hoffman veut me faire prendre, et qui appartient à la cure d'acier que je fais deja depuis dix semaines, de sorte que vous voyez bien qu'il n'est guere possible que je suive dans une moitié de cure les conseils d'un medecin et dans l'autre celle d'un autre. Et qu'en general entre ces 2 grands medcins | je ne puis guere me dispenser de preferer (pour mon {usage}) l'un présent a l'absent. Au reste on m'a tant tracassé dans la vie pour medcine et medcines que je m'impatiente a en parler et si vous voulez m'obliger, mon cher Socrate, faites moi le plaisir de m'en dispenser tout à fait. Je vous dirois volontier si je le savois les corespondances de Mr. Monster, puisque cela vous interesse tant, mais je vous prie de considerer que je ne connois et ne vis avec ame qui vive ici qu'avec les frere de Mr de Furstenberg qui sont des especes d'hermites, un autre hermite mathématicien appellé Mr de Landsberg et mes professeurs.

*Lettre IV.83 – Diotime, sans date [... septembre 1779] = Kp 27 / III.31*

Dimanche matin à midi

Je viens de recevoir votre lettre plutôt que de coutume de deux heures au moins. Ce n'est pas trop dire, cher Socrate, que de vous assurer que je l'ai lue avec transport. Réellement les différentes sensations que sa lecture a fait naître en moi ressembloient à cela. Tantôt touchée tantôt tressaillant d'une joie qui tenoit de ce désordre qu'éprouve sans doute l'avare au milieu d'un tas de richesse. Je ne saurois bien vous peindre ce qui s'est passé en moi. Mais je sais que je me suis rappelé avec humeur de vous avoir écrit dernièrement que je ne murmurerois point de la privation dont vous me menaciez dans votre dernière lettre, lorsque vous vous proposiez d'abréger vos lettres pendant que vous enfanteriez le catéchisme. Peu s'en faut que sacrifiant le bien de mes enfans je ne vous dise lâchez la le catéchisme et continuez de me rendre heureuse par de longues lettres.

Mais la sagesse | me rappelle à mon devoir et me crie, songe que le calme dont tu jouïs en dépit de l'absence de tous ce qui t'est cher, est mon ouvrage. Eh bien soit. Je me rejette dans ses bras. Puissiez vous être généreux et m'en récompenser. Il convient à Socrate de dispenser les prix que Minerve accorde à ses disciples.

A 2 heures

Le grand Furstenberg est arrivé; il a descendu chez moi. Je l'ai embrassé et reperdu aussitôt. Mais à 3 heures il sera de retour, il dînera chez moi avec tous les professeurs qui ont examinés cette semaine. Dimanche prochain j'aurai ceux qui examineront pendant la semaine prochaine. Il se porte bien. Il m'a embrassé comme une amie de 20 ans qu'on revoit après une longue absence. Je lui ai fait vos dévotions, et communiqué ce que vous dites de lui. Il vous écrira.

Adieu, jusqu'à ce soir. |



Lundi soir a 10 heures ½

Mon cher Socrate, j'étois loin de mon compte lorsque je me flattois vous retrouver hier soir. Les professeurs me sont restés jusqu'à 7 heures, Mr. de Furstenberg encore 2 heures après eux, et devant me lever à cinq heures du matin pour ne pas tout négliger avec mes enfans et me trouver cependant aux examens avant 8 heures je n'ai eu que le tems d'écrire au Prince avant de me coucher.

Aujourd'hui j'ai encore eu Mr. de Furstenberg toute l'après-dînée jusqu'à ce moment-ci mais pour cela je n'ai pas moins été avec vous, puisque vous avez fait plusieurs fois le sujet de notre conversation hier à table. Je l'avois attaqué sur la logique à la {grande} satisfaction de M. Zumkley qui soutenoit vivement ses mathématiques comme la seule bonne logique. Aujourd'hui il a travaillé à me reconcilier avec elle et nous sommes parvenus à faire un sursois d'armes. Et au bout de tous cela je dois écrire encore une lettre à la Princesse d'Orange (pour affaires). Je vous l'adresserai comme la précédente sous couvert de M<sup>lle</sup> Dankelmann, et vous voudrez bien la remettre de même. Et je viens de recevoir une lettre du Prince qui m'annonce qu'il arrive demain. La tête tourneroit à moins. Je le menerai aux examens restant pour accroître le nombre des spectateurs illustres. En attendant j'ai prevenu en confiance Furstenberg de ne lui faire des questions ni sur l'intégral ni sur l'infini etc. etc. mais de lui parler physique expérimentale. Il m'a promis même de le consulter sur l'air fixe et l'électricité, ainsi tout ira bien.

L'Errata aussi m'a écrit 2 lettres auxquels je n'ai pas répondu. Ma cousine est chargée du fardeau de mes dettes, je crois que je vais passer cette nuit à les payer.

*Lettre IV.84 – Diotime, sans date* = Kp 27 / III,33

[...] | repettéz dans 4 lettre de n'y avoir pas joint le 5e. Si j'étois capable de me conduire par imitation! Mais vous ne risquez rien, cela repugneroit trop à l'essence de mon amitié. Mais si je suis Διωτιμη est il ettonnant que la maitresse en sache davantage la dessus que le disciple. Vous avez tant d'autres prerogatives.

Je ne sçais pourquoi vous dites que vous me devez la lettre du Heros. Je n'y vois pas un {mal/mot} qui le designe, et les sentimens qu'il vous porte dailleurs vous appartiennent en propre. Par consequent leur produit...

Le Prince part demain et vous prie de lui faire adresser ses lettres à Amsterdam où il va pour affaire jusqu'à nouvel ordre. Je l'ai mené hier à Altdorff dont il est revenu enchanté.

Adieu cher Socrate, je vous embrasse très tendrement. Appollon et Diane vous saluent et sont très sensible à votre souvenir.



*Lettre IV.85 – Diotime, sans date [7 octobre 1779]* = Kp 27 / III,27

Jeudi soir a 4 heures

Mon cher Socrate, en grande hate je repons aux articles de votre lettre qui me demandent reponse tandis que j'ai deux minutes pour le faire, ayant dans ce meme jour le retour de Furstenberg, une dame de Berlin à promener, mon courier et mes affaires courantes. Mais sans perdre le tems à vous dire tous ce qui m'empeche de vous dire, je vais au fait.

Envoyéz à Jan van Haren ce que vous trouvez bon.<sup>21</sup>

2° 3 billet de lotterie sont au dessus de mes facultés présentes. Ainsi je vous prie de me traiter selon mon merite qui se contentera d'un.

---

21 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.49, 1-4 octobre 1779.

3° votre plan de catéchisme me paroît très bon.

4to Sophie seroit ce me semble traduisible pour des enfans du moins en plus grande partie mais je ne décide rien aujourd'hui la dessus ayant la tête trop pleine et l'ame trop, comment dirai-je!

Mon cher Socrate, je suis affecté d'une manière toute nouvelle encore. | Le sage Solon avoit raison de dire qu'on apprend jusqu'à la mort. Je croiois avoir vu et éprouvé à peu près toutes les modifications possibles morales. J'ai cependant vu et senti du nouveau. Il est arrivé à midi, il est descendu ici. Il m'a quitté au coup de canon qui annonçoit l'entrée de l'Electeur, c.a.d. à 5 heures comptant, revenir vers les 8 heures. Entretems j'ai promené ma dame Berlinoise. Je l'ai planté à 7 heures pour voler ce moment à donner à mon Socrate.

Je ne sais si vous êtes triste et inerte car certes vos lettres ne le disent pas. N'oubliez donc pas de me le dire une autre fois en postscriptum. Au moins la nouvelle de Scholiaste m'afflige moins que vous ne pensez car je mourrois de peur de me trouver en paradis avec lui. Si Me Errata le force d'entrer, il l'aura bien mérité. Dites je vous prie à Mr. Vogt que le Malaga va sur le compte du Prince.

Adieu Socrate mon ami, je vous aime. Il est bien froid mais vous y supplierez en sentant plutôt qu'en lisant, car vous connaissez l'ame de Diotime.



*Lettre IV.86 – Diotime, sans date [... octobre 1779] = Kp 27 / II,17*

A 2 heures après minuit

Bon jour mon cher Socrate, si vous ne dormez pas, jetez vos regards du côté de Munster et lisez dans l'ame de Diotime tous ce qu'elle sent pour vous. Si vous dormez, puisse les songes légers vous payer ce que votre {faite} souvenir, votre idée, votre image, fait sans cesse pour moi pendant mes veilles.

Je n'ai pas encore pu parvenir à la post sans quoi vos manchettes et quelque autre chose de mes oeuvres, seroit déjà partis.<sup>22</sup> Mais il faut pour cela que je parle au maitre de poste absolument. Ne m'envoyez point de paquet qu'auparavant vous ne m'ayez marqué ce qu'il doit contenir et avois attendu ma reponse.

Adieu, mes yeux s'apesantissent quoique mon ame veille encore. J'en conclu in cesare camestres festinó barroco serpide darie saccapa discopa etc.<sup>23</sup> que mon ame n'est pas mon corps.

Je suis fort triste de vos decouvertes sur la generation, puisqu'il s'en suit directement que je n'ai de part qu'au corps de ma Mie [= Mimi] et de mon Mitri et nullement à leur ame.

Sans quoi la presence du Prince va achever de me rendre insolvable.



*Lettre IV.87 – Diotime, sans date [23? octobre 1779] = Kp 27 / III,32*

Lundi au soir

Depuis 4 jour je ne fais que rever et ecrire. Je suis abimé dans le fond le plus profond de mon essence. Je vous y retrouve toujours, mais non les circonstances passageres relatives. Ainsi vous me pardonnerez si je ne satisfais pas aujourd'hui comme je le devois à tous les articles de votre lettre.

Il m'est impossible d'ecrire de sitot à Mr de Larrey, il exige une longue reponse, et je ne crois pas que de longtems je puisse assez vider ma tete pour la rendre propre à faire cette reponse. Dites lui je vous en prie que je lui écrirai au premier jour, mais qu'il me pardonne si ce n'est pas aussi vite que je le voudrois etant extremement occupée.

---

22 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.50, 5 octobre 1779.

23 Vers mnémoniques pour syllogismes.

Pour la Grande Comtesse com<sup>me</sup> elle n'en exige pas tant et que cela ne demanda presque que la main je lui repondrai peutetre ce soir pour diminuer les dettes qui m'accablent.

Mr. de Furstenberg continue de se porter | à merveille. Il n'y a qu'une heure que j'en ai lu l'assurance et sa derniere date etoit d'hier au soir. Je crois que vous oubliez mon professeur Geritz, son jour de naissance s'approche cependant. Je crois à tout prendre qu'une jolie tabatiere fera mon affaire, je consultera la dessus.

Mon Appollon et ma Diane sont à vos pieds et me donnent de beaux moments de jouïssance. Munster leur a fait plus de bien en deux mois que je ne puis le faire comprendre. Ils ont besoin d'un attention peu ou point interrompue et d'une humeur sereine. L'un et l'autre m'a été accordé ici avec milles moyens de les amuser que je ne pouvois avoir ailleurs. Où aurois-je trouver dailleurs com<sup>me</sup> ici? Tout autour de moi des maitres socratiques empressés de me seconder et habitués comme il faut l'etre à ce metier pour le bienfaire, en verité Mr. Geritz fait beaucoup pour mes enfans et il est fait pour eux. |

Adieu mon cher Socrate, recevez ma benediction. Mandez moi si vous connoitriez un peintre qui pourroit copier d'une maniere parfaitement ressemblante le portrait de Mr. de Furstenberg en grandeur naturel sans etre d'une chereté à surpasser mes modiques facultés presentes. Pour le monument il ne me faudroit pas moins que le secours de la loterie et son prompt secours, tandis que Me Falconnet est à portée. Pour satisfaire mon desir dites moi je vous prie si vous et Lysis vous ne vous écrivez point, et dans ce cas, à qui en est la faute. Il ne m'a point parlé des paquets de sontag, mais dans toutes les lettres il me parle de vous. Si vous vous en souciez je vous les enverrez toutes par occation ou par le chariot et vous me les renverriez de meme. |

En vous envoyant dernièrement la lettre de Mr. de Larrey j'ai oublié ce petit bout qui y appartient et que je vous envoie pour ne pas faire les choses à demi.

J'oubliai de vous dire que j'ai eu avant hier la visite de Mr Hoffman qui venoit d'arriver à Munster. Il m'a paru d'un excellente conversation et j'ai eu du plaisir

surtout à parler avec lui de Camper et à lui entendre dire que c'est le plus grand homme de l'Europe en fait de chirurgie et d'anatomie. Ce sont ses propres termes, il se fait une fête de faire sa connoissance.<sup>24</sup>

Dans ce moment je recois une lettre du Prince qui me demande la permission de venir achever son congé chez moi. Il n'attend que ma reponse pour partir dimanche prochain. Il m'écrit qu'il est si penetré de respect pour le Heros, qu'il paroît rapetissé à ses propres yeux depuis qu'il l'a vue. Vous voyez que tout rend hommage au Grand Homme et cet homme est ... Mon cher Socrate, j'ai le coeur si plein. En verité j'aime mieux mon mari depuis sa lettre que jamais.



***Lettre IV.88 – Diotime, sans date [9 octobre 1779] = Kp 27 / I,6***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 91-96.*

Dimanche soir à 11 heures ½

Grace à Morphé qui verse ses pavots sur mon Prince fatigué du voyage, je puis vous dire un mot encore, mon cher Socrate, et j'ai bien peur que ce sera le seul avant le depart de la poste. J'ai reçu votre lettre peu de moments avant l'arrivée du Prince et au millieu d'un grand combat contre la logique ou armé de la geometrie et de la psychologie, je me flatte d'avoir remporté quelques avantages et en tout cas du plaisir car nos disputes ne sont pas tristes, et le bon et un peu empesé Havighorst y est le seul embaressé. Je prens une part très sincere à votre mesaventure avec la Grande Comtesse, mon cher Socrate.<sup>25</sup> Cependant je vous demande mille pardons de n'avoir pu m'empêcher d'en rire indecennement. Le Prince à qui je l'ai conté vous propose de dire pour sortir d'embarras, que vous

---

24 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.55, 21 octobre 1779.

25 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.50, 6 octobre 1779.

avez fait depuis longtems la partie de venir ici avec lui dans l'arriere saison. Voyez si cet expediant vous accomode.

Je suis fâché, mon cher Socrate, de ce que vous n'ayez pas eu le | tems de me communiquer toutes les reflexions que vous dites que ma lettre vous a fait faire; elles me sont toujours precieuse. Au reste je vous supplie de considerer au cas que vous y trouviez quelques incongrutés, toutes mes occupations et par conséquent la hate extreme dans la quelle je suis obligé d'ecrire, outre que je ne m'accoutumerais jamais à une corespondance d'amitié où il me faudroit relire et peser mes phrases. Mon ame est au bout de ma plume et lorsqu'elle n'y est pas, {elle} s'arrete à la 4e ligne. Je ne vous ai pas dit que je n'osai, mais que je ne pouvois confier à la poste ni me defaire des lettres de Furstenberg et c'est une grande verité. Si pres surtout d'une premiere entrevue qui assurément n'etoit pas insignifiante. J'avois un grand besoin de les relire.

Je n'ai jamais douté, mon tres cher Socrate, que Furstenberg n'eut toutes les qualités requises pour me faire desirer son amitié; il n'en avoit que trop et mes doutes n'avoit d'objet que ma propre insuffisance pour la meriter. D'autant plus qu'en arrivant ici je sortois d'un noviciat d'une année et demie à peu près pendant la | quelle il n'a pas tenu au sort que je ne fusse humilié et decouragée si je ne l'ai pas été entierement. J'en rends grace à la nature qui me doua d'une ame naturellement fiere et à votre philosophie dont elle s'est un peu nourrie, mais tous cela n'a pu empecher qu'elle ne fut abattue et fatiguée à force de combats. La tranquillité et une occupation proportionne a l'activité de mon ame, joint au spectacle perpetuel dont elle est le plus avide, la jouissance du perfectionnement et du bien etre de tous ce qui m'environnoit. Le plaisir inexprimable d'y faire participer mes enfans et de pouvoir en quelque façon y cooperer, celui enfin de me sentir hors de porté d'affliger ceux que j'aime. Tous cela remit bientot mon ame dans son etat naturel, le bonheur et l'harmonie en a bientot resulté, com<sup>me</sup> vous avez pu vous en appercevoir depuis deux mois. Cependant je ne revois pas meme encore que je fusse destiné à quelque chose de plus, contente d'admirer

Furstenberg de jouir | de sa gloire dans tous ce qui m'environoit. Il ne me vint pas à l'esprit d'aspirer à une intimité plus grande et dans cette tranquille jouissance je m'apperçus à peine de son absence. Et quoique son retour fut pour moi une époque très agréable, que son attraction pour moi sembloit se déclarer de plus en plus, son second départ ne troubla en aucune façon ma celeste serenité; pardonnez moi ce terme, mais je ne sçais de quelle expression peindre cette harmonie, ce don du ciel, au dessus de la possession du quel je ne connois rien.

Bref, la lettre que m'attira la boette [= boîte] que je lui avois donné la veille de son départ à propos de ce qu'il m'avoit dit aimer les paysage de Wovermans, me dicta une reponse qui n'avoit encore aucun but. J'écrivois ce qui dans ma sphere un peu anti sociale, c.à.d. singuliere, étoit tout simple: que je n'avois pas entendu lui faire un cadeau précieux, que je n'avois pas meme songé au prix, mais uniquement à ce que lui appartenant, par les sentimens d'un respect, d'une admiration, et d'un attachement très senti. | J'avois regardé comme à lui tous ce qui m'appartient etc. etc. Voila à peu près le sens de la lettre que je lui écrivis et qui fut l'époque d'une correspondance ou sa belle ame daigna de montrer à moi sous un point de vu si inattendu, que j'ai passé plusieurs jours à me dire, est-ce bien moi. Plus ses lettres me manifestoit la beauté, la pureté, la grandeur de cette ame, plus j'étois comme surprise de l'idée que ce trésor devoit m'appartenir d'une maniere si absolue. Je repris une sorte de defiance de moi meme, je devins reveuse à peu près comme si on m'avoit dit tout a coup « vous etes digne de gouverner l'empire, acceptéz le diademe ». Je me serois demandé, en suis-je digne en effet, je lui peignis naïvement mes doutes et mon etat (qui comme je l'ai scu depuis, étoit mot à mot le sien, ce qui est plus singulier). Bref, l'approche du moment de notre entrevue me donna des sensations si contraires d'inquietude et de plaisir que je ne me rapelle pas en avoir éprouvé de plus singulieres, lui aussi eut besoin de s'y preparer, cependant l'attraction | s'en empara toute entiere, et cette peinture n'a plus de mots. Depuis ce moment nous avons passé ensemble regulierement 6 heures au moins de la journée, et nous sommes je crois convaincus



pour toutes les eternités futures que nous som<sup>mes</sup> faits l'un pour l'autre. Je vous demande pardon, mon cher Socrate, si je prononce sans la modestie convenable une assertion si fiere. Ce n'est pas que j'aie oublié toutes mes imperfections et combien les conseils que vous me donnez sont bien placés. Mais je me suis convaincu dans l'entiere confiance avec laquelle il m'a montré tous les replis de son ame qu'un des plus grand des mortels de nos siecle. Parceque tout ses facultés, son education, les circonstances heureuses où il s'est trouvé placé, a concouru à le rendre tel, seroit prodigieusement homogene avec Diotime, si tout chez elle avoit concouru com<sup>me</sup> chez lui, à la façonner où si il s'etoit trouvé aussi negligé qu'elle. Il y a entre nous des détails de ressemblance si frappant, mais son total est si fort au dessus que si | {en} m'assimilant pour ainsi dire à lui, il ne m'avoit rendu toute ma confiance, si je n'avois senti si clairement que je suis l'être qui le rend heureux. Le raisonnement seul depourvu de cette sensation intime me repetteroit encore souvent: est-ce bien moi? A ce détail, mon cher Socrate, je n'ajouterois qu'un seul mot, c'est que si vous lui croyez le conseil que vous me donnez relativement à la sensibilité morale necessaire, vous ne connoissez pas encore ni le Heros, ni la nature des sentimens qu'il m'inspire. Sachez qu'il est aussi convaincu qu'il l'est de son existence que s'il etoit capable de sacrifier la moindre partie des affaires au sentiment qui l'anime, il cesseroit d'être l'objet sacré qu'il est et qu'il a toujours été à mes yeux, com<sup>me</sup> je cesserois d'être pour lui ce que je suis s'il n'avoit cette conviction. Ne craignez pas (m'écrivait il l'autre jour), que les affaires souffre d'un sentiment qui s'empare si absolument de mon ame. Je ne crains rien {étant} tout entierement sous vos ordres, vous en auriez soin | mais vous faites mieux encore car je ne vous quitte jamais qu'avec une ardeur toute nouvelle de bien faire. Je me sens plus grand, je brule du desir de faire quelque chose de digne de vous. Voila mon cher Socrate, coment aime le Heros, et la seule sorte de sensibilité digne de lui.

Je vous rends milles graces de l'offre que vous me faites. Mais vous comprenez que si je donnai une boite au prof<sup>esseurs</sup>, il faudroit qu'elle se distingoit par

quelque coté particulier, autrement ce seroit lui donner de l'or sous une autre forme.

Quand au livres, je m'informerai de ce qui pourroit lui convenir. Je ne voudrois pas vous importuner, mon cher Socrate, mais je dois cependant vous faire souvenir qu'entre ici et Nouvel An nous sommes convenus selon un certain contrat que vous me feriez part de vos disposition relativement à mon ou à notre ettablisement à L<sup>avigny</sup>. Vous sentez qu'étant convenu que j'irois à La Haye au comencement de mars, il ne s'agit pas pour moi d'incertitude qu'il faut enfin se resoudre à parler clair, puisque étant votre amie, j'ai bien au moins le droit d'esperer que vous voudrez bien me rendre compte d'une chose sur laquelle y étant interessé de si près. J'aurai le droit d'attendre des lumieres, ne fussai-je pas aussi heureuse. |



***Lettre IV.89 – Diotime, sans date [10? octobre 1779] = Kp 27 / III,34***

[...] | et qu'en un mot votre silence à cet egard seroit pour moi une reponse claire aussi supposé qu'il passa les bornes du tems convenu. Pardonnez moi, mon cher Socrate, de {revenir} sur un sujet rabattu sur le quel en verité vous seul pouviez me faire revenir si souvent. Vous me demandez quels sont les compagnons de jeu de mes enfans;<sup>26</sup> ce sont des etudiants de mon choix. Quand aux enfans du maitre de post de Coesfeld il n'est pas possible vu mon logement etroit et les hotes que je reçois et que j'attens encore que je les loge chez moi et p.c. que je les fasse venir.

J'apprens avec une grande satisfaction par votre conversation avec la Grande Comtesse que c'est dans un mois que vous me destinez le plaisir de vous voir. Dans ce moment je jette les yeux avec quelques remords de conscience sur le bel

---

26 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.25, sans date.

Horace que vous m'avez donné. Hélas! Puis qu'il faut vous le confesser il y a plus de 3 taches d'encre et il s'use à force d'usage.<sup>27</sup> Je n'ai pu en avoir d'autre à emprunter jusqu'ici quoique | je l'ai désiré tant pour conserver votre don qu'à cause du petit caractère. Demain j'en aurai un de Mr. Furstenberg et je ferai faire sur le mien un étui afin de pouvoir le porter en poche.

Il est 1 heure  $\frac{1}{2}$  je vous donne le bon jour. Mr de Furstenberg m'a chargé de vous faire ses devotions. Hier nous avons lu ensemble le Banquet de Platon qu'il ne connoissoit pas. Comme il l'a senti! Croiriez vous que je fais lire Platon à tous le college, un de mes volumes est chez le Professeur Zumkley, un autre chez Mr Havighorst, un autre chez Mr Geritz. Bref, j'ai juré de les platoniser tous avant de quitter Munster. Je combats vaillamment aussi pour l'organe morale que vous savez qu'on ne vouloit pas admettre comme faculté distincte, j'ai gagné un pouce de terrain pas plus, mais avec de la constance on vient à bout de tout. L'Aristée sera notre première lecture après le départ du Prince.

Adieu mon cher Socrate, j'invoque sur vous toutes les puissances celestes et vous embrasse de tout mon cœur.

J'espère, mon cher Socrate, que la longueur de ma lettre vous distraira de son horrible barbouillage ou que vous me saurez assez de gré du volume pour me le pardonner. |



#### *Lettre IV.90 – Diotime, sans date = Kp 27 / III,35*

[...] | sans plaisir. Dites lui s.v.p. que, comme réellement je ne me sens pas gêné vis à vis d'elle<sup>28</sup> et que p.c. je ferai, elle y étant avec mes enfans, tous ce que j'ai coutume de faire et que je dois faire lorsqu'elle n'y est pas, je la prie de venir

27 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.52, 13 octobre 1779.

28 Probablement Me Bamberg: cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.30, 21 août 1779.

loger chez moi. Je puis la loger comodément, elle et sa femme de chambre (N.B. si mon mari n'y est pas dans ce tems), mais non ses domestiques mâle ni son epoux. Dites lui que je ne lui fais cette proposition que parceque logeant ensembles on profite mieux de tous les moments perdus, en se derangeant moins, et entre nous cela est vrai. Si elle loge chez moi, je {puis} sous pretexte que nous sommes toute la journée ensemble ne pas me deranger relativement aux heures destinés a l'instruction de mes enfans au lieu que si elle loge à l'auberge il est naturel qu'étant venu pour moi je doive etre à ses ordres | tous les moments de la journée, et cela me derangeroit extremement.

Dites moi, je vous en prie (si vous le savez), 1° quels sont les tracasseries qu'a fait Me Falconnet, 2° quand vous croyez que le Prince sera ici, et 3° combien il y restera.

J'esperois diner dans mon bois hier, mais au lieu de cela il a fallu prendre encore les pillules de Sanches,<sup>29</sup> ayant pris 2 jours apres votre depart c.à.d. mardi une maladie toute semblable à celle qui me prit avant mon 1er depart p<sup>our</sup> Munster à la bouche tant interieurement qu'exterieurement. Cela va beaucoup mieux depuis ces pillules et j'espere bien jouir de cette belle retraite dimanche au plus tard.

Ecrivez moi, cher Socrate, souvent et beaucoup beaucoup. Que n'ai-je toutes ces lettres que vous me dites avoir projeté en route.

Adieu, forcé de quitter la plume je n'en resterai pas moins avec vous. Mes enfans semblent être entierement rentré dans l'ordre mais ce n'est que depuis hier que je suis veritablement parvenu a retrouver Mimi dans son naturel. Le moindre desoeuvrement lui fait un mal actif horrible et à l'autre un mal passif qui le bestifie. N'empêche je les ai retrouvé et j'oublie ce qu'il m'en a couté.

J'espere en dire autant tout le reste de ma vie, de Socrate et de Lysis. Adieu vous avez mes voeux et mon coeur.

---

29 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettres 1.114, sans date, et 1.182, 4 octobre 1777.

*Lettre IV.91 – Diotime, sans date [octobre 1779] = Kp 27 / III,36*

[...] | sans que l'un ou l'autre y perde. C'est ce que je sens plus clairement que jamais, depuis que j'habite ces lieux.

Je vous remercie de la prompte expedition de la lettre de change.

Je ne puis croire etre la cause du refroidissement de Camper pour vous puisqu'il m'a ecrit les memes choses qu'à vous comme je vous le ferai voir en vous envoyant la lettre qu'il m'a adressé ici sur ce sujet, si je l'ai encore, et par conséquent il n'avoit pas dessein que j'ignorasse ce qu'il pensoit sur mon sejour ici.

Je vous salue, mon cher Socrate, et suis votre invariable ΔΙΟΤΙΜΗ.

*Lettre IV.92 – Diotime, sans date = Kp 25 / 17*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 105-106, 106-107.*

Lundi matin • 1780

Je fais mon possible pour que Hoffmann et Camper se sentent tout à fait. Mais la nature y a mis un obstacle insurmontable en en faisant les deux extremités les plus opposées tant pour le caractere que pour la tournure d'esprit et la maniere de voir les choses. Hoffmann est froid Wolfien armé d'un egide impenetrable de mathématique et herisse de logique, théoreticien à bruler, criant contre les praticien, n'en faisant que peu de cas et attribuant à leurs experiances destitué de theorie tous les pechés de la medecine. Camper vif, impatient, peu mathematicien, point logicien, tout genie mais peu versé dans l'art de definir et de demontrer, interrompant toujours par impatience les moindres objections de Hoffmann pendant que celui-ci en est encore à la definition de ce que c'est qu'une objection.

Ces 2 hommes l'un vis à vis de l'autre forment | pour la comparaison le spectacle le plus amusant pour un esprit speculatif et pour Furstenberg et moi qui sentons le foible et les beaux coté de l'un et l'autre, ils passent la soirée et soupent tous les soirs ensembles chez moi de sorte que nous ne nous couchons guere avant 1 heure ce qui (obligé comme je le suis à me lever egalemant à 5 ½) incomode un peu ma tete tout en l'amusant, mais je m'apperçois qu'une privation suivie de sommeil diminue pour ce {moment mes} facultés pour le travail et la facilité de concevoir dont j'ai si grand besoin, vu la passion favorite du Heros qui est que je sache tous ce qu'il sait. Or comparez, mon cher Socrate, comparez {l'etui avec} ce qui doit y entrer et vous concevrez tous ce qui en naît pour ma pauvre tête et de combien elle est trop étroite.

Mardi matin, à 8 heures

Camper vient de partir fort satisfait de Munster et de la justice qu'on y a | a rendu à son merite, admirant le grand homme extraordinairement, et avouant que Hoffman malgré ses lenteurs et sa logique qui veritablement est quelque fois tuante, est un homme de merite, Hoffmann a dit de Camper à Furstenberg qui me l'a rendu: Mr Camper est un homme de beaucoup de genie, fort instructif, imagination brillante, peu versé dans l'art de demontrer et fort imbu de lui meme.

Voilà mon cher Socrate, le précis de l'impression (entre nous soit dit) que ces 2 hommes ont fait l'un sur l'autre. Furstenberg a fait comme de coutume, tiré parti des forts sans s'arretter {aux foibles}. Il a engagé Camper à montrer ses principes de dessein au maitre de l'ecole militaire, il lui a fait parler au medcin veterinaire, bref vous saurez tous cela par lui meme bientôt et combien il a eu sujet d'etre satisfait de l'acueil qu'on lui a fait. Pour moi j'ai fait | comme de coutume, je m'en suis empechée dans les matinées pour le tuer de questions, car bien qu'il ne soit pas versé dans mes sciences favorites j'ai toujours au fond de ma mauvaise tête cette fureur generale de {m'instruire} qui fait qu'aucune science fut-ce celle

de ferrer les chevaux ne me laisse indifférente et Camper a une maniere de savoir et d'exprimer si claire et si belle qu'une science ne fut-elle nullement interessante par elle meme le deviendrait en passant par sa bouche.

Je n'ai pas eu l'occcation de remarquer rien de plus particulier que de continuer sur le deffaut de Camper dont vous parlez. Mais ce que j'ai eu l'occcation de decouvrir, c'est que Fürstenberg est aussi profond en anatomie medcine phisique dans l'art veterinaire, dans l'anatomie des chevaux, dans l'art du manege et dans la mineralogie que dans celui de gouverner et conduire les hommes. C'est une être ettonnant | et quelle verité, quelle simplicité, quelle naïveté, quelle profonde facultés aimantes se decouvre en lui dans un comerce plus intime! Quelles jouïssances pour celles qu'on eprouve dans un etre semblable. Jouïssances elevées et pures que l'inquietude de les deteriorer par trop d'amour propre ne trouble jamais comme celles qui sont absolument personnelles et qui n'ont pas moins d'intensité.

Adieu mon cher Socrate, j'ai passé la moitié de la nuit à ecrire pour vous. J'ai grand someil. Ainsi je vais me recoucher un instant pendant que Mr Geritz parlera latin. Je vous prie de m'envoyer le plutot possible ma lettre de change pour le 1er de novembre. Si vous avez encore de l'argent du Prince, vous savez que c'est 666  $\frac{1}{3}$  qu'il me faut à moins que le Prince n'ait fait pour moi des deboursés que j'ignore et qu'il voudroit en retenir ce qui en tout cas pourroit se faire le mois prochain, car pour celui ci j'ai une livrée | neuve et ma provision de bois à faire. Ainsi je ne saurois me passer de rien. J'ai bien encore des ducats mais je les garde pour un cas de besoin, car je suis d'avis qu'il faut toujours avoir une somme pret aux ordres de quiconque en a besoin.

S'il est possible, vous concevez que ce papier a part marqué de 1 à 5 est celui que j'ai ecrit cette nuit, ce que je n'observe que pour vous éviter la confusion dans la manière de lire.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois ci de l'abregé de ma lettre. Jamais vous n'etes encore arrivé à 15 pages. Aussi faudra-t-il me condamner à quelques tems d'abstinances car tous ceci joint au sejour de Camper m'a fort mis en arriere.

Bon Dieu, quand ecrirai-je à Larrey, à la Princesse, à Stosch, à mes parents, à ... à ... à ... à ... etc.

Je fremis, j'etouffe, je n'en puis plus quand je pense à toutes mes dettes.



*Lettre IV.93 – Diotime, 20 octobre [1779] = Kp 25 / 15.7*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 48-49.*

Mercredi, le 20 8bre à midi

Mon cher Socrate, Camper m'avertit par un mot de lettre qu'il arrive ce soir ici, et comme sa présence portera un nouvel empechement au plaisir si necessaire à mon bonheur de me comuniquer à vous, je veux prendre mes avances.

Notre dispute sur l'organe morale tire à sa fin. Encore une soirée et vous en aurez le resultat. Je voulois vous envoyer tous nos papiers reciproquement ecrit entre les conversations, sur ce sujet, mais comme ils sont Allmands, qu'il m'est impossible de trouver le tems necessaire pour les traduire et que d'ailleurs ils supposent qu'on soit instruit de toutes nos conversations entr deux, je n'en ferai rien et me contenterai de vous envoyer le sentiment fixé de M. de Furstenberg sur le compte de l'organe moral qui en est le resultat. Vous savez que sa premiere definition etoit | celleci, que le moral en nous est composé de la faculté de sentir en general, et de l'intelect qui compare, juge etc. ces sensations, (moi pour le dire en abregé) j'ai soutenu que sensation morale et sensation en general avoit de comun d'être un etat passive, mais qu'elles se distinguoit en ce que, par les 1eres nous sentons les rapports du visible, sonore etc. etc. des essences, et par les seconde les rapports internes des essences avec nous. Le 1er pas s'est fait après



quelques débats en ce que nous sommes tombés d'accord sur ce point. Il restait entre nous la différence au sujet du jugement de ces différentes sensations qu'il soumettoit toutes à l'intellect et que je crois avoir démontré dans un papier que je vous lirai moi même (puisque'il est allemand) ne pouvoir lui appartenir seul. Nous avons beaucoup combattu sur ce point parce que le | desir de nos accorder nous rendoit reciproquement epilogueurs et nous jettoit dans des digressions frequentes. Mais son dernier mot enfin, c'est qu'il avoue que l'intellect considéré comme instrument qui compare et compose des idées ne peut completer l'idée de l'organe morale, qu'il complete par des modifications qui perdroient trop à être rendus en abrégé, et que vous lirez, mais qui vous feront voir qu'au fond nous ne différons que par les signes que nous nous sommes reciproquement habitués d'attacher aux idées metaphisiques. Mais combien ces disputes me fournissent journellement de nouvelles occasions d'admirer l'étendue, la profondeur et l'excellence du génie qui m'éclaire!

Jeudi matin

Camper n'est pas encore arrivé, mais il m'est arrivé à moi tantot à son occasion une aventure assez plaisante. Hansje entre dans ma chambre avec empressement et me dit, de heer professor | Camper is dar aut De Haag, hi will de prinzes gern spreken. Sur cela je sors avec cet empressement et cette assurance que vous pouviez me supposer l'attendant, je m'écris déjà avant que ma vue put l'atteindre, He Mr le Professeur entrez doc bien vite. Mr le Professeur accourt, j'accours, notre rencontre est un choc qui me repousse en arriere et me fait voir un petit homme gros et ventru qui ne ressembloit point à Camper assurément. Je reste comme petrifié. Heureusement il prononça votre nom, ce qui me remit tout de suite dans l'esprit votre professeur. Je l'ai reçu comme quelqu'un que vous m'aviez recommandé. Il a passé une heure ici en m'annonçant que vous seriez ici en 8 jours

et chez lui à Marienbaum ou Berg<sup>30</sup> peu de jours plus tard. Il m'a invité à vous accompagner. Je l'ai invité à dîner pour demain et sa conversation m'a paru fort agréable car nous | n'avons presque cessé de parler de vous.

J'ai relu vos lettres, mon cher Socrate, et n'y ai trouvé de question relative à De Luc que celle concernant les relations de Lysis qu'il ne m'a point adressé, mais bien au Prince de qui Mr De Luc pourra les avoir à son retour.

Au sujet des livres pour le Professeur Geritz, j'ai appris qu'avec une grande passion pour le grec, et lui et la bibliothèque sont très pauvres en livres grecs, ils n'ont pas même un œuvre complet de Platon. Je ne sais s'il est possible d'acheter des livres grecs en Hollande. Si cela est, je vous prierais de m'en choisir une petite collection que je puisse offrir à Mr Geritz. Si non j'écirai à Dufour si vous voulez bien me fournir des titres. Il a l'occasion d'en acheter souvent dans les ventes ayant des courtiers dans toutes les parties de l'Europe.

J'ai reçu hier mon | ballot tout rempli des marques de vos soins obligeants. Je vous fais, mon cher Socrate, mes tendres remerciemens. Le papier m'est venu bien à propos. Mes enfans en usent beaucoup pour leur dessein. Et pour moi vous savez que je n'en fus jamais économe. Les plumes aussi m'ont fait grand plaisir, mais enfin la chose la moins utile m'en eut fait considérée comme un effet de vos soins et de votre souvenir. Je vous promet de ne plus donner mon petit telescope, au moins sans vous consulter. J'ai trouvé le rouleau de ducats, et tous ce que vous m'annonciez, le Homere m'a fait venir la chair de poule, et je ne puis encore le considerer de sens froid. Je vais le faire encadrer. J'ai reçu aussi 45 {bouteilles} de Malaga. J'ai remis à Mr de Furstenberg le goulon et le traité hollandais. Mais quand pourrai-je dire, enfin j'ai reçu Socrate sous mon toit? |

à deux heures après minuit

Vous voyez mon cher Socrate, que je suis destiné par le sort au desordre. Notre heros ne fait que me quitter. Cependant je voudrois vite repondre à vos questions avant de fermer cette lettre qui doit partir demain matin. Primo voici en 2 vol. l'aveu formel de Furstenberg. Les 2 petits brins de papier n'y font rien. Il l'avoit comencé sur un morceau trop petit et pour ne pas tourner il a continué sur un second. Je reponds à votre lettre precieuse par deriere parceque la derniere feuillet contient les questions. J'ai été payé en assez bonne espece. J'ai reçu tous ce que vous dites m'avoir envoyé, pour le boeure je m'en moque. Le voiajes des Alpes, j'ai repondu, je suis charmé que Lysis se porte bien et vous ait ecrit. J'étois desagréablement affecté de ce qu'il n'y eut aucun comerce entre vous. Pour le reste de votre lettre, mon cher Socrate, elle est trop interessante pour y repondre à 2 heures après minuit apres | avoir passe huit heures consécutifs à metaphisiquer de toutes sortes de manieres qui ne laissent pas que de fatiguer l'ame. Il vous assure de son entiere amitié! etc. etc. etc. Le courier prochain je repondrai mieux.

Vendredi à 10 heures

Camper vient d'arriver! Il m'ecrit tout en arrivant qu'il attend mes ordres pour me voir n'étant venu dans cette ville si extraordinaire que pour m'y voir. Pourtant il ajoute qu'il a grande faim, ce qui prouve pour sa santé. Je l'ai fait inviter à dejeuner diner souper et coucher afin d'y mettre tout l'empressement necessaire pour me remettre dans ses bonnes graces. Et j'ai fait dire à Hoffmann de diner ici.

Adieu mon cher Socrate, quel damage que je n'aie pas de tems. Je suis enceinte de tant de belles idées à vous écrire, mais le précieux aveu vous en tiendra lieu. Il est bie vraï que l'organe moral complètement triomphe!

*Lettre IV.94 – Diotime, 24 octobre [1779] = Kp 25 / 15.8*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 53-55.*

Dimanche 24 8bre

Je viens de recevoir votre lettre, mon cher Socrate. Je vous demande pardon d'avoir pensé que vivre avec moi, le Heros et Lysis à Munster auroit pu etre désiré par vous comme quelque chose de plus qu'un bonheur de circonstances.

Je ne vous ai pas envoyé le brouillon du discours de Diotime parcequ'il n'est pas lisible et que je ne desespérois pas trouver le moment de le mettre au net, mais puisqu'il faut que j'y renonce, je vous l'envoie tel qu'il est.

Je ne vous ai pas envoyé le contrat que vous m'avez demandé parceque j'ai cru qu'il etoit naturel d'attendre enfin votre reponse à une question relative à mon sort devenu depuis longtems une chose vague entre vos mains. J'attendrai cette reponse un ou deux mois. Après ce terme soit que j'en reçoive une quelconque ou point, je compte vous envoyer le contrat sans meme vous le redemander, car j'ai honte | de son existence mais puisqu'il existe, je veux le garder jusqu'au moment que je viens de fixer, après quoi je n'en aurai plus besoin parceque je me croirai en droit et en nécessité de determiner mon sort moi meme.

Article de la philosophie, ceux qui exploitent une mine ne sont pas toujours riche. Non, mais ceux qui embrassent la philosophie dans son total, c'est à dire ceux qui sont speculatifs et practioniers en meme tems devroit toujours etre (non également heureux car cela n'est pas possible) mais plus ou moins heureux. Pourtant avec des mines d'or on n'achette que ce dont on n'a pas besoin. Avec de la philosophie on apprend à s'en passer. Or se passer est un, et acquerir du superflu est indefini. Si bien qu'avec toutes les mines d'or du monde il pourroit naitre encore un desir vis à vis duquel on se trouveroit trop pauvre et avec se passer on est tranquil vis à vis de tous ce qui est imaginable. Passons à Camper. |

Il est arrivé {hier / lundi} matin. Des qu'il fut entré dans ma chambre, il comença par m'accabler de tous le poid de ses ironies sur Munster et ses etablissements et de tous les reproches contenus dans ses lettres et plus encore, relativement à mon séjour. Je l'écoutais avec patience. Ensuite je lui fis un petit discours préliminaire sur sa sagacité qui m'empêchoit de douter un seul instant qu'après m'avoir écouté il reviendrait de tous ses préjugés, à dire vrai je montrai un peu trop d'audace puisque je supposais que vous aviez échoué. Car j'imaginai naturellement que dans les soirées que Camper avoit passé chez vous, vous lui aviez dit quelques unes des vérités qu'il y avoit à dire pour détruire ses préjugés. Je me mis donc à parler pendant 2 heures de suites, d'abord sur la maniere dont on peut former une nation adapte à une psychologie à sa portée. Puis, lorsqu'il fut convenu que par tels moyens la | chose commençoit à lui paroître possible, je lui ai montre la tete de Furstenberg et le chemin qu'il avoit suivi. Ce qui étoit, ce qui est et ce qui sera. Et j'ai terminé enfin par le tableau des motifs qui m'avoient conduit ici. Après ce discours je vous proteste que Camper est devenu aussi chaud approbateur de ce total qu'il en avoit été chaud detracteur. Mais, dit-il à ma grande surprise, dites moi au nom des dieux pourquoi Hemsterhuis ne m'a t-il pas donné les éclaircissements que vous venez de me donner. Lorsque je passai avec lui à La Haye ma soirée à lui dire mes griefs contre Munster et votre séjour, il s'est toujours contenté de me dire qu'il étoit surpris de mon ettonnement sans rien faire ou dire de ce qui auroit pu le faire disparoitre.

En effet, mon cher Socrate, je suis surpris de votre silence d'autant que l'opinion de Camper paroissoit vous toucher encore plus que moi.

*Lettre IV.95 – Diotime, sans date [... octobre 1779] = Kp 27 / III,22*

A 10½ du soir

Encore une minute et j'en profite pour ajouter 2 mots. Dites je vous prie par occasion à la mere de Hane ce qu'est sa fille à fin qu'elle ne soit pas surprise si on la lui rend vers le printems. Car elle continue à mentir et à clabauder des plus belles sans compter qu'elle est indocile vis à vis de la Libenauw et tous le monde.<sup>31</sup>

Si vous pouviez m'envoyer une provision de feu d'artifices chinois si non d'Europe, vous me feriez grand plaisir. Mais cela ne presse point car ils ne me seront tres essentiels que vers les jours de naissance de mes enfans.

Le Prince me propose Frederic à la place de mon sot. Mais je n'en veux point car il est roux et devot. J'ai fait ecrire au pays d'où est venu le chasseur de mon mari. Cette espece d'innocence m'a plu toute autrement que celle de mon niaïs. L'une est à l'autre ce que la {Daphne} de Gesner est à l'Arian, de Mr. de Haan. Je vous prie de faire à cette bonne femme, à Plonje et à sa famille bien mes amitiés. |

Le souvenir de Nithuys est encore pour moi comme ces plaies recentes qu'on n'oseroit sonder. Mon salon! Mon salon! Quels moments j'y ai passé! Quels jouïssances! Mais hélas depuis longtems elles m'ont fuis. Et c'est un bonheur, puisque me voici, coment aurois-je supporté l'espece de mort sentimentale qui regne ici, au sortir des voluptés saintes que dans ces jours heureux je humai p.a.d. avec chaque atome que je respirai. Un autre bonheur, c'est l'activité forcé dans laquelle je vis. Cela fait que le tems s'envole sur ses rapides ailes, lors meme qu'on ne se dit pas avec une grande extase, j'ai vecu.

---

31 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.57, 31 octobre 1779.

Apprenez moi comment vous vous portez, et si loin de Diotime vous éprouviez quelque vuide. Faites comme elle est obligé de faire. Soyez très actif, c'est le seul remede s'il en est un.

Priez s.v.p. Me Vogt de m'envoyer la recette bien circonstancié du vin d'herbes qu'elle me faisoit toujours, je compte le prendre des que je l'aurai.

J'ai reçu une longue lettre de Mr. de Serent qui vous salue et moi, mon cher Socrate, j'en fais autant de toute mon ame.



*Lettre IV.96 – Diotime, 29 octobre 1779 = Kp 25 / 15.9*

Munster, ce 29 8bre 79

Vous ne recevrez pas 15 pages aujourd'hui, mon cher Socrate, assurément car il est 9 heures ½. La poste part à onze et j'ai encore 3 lettres à écrire dont je ne puis me dispenser. Une à Mlle D., une au Prince et une relative encore à un enfant qu'on veut m'envoyer pour nos ettablissemens.

Il y a 3 jours que j'en expediai une de 12 pages que j'eusse furieusement regretté si elle n'avoit été pour sujet semblable à Berlin. Pour le bon Larrey je n'ai encore pu parvenir à trouver le moment d'achever ma reponse commencé depuis 3 semaines, mais il est naturel que je lui prefere ceux sur qui je puis esperer que le sacrifice de mon tems ne sera pas perdu, comme le sera probablement toute ma retorique vis à vis de lui puisqu'il a déjà écrit au grand expéditeur de gouverneurs Trembley pour en avoir un du pays où la nature aparament les forma tout exprès pour {paitrir} leur semblable. |

Je vois par votre P.S. d'hier que j'ai oublié de vous apprendre que j'ai renvoyé l'illustre Winter avec le Prince, ce que vous concevrez aisément. C'est que son absence ne met aucune differance dans mon menage si ce n'est qu'il y existe un oisif de moins à nourrir et à servir. Cependant j'ai un second domestique en

route qui me vient du paijs de la Libenau recom<sup>m</sup>andé par ses parents. Je suis fort contente de celle ci, elle est toute bonne, dort, mange et boit à merveille, me laisse toute la liberté que j'aime de me servir moi meme sans y mettre obstacle, se rend la vie très douce et ne se querelle avec personne. Voila ce qu'il me faut, p.c. j'en suis contente, et de Hanni aussi. Je le suis de votre lettre parceque le ton de gaieté qui y regne d'un bout à l'autre me fait voir que vous etes mieux d'esprit et de corps. J'aime l'idée magnifique de la Diotime de 8 pieds, elle est à celle de tailler | Alexandre dans le Mont Athos com<sup>me</sup> ΔΙΟΤΙΜΗ est à Alexandre. Cette proportion n'est {pas par} tout a fait juste pourtant. Je vous laisse donc le soin de la rectifier à votre bon plaisir. Quand au paragraphe qui vous a e<sup>ff</sup>rayé dans mon avant derniere, votre effroi n'est fondé que sur une faute d'ortographe; il falloit lire nous ne differons plus au lieu de differions.

Mon cher Socrate, je vous prie de me dire franchement ce que vous entendez par penser serieusement aux livres pour Mr. Geritz. Si ce mot a la meme valeur qu'il avoit relativement au cachet fameux du Com<sup>te</sup> Obdam vous m'obligerez tres sensiblement en me le disant, afin que je prenne d'autres mesures. Il est beaucoup moins cruel de refuser un service que d'empecher (en s'en chargeant sans avoir le tems d'y satisfaire) qu'on ne prenne des mesures plus efficientes. Voila mon cher Socrate, ce que je recomande à votre concience de peser. Vous etes bien hardi de songer serieusement à toucher à la metaphisique du parfait De Luc. A votre place je craindrois « culpa deterre ingenii »<sup>32</sup> et je le lui dirois, ce qui seroit faire d'une pierre deux coups. | Il est souvent tres utile de savoir etre modeste à propos. C'est ainsi qu'il faut savoir se taire aussi.

Ainsi mon cher Socrate, je vous quitte puisqu'ainsi l'ordonne la severe raison et m'en console en me disant « Quanto quisque sibi plura negaverit ab dis plura feret. »<sup>33</sup> C'est à vous à realiser mes esperances. Le Heros (mais je n'aime pas ce

---

32 Horatius, *Carmina*, lib. I, Ode VI.

33 Horatius, *Carmina*, lib. III, Ode XI.



titre car il est bien plus aisé d'être un heros que d'être ce qu'il est) vous salue, vous honore et vous aime. Mes enfans vous embrassent. J'oubliai de vous dire que j'ai reçu hier une lettre du Prince de Darmstad, daté de Darmstad. Pour le coup il faudra songer à lui écrire, dites moi donc, si vous avez des ordres à me donner pour lui. Je vous enverrois sa lettre si elle n'étoit écrit en lettres allmande, et comme elle est moitié poetique et moitié sentimental, je ne sçais que vous en citer. Il n'y a pas seulement s'il se porte bien ou mal, je vous la traduirai si vous voulez vous approcher de nous, si non prenez patience.



*Lettre IV.97 – Diotime, 1 septembre 1779 = Kp 25 / 16.1*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 72-74.*

Munster, ce 1er 9bre • 1779

Mon tres cher Socrate, je ne repondrai pas aux articles de votre lettre qui contiennent des reflexions relativement à la rareté qu'il y a à trouver des persones qui savent sentir dans les autres et pour les autres, parcequ'il seroit absurde de suposer que la reflexion put me regarder, et parceque me regardat-elle je ne veux plus me quereller avec vous de ma vie. Il en est de meme de l'article abstinence que vous feignez prendre pour une resolution de ne pas vous écrire. Je dis feignez car surement vous ne le pensiez pas tout de bon. Non plus que vous pensez tout de bon qu'il depend de moi de vous écrire selon mon cœur. Vous sentez très aparament que d'après cette mesure, je vous écrirois beaucoup, trop peutetre, et vous sentez aussi si seulement vous daignez reflechir un seul instant à l'etendue de mes occupations indispensables, combien mon tems est etroit et vous m'aimez trop pour vouloir que ruinant de fond en comble ma santé par des veilles trop frequentes je me rende inutile. Car s'il ne s'agissoit que d'abreger la vie, vous me connoissez assez pour savoir que j'en fais peu | peu de cas, meme

dans les moments les plus heureux. J'ai un peu appris à connoître les vicissitudes auxquels le bonheur est sujet, je parle du bonheur qui resultent de nos relations avec tous ce qui tient à ce monde, car pour celui que nous nous formons au-dedans de nous, il est immuable, mais celui la fertile nous l'emportons dans la {fertile phtie}. Ainsi pourvue que les Parques m'accordent d'achever mon role, de maturiser mon Appollon et ma Diane, je suis prete à leur sacrifier. Mais pour finir mon ouvrage d'une manière un peu digne de Διοτιμη il me faut de la santé car malheureusement l'ame a besoin d'organes pour agir et avec des nerfs surtendus ou relachés on n'agit point. Vous mon cher Socrate qui apres avoir calculé vos resolutions du Conseil, êtes libre de vous livrer ou de ne pas vous livrer à vos speculations à telle heure du jour ou de la nuit que vous vous sentez en disposition. Vous ne pouvez sentir aussi parfaitement ce que c'est que d'être obligé de comander 365 fois l'an à l'ame d'avoir de la | patience à telle heure de la clareté à telle heure de l'invention à une telle heure de l'aplication à une autre des jambes à une autre et de l'egalité à toutes. Voila cependant ce qu'une mere est obligé de se comander si elle veut etre mere. Depuis longtems je n'ecris à Lysis que des lambeaux de 10 à 12 lignes. J'use à cet egard de l'indulgence qu'il m'a toujours temoigné sans compter qu'ayant moins que vous d'idées relatives à mon sejour présent en comun avec moi. Il faudroit que je lui ecrive des volumes pour nous mettre au pair où que j'ai moins à lui dire de chose qu'il puisse concevoir bien clairement. Manque de tems j'ai choisi le dernier parti.

J'ai vu l'Electeur peu de jours après mon arrivée un matin chez lui en particulier, il a depuis voulu me faire deux fois visite, mais je l'ai fait prier de me dispenser vu mon logement de cet honneur. J'ai eu avec lui une conversation fort satisfaisante relativement à Mr. de Fürstenberg. Je dis satisfaisante parcequ'elle m'a prouvée qu'il sait et sent qu'il a un grand homme pour ministre.

J'attens votre nourriture grecque avec impatience mais je suis fâché de voir par l'envoie que vous comptez m'en faire, que vous etes loin de songer à revoir

Munster. | Quoiqu'il en soit c'est à cet egard que je retorquerais votre apophtegme en disant, faites ce que le cœur vous dicte.

J'espere que vous etes modeste en disant que vous ne serez lisible que pour les ames initié dans les mysteres des ames grecques. Leur parties mysterieuses n'étoient pas leur plus beau coté et un dialogue où il s'agit des facultés de l'ame,<sup>34</sup> de choses p.c. que chacun portant en soi peut sentir, il me semble que la clareté est essentielle, c'est pourquoi (comme je crois vous l'avoir dit déjà à Nithuys) il me semble qu'il ne faudroit pas meler les instruction de *Διοτιμη* de poesies. Au reste il me tarde de causer avec vous (soit de vive voix où dans vos ecrits si vous me condamnez à l'abstinence de votre présence) de mes chers grecques. Le seul deffaut que je connois à Munster c'est qu'ils n'y sont pas assez connus et fetés. Mais ce deffaut nait d'une belle cause au fond. C'est que Munster est le regne des sciences exactes, et la brillante clareté du soleil detruit l'interessante clareté d'une belle lune; nous aimons la lune, mon cher Socrate. Le soleil a bien son prix aussi la perfection seroit d'unir l'un avec l'autre un parti. Mais ce melange exacte me paroît impossible.



#### *Lettre IV.98 – Diotime, 4 novembre [1779]*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 74-77.*

Münster, 4. Nov. [1779?]

Nein, nein, nein, ich will mich nicht wieder von Neuem auf den Weg der Erörterungen und Zänkereien zurückbegeben; denken Sie von meinen Briefen, von meinen Phrasen, Alles was Ihnen gefällt; deuten Sie, zergliederungen Sie selbe, wenn es Ihnen Freude macht; ich werde geduldiger sein, als ein Gränzstein. Ich schwöre Ihnen, daß ich weder weiß, noch mich darum kümmerge zu wissen, was ich in meinem Brief vom 18. geschrieben habe. Ich erinnere mich

<sup>34</sup> = *Simon ou des facultés de l'âme.*

meines letzten, daß ich darin den Plan meines Betragens verzeichnet habe, aber ich — weiß nicht, — auf Ehre, — noch kümmert es mich zu wissen, was Sie sagen wollen, noch auch was Sie mit dem Wort Eifersucht bezeichnen wollen, welches von keinem einzigen Korrelativ begleitet war, welches es erklären könnte: was Sie nennen: „mir den Grund Ihrer Seele zeigen;“ kurz wenn irgend welche Erklärungen Ihnen am Herzen liegen, so erkläre ich Ihnen, daß es nothwendig ist, sie wörtlich aufzusuchen; denn ich habe kein Bergungen mehr daran das Wort nochmal aufzuzeichnen, wenn Sie nicht eben so | wie ich darüber urtheilen. Wenn Sie fortfahren, unter wesentlicher Freundschaft zwischen uns einen wirtlichen Kriegszustand zu verstehen, so bin ich Ihre unterthänigste Dienerin, aber von der Parthie kann ich nicht mehr sein. Beim Abschluß der Rechnung sind es nicht die großen Worte, welche darüber entscheiden, was man ist oder nicht ist. Man hätte mir, wenn man mir unaufhörlich die Kehle zudrückt, gut sagen: „Es wäre abgeschmackt, wenn Sie denken wollten, ich hätte vor. Ihnen ein Leides zu thun“, vorausgesetzt, ich hätte Gründe das zu glauben; die Wirkung würde nichts desto weniger die sein, daß ich vermeiden würde, mich ersticken zu lassen; denn das erste eingeborene Gesetz der Natur, welches Ich im Menschen erkannte, ist die natürliche Anlage, das Uebel oder das Unglück zu fliehen und das Glück zu suchen. Wenn es nun in meinem Wesen liegt, d. i. wenn ich auf eine Weise so constituit bin, daß das, was mich in jeder Hinsicht besser macht, für mich das größte Glück ist, und umgekehrt, so werden Sie leicht schließen, mit welchem Auge ich unfern Verkehr betrachten muß, so lange seine Triebfeder Jammer über Jammer, ein unaufhörliches Protokoll, ein Prozeß von Worten, und in Wahrheit ein Meer von kleinen Insecten sein muß, welche, ohne zu tüdten, quälen und ermüden, bis zum Ekel. Noch einmal, um es anders betrachten zu können, handelt sich bei mir weder um Drohungen, noch um die schönsten Bethuerungen. Gleicherweise unempfindlich gegen Mittel, die man schon zu sehr gemißbraucht hat, kann ich nur an reelle Wirkungen und an mein Herz glauben, welches in diesem Falle der natürliche Richter ist. Können die grollenden Kritteleien, kann der kleinliche mysteriöse und weithergeholte Ton nicht aus unserm Verkehr ver- | bannt werden, machen wir es dann, wie Sie es in einem Briefe gesagt haben, dessen Sie sich durchaus nicht zu erinnern scheinen. Lassen wir ihn wie ein gefährliches Gift, für Sie noch mehr, lieber Sokrates, als für mich, die ich mein Haupt so entschlossen emporgehoben habe, daß aus dieser Entschiedenheit eine Ruhe in mir entspringt wovon ich behaupte, daß im Grunde sie nie etwas erschüttern, höchstens ihre Oberfläche kräuseln könne. Adieu, ich küsse Ihnen die Hände. In Wahrheit, lieber Sokrates, es liegt, bei aller Achtung, die ich der Philosophie schulde, seit einiger Zeit in allem Ihrem Thun ein wenig Thorheit; je mehr ich daran denke, desto mehr glaube ich es. Erinnern Sie sich, daß wir einst Tage hatten, wo wir unsere Lust daran fanden, uns darin zu messen, Thorheiten zu begehen? aber fröhliche Thorheiten. — Ware es noch jetzt auf dieselbe Weise, würde ich Theil daran nehmen, könnte es ohne Schmerz geschehen! Aber dieses gleicht dem Kopfweh, welches sich immer dem freien Denken widersetzt. Meine Kinder grüßen Sie und danken Ihnen ergebenst, und ich, ich wünsche Ihnen alles Glück und vor allem die Fähigkeit, über einen

Zustand zu lachen, der wahrlich Ihnen nicht ansteht. Sagen Sie übrigens nicht, daß wir gegenwärtig nicht in einem Zustand seien, unsere Angelegenheiten zu erwägen; denn was mich betrifft, so schwöre ich Ihnen daß ich nie kühleren Sinnes und geeigneter war, das Wahre zu sehen, — nicht durch einen Unwillen, der ist meinem Charakter nicht eigen, — sondern wie ich, ohne mir zu schmeicheln, zu denken wage, durch die glückliche Beschwichtigung der Revolution, die ich meiner ruhigen und glücklichen Lebensart, welche ich hier führe, verdanke und der unschätzbaren Sorge derjenigen, welche sich würdigen, | an meinem wahren Glücke Theil zu nehmen. Und grade weil ich in den Dingen, die uns Beide betreffen, richtiger und würdiger zu sehen glaube, so bin ich aufs Aeußerste eines Zustandes müde, der nur dann erträglich erscheinen könnte, wenn man wirklich unvernünftig ist. Glauben Sie mir, lieber Sokrates, lassen wir ab von diesem Plunder, wir haben Besseres zu thun.



*Lettre IV.99 – Diotime, 4 novembre [1779] = Kp 27 / I,5*

Munster, ce 4 9bre

Non, non, non, je ne veux plus rentrer dans la carrière des explications et tracasseries écrites. Pensez de mes lettres, de mes phrases, tous ce qu'il vous plaira, commentez les, disséquez les si cela vous amuse, je serai plus patiente qu'une borne. Je vous jure que je ne sçais ni ne me soucie de savoir ce qu'il y a dans ma lettre du 18, je me rapelle ma dernière parceque j'y ai tracé le plan de ma conduite. Mais je ne sçais d'honneur ni ne me soucie de savoir ce que vous voulez dire ni que vous désignez par le mot jalousie, qui n'est accompagné d'aucun corrélatif propre à l'éclaircir, ce que vous appelez me montrer le fond de votre ame. Bref, si des éclaircissemens quelquonques vous tiennent à coeur, je vous déclare qu'il faut les venir chercher verbalement, car je n'ai plus de plume pour tracer le mot même. Si vous n'en jugez pas ainsi et que vous continuiez à envisager sous amitié d'essence entre nous un état de guerre par essence, je suis votre très humble servante mais je ne puis plus être de la partie. Au bout du compte ce ne sont pas les grands mots qui décident de ce qui est ou n'est pas et on auroit beau me dire en me | serrant continuellement à la gorge. Il seroit

absurde de penser que j'ai dessein de vous nuire.<sup>35</sup> Supposé meme que j'eusse des raisons de le croire, l'effet n'en sera pas moins que j'éviterai de me laisser étouffer, car la 1ere loi de la nature, la seule loi innée que je reconnoisse dans l'homme, c'est l'aptitude à fuir le mal ou le malheur et à chercher le bonheur; or, s'il est de mon essence, c.à.d. si je suis constitué de maniere à ce que, ce qui peut me rendre meilleur à tous egard, soit pour moi le plus grand bonheur et vice versa. Vous en conclurez aisément de quel oeil je dois envisager notre comerce, tant qu'il doit avoir pour ressort miseres sur miseres, etre un protocol continuel de procès de mots. C'est une mer de petits insectes qui sans tuer impatientent et fatiguent jusqu'au dégoût. Encore une fois pour me la faire envisager différenment, il ne s'agit ni de menaces, ni des plus belles protestations, également insensible à des moyens dont on a trop abusé, je n'en puis croire que les effets reels et mon coeur qui en est le juge naturel. Si les rancunes veteilleuses, le petit ton mystereux et alambiqué ne peut etre banni de notre comerce, fairons comme vous l'avez dit dans une lettre dont vous ne paraissez vous souvenir | en aucune façon; abandonnons le comme un poison dangereux.

Plus encore pour vous, mon cher Socrate, que pour moi, qui ai mis si déterminément ma tete au dessus, qu'il resulte de cet etat décidé en moi une tranquillité dont je défie qui que ce soit, d'ébranler desormais les fondemens, quoi {qu'on} puisse l'egratigner à sa surface.

Adieu, je vous baise les mains, {quoique} en verité, mon cher Socrate, il y a dans le respect que je dois à la philosophie un peu de folie dans votre fait depuis quelque tems, plus j'y pense et plus je le crois. Vous souvenez vous que nous avions ci devant des jours ou nous avions une envie demesurée de faire des folies? Mais des folies gaïes, si celle etoit du meme genre encore j'y participerois sans peine, mais celle ci ressemble à ces meaux de tete qui s'opposent continuellement à la liberté de penser.

---

35 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.66, 29 novembre 1779.

Mes enfans vous saluent et vous remercient tres humblement et moi je vous souhaite toutes sortes de bien et surtout la faculté de rire d'un etat qui en verité ne vous convient guere. |

Au reste ne dites pas que nous ne sommes pas actuellement dans un etat à considerer nos affaires sainement, car pour ce qui est de moi je vous jure que je ne fus jamais d'un plus grand sens froid et plus propre à voir vrai, non par un dedain qui n'est pas de mon caractere, mais parce que, sans me flatter, j'ose penser qu'il s'est fait dans ma composition des revolutions avantageuses que je dois au genre de vie calme et heureux que je mene ici et aux soins inapreciables qu'on daigne y prendre de mon vrai bonheur, et c'est precisément parce que je crois voir ce qui nous concerne l'un et l'autre d'une manière plus vraie et plus digne de tous deux, que je suis dégouté à l'excès d'un etat qui ne sauroit paroître suportable que lorsqu'on est mal sain en effet. Croyez moi, cher Socrate, quittons la guenille, nous avons mieux à faire.

[Couvert] fro Lingen

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



*Lettre IV.100 – Diotime, 9 novembre 1779 = Kp 25 / 16.2*

Munster, ce mardi 9 de 9bre 1779

Il est inutile et impossible de vous depeindre au juste la manière dont votre lettre m'a affecté, mon cher Socrate, vous pouvez le concevoir en partie et en d'autre, vous ne le concevrez jamais. Le Prince etant ici m'a repetté souvent qu'il desireroit que je restasse à Munster. Depuis il me l'a meme ecrit dans une lettre que j'ai fait voir à Camper pour lui prouver que je n'étois pas ici malgré le Prince comme il le croyoit, mais j'avois toujours pris ce desir pour un vœu obligeant à

cause de votre proximite, et rien de plus. Aujourd'hui ou plutot avant hier il m'ecrit positivement là dessus. En ajoutant que vous etiez sorti de chez lui convaincu que je ne saurois mieux faire. Cette circonstance jointe à votre silence au derniere effort que je fis dernièrement sur vous en vous prevenant que votre silence servit pour le coup pour moi une reponse aussi, me prouve assez qu'en effet il ne me reste rien de mieux à faire que d'accéder aux volontés du Prince. C'est en consequence de cela que je vais lui repondre pour Socrate, vivez heureux. Je tacherai de l'être, mais recevez un dernier conseil de Diotime, pensez y 2 fois avant de prendre desormais des engagements avec des personnes qui ayant en elles la fermeté et la {const...} | necessaire pour vaincre les obstacles et suivre un plan fixe qu'il jugeant les autres par elle meme s'y confirent, et agissent en conséquence.

Une autre chose dont je dois vous prevenir si les sentimens que je conserve pour vous ont encore le moindre prix à vos yeux. C'est de vous bien garder de m'ecrire. J'allois vous ecrire que j'étois pret à vous suivre lorsque cet obstacle s'est élevé, ou quelque chose de semblable. Vous devez sentir. Quel air auroit la premiere reponse positive donnée de votre part dans des circonstances où je n'en puis faire usage, et pour moi. Je ne puis repondre des suites qu'elle auroit par l'effet ineffaçable qu'elle feroit sur mon ame et mes sentimens. Adieu. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



*Lettre IV.101 – Diotime, 14 novembre 1779 = Kp 25 / 16.3**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 77-78.*

Munster, ce 14 9bre 79

Mon cher Socrate, j'ai lue et relue avec une grande attention et un plaisir extreme la fable que vous mettez dans la bouche de Diotime. Je l'ai trouve du plus grand gout et de la plus grande excellance, au passage près qui com<sup>m</sup>ence la Deesse prend une coupe de zaphir et en pressant etc. etc. jusqu'à qui s'en impregnant. Je ne hesite pas de vous dire mon sentiment puisque vous me l'avez ordonné et que d'ailleurs cela ne decide de rien. Au reste je vous le repette, votre fable me paroît etre de la plus grande maniere. J'espere que nous verrons bientôt la fin de cet interessant ouvrage.

Je suis charmé d'apprendre que vous lisiez Diodore de Sicile la plume à la main. Jamais il ne trouva de plus digne lecteur. Il seroit bienaise si vous voulez lui servir d'interpret. Dans quelque {edition} il est obscure pour ceux qui ne sont pas identifié avec l'antiquité com<sup>m</sup>e vous. Je l'ai lu il y a je crois 2 ou 3 ans avec plaisir mais je n'étois pas assez mur pour | pour le lire avec tout le fruit possible et si vous venez à Munster je le relirai avec grand plaisir avec vous. Actuellement je ne lis point. Les mathématiques se sont emparés des moments qui me reste. Je sens que je n'ai fait encore qu'y balbutier. Et mes enfans qui servent de premiere direction à toutes mes etudes ont besoin que je marche ferme dans cette carriere qui me paroît etre extrêmement bien traitée ici. (Le latin aussi m'occupe et je com<sup>m</sup>ence à epeller Horace qui m'enchant. Je n'au<sup>r</sup>ois jamais cru qu'un Romain put avoir tant de vrai tact et de gout, il faut que cet hom<sup>m</sup>e se soit nourri des Grecs.)

L'aimable De Luc doit s'être expliqué plus fortement que je ne le croyois de son caractere sur Buffon, car le Prince m'en fait ses plaintes aussi. Et je comprends son malaise car vouloir foudroier Buffon s'est ruiner de fond en

comble tous que le Prince a de systeme cosmologique et d'histoire naturelle dans la tete. La caisse qu'il envoie à Mr. de Furstenberg qui me charge toujours de vous faire ses assurances d'amitie, contient | un assortiment complet pour les operation relatifs à l'air fixe.

Adieu mon cher Socrate, mes yeux quoique mieux souffrent encore d'un long exercice. En attendant je suis votre conseil en les baignant d'eau de rose. Je fais des vœux pour votre santé phisique et morale et vous prie de ne point oublier Διοτιμη. Mes enfans vous presentent leurs hommages. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



*Lettre IV.102 – Diotime, 17 novembre 1779 = Kp 25 / 16.4*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 79-82*

Munster, ce 17 nov. 1779

Cessez, mon cher Socrate, de mettre votre tete à la torture pour traiter l'affaire en question sur un ton qui n'est pas le vrai, vous avez fait une faute qui a entraîné toutes les autres. Vous vous etes précipté en prenant un engagement que vous ne pouviez remplir mais que vous vites alors trop dans l'éloignement pour songer qu'il s'agiroit un jour de le remplir. Ce moment arrivé cependant vous n'avez pas eu le courage d'avouer une bonne foi que vous vous etiez trompé, ce defaut de courage à nécessité la suite de detours qu'il a fallu pour éviter une explication nette, il m'a jetté dans l'abime où nous avons vecus trop longtemps, mais enfin puisqu'il falloit un jour en sortir. Felicitéz vous d'avoir affaire à une amie assez juste pour faire pencher la balance du total du coté de vos bonnes qualités et n'abusez plus de ces dispositions.

Je vous ai rendu à votre liberté et j'ai repris la mienne. Tout detour est donc désormais superflu et seroit par conséquent inexcusable. Assez et trop longtems j'ai assujettis mon sort, désormais je pretens le gouverner seule. | Assez et trop longtems j'ai sacrifié mon tems, mes facultés, et mon bonheur, à nos tristes jeux. Désormais je pretens les employer plus noblement, me livrer au travail et à des devoirs sérieux avec une tete libre, et rayer de l'amitié tous ce qui ne favoriseroit pas ce but, tous ce qui ne rend pas reciproquement plus heureux et mellieur et je ne peux plus m'en fier qu'a moi seule du soin de modifier mon sort sur ce but. Ce dessein est si fermement pêsé et resolu qu'il n'est aucun effort humain capable de m'en détourner d'un seul pas et quelque precieux que ne cessera de me paroître votre commerce. Je me verrois forcé pour notre bien commun de le rendre moins frequent. Si vous persistiez à vouloir le fonder sur une ilusion dissipée, entierement dissipée, cette lettre ci, mon cher Socrate, est la derniere absolument où je repondrai sur cette article, eussiez vous la foiblesse de vous servir encore de reproches ou d'imputations adroites pour chercher à exiter la partie irascible de mon caractere qui s'est calmée par une longue et triste mais utile experiance et surtout par la lumiere douloureuse mais salulaire qui a brillée à mes yeux. | Le seul effet que vous obtiendriez de ces inutiles efforts, c'est que des lettres dans ce gout resteroient doresnavant sans reponse aucune, au lieu que si vous voulez mettre enfin de coté tout detour, et rayer ce sujet de notre comerce. Notre corespondance pourra continuer sur tout autre sujet, et m'être precieuse encore.

La tirade philosophique qui termine votre lettre contient de grandes verités, il est certain qu'il semble qu'une providance m'ait conduite ou, et au point où j'en suis et je ne meconnoitrez pas ces faveurs. Mardi prochain vous aurez mes remarques sur le Simon quelque lettre qui puisse m'arriver entre deux de votre part. Mais du moment où vous aurez reçu celleci je ne reponds plus à aucune lettre qui contiendrait des choses relatifs à notre affaire à moins que contre toute apparance vous ne vous determiniez à un aveu, que je n'exige cependant pas.

J'exige seulement dans le cas contraire un silence et un oubli qui doit vous être plus facile qu'à moi qui m'y engage cependant au reste. Vous me verrez aussi fidèle à remplir | tous ce que je me propose dans cette lettre que je l'ai toujours été à tous ce à quoi je me suis engagé. J'y ai réfléchi murement, de sens froid et longtemps. Ainsi tentez de m'en détourner, ce sera arrêter désormais ma plume tout court!

Adieu mon cher Socrate, songez que je puis être encore pour vous tous ce que je fus avant nos engagements civils, mais vous savez à quelles conditions. Si notre liaison est nécessaire à votre bonheur ne repoussez pas les seuls moyens que je vous offre pour la rendre durable et utile à tout deux. Regardons comme nuls les 3 dernières années de notre commerce, et dans notre liberté réciproque elle puisera tous les charmes dont elle est susceptible. Toute autre voie nous est fermée, et je ne puis en entendre parler. J'ose caver pour Lysis qu'il pensera comme moi. S'il me dedit d'un seul mot, je l'aurai mal connu, et je me corrigerai d'une erreur et d'une confiance qui n'est pas honteuse pour celui qui {put l'avoir} mais je ne le crains pas.



***Lettre IV.103 – Diotime, 18 novembre 1779 = Kp 25 / 16.5***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 84-88.*

Münster, ce 18 9bre 79

Mon cher Socrate, votre lettre est un peu menaçante, et pour vous avouer ma faiblesse j'en fus presque choqué dans le premier moment, et je me proposai sûrement de ne rien répondre à quelqu'un qui sembloit le glaive à la main vouloir tracer exactement la mesure de la chose du monde qui souffre le moins ces sortes de prescriptions. Mais en la relisant c.à.d. en me rafraichissant, j'ai pensé qu'il valoit mieux encore vous prouver que quoique vous disiez avoir relu

plusieurs fois ma lettre, vous ne l'avez pas lu une seule fois de sens froid, sans quoi vous l'auriez compris et vous seriez épargné ces menaces. Car en vous assurant qu'après avoir repris chacun notre liberté civile, je vous offrois mon amitié telle qu'elle étoit avant nos engagements, c.à.d. avant que vous vous fusiez engagé à tout quitter pour me-suivre à Torneo ce qui vouloit proprement dire à X. Je vous offrois plus que vous ne m'en demandez vous meme. Si en me demandant mon amitié telle qu'elle étoit, vous entendez telle qu'elle étoit depuis que le plan qui devoit realiser vos engagements a été à sa maturité. Car je n'ai pas besoin de | vous remettre devant les yeux les cruelles atteintes que ces 2 dernieres années ont du donner à sa forme au moins. Atteintes qui auroient infailliblement ruiné le fond meme, d'une liaison moins robuste, et qui tous (je parle de celles des 2 dernieres annees) avoient pour source les chaines civiles dont nous l'avions imprudenment accablé, puisque dans l'incertitude la plus cruelle je n'ai cessé de sentir que ces chaines vous pèsoient, et que vous n'avez cessé de sentir leur poid, que vous ne pouviez reculer avec honneur et sans risque de vous brouiller avec une personne à qui l'amitié et l'habitude vous attachoit. Voila mon cher Socrate la sensation reciproque qui a modifié pendant ces malheureux tems chaque minute presque de notre existence. Voila l'aveu que je vous demandois (qui entr'autre vous choque mal à propos) puisque vous me le faites vous meme sous une autre forme, plus bas, en m'avouant 1° qu'en vous engageant vous l'aviez regardé dans le lointain, que l'achette vous effraya et enfin que l'idée de notre façon d'être à nous trois auprès d'un petit village etc. vous fit une peine horrible. |

Il faudroit, mon cher Socrate, que mon ame eut été de l'espece la plus grossiere pour que ces aveux manifestés, dans toute votre conduite avant que votre main les eut tracée jusqu'à la veille pour ainsi dire de l'exécution de notre plan, ne m'eussent pas servis de refus, quand meme votre bouche au lieu de ne rien articuler de décisif qui fut de duré au moins comme elle l'a fait, eu prononcé 100 fois par jour que vous etiez pret à me suivre, car assurément vous ne me l'avez

jamais dit qu'après des scenes violentes à propos comme l'enfant baise la verge qui vient de le fouetter. Et j'avoue que depuis que j'ai vu Lavigny sous ce point de vu, il m'a fait horreur plus qu'à vous. Je repette donc qu'en vous offrant mon amitié telle qu'elle étoit avant nos engagemens plus près et pour ainsi dire forcés, je vous offre, tous ce que j'ai jamais senti de moins sujet à aucun changement possible et de plus solide pour vous comme tous ce que je crois le plus heureux pour vous, après avoir murement pèse vos circonstances et nos caracteres reciproques, je vous offre tous ce qui en un mot est en mon pouvoir. Degagé des chaines qui | la blesserent, j'ai {vue} dans cette liberté le seul moyen et le vrai comencement d'une maniere de nous aimer digne de nous et je vous ai parlé vrai comme je l'ai fait dans tous les cas. Le congé que vous ne comprenez pas encore il n'est pas tenu à moi que vous le comprissiez car je vous ai dit et je vous l'ai écrit avec la meme verité. Jugez combien ma situation vis à vis de vous a été affreuse ces dernieres années puisque sentant nos liens {votes} au fond de mon ame, j'éprouve avec une espece d'horreur que le moment de notre separation c'est à dire le moment qui m'isole – est un bien pour moi. Voila mon cher Socrate, ce que je vous écrivis si vous voulez relire mes 1ers lettres. Après votre depart vous le trouverez, et vous verrez que dans tous les cas je fus vrai dans mes sentimens comme dans leur expression. C'est là mon plus grand merite peutetre, à mes yeux au moins. Et voila pourquoi j'osai, j'ose encore vous conjurer de me rendre toujours la pareille, non que je vous aie jamais soupçonné d'être faux. |

Mais, d'après votre propre aveu j'ai pu penser qu'un peu de mechanisme, c'est à dire une habitude de trop donner à une imagination riche joint à une certaine écorce artificielle que vous vous etes donné, oit quelque fois à votre commerce le plus grand charme de l'intimité, qui est de pouvoir toujours prendre reciproquement à la lettre ce qu'on se dit l'un à l'autre, sans avoir besoin de deviner, de commenter, de se modifier etc. etc. etc., d'aimer en un mot uniment sans considerer si une telle maniere est plus ou moins belle qu'une telle

autre, et sans jamais rien se proposer. Le systeme d'un tres grand home est que l'ami ne doit rien à l'ami pour un sentiment involontaire, et que se bien dire cela en amitié comme en amour, est le seul moyen de n'y jamais rien meler de factice, c.à.d. de faire durer toujours une liaison d'une maniere inalterable. J'adopte ce systeme, mon cher Socrate, et je vous jure qu'en sentant que je ne vous dois rien je vous donne mille fois plus que je ne pourrois vous donner si je croyois vous devoir. | Choisissez donc vous meme, mais si c'est de mon amitié libre que vous faites choix plutot que de ma reconnoissance, dites vous bien qu'elle est et sera libre, qu'elle n'admet aucune prescription par cequ'elle est et sera toujours vraie, parceque ce n'est et ne peut etre une equation algebraïque, que dans le cas ou on se fait d'aimer un art, parcequ'il s'agit enfin de se faire aimer plus ou moins, plutot que de prescrire le degré auquel on veut l'etre.

Jupiter lui-même peut bien en tenant sa foudre suspendu sur nos tete nous faire prononcer le plus beau le plus grand des serments, mais si Jupiter ne depose son foudre pour se rendre aimable il ne peut forcer nos cœurs à ratifier ce qu'a prononcé la bouche. Mon cher Socrate, je vous ai montré le fond de mon ame. J'espere que c'est vous repondre au gré de vos desirs. Prononcez actuellement si c'est *Διωτιμη* reconnoissante parcequ'elle vous doit ou *Διωτιμη* votre amie parceque telles sont ses dispositions que vous voulez que je me signe désormais, mais surtout finissons pour toujours toutes ces petites chipoteries qui font pitié. Le tems est trop precieux pour l'employer ainsi. Venez revoir Munster, nous en dirons plus dans un quart d'heure que nous n'ecririons sur 20 pages.

Mr. de Furstenberg me charge de le rappeler à votre souvenir ainsi que le professeur Geritz et mes enfans. |

[Couvert] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

*Lettre IV.104 – Diotime, 25 novembre [1779] = Kp 27 / I,7*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 89-91.*

Munster, ce 25 9bre

Je viens de recevoir votre lettre en date du 22,<sup>36</sup> mon cher Socrate. Elle est en partie si savante que je n'y comprends rien et en partie si injurieuse qu'elle frappe à côté du bût. Cependant je ne vous en demande pas le commentaire parceque j'ai resolu (comme vous le savez) de rayer entre nous ce genre de correspondance (se peut il que le coeur de Socrate soit tellement changé ou que je m'y sois trompé au point qu'il se puisse que sans egard à la situation où il m'a réduit, il se plaise à redoubler de loin comme de près les coups qui flettrirent mon ame. Qu'ai-je fait pour cela que de tout sacrifier jusqu'au dernier moment à un idéal de bonheur qui l'avoit pour objet, de tout souffrir de lui et de m'exiler enfin dans l'espoir de l'obtenir ou de lui faciliter les moyens de le decider à son gré, et lorsqu'enfin il me force à renoncer à toutes mes esperances. Qu'ai-je fait que de m'efforcer à sauver du naufrage ce qui pouvoit s'en sauver des sentimens et un comerce encore précieux pour moi, s'il est ce qu'il peut etre). Enfin je suis lasse de souffrire sous le nom de l'amitie, si la haine doit etre le prix de ma constance. J'aime mieux qu'elle se montre à decouvert.

Vous m'avez écrit vous meme que la lettre d'aujourd'hui devoit etre la derniere d'une corespondance empoisonnée ou | le premier d'un commerce plus digne de vous, je vous exhorte à remplir cette resolution, mon cher Socrate, pour moi je jure que je m'y tiens, et en conséquence j'attendrai votre reponse à celleci, pour reprendre la plume ou l'abandonner à jamais. Si c'est à ce dernier parti que vous me condamnéz, recevez ici l'assurance que les voeux secrets de mon ame vous accompagneront sans cesse, et que mon coeur d'accord avec ma bouche, ne cessera de benir Socrate. De maniere ou d'autre je condamne tous ce que le passé

---

36 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.64, 22 novembre 1779.



{eut} de penible, à l'oubli le plus profond, que ne puis-je oublier de meme un prestige trop flatteur.

Mon cher Socrate, je suis sure que si vous relisiez votre lettre vous seriez vous meme surpris de l'avoir écrit. Car en supposant meme que vous {puissiez} vous faire un jeu d'y contrevenir si directement aux resolutions que vos dernieres lettres anoncoient sur un ton si decisif, en supposant que je sois faite pour tout souffrire et que vous ayez mis de coté toute autre consideration et sentiment, pour vous livrer avec une sorte d'acharnement à cette miserable espece de persecuter plus digne de deux femlettes que de nous. Ce que je ne puis parvenir à supposer, c'est que vous puissiez de sens froid mettre sur le papier les raisonnemens qui se trouvent | dans cette lettre. Voila ce que me fait craindre et esperer, qu'agité de quelque passion en l'écrivant, vous n'aviez pas la conscience de ce que vous écriviez. Je me dis enfin tous ce que je puis pour ne pas voir la triste lumière qui s'efforce à me luire, pour retenir un fantome qui veut m'échapper.

Adieu mon cher Socrate, jusqu'à jeudi prochain. Ce jour decidera pour moi sous quel nom je dois vous invoquer.

Oublions toutes les miseres passéz et soyons sincerement et uniment amis, ou soyez ce que vous etes à decouvert et je promets que jamais aucun reproche ne vous troublera desormais de ma part.

Je suis extremement pressé ayant reçu un surcroit d'affaires par un enfant que Mr. Oldecop vient de m'envoyer, et qui vient d'arriver.

Ainsi vous excuserez cet horrible griffonage. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

*Lettre IV.105 – Diotime, 24 décembre 1779 = Kp 25 / 16.6*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 97-98.*

Munster, ce 24 dec. 1779

Nous venons de recevoir encore une nouvelle caisse remplie de feux d'artifices et quoique l'adresse est de la main du Suisse du Prince, je suppose qu'elle nous vient de vous, mon cher Socrate, et vous en fais les remerciemens de mes enfans. Je vous en dois pour moi en particulier pour le Simpson. Le professeur Zumkley a donné comission pour ce livre dans une vente qui va encore se faire à Leyde sur ceque je lui ai comuniqué tous le cas que vous en faites et ce que vous dites de son utilité.

J'ai encore plusieurs livres à vous appartenir, mon cher Socrate. Si vous en avez besoin, ayez la bonté de me le dire et je vous les renverrai incessamment. Si non j'attendrai une occation pour ne pas vous faire payer des fraix inutiles. Il y en a dailleurs plusieurs dans mes caisses en Suisse et pour ceux la il faudra attendre que j'aie touchée terre ferme de l'une ou l'autre maniere. |

Je vous prie de remercier l'aimable professeur des lumieres qu'il a bien voulu me donner et dont j'avois besoin pour eclaircir mes idées relativement à une assertion de Locke que je suis occupé à lire de Front avec Leibnitz pour me familiariser avec la philosophie allemande qui se fonde en partie sur ces deux auteurs,<sup>37</sup> mais qui si je ne me trompe fort, verra avec le temps un tout autre lustre au legislateur de Munster.

Je me rejouïs infiniment de l'etablissement du jeune Camper, parceque je suis sure que cette affaire otera au pere une epine qui l'inquietoit. Dites lui je vous prie que Hoffman en soupant chez moi hier, declara qu'il n'avoit point rencontré d'homme de son etat du genie de Mr. Camper, que Mr. de Furstenberg confirma

---

37 MTBG, p. 62.

cette decision et que nous bumes à sa santé et à la votre. Voici un petit | mot de remerciement de la part de mon Mitri qui a bien jouï de vos bontés.

Si vous voyez Mr. de Larrey ayez la bonté de m'excuser de ce que je ne lui reponds pas encore. Je souffre extremement depuis 15 jours de douleurs sur la tete et vers le diaphragme ce qui augmente beaucoup par les attitudes genés auxquels les occupations necessitent Mr. Hoffmann et Mr. de Furstenberg qui eut ce mal il y a 2 ans ont décidés que cetoit un humeur hemeroïdal et me font prendre pour 6 semaines le souffre, ce que je vous prie de ne pas dire au Prince attendu qu'il est contre le souffre et veut absolument que je prenne je ne scais quel beurre de cacao. Mais si sous main vous vouliez demander à Camper son avis sur le souffre je vous en serois bien obligé, car ce mal qui nait de l'hypocondrie et qui l'engendre à son tour ne convient guere à mon metier. |

N.B. J'ai eu deux fois un accident fort singulier dans ces 15 jours. Tout à coup je sens vers les reins interieurs une douleur comme si j'allois accoucher, la sueur froide me couvre, ma george se resserre et je me trouve mal pendant 5 à 6 minutes jusqu'à ce que cela cesse petit à petit.

Je vous demande pardon, mon cher Socrate, de cet ennuyeux detail qui me paroît necessaire pour eclairer l'avis de Camper.

Adieu mon cher Socrate, que le puissant moteur de l'univers vous guide et vous protege et que votre bon genie vous rappelle Diotime telle qu'elle est.

P.S. Oserai-je vous prier de m'eclaircir ce que vous voulez dire par – m'etre tiré de la en personne d'esprit et puis si c'est tout de bon que vous m'exhortez à ne pas devenir vicieuse.

*Lettre IV.106 – Diotime, sans date [... décembre 1779] = Kp 27 / II,18*

Mon cher Socrate! Votre lettre me cause cette inquietude mêlée de peine et de plaisir, mais non d'esperance come l'étois la votre; du moins elle n'y joue aucun role ce courier ci. Car avec le plus vif desir d'y repondre cathégoriquement, le tems me manque absolument et c'est cet obstacle en contradiction avec mes desirs qui fait naître l'inquietude. Le Prince 1° ne quitte pas ma chambre, 2 je suis avec cela occupé d'un grand combat pour l'organe moral contre notre Heros et toute sa secte. La lutte se fait la plume à la main, et jamais je ne suis seul. Jugez si je suis occupé, d'abord de la chose, puis de m'isoler au milieu des distractions, assez pour faire en moi meme les recherches pures necessaires à mon objet. Cependant j'ai fait plus de la moitié du chemin. Quand il sera entierement parcouru vous en verrez les resultats, et du moins vous jugerez que mes facultés n'étoient pas dans le desordre où vous les supposiez. Croyez mon cher Socrate, que si la machine morale de *Διωτιμη* étoit faite pour devenir | jamais harmonieuse, le Heros qui l'inspire n'y nuira pas. Mais où étiez vous, mon ami, lorsque vous me recomandiez de ne faire lire sa lettre à personne au monde. Est ce mon habitude de faire lire à d'autres, sans votre ordre exprès, des lettres à vous adressé. A qui d'ailleurs l'aurois-je eu l'envie de la faire lire. Est ce à l'auteur lui meme ou à un de ses professeurs, au Prince, voila tous ce que je vois; et enfin qu'y voyez vous d'assez important pour faire naître tant de précaution? Mon cher Socrate, je crains que vos vastes connoissances et votre vie dissipé ne vous aient fait oublier *Διωτιμη* et dans ce cas j'invoque contre vous Socrate, Platon et la Venus Uranie. Je serois un peu jalouse de l'angelique Perenon,<sup>38</sup> si vous n'aviez eu la précaution de me laisser la divinité. Ce qui me donne assez de force pour vous prier de ne pas abandonner cet eleve (si vous | l'entreprenez) aussi cruellement que vous avez abandonné *Χίων*. Sa lettre est touchante et meme assez piquante; c'est plutot par les signes que par les idées qu'il y peche.

---

38 = Madame Perrenot

Vous verrez par la lettre ci incluse qu'il m'écrit, que je n'ai pas à me faire le reproche de l'avoir abandonné come vous. Car je lui ai donné l'année passé un conseil qui n'a été, j'en suis persuadé, infructueux que parcequ'il ne l'a pas suivi à la lettre, c'est de présenter directement, sans canal, à l'Imperatrice elle meme une peinture abregé mais forte de son etat. Repetez lui ce conseil, je crois que joint au Sophile et à L'Aristée cela fera un total avantageux à son sort. Le Prince se chargera de votre paquet et pourra vous donner aussi le détail de ses chagrins.

J'ai une lettre de Stosch<sup>39</sup> sur la reponse de la quelle je voudrais bien vous consulter. Il me demande des conseils sur le moyen de corriger une imagination lascive gatée en Italie, dont il me fait une vive peinture comme | nuisible à ses resolutions et plans futures. En verité c'est un homme au fond très estimable. C'est grand damage que les circonstances ont été contraire à son developpement.

Vous me ferez plaisir, mon cher Socrate, si vous voulez m'envoyer quelque jour ce livre latin dont vous m'avez parlé come d'une espece de memoire locale très avantageuse pour trouver les epoques, les contemporains, les evenemens etc. relatives à l'histoire ancienne. Et comme je commence à entendre assez de Latin pour comprendre un tel livre, je vous aurois une grande obligation de me le procurer. Vous avez quelque fois des moments où l'on ne diroit pas que Διωτιμη vous apprit tous ce que vous savez sur l'amitié. Tels sont ceux ou vous vous occupez d'une exactitude qui va jusqu'à la {maniere} du soin de liquider, regler, ordonner les affaires pecuniaires.

Entre nous, tel est le soin de m'envoier les billets de loterie et les excuses deja. |




---

39 Heinrich Wilhelm von Stosch (1723-1782); cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.13, sans date, et lettres 2.69, 20 décembre, et 2.70, 23 décembre 1779.

*Lettre IV.107 – Diotime, 28 décembre 1779 = Kp 25 / 16.7*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 98-100.*

Munster, ce 28 dec. 1779

Nous avons des inondations aussi, mon cher Socrate, mais elles sont assez honêtes pour respecter les courriers d'Hollande, et vos lettres me parviennent a quelques heures près presque aussi regulierement qu'à l'ordinaire. Je suis charmé d'apprendre que vous vous repandiez dans le monde, armé de la philosophie socratique. Cette comunication multipliera ses fruits s'il plait à Dieu et ces fruits vous rendront plus ardent au travail encore. J'attens avec impatience la fin du Simon. Je suis peu surprise de l'heterodoxie de De Luc relativement aux anges. Comment voulez vous qu'il se fasse une idee de ce qui plane. Le dieu de la chenille disiez vous un jour seroit probablement une grosse chenille, à l'aplication. Le fameux Cambul disoit en lisant le livre de De Luc sur les barometres. Il y a quelques verites dans ce livre, mais il est certain que dans | un volume qui auroit le 12ieme d'épaisseur on mettroit avec aisance 24 fois autant d'idées qu'il y en a dans tout ce gros volume. Je me souviens que dans mon enfance j'aurois preferé 40 duttes de cuivre à 20 ducats. Je crois que le Barometre, comme vous le baptisé, m'a volé ce gout et qu'il le transporte sur tous les objets. Ainsi soit-il pourvu que vous me dispensiez de lire ses 5 volumes.

Je lis avec grand plaisir l'extrait de Camper que vous avez eu la complaisance de m'envoyer. Et je vous le renverrai au 1er jour. Si La Haye perd le Comte Obdam elle perdra le seul veritable homme d'esprit qui roule de ma connaissance dans le grand monde, et je plains beaucoup la pauvre Rosette, je vous plains un peu aussi du silence de votre aimable Comte, mais quand on est si aimable et si elegant | il est tout naturel qu'on ne puisse repondre à tous les empressés. C'est un pèsant fardeau d'avoir un gros merite.

J'ignore quels conseils vous avez donné à Stosch, mon cher Socrate, il ne m'en parle pas mais dans ses lettres il me paroît content et tranquille autant que ses maux de tête le lui permettent mais il en souffre beaucoup. (Mr de Furstenberg me charge de vous dire milles belles choses et de vous remercier de votre souvenir. Toutes ses entreprises anciennes et nouvelles succèdent à merveille.)

Mes enfans vous baisent les mains. Adieu mon cher Socrate, desenhuméz vous, portez vous bien, amusez vous, travaillez accompagné de Minerve et du génie de Socrate, soyez heureux en un mot, vous aurez toujours les vœux ardants de Diotime. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye  
fco Wesel



#### *Lettre IV.108 – Diotime, 20 mars 1780*

*La lettre originale a été perdue; publiée dans: MTBG, p. 62-63. –  
Deutsche Übersetzung in: BTG I, p. 9-11.*

Le 20 de mars 1780

Je crois fermement, mon cher Socrate, que si d'un côté le siècle de Gotz de Berlichingen à la main de fer (personnage comme vous sauvez par l'histoire tellement réel que nous l'avons représenté dans ses propres mémoires fort curieux et intéressants à lire, précisément tel que Goethe l'en a tiré) vous étoit bien présent à l'esprit et si de l'autre vous entendiez parfaitement la langue, vous ne mettriez certainement pas Goethe presque au dessous de Diderot dans la simplicité et l'intelligibilité de l'expression, et seulement à côté pour la connoissance du cœur humain. La différence qui peut encore occasionner cette idée, c'est que peut être le cœur humain observé à Paris est un abstrait encore bien plus superficiel qu'observé là, où Goethe l'a observé. Il peut en résulter, que se qui a été peint chez Diderot, se trouve sûrement partout, mais que tout ce qui | se retrouve partout, n'a pas été peint par Diderot, mais bien par Goethe: car pour être à même de voir se manifester ce qui est partout, il faut, ce me

semble, et être à même de voir l'objet de l'observation sous toutes sortes de circonstances — et avoir des yeux qui transpercent plus d'une surface — et je suis convaincu que l'un et l'autre avantage est du côté de Goethe. Pour ce qui est de l'Iphigénie, je serai charmé que vous l'ayez lu, vous verrez tout au moins en comparant l'immense distance de ton de ces deux pièces, la robusticité et l'étendue du génie de l'auteur, pour moi je vous avoue, que je ne connois aucun génie poétique moderne comparable à Goethe, si ce n'est peut être Shakespere, pour Lopes de Vega, ne sachant pas l'Espagnol, je ne puis le juger.

Pour votre Duc de Gotha, je suis fâché du tems que vous perdez avec lui; ne protégea t'il pas Spartacus, il ne sera jamais qu'un Prince tout au plus, qui se sauverait de la corde, c'est-à-dire, un homme très médiocre. Peut être l'autre Duc vaut-il mieux, je le crois véritablement et je l'en aime, puisque je vois de pins en plus qu'un Prince, qui est seulement un peu homme, vaut 10.000 pour cent. Ils sont tout entachés du péché original de l'égoïsme au centuple des autres hommes, et je doute s'il y en ait un seul, qui sent qu'être aimé et respecté est une faveur du ciel, non une rente héréditaire.



*Lettre IV.109 – Diotime, sans date [25? mars 1780] = Kp 27 / II,11*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 82-84.*

Il est certain, mon cher Socrate, que je vous dis l'exacte verité en vous assurant que je n'ai pas le tems de vous ecrire plus longuement que je le fais, mais il ne l'est pas moins qu'en eussai-je le tems. Je n'oserois le faire à présent, car par un sort assez singulier je ne puis sortir des lieux les plus comun sans m'exposer à etre mal entendu de vous, ce que je ne veux en verité éviter que pour ne pas accroitre l'état de malaise dans lequel vous me semblez vous trouver. Car enfin par rapport à moi le mal d'être meconnu ou mal entendu me paroît chaque jour moins grand, parceque chaque jour j'apprens mieux à priser le bien lorsqu'il m'arrive, et à ne voir le qu'on appelle souvent assez improprement le mal, que comme une corection salutaire qui sert à nous pousser un peu plus fortement du coté où est le seul vrai bien inaltérable. Voila un longue morale pour un sujet court, | mais puisqu'elle etoit au bout de ma plume pourquoi la retenir? Je voulois vous dire seulement que ce n'étoit rien moins que tout de bon que je



vous reprochois vos infidélités. Le Prince en m'apprenant que vous vous amusiez, étant presque tous les soirs chez Me Pernon,<sup>40</sup> ne pouvoit, je vous le jure, me donner de vous une nouvelle qui me fut plus agréable, et je suis très fâché que vous soyez dans le cas de la contredire. D'ailleurs, je ne conçois pas, que vous puissiez me faire d'infidélités, dont je me plains, car si vous avez trouvé mieux, ce qui étoit très aisé, vous avez raison. Et si votre attachement ne tenoit qu'à de certains rapports et convenances momentanés, je ne me plaindrai pas non plus de ce {qu'il} a cessé avec elles. Enfin si vous avez toujours pour moi les sentimens dont vous m'assurez, je jouirai comme d'une chose à la quelle j'attacherai toujours un grand prix.

Fiamingo<sup>41</sup> ne m'a fait | que beaucoup de bien et de plaisir pendant tous cet hiver, d'autant plus que les jouissances des beaux arts, que j'aime toujours davantage, me manquent un peu ici. Je n'ai donc qu'une seule raison possible pour vous le renvoyer, mais cette raison me semble assez raisonnable, c'est qu'il vous appartient et que j'en ai joui tous le tems pour le quel vous aviez eu la complaisance de me le prêter.

Vous me demandez quand je vous souffrirai à Munster? Mon cher Socrate, depuis 6 mois vous ne me parlez que d'empêchemens. Ce que je puis vous répondre, ce que je desire toujours également de vous voir, si vous ne vous sentez plus aucun empêchement et que le voyage de Munster est pour vous un voyage de plaisir, une rose sans aucune épine. Quand aux bains que Hoffman me conseille, je crois vous avoir déjà écrit que ce | sont ceux de Geismar auxquels Mr. de Furstenberg et Mr. Hoffman ont coutume de se rendre tous les ans.

Pour moi je crois Mr. de Furstenberg mieux à sa place ici à Munster qu'il ne l'eût été sur aucun throne de l'Europe. Pour faire le bien partout ailleurs je crois qu'il auroit rencontré ou trop à défaire ou trop d'étendu à gouverner. Il falloit les

---

40 = Perrenot

41 = François Duquesnoy (1597-1643), sculpteur flamand-italien, surnommé Il Fiammingo; cf. *Ma toute chère Diotime*, lettres 3.25, 23 mars, et 3.26, 27 mars 1780.

Munsterois avec toutes leurs circonstances pour qu'il en resulta le plus grand bien, mais je me flatte que ces heureux resultats, bien loin de se borner à ce coin de l'Europe, s'étendront après nous, au moins sur l'Allmagne entiere.

Ce que je repons à mes enfans relativement aux ceremonies d'ici, seroit trop long à vous detailler ici en gros; je leur dis l'exacte verité c.à.d. quelle se font en memoire d'un chef de religion dont on fait grand cas et qui fut fort persécuté de son vivant, etc. Que ce chef s'appelle J<sup>esu</sup> Christ, ses disciples chretien. Que ceux la sont subdivisés en differants societés, societés apelées Catholiques, Lutherien etc. Que je suis de la 1ere societé. Mais je m'enforce deja ici dans des details dont je n'ai pas le tems de sortir, que vous pouvez deviner ou que je vous dirai dans d'autres moments. Le Prince est parti ce matin. Adieu mon cher Socrate, je vous baise les mains.



*Lettre IV.110 – Diotime, sans date [fin de mars 1780] = Kp 27 / II,14*

Mais il faut avouer<sup>42</sup> que le Prince ne vous a pas mal payé, puisqu'il declare sans detour que le mellieure passage du livre de Mr. De Luc sont ceux qui sont copié du Sophile. De ce Sophile que nous lui fimes avaler ci devant à Nithuys par ruses et par violances tour à tour, comme une medecine salutare mais amere.

Enfin, Epictete dit fort sagement, lorsqu'apres quelqu'absence, tu, rentre chez toi, attends toi toujours à quelque grands changemens. Il y en a pourtant tels auxquels on ne s'attend point, quelque prevoyant qu'on soit, tel est par exemple celui qui paroît s'être fait dans le cerveau du pauvre De Luc. Je ne puis revenir

---

<sup>42</sup> On peut supposer que cette lettre est une réponse à: *Ma toute chère Diotime*, lettre 3.26, 26-27 mars 1780.

des sottises et follies enormes dont son Pentateuque<sup>43</sup> paroît fourmiller. En verité | je voudrois moins que jamais etre à la place de sa Reine.<sup>44</sup>

Adieu mon cher Socrate, que Dieu vous protege et vous inspire.

J'espere que Nithuys aura produit quelque chose.

A propos de Nithuys: je me rappelle les vaches et tous ce qui s'en suit et de la à votre boeure, il n'y a qu'un pas. Il est excellent ce boeure. Nous en mangeons apres 6 mois d'abstinence avec grande plaisir et reconnoissance de vos bontés. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye  
Franco Wesel



***Lettre IV.111 – Diotime, sans date [... avril 1780] = Kp 27 / III,30***

[...] | parmi lesquels aucun n'est en corespondance avec lui. Attendez, je me rapelle d'avoir vu cet hiver par un malentendu un neveu de Mr. Monster. J'avois justement les susnommé et Mr. de Furstenberg à diner. On annonce Mr. de Munster de La Haye. Je crus ne pouvoir me dispenser de le recevoir. Tout à coup entre un petit maitre très fade, très parfumé etc. C'etoit un sien neveu du meme nom établi dans ce paijs ci mais qui ne vient guere à Munster que pour les assemblées des Etats ou occations indispensables parcequ'il y est connu pour | un grand fat et (qu'entre nous) Mr de Furstenberg lui a appris à vivre il y a 5 ou

43 *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, 5 vol. (La Haye 1778-1780).

44 La reine d'Angleterre – voyez L. Brummel, *Frans Hemsterhuis, een filosofenleven* (Haarlem 1925) p. 55.

6 ans ici d'une maniere qui lui a oté l'envie de briller sur ce théâtre. C'est le meme qui a ce proces avec la famille de Gronsfeld etant marié à la soeur de la dame d'honneur et l'ayant abandonné avec son enfant. Enfin Mr de Furstenberg rit beaucoup de la meprise et vous jugez combien ce fat devoit avoir l'air {deplaisant} dans la societé que je vous nommé là. Il soutint cependant la | gageure et nous resta sur les bras pres de 2 heures jusqu'à ce que Mr de Furstenberg impatienté se mit à faire tout haut de l'algebre pour le chasser. Cela reussit à nous divertir tous. Mon premier soin fut comme vous pouvez croire de le consigner à ma porte au cas qu'il revint, de sorte que je ne l'ai pas revu depuis ce tems. Mais j'ai scu qu'il etoit reparti peu de jours après. Voilà mon cher Socrate, tous ce que je scais vous dire pour satisfaire votre curiosité et ce n'est pas grand chose, puisque cette corespondance que le Comandeur a probablement n'est pas proprement à Munster. |

Vous me dites que vous allez modifier un congé.<sup>45</sup> Mais il y a si longtems que vous le dites que je n'y crois plus. Faites donc, mon cher Socrate, ce qui vous amusera le mieux à cet egard. Mais ce dont je dois vous avertir, c'est que passé ce mois ci et le mois de may, je serai de maniere ou d'autre très aparament absente de Munster, c'est à dire plus eloigné que ma ferme que je ne compte pas pour une absence, et à la quelle je ne retournerai cependant pas non plus de si tot. Ma santé est si parfaitement retablie que je ne vous en souhaite pas | un mellieure. Il est certain que j'avois besoin d'un relachement d'attention. J'avois un peu abusé cet hiver de la permission de se tendre l'esprit. Non pour chasser des idées desagreables, car il y a deja assez longtems que je n'ai plus rien à chasser de semblable, mais d'un coté par la passion que j'ai d'apprendre et de l'autre par celle qu'on avoit de m'enseigner.

Je vous supplie, mon cher Socrate, de ne pas perdre de vue de me procurer Apolonius et Pappus sur les mathématiques. | Vous m'obligerez singulierement

---

45 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 3.28, mars 1780.

comme aussi pour mes livres grecs, mais Appolonius et Pappus en latin ou en quelqu'autre langue s'il vous plait.<sup>46</sup>

Si vous venez à Munster, je vous prie de m'apporter une petite provision de plumes et de papier. Je me sers toujours encore du votre, cependant il tire à sa fin.

Si je disois que je ne serai pas bien aise de causer avec vous nez à nez je dirois un gros mensonge, sautant | plus que je crois que nous sommes devenus sages tout deux. Si cela n'avoit l'air un peu impertinent je vous dirois que je reponds de moi.

Adieu mon cher Socrate, le Grand Homme vous salue. Il travail comme cent et pour des milliers. Il compose au milieu de tous cela ses psychologies des morales des catechisme etc. Il se rejouit aussi de vous voir, si vous en faites autant pour nous, venez, si non, restez dans votre grenouillere. Mimi a eu les Steinpoken mais sans la moindre incomodité.

Avouez que voila une lettre qui peut en valoir trois. Souvenez vous en lorsque je serai forcé au laconisme.



*Lettre IV.112 – Diotime, sans date [... avril?] 1780? = Kp 27 / I,2*

1780

Mon cher Socrate, malgré toute ma bonne volonté je ne puis vous dire le nom du lieu qui m'a beatifié mais je scais que je lui ai l'obligation d'avoir remonté ma tête qui en avoit besoin. L'acier a fait et fera le reste. Vous me faites beaucoup de plaisir en m'apprenant que vous vous preparez à un nouvel accouchement.

---

46 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 3.32, 13 avril 1780.

Je voudrais qu'au phisique comme au moral cela ne fut permis qu'aux hommes d'une trempe excellente. Il y auroit moins de cachochime et de pedants dans le monde. Je compte aller passer les derniers jours de ce mois à la campagne encore pour etre ici et vous y attendre de pied ferme tout le mois de may. Ayez la bonté de me dire la dessus quelque chose de dicisif, soit que vous ayez serieusement | le projet de venir à Munster ou non. Il n'en est pas de ceci comme des projets pour la vie, vous ne risquez rien de me donner la satisfaction de me les dire. Et vous me mettez à l'aise pour arranger mille petits plans pour cet été, qu'il depend de moi de modifier, pourvu que je sache d'avance à quoi je suis destiné. Ainsi j'attens de votre bonté une reponse decidée à celle ci, parceque c'est sur cette reponse que je reglerai mes propres reponses à differantes propositions qui me sont faites pour le courant de la belle saison. Mr. de Furstenberg vous fait<sup>47</sup> ses amitez. Il est certain qu'il a presque fait de moi un etre important à mes propres yeux en me donnant la sensation d'être quelque chose à son sort. C'est un emploi bien doux et bien beau que d'adoucir le sort d'un etre qui travaille sans cesse et non infructueusement au bonheur de milles | et milles ames, mais ce bonheur de reflexion n'est qu'un bonheur froid et inanimé en comparaison de celui qui resulte du comerce intime et (pardonnez moi un terme incongru n'ayant pas d'autre expression à la main) de la cojouissance de tant de perfections. Il y a un an que je ne revois pas meme parvenir jusqu'à cette premiere espece de bonheur et {pour} lui. Il y a longtems qu'il avoit cessée de rever qu'un liaison dans ce genre fut autre chose qu'un fantome de son imagination impossible à realiser dans ce monde. Il vous nomme souvent avec reconnoissance indépendamment de l'admiration naturelle qu'il porte à votre genie.

---

47 Deutsche Übersetzung in: *BTG* II, p. 104-105.

Adieu mon cher Socrate, puissiez vous vous retablir entièrement à Niethuys ou venir retrouver votre santé parmi nous. Mimi et Mitri vous offre leur hommages. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



### *Lettre IV.113 – Diotime, sans date*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 102-104.*

Freitag Morgen, 6 Uhr. [1780?]

Ihr Brief, mein lieber Sokrates, schien mir sehr kurz, in der That, die Ursache war wahrlich nicht die Leerheit an Ideen. Der Prinz ist Dienstag Abend angekommen, ich befand mich eben auf einem Spaziergange mit dem großen sokratischen Manne Fürstenberg, der bei mir zu Mittag gegessen hatte; gegen 9 Uhr Abends zurückkehrend, fanden wir ihn. Fürstenberg blieb eine halbe Stunde. Der Prinz war sehr zufrieden mit meinem Hause, wo er indeß damit angefangen hatte, alle Fenster zu schließen wegen der zu reichlich eindringenden Luft; aber was er am meisten zu begehren schien, war sich niederzulegen, um so mehr, da ich Fürstenberg gebeten hatte, ihn zu einem Examen bei den Capuzinern einzuladen, welches am andern Morgen um 8 Uhr stattfinden sollte, als eins der hervorstechendsten Phänomene dieser Stadt. Dieses geschah, und obwohl man that, als ob man nur wenig wisse (denn die | Physik selbst, welche Herr von Fürstenberg die Gefälligkeit hatte am meisten zu behandeln, ist hier durchaus auf Mechanik oder Geometrie begründet). Das Schauspiel von 6 verschiedenen Mönchsorden, welche in der Eigenschaft als Pairs fast eben so gut wie Herr von Zumkley von den Capuzinern fragten, that seine Wirkung, und Herr von Fürstenberg, zuvor aufmerksam gemacht, indem er von Politik und Physik sprach und ergötzliche Geschichten erzählte und häufig den Feldzug bei Münster auf's Tapet brachte, den der Prinz mitgemacht hatte, that ebenfalls seine Wirkung. Man gab zu, daß es ein Mann von großem Verdienst sei; er aß gestern und vorgestern zu Mittag und Abend bei uns. Obwohl die Unterhaltung, die ihren Stoff von Thaten und Erzählungen nahm, ihm nicht so natürlich schien, als die, welche aus eigenen Ideen schöpft; wie ich aus der geringeren Lebhaftigkeit und den

kleinen Intervallen des Schweigens, welche er dabei eintreten ließ, schließe, so zieht er sich doch aus derselben meisterhaft heraus, so daß er, einige Momente abgerechnet, mir als ein äußerst liebenswürdiger Weltmann erscheint. Der Besuch, den Sie mir versprochen haben, macht mir großes Vergnügen ... Wenn ich bescheiden wäre, würde ich fürchten, daß ein Mann solcher Art sich bei mir langweilen würde; aber ich habe immer gefunden, daß Leute von Geist nachsichtiger sind, als andere. Es ist also nur die Furcht, Argwohn bei Denen zu erregen, bei denen es nicht so viel bedarf, um einen solchen zu haben, welche mich auf das Vergnügen verzichten läßt, das man mir in Beziehung auf Sie gestatten würde. Ich will Ihnen noch sagen, daß diese Idee mir nicht gekommen sein würde, wenn sie mir nicht von Jemandem eingegeben wäre, der | Sie sehr liebt, und der weiser ist, als ich ... Der Prinz hat noch nicht bestimmt, wie lange er uns seine Anwesenheit zu schenken gedenkt. Im Grunde ist dieses bloße Güte, denn er hat mir nicht das Ansehn, sich auf's Beste zu ergötzen. Herr von Fürstenberg ist ein Mann von großem Verdienste, der Prinz aber behagt sich doch nicht so sehr bei ihm, wie bei tausend Anderen.



*Lettre IV.114 – Diotime, 25 juillet [1780] = Kp 27 / III,23*

Munster, le 15 julliet

Nouvel epanchement relativement à nos rapports

Comme j'ai ecrit toutes les nouvelles au marchand de vin et au Prince avec priere de vous en comuniquer ce qui peut vous interesser, je n'ai le tems de rien ajouter si ce n'est que les bains froids me fortifient, et que je vous prie en grace de m'envoyer le plutot possible la montre d'or dont vous me parlez<sup>48</sup> bien empaquetté par le chariot de poste en me marquant ce que je vous devrois de surplu après que vous vous serez defait de ma belle montre.

J'ai prié le Prince de m'envoyer Me Vogt dans un autre moment puisqu'elle ne peut venir sans St. et qu'en général dans les tems inquiets que nous allons avoir, j'aime mieux n'avoir personne.

Adieu mon cher Socrate, Dieu vous benisse et vous conserve.

---

48 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 3.54, 20 juillet 1780.



P.S. Vous dites qu'il faut faire usage ici de ce que vos seigneurs et maitres nous envoient, mais vous jugez bien que cela va sans dire que nous ne restons pas bras croisé. C'est chez vous qu'on l'est resté trop longtemps. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



*Lettre IV.115 – Diotime, 2 août [1781] = Kp 27 / II,12*

Jeudi 2 d'aout à 10 heures du soir

Depuis une demie heure seulement je suis de retour du bois d'Althoff où j'ai jouï du singulier plaisir de vous lire. Jugez si j'y ai éprouvée des sensations heureuses.

La lettre meme de Camper, toute heterogene que son ame s'y montre, si desagréablement de les ames rares qui, comme la votres, peuvent seuls exiter en moi des sensations si celestes, n'a pu meler le moindre grain de notre terre grossiere au nectar pure, que j'ai avallé à long trait à Altdorff.

Il est vrai que j'avois deja lu l'équivalent de cette lettre mais un peu plus forte hier matin, car il m'ecrit sans façon que ma singuliere conduite et retraite, que tout le public trouve si singuliere, et sur lesquels il raisonne de maniere à lui faire de la peine, fait souffrir son estime pour moi. Vous m'avouerez qu'il ne pouvoit guere vous rien dire de plus. |

Soit, mais je vous avouerai en meme tems que je n'ai pu m'empêcher de m'en amuser en qualité de tableau parfait d'un homme passionné (quoique j'ignore parfaitement ce qui a pu exiter en lui cette forte passion contre moi). Il me fait tous les raisonnemens qu'il vous fait sur les machoires et les cheveux plats des

Munsterois etc. etc. J'ai revé de mon mieux pour deviner ce qui dans ma lettre a pu lui faire une peine selon lui irréparable, et je donneroie beaucoup (par pure curiosité) pour qu'il vous l'a montra, car je vous jure sur l'amitié, que je n'étois pas plus fâché contre lui en lui écrivant lors de mon départ de La Haye, que je ne le suis dans ce moment ci contre vous. Au contraire, je ne lui écrivis que parceque je lus dans une lettre qu'il écrivit au Prince qu'il étoit un peu surpris que je quittai La Haye pour aller à Munster sans lui en rien marquer. | Touché alors de ce reproche d'amitié, du moins je le pris ainsi, je lui écrivis (accablé comme vous le savez d'affaires) fort à la hate, et par consequent fort en gros, que j'allai à Munster pour des raisons relatifs à mes enfans; et lui disai en meme tems, car il m'avoit écrit que je n'avois qu'à laisser l'orpheline avec de l'argent (mais sans determiner qu'elle somme) à La Haye et qu'après avoir corespondé là dessus à Bruxelles, il en aurois soin si j'avois quelqu'un pour l'accompagner. Je lui disais donc en meme tems qu'ayant trouvé un moyen plus prompt de me defaire de l'orpheline avant mon départ, je le remerciai de sa bonté etc.

Voila encore une fois aux mots près, que je ne puis, à cause de la hate ou j'étois en les écrivant, me rappeler le contenu ou le sens veritable et unique de ma lettre. Pour ce qui est d'avoir preferé de me deffaire de l'orpheline | avant mon depart, vous qui connoissez mes circonstance, devez trouver cela fort naturel. Primo, Camper n'ayant nullement determiné la somme qu'il falloit que je laisse et ayant parlé, lorsqu'il étoit la derniere fois à La Haye, de l'établissement à Bruxelles come coutant aux environs de 100 ducats. Vous comprenez que sur mon depart et avec 660 pour vivre par mois, je ne pouvois me passer de cette somme, sans compter l'incertitude et l'embrarras de trouver quelqu'un qui (moi absente) accompagna l'orpheline à Bruxelles.

Je lui ai écrit, il est vrai en abregé, tout simplement que je le remerciai et que j'avois trouvé mon affaire, parcequ'il m'étoit impossible d'écrire plus en detail. Mais pouvois-je le supposer assez petit pour se piquer, et si fort encore pour un

sujet semblable, que cela put l'engager à écrire des lettres comme celles qu'il nous écrit coup sur coup. |



*Lettre IV.116 – Diotime, 25 novembre 1783 = Kp 25 / 18*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 111-120.*

Angelmode, le 25 9bre 1783

J'ai oublié de répondre dernièrement à votre dernière question, mon cher S. La Psyché, comment pourroit elle me déplaire puisque j'ai choisie moi même cette emblème comme celle de toutes que j'aime le mieux. Seroit-ce l'exécution dont vous parlez? Je ne connois point les arts du tems d'Apulée, mais je trouve l'exécution du sachet très agréable. Si j'avois une critique à faire, ce seroit peut-être sur l'emplacement de la devise. J'aimerois mieux qu'elle encadra le papillon, mais j'ai tant de respect pour vos lumières de l'Antiquité, je vous y crois tellement adepte que je crois sans autre examen que c'est de la rite et costume qu'il faut suivre sans peine d'être taxé d'avoir une ame moderne.

Mon cher S., je vous demande mille pardon si chaque fois que vous m'exhortiez si serieusement à me livrer aux Arts, je m'imagine que vous parlez à la Διοτιμνη des Elisées qui n'avoit pas 3 enfans à mener et tous leurs livres d'études à composer. Les moments où mes | meaux sont capables de me faire interrompre cette manivel qui doit toujours aller, sont ou d'une nature à ne pouvoir servir à aucun autre usage ou très courte, car quelque hébété qu'ils me rendent quelquefois, lorsque je vous dis que je ne puis penser, il me reste toujours assez à faire et je travaille de mémoire lorsque mon ame se met en retraite. Vous savez vous même,<sup>49</sup> que je me suis volontairement arraché à la musique qui m'aimoit

---

<sup>49</sup> MTBG, p. 64.

un peu et dont j'étois et dont je serois encore passionnée si je me le permettois de l'être. Mais outre qu'elle me surprenoit souvent des heures que j'aurois du, dans l'immense quantité de besoins que j'ai encore pour moi et mes enfans, donner à ces besoins, elle enerva trop l'ame, l'a mit dans un etat de passivité et de receptibilité très nuisible à la fermeté, à l'égalité et au silence, dans l'absence de tous ce qui s'appelle ton passionné, qualités cependant qui doivent caracteriser un educateur de la perfection duquel je suis encore bien loin. Je vois Argos de mes deux yeux! |

Voila ma reponse une fois pour tout, mon cher S. Ainsi ne faites plus auprès de moi le demon tentateur. C'est me donner à moi le role de Tantale qu'en verité je n'ai pas merité.

J'adresse par le chariot de poste 2 livres almands à Mr le Fiscal pour Mde son epouse, les mellieurs que je connoisse relativement au but qu'on s'en propose, pourvu qu'elle soit assez maitresse de la langue pour les bien comprendre ou qu'elle les lise avec Mr son époux si celui ci la possede bien. Je voudrois pour bien des raisons etre dans le cas de faire sa lectrice dans cette occation. Elle me paroît si interessante Madame Van der Hope que ce seroit pour moi une vraie jouissance de remplir les lacunes que je trouve dans ces livres ou de lui servir de truchmann [= truchement] pour les termes psychologiques dont il est permis et naturel d'ignorer le vrai sens dans une langue qui nous est etrangere. |

Quand aux 2 principes de Mr Van der Hope {à} qui considere tant pour les hommes en general que pour les enfans en particulier l'attention la plus scrupuleuse sur les motifs les plus câchés de nos actions et l'application comme les 2 points les plus essentiels, je suis assurément et entierement de son avis. J'observerai seulement qu'il y a deux manières scrupuleuses de s'observer soi meme que pour l'excellence de la volonté à la verité sont egaleement meritoires, mais à beaucoup pres egaleement efficientes pour les suites, 1° supposons que je ne sache la psychologie que grosso modo comme les gens du monde meme instruits d'ailleurs ont coutume de la savoir, c.à.d. je scais que j'ai une ame

immatérielle, que je veux que je pense et que j'ai une imagination et une mémoire sans m'être occupé du détail de mes facultés, de leur rapports et influence reciproques et sur mon bonheur. Muni de ces observations superficielles je me propose cette scrupuleuse recherche des motifs de mes actions, résolue de me corriger peu à peu de mes défauts. |

Je me reveille le lendemain rempli de ce projet. Voila ma fem<sup>me</sup> de chambre qui entre, elle heurte en passant ma cheminée, contre un pagode, le casse et je lui donne un soufflet. Penetré de regrets et me rappelant mon projet je m'observe et le moment d'après je la rapelle, lui trouve que le motif le plus prochain de ma mauvaise action est cet attachement à la bagatelle, aux ornemens etc. Dans le moment j'y porte le remede à mon gré le plus sur. Je rappelle ma fem<sup>me</sup> de chambre, lui demande mille pardons, lui fais présent de la robe que j'aime le mieux, la traite avec milles egards et attentions surnatureles et sur le champ j'envoie toutes mes garnitures de cheminée à un de mes amis pour eloigner de moi des objets qui pourroient ou me rappeler ou m'exiter à quelque action ou mouvement pareil et, je crois avoir fait merveille, ma fem<sup>me</sup> de chambre qui est fine se voyant si bien payé pour avoir reçu un soufflet et combien je m'humilie à ses yeux dans ma severité non pas outrée mais mal raisonnée vis à vis de moi meme, commence à devenir insolente. Lorsque je la lui reproche, elle me repond que je dois bien avoir senti moi meme quels torts | j'ai eu vis à vis d'elle puisque je lui en ai demandé si humblement pardon. Furieuse d'un reproche que je regarde comme atroce puisque je me figure que cette pauvre creature doit sentir aussi vivement que moi meme combien j'agissois noblement en m'humiliant devant elle pour me punir de ma faute, je la chasse sur le champ lui refusant malgré ses d'ailleurs longs et fidel services un attestat. Je la deshonne et là rend malheureuse.

En examinant ensuite de sens rassis le motif caché le plus prochain de cet excès, je trouve que c'est mon cœur qui s'est endurcie dans le grand monde et qui y a gagné trop d'égoïsme. Je me propose bien de corriger ce défaut et voila

qu'on m'annonce une pauvre fille. Enchanté de trouver toute de suite une occasion de corriger mon cœur, je la fais entrer, j'écoute avec compassion le récit de ses malheurs, elle a l'air si honnête, elle est d'une famille noble, elle a une mère et une sœur au logis, malade et ni de quoi la nourrir ni de quoi payer le médecin. Je monte tout de suite | et sans autre considération avec elle dans ma voiture. Je vais voir cette mère et cette sœur moi-même pour les consoler et adoucir encore la dureté qu'il y a à recevoir des secours étrangers. Je leur laisse 50 ducats et m'en vais bien contente de mon cœur. Le lendemain une famille honnête qui m'est connue s'adresse à moi. 50 ducat la sauverait de l'ignominie. Mais j'avois donné la veille tout ce que j'avois et pour comble de douleur j'apprens que c'est à des aventuriers dont la maison est vouée à de mauvais usages et que toute la ville parle de la visite qu'on m'y a vu faire. Désespéré de cet affront je reconnais d'abord m'examinant que le motif prochain de ma faute est une précipitation à me fier à une physionomie agréable et pour m'en corriger je me propose la prudence la plus consommée. Mais comme dans mon ignorance psychologique je n'ai aucune base pour en fixer les bornes, je deviens d'une méfiance outrée et à force de rechercher prudemment si un malheureux mérite mon secours ou non, le temps où il pouvoit en faire usage est ordinairement passé! |

Enfin il est inutile de mener plus loin ma supposition. Il est clair assez que par cette étude perpétuelle des motifs les plus prochains (la psychologie seule étant en état de me faire connaître les causes plus éloignées et véritablement sources de mes erreurs), je ne sors d'une erreur que pour retomber dans une autre. Toujours mécontente de moi-même avec la meilleure volonté du monde, je me dégoûte enfin d'une correction que je crois impossible sans secours et je vais consulter un philosophe après lui avoir raconté toute mon histoire. Apprenez-moi dit-il la géométrie! De l'algèbre! c'est du secours contre mes défauts que je vous demande lui dis-je surpris et indignée et vous vous moquez de moi.

Point du tout répète-t-il, je vous parle très sérieusement. Pour mes raisons vous ne les comprendrez pas dans une heure. Il me faudroit au moins quelques

semaines pour vous les faire comprendre, mais si en attendant vous voulez me croire, | il vous donnera des secours contre vos erreurs continuelles les plus pressents. Moi je vais au logis. Toujours ettonnée et un peu incredule, j'essaye cependant de m'appliquer à ces sciences et au bout de quelques tems je m'apperçois sans pouvoir en concevoir la raison que je fais moins de sottises. Mon philosophe à qui je raconte mes succes et mes doutes comence pour lors à me donner peu à peu des lumieres sur moi meme c.à.d. à tourner mon attention sur les facultés de mon ame, leur rapports entr'eux et leur influence sur mes actions et mon bonheur. Et depuis lors je vois tous les jours mieux la sources des sottises que j'ai conté comme aussi la raison qui le faudroit à me conseiller la geometrie. Il est clair que la source éloignée mais comune des sottises dont j'ai parlé etoit dans mon imagination riche en tableaux et rapports sentis | tandis que mon education m'avoit absolument depourvu de raisonnement sur cause et effet et consequence etc. De cette conscience, bewust seyn, ou de cette faculté qui nous rend conscientes de nos actions pensées et discours, de sorte que chaque premiere impression trouvant mon ame nue depourvue de cette egide de Minerve s'emparoit de mon imagination et comme cella seule etoit developpée et gouvernoit toutes mes autres facultés de toute mon ame, et que par consequent le premier remede que mon philosophe m'avoit donné en attendant n'avoit fait quelqu'effet qu'en captivant necessairement mon attention et developpant par le un peu ce bewust seyn si important pour le quel les François n'ont point crée de terme et qui soit dit en passant leur manque en realité (sauf exception) plus qu'à toute autre nation, à mesure donc que j'acquiers des nouvelles lumieres sur mes faucultés, leur rapport, influence, modification etc., je recherche avec plus de succes non plus les motifs prochains de chaque | deffaut partiel ce qui comme je crois l'avoir montré est assez inutile ou plutot infructueux. Mais sa racine plus profonde dans l'ame, source de milles autres deffauts qui ne paroissent fort differants dans leur surface que parce qu'ils s'exercent sur differants objets et sous differantes circonstances. Et je finis enfin par me convaincre que tout effort vers

une amelioration solide doit tendre à mettre de l'équilibre entre notre volonté, notre imagination, notre sensibilité, notre raison etc. etc. et que c'est l'étude continuelle de la psychologie du moi qui me fournit les moyens à employer pour cet effet. Je suppose que nous serons parfaitement d'accord avec Mr Van der Hope que c'est cette dernière espèce de recherche des motifs de nos actions qui importe le plus véritablement à l'homme et à l'enfant. Et il me semble que pour l'y mener peu à peu il faut commencer le plus jeune possible à lui donner du bewust seyn, ne pas souffrir qu'il parle et agisse en l'air sans être conscient de ce qu'il | dit et fait actuellement. Qu'ensuite dans un âge un peu plus avancé il faudroit l'occuper surtout autre chose de psychologie mais non comme d'une science sèche qui nous enseigne registralement et dogmatiquement l'histoire de nos facultés comme elle l'est dans tous les livres que je connois jusqu'ici. Car la 1<sup>ere</sup> conviction de l'enfant pour lui faire aimer cette science doit être que psychologie est la science du bonheur comme il est vrai, quoique jusqu'ici on n'ait pas songé à la traiter sous ce point de vue. Et c'est justement ce qui m'occupe. Je travaille à ne faire qu'un corps de science, de religion naturelle, morale et psychologie. Le tout sous la rubrique de science du bonheur. La forme que j'ai pris pour mettre le plan à la portée de chacun et pouvoir lui donner au moins les agréments que je suis susceptible d'y mettre, c'est celle du Dialogue dont les interlocuteurs sont 2 frères. L'un, l'aîné, maître d'un grand bien fut élevé comme un héritier de sorte qu'à force de laisser dormir ses | facultés il est devenu inactif, ses dispositions naturelles et son cœur est très bon. Son frère cadet, sans bien et élevé comme un homme qui un jour devra parvenir par son mérite est toute activité. Le bonheur dont il jouit dans une suite d'occupations utiles à lui et aux autres hommes excite enfin les desirs de l'autre qui est toujours malheureux à force d'ennui. Et c'est dans cette situation que commence leurs entretiens. J'en suis actuellement au second, et ils ont un grand succès chez mes enfans et quelques autres jeunes gens. Ce qui me rend la continuation de cet ouvrage qui cependant me fatigue beaucoup, extrêmement intéressant, ainsi que tous les moments que



je puis dérober pour y travailler. Voilà, mon cher Socrate, un motif d'indulgence de plus pour vous de ce que mes lettres sont souvent si courtes. Mr de Furstenberg vous dira qu'il est absolument nécessaire que cet ouvrage existe pour mes enfans puisqu'il n'en existe | aucun absolument qui puisse en tenir lieu. Tout est dogmatique dans ce genre, et toujours ces 3 sciences sont traités séparément quoiqu'une par leur nature.

Un des deux petits livres que j'envoie à Mde Van der Hope est à la verité très incomplet mais tous ce qui y est un sujet de l'education sont tellement mes principes que Mr de Furstenberg il y a 2 ans apres l'avoir lu me dit, si je n'en connoissois l'auteur je croirois que c'est vous qui l'avez fait. Ce n'est peut etre en realité pas en dire du bien mais cependant il m'est je crois fort pardonnable à moi de le croire, car enfin je serois la plus indigne des maratres si je me chargeois d'elever 3 enfans selon des principes que je croirois mauvais. Ainsi je dis que je les crois les mellieurs sans craindre que vous me taxiez de vanité. Le second contient non pas toute la psychologie mais une partie de la psychologie | très importante dans l'education, c.à.d. sur l'avantage de connoitre intuitivement. Il y entre quelqu'exemples mathematiques mais du reste il est facile à comprendre. Si cependant l'allmand arretoit par ci par là, il n'y auroit qu'à m'indiquer les pages. Comme je connois ces livres par cœur je me ferois un plaisir de donner la traduction des passages qui paroistroit obscurs. Car je suis persuadé qu'ils feront du bien si on les lit.

Adieu mon cher Socrate, n'envoyez pas ma lettre à Mr. Van der Hope mais si vous voulez lui en lire quelque chose, lisez lui ce que je pense des 2 manieres dont on peut rechercher les motifs de ses actions pour savoir si nous sommes d'accord. Et ce que j'ai dit des 2 livres que j'envoie. Le reste n'est qu'un verbiage fait pour l'indulgent Socrate. |

P.S. Je vous supplie de faire en sorte que si Mr et Mde Van der Hope ne comprenne pas quelques mots ou tournures de phrases dans ces

livres, ils vous en demandent l'explication et si vous ne les comprenez pas par votre esprit prophétique, indiquez les moi. J'en enverrai la traduction, car s'ils doivent être utiles, il est essentiel 1° qu'ils soient compris en entier sans lacune, et 2° qu'on ne l'adresse pas au marchand de vin ou à quelqu'un qui seroit aussi peu psychologue que lui et qui en donneroit une fausse explication. |



*Lettre IV.117 – Diotime, 15 juillet 1784 = BN 1155 / 29-30*

Le 15 de juillet 1784

Mon cher Socrate, je viens de recevoir votre n° 54 bien charmé d'y voir que vous soyez plus content de ma tête que moi.

Voici mon cher Socrate, une lettre que je vous communique absolument entre-nous. Pour vous engager à me renvoyer les deux dernières lettres que je vous ai écrit relativement à la petite Van der Hope en ayant absolument besoin pour me remettre le fil des idées que j'avois là-dessus dans le temps que je m'en occupois et voir si je puis répondre quelque chose de raisonnable à ce qu'on me demande, peut-être même pourriez-vous me fournir quelques observations ultérieures sur l'enfant et son rapport à sa mère pour servir de matière à mes réflexions et recherches qui ne sont pas aisées à faire lorsqu'on a si peu de données.

Mon cher Socrate, il faut que je vous dise que j'ai toujours fait un grand cas de mes rêves 1° pour connaître bien des choses sur la nature et les modifications de l'âme en général, et 2° de la mienne, de mes penchants, vices, facultés ou vertus en particulier. L'attention libre alors de toute impression et maîtrise externe voit plus clairement ce qui se passe dans l'interne et mille affections et penchants de notre âme modifiés, mêlés etc. etc. par l'action perpétuelle des choses qui entrent par nos yeux, oreilles etc. etc. pendant le jour qui les

rendent meconnoissables, p.e. et qu'ils echappent aux efforts les plus soutenus de l'attentions, paroissent pures et simples aux yeux de l'ame pendant le repos de la nuit. Je puis dire avec verité au moins que j'ai fait mille fois plus de progrès dans la connoissance du moi pendant le someil que pendant mes veilles, et j'ai eu entr'autre 7 reves dans ma vie que je ne cederois pas chacun pour 10.000 ecus de rente et plus. Je crois vous en avoir conté deux à Nithuys, l'un pendant que je m'occupois tant de la Grece ou je sentis mon ame deriere mon corps et sentoît distinctement le frisson de la peur dans le corps à l'approche d'un poignard qui devoit mettre fin à ma vie de la part d'un tiran d'Athenes et un ravissement voluptueux mele du plus vif desir dans elle meme | c.à.d. dans mon ame. Ceci vous suffira peutetre pour vous rappeler tout le reve qui étoit fort beau, une autre que je fis aussi à Nithuys et que je crois vous avoir conté, non moins extraordinaire, fut que feu Dentan m'accusa d'une horrible perfidie (je ne me rappelle plus en quoi elle consistoit), je sentis dans ma conscience avec la plus parfaite conviction mon innocence. Il me montra un instrument, mais Grand Dieu, coment vous depeindre cet instrument, puisque je ne le vis pas avec les yeux du corps. Quoiqu'il en soit, cet instrument me donna la conviction non moins parfaite que dans lui j'avois commis cette perfidie. Quoique dans moi je ne l'eusse pas commis, ce reve m'attrista puisque je n'ai jamais bien pu le comprendre. Cependant il m'a fait faire bien des reflexions. Je n'ai fait encore deux fort extraordinaires depuis que je ne vous ai vu que faute de tems et | de mots je n'ai pu vous comuniquer par ecrit, quoique je l'eusse tenté de bouche si je vous avois vu. A force de circonlocution et de signes je me serois peut etre fait comprendre à vous.

Il y a 4 jours que je viens d'en faire un qui m'a uniquement occupé depuis ce tems, que ne puis-je vous le comuniquer par sensation. Car par des mots cela me paroît aussi peu possible que de faire {sentir} à quelqu'un l'idée du bleu sans lui en procurer la sensation. Mais peutetre avez vous eu une sensation pareille soit en vue ou eveillé. Je le soupconnerois meme par quelques expressions qui se

trouvent dans l'Aristée et d'autres de vos ouvrages. Ainsi je veux chercher à vous le peindre tant bien que mal. Vous savez au moins nager comme dit le Socrate grec.



*Lettre IV.118 – Diotime, sans date [... juillet 1784] = BN 1155 / 31-35*

Je me trouvois dans une situation ou pour satisfaire ma conscience, il me falloit prendre un parti qui me donneroit une apparence fort meprisable aux yeux du public et de toutes mes connoissances particulieres sans que je puisse les desabuser. Je le pris cependant ce parti mais avec une sentiment si douloureux et avec cette lutte interne que j'aurois apparament éveillée dans un cas pareil. J'étois toute absorbée dans la tristesse de ma situation, m'efforçant de me soutenir par la contemplation de mes motifs et mes rapports eternels, mais la marche lente de l'intellect ne souffrant pas que ces demonstrations longues qui impliquent tout l'ordre de l'Univers en tant que nous le connoissons puisse jamais faire tableau et agir sur l'ame comme des choses coexistantes avec nous et entr'elles. Elles me soutenoient à la verité jusqu'à la ferme dans ma resolution, mais toujours avec travail et souffrance et obligé de me repetter sans cesse mes motifs pour n'être pas tenté d'abandonner cette {vire} | j'en etois à ces {repetitions} lorsque tout à coup il m'arriva dans l'ame à peu près ce qui arrive au Corps lorsque le bas ventre ayant été longtems violemment crispé par des crampes qui ont absolument resseré le cerveaux et suspendus toutes les facultes de pensés. On prend un doze d'opium, on sent tout à coup tous les conduits des fluides qui etoient crispés se degager, s'elargir, cette sensation voluptueuse du corps s'étend à l'ame, la faculte de pensé revient et semble mille fois plus clair et plus riche que par le passé. Mais que dis-je, eussiez vous eprouvé cette sensation, coment pourroit elle peindre celle que je lui compare puisque – en moi du moins – elle

n'a aucun exemplaire dans ma composition éveillée et ne ressemble pas même à cela comme l'ombre au corps. J'éprouvai donc | comme s'il tomboit tout à coup des yeux de mon âme une croute épaisse, et j'eus alors de toutes ces démonstrations successive par les quelles mon intellect avoit passé de l'harmonie générale de mes rapports éternels avec Dieu. L'existant et le possible de la nullité de l'instant présent, de souffrance morale momentanées, qu'elle ne derive que de nos bornes qui ne souffrent pas que nous puissions sentir le passé, le présent et le futur comme un seul tout, ou le présent desagréable, ou qui ne l'est même qu'en qualité de présent qui a un passé et un futur, se noyeroit et ne seroit qu'un chaînon nécessaire et p.c. agréable dans l'immense mer de voluptés que nous appelons le tout. Tous cela, mon cher Socrate, que le tems ne me permet que d'indiquer et bien | d'autres idées qui étoit entrée dans ma contemplation successive (et p.c. peu efficiente comme sensation) auparavant se présente à mon âme comme une seule intuition. Grand Dieu, que ne puis je vous donner une idée de cette espèce de conviction et délicieuse sensation. Elle est précisément pour l'intensité – à l'âme – ce que les sensations simples du voir le soleil, de l'entendre du son d'une flute p.e. et dont si on lui proposoit ensuite de lui démontrer qu'elle a vu l'objet qu'elle nomme le soleil, qu'elle a entendu un objet tel que le son de la flute, elle riroit comme de la plus parfaite absurdité d'une telle proposition, tellement cette conviction vivante, intuitive, riche différoit des plus parfaites convictions où notre intellect est obligé de se trainer | successivement d'une proposition à l'autre pendant que les sensations qui sont les sujets de ces propositions disparaissent nécessairement dans le tems, soit toutes, soit en partie, et la démonstration s'affoiblit non seulement en général, parce que la succession empêche l'effet de l'ensemble, mais encore parce qu'elle rend les objets ou idées de ces objets toutes, ou en plus grandes parties symboliques. Enfin dans l'instant que j'eus cette (comment l'appellerai-je) cette grande vision, mon âme tourna de l'état le plus triste dans l'état le plus voluptueux. La même action qui m'avoit coûté un moment auparavant tant de lutttes et d'efforts {se} fit avec une

aisance telle que je ne pouvois plus me remettre, meme en idée dans cette etat et en comprendre la possibilité. | Seulement je fis en revant meme la reflexion combien tous ce que nous nommons vertu, effort, grandeur, tient uniquement au degré et à l'espece de notre conviction. Et je compris que des gens comme Socrate que nous voyons grands avec autant de facilité que nous voyons l'aigle planer doivent tirer cette facilité en plus grande partie de l'espece de leur convictions et demonstrations plus appprochantes de cette intuition que se manifesta à moi dans ce reve. Depuis ce moment j'ai été presque continuellement obsédé de cette aparition. Elle m'a fait faire des reflexions et m'a donné des vues nouvelles de plus d'une espece, une entr'autre que je ne veux et ne puis que vous indiquer pour | tourner vos yeux de ce coté. C'est que la quantité de choses qu'on est obligé d'apprendre c.a.d. d'idées qu'il faut recevoir d'ailleurs une de notre propre sens dans nos oreiles modernes pour n'être pas d'une crasse ignorum et qui p.c. s'associent plus ou moins avec chaque sensation, nuit beaucoup à leur intensité et nous eloigne d'autant plus de cet etat d'intuition des verités importantes qui devroient etre les mobiles de nos actions pour qu'elles fussent parfaites dans leur but, et harmonieuses par le choix des moyens. Chacune du petit nombre de ces verités s'amalgame avec tant de verites moins importantes, d'autres presqu'entierement etrangeres, d'autres qui par leur nature ne sont pas suceptibles d'intuitions n'étant que | des formules consequentes de consequences, d'autres enfin qui ne sont que des verites de profil – que semblable à une goutte de liqueur forte noyé dans cent autres liqueurs plus foibles et heterogenes. Son action sur l'ame ne se fait plus directement mais tout au plus par le moyen de l'intellect qui a retenu l'ombre du corps noyé.

Je ne puis relire ce fatras 1° parce que je n'en ai pas le tems, 2do parce que surement je ne pourrois me resoudre à vous l'envoyer si je le relisois. Je vous supplie de me dire si vous en avez compris quelque brin par ci par là, et ce que vous y avez compris. J'en suis extre- | mement curieuse. Je vous jure cependant que si je n'étois sure que la mine la plus brute et souvent pour votre tete la

meilleure etoffe j'auerois fait comme j'ai déjà du faire souvent, que dans l'impossibilité de pouvoir exprimer clairement certains sensations extraord. et certaines experiences et dans l'impossibilité de vous les donner meme obscurément sans etre excessivement longue comme auj. Je fus obligé de vous les taire tout à fait quoiqu'il en soit mes moments les plus doux sont encore à l'heure qu'il est ceux où je parviens à resaisir un ombre éloigné de la sensation de mon reve qui fait époque | pour moi assurément.

Adieu cher Socrate, vous m'avez effrayé en me menaçant de ne point m'envoyer de crayons. Dans une lettre precedente<sup>50</sup> vous m'avez marqué que Tornburi vous avoit engagé ceux qui étoient au Texel. J'en ai promis à tant de personnes qui les attendent au impatience. |

P.S. Renvoyez moi tout d'abord la lettre de la P<sup>r</sup>incesse.



***Lettre IV.119 – Diotime, 4 janvier 1787 = Kp 26 / 1***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 120-122.*

Angelmodde, le 4 de jan. 1787

Me trouvant il y a quelque jours à Munster pour un demi jour, mon cher Socrate, j'emportui selon vos ordres, Longin quoique je l'aie déjà lu ci devant. J'emportai en meme tems, par hazard Lucien qui étoit lu a coté de Longin et que j'avois lu aussi, et les petits momens qui ce sont presentéz depuis, toutes les fois que je voulois pour vous obeïr ouvrir Longin, je ne scais quel destin – me fit ouvrir Lucien, si bien que depuis ce tems j'ai bien lu {p...} par là dans le dernier, mais pas un mot dans {le} premier, et je vous avoue que le souvenir qui m'en

---

50 Cf. Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime*, lettres 5.50 (29 juin 1784) et 5.54 (13 juillet 1784).

reste me donne pour lui une repugnance qu'un ordre réitéré de votre part sera seul capable de vaincre, car je me rappelle qu'il m'a ennuié et peu instruit, ce qui est un peu rude lorsqu'on connoit un peu le prix du tems et qu'on est pauvre de ce coté. Ainsi songez y bien, voyez s'il ne seroit pas possible de m'adresser la suite de vos beaux discours sur le sublime sans m'imposer la penitence de lire Longin. J'aime mieux relire Homere 12 fois si pourtant il me faut lire la dessus autre chose que vos {...} | dont j'attens la suite avec beaucoup d'impatience. En feuilletant Lucien j'y ai trouvé deux fois le passage cité dans l'Alexis au sujet du tombeau de Jupiter en Crete, ce qui (si ce passage est pris dans Lucien et ne se trouve dans quelque autre poete plus ancien) me paroitrait faire un petit anachronisme. La traduction de l'Alexis est fait mais je ne l'ai pas reçu encore. Je viens d'envoyer un exemplaire corrigé de l'Alexis en françois aussi, à Jacobi à sa requisition, pour le faire imprimer dans l'original en meme tems que dans la traduction. Il croit qu'il vaut mieux faire imprimer à part l'Alexis et le Simon, je lui ai repondu que j'en demanderois votre avis, ainsi je vous prie de m'écrire votre reponse par la 1ere poste.

Je n'ai pas envoyé encore le Simon parcequ'il m'est venu en le relisant une reflexion que je veux vous comuniquer des que j'en aurai le tems, il me faut pour cela le tems et la disposition d'écrire une couple de pages pensées.

Pour la 1ere fois, mon cher Socrate, vous avez passé sous silence un evenement considerable | qui s'est passe la nuit du 3 au 4 dans les regions celestes. En verité je ne sçais comment expliquer ce silence, seroit-ce que vous inspirefait une longue absence de l'Olympe ou bien seroit-ce en haine de Diane qu'il concernoit quoiqu'il en soit cet evenement fut caché a nos yeux profanes par d'épais brouillards et ne se manifesta que par les tenebres qui s'accrurent et se dissiperent successive{ment} pendant près de 3 heures.

Je crois qu'en haine de cette meme Deesse vous mettez des obstacles aux progres de  $\Delta$  et de ses enfans dans la connoissance plus parfaite à ce qui la concerne, puisque vous continuez à me priver des moyens de la voir de plus près.



Le beau telescope qui se raccommode à Londres depuis 8 ans ne seroit il pas achevé encore?

Adieu, mon cherissime Socrate. Depuis 3 nuits je ne reve que des guenilles ce qui fait une grandissime différence pour mon existence pendant le jour, ainsi ne suis-je guere qu'une guenille depuis 3 jours, {esclave} d'un corps, qui me fait trop sentir son existence.

Post nubila phoebus. Adieu, je vous donne ma benediction et demande pour nous une benediction plus efficiente, avec ardeur.  
P.S. Dans ce moment je recois votre nro. 1, je {t'ouvre ma} lettre sur le point de son depart pour vous en donner avis. Le Grand Homme est de retour depuis longtems, tantot ici tantot en ville. On dit l'Electeur et {apres} l'assemble des Etats, il se porte bien et je vais entrer en ville bientot {...}.  
Dites moi donc de grace si le Corps vous a remis enfin les 6 guinées ou non. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.120 – Diotime, 12 janvier 1787 = Kp 26 / 5*

Angelmodde, le 12 de janv. 1787

Il est pres de 10 heures, mon cher Socrate, au moment ou je recois votre beau nro 3, et je n'ai pas eu le tems d'ecrire hier. En grande hate donc je vous dirai que ce que vous proposez sur le regime de Mitri est une experience deja comencée par moi depuis le mois d'octobre, imaginée deja il y a un an et comuniquée au Grand Homme, qui trouva l'idée bonne. Je suis toujours fier, mon cher S., lorsque

nos reflexions coincident si singulierement. Pour votre garçon au 3 facultés, j'aimerois autant qu'elles fussent zero tout 4. C'est comme vous dites l'art de former un esclave, et si je comptois cette activité pour quelque chose d'autre que monstre, je ne tiendrois qu'à moi d'être contente, mais j'aimerois cent fois mieux voir les 3 autres aneantis. |

Je n'ai pas confondue velleïeté et activité. Si mes expressions les confondent attribuez le à ma hate et comptez que lorsque j'écris au de là de 2 pages. C'est toujours on porte. Adieu et toutes mes benedictions, que le seul Dieu veuille realiser. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande



*Lettre IV.121 – Diotime, 16 janvier 1787 = Kp 26 / 6*

Angelmodde, le 16 de janv. 1787

Cher Socrate, en verité votre derniere lettre par l'extreme subtilité de sa taille, a nourrie mon indulgence jusqu'à l'indigestion, ainsi de grace ne lui donnez pas de sitot, une nourriture. Non qu'elle n'ait {l'...} assez robuste pour soutenir encore des centaines d'indigestions, mais parce que sa garde malade l'organe moral en souffre, et songez que c'est celleci surtout qu'il faut traiter en favorite si vous voulez etre bien en Cour. Pour moi, mon cher Socrate, qui ai arraché ce l'impitoyable poste faux le dernier jour de poste, plus de tems que probablement vous n'eussiez désiré en ne consultant que les directeurs de vos plaisir, il s'en venge aujourd'hui, je ne recus votre lettre qu'hier apres le diner. Le Grand Homme etoit ici pour 2 jours, et comme à cause des Etats assemblés, il ne nous arrive pas souvent d'être si longtems de suite ensemble, cela me prit encore les petits restes

de la journée d'hier tout entiere, dans la ferme esperance cependant de remplir le besoin de vous ecrire, ce matin un peu à mon aise, mais hélas | une forte menace de rhumatisme et sciatique m'obligea de prendre un fois une forte dose d'opium, ce qui m'attira telle ment les faveurs de Morphée que je ne pu sortir d'entre ses bras qu'au moment où je vous trace celleci, et le messenger pret à partir n'a que le tems qu'il lui faut pour arriver à la poste.

J'ai lu la lettre des Etats de Frise à ceux d'Hollande. Camper y a-t-il part? Rien ne devrait tant prouver l'amitié que les verités qu'on se dit, si cette conclusion est juste et que tous ce qu'ils se disent sont des verités, leur amitié est veritablement exemplaire et il faudra en conclure contre vous, mon cher S., que deux Etats ont un organe moral.

Le Grand Homme vous salue de milles beaux et bons saluts. Il se porte à merveille et moi aussi pour la saison, mais aussi quel bel hiver?

Adieu, je vous embrasse de tout mon name. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande  
fro Wesel



*Lettre IV.122 – Diotime, 19 janvier 1787 = Kp 26 / 7*

Angelmodde, le 19 de janv. 1787

Mon cher Socrate! Il part dans ce moment ci une occation pour Munster et je ne puis en avoir d'autre que lorsque votre lettre me sera apportée ce qui est souvent tard. Ainsi je ne veux pas l'attendre, et me reserve d'y repondre le jour de poste prochain. Les notes pour l'Alexis sont à Dusseldorff depuis 15e janv., mais je n'ai pas encore la traduction.

Je me flatte que ce n'est pas tout de bon que vous voulez vous faire elir dictateur.

Mon cher, au condition proposéz, ce n'est pas que je les trouve deraisonnable, mais j'ai si grand besoin encore de votre tête qu'il faut me pardonner si mon egoïsme surpasse encore l'amour que je pourrais avoir pour votre patrie, dont je ne sçais pas si toutes les tetes prises ensembles pourroient valoir celle qui m'est si chere. En verité la societé est un corps qui me cause de l'hypochondrie chaque fois que j'y jette les yeux, c'est pourquoi j'ai la gazette en une sorte d'horreur. Pourtant le | le jour que par vos ordres j'y lu la lettre des Etats de foire mes yeux se fixerent par hazard aussi sur l'article de la France, et ne voila-t-il pas que j'y lis. En propres termes, que le gouvernement françois merite de grands eloges pour avoir rehabilité aussitot qu'il eut decouvert son innocence, un colonel corse qu'on avoit fait fouetter, marquer et travailler 3 ans aux galeres innocement. Au lieu de dire que le gouvernement françois merite d'etre fouetté, marqué, et condamné aux galeres pour l'avoir fait souffrir cette ignominie à un innocent, et surtout pour ne pas, apres lui avoir demandé pardon à genoux, le combler (au moins pour sa justification quelconque du gouvernement) d'honneurs et de richesses lui et toute sa famille, en amendement d'une reparation impossible. De grace, mon cher Socrate, ne m'assignez plus de gazette a lire. Cela me donne de l'hypochondrie pour 15 jours. | Et puis ne soyez pas surpris si j'évite pour moi et les miens, partout ou je le puis les cloaques qu'on nome villes, à la campagne on voit des hommes sur les quels les traces de la societé paroissent peu et rarement; les inconvenians là ne sont que epines que la nature attacha par tout à la rose, et je me souviens de ce mot de David lorsqu'il choisit la perte: j'aime mieux tomber entre les mains de Dieu qu'entre celles des hommes.

Ma santé est meilleure qu'elle ne l'a été depuis bien des années en hiver. Je ne souffre que de mon bas ventre, surtout quand j'ai lu la gazette. Pour le traité sur le sublime, il est toujours sur ma table, j'étudie si je ne pourrais pas le prendre par infusion.

Dieu nous benisse, mon cher Socrate, et nous accomplisse le plutot que faire le pourra. En attendant gardez moi bien votre tete, je vous l'a reccomande. — Δ

*Lettre IV.123 – Diotime, 26 janvier 1787 = Kp 26 / 8**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 122-123.*

Angelmodde, le 26 jan. 1787

Mon tres cher Socrate! C'est bien malgré moi que j'ai manqué le jour de poste dernier ayant souffert d'une forte diharree qui à force de me faire courir me fit passer l'heure requise, je suis plus fâché encore de ne pouvoir me dedomager aujourd'hui en causant avec vous d'autant plus longtemps. Mais j'ai du écrire au Prince une lettre longue pour obeïr à ses ordres exprès. Cette lettre de 6 pages m'a pris plus de tems que si je vous en avois écrit douze, parceque pour ne dire ni trop ni trop peu, me transporter dans lui comme lecteur, et rester dans le vrai absolument, vous jugez qu'il faut interrompre souvent et reflechir, et abstraire plus profondement peutetre que s'il s'agissoit de quelque profonde recherche metaphysique.

Avant hier le 24 au soir entre 7 et 8 heure j'ai revu ici pour la 1ere fois | le meme phenomene, à tres peu pres que nous vimes ensemble une nuit à Niethuys, une Aurore boreale couleur de feu absolument mais d'une figure differante, le dernier etoit en forme de bande de la largeur a peu pres du Zodiaque, s'étendant de l'est à l'ouest, celui ci commence par des rayons absolument semblables (seulement moins eclatants) à ceux du soleil partant. Du sud est, vu nord ouest, ces rayons rougissoit peu à peu en comencent du coté de l'est cette rougeur, s'étendant devenoit toujours plus foncé jusqu'à ce que tous le rayon fut couleur de sang. Alors il disparoissoit en qualité de rayon se barbouillant en tache couleur de sang et aussitot naissoit de nouveaux rayons blanc à coté, c.à.d. plus vers l'ouest ceux ci rougissoit de rechef peu à peu à l'est, et le tout alloit ici come chez le precedant bien entendu que la grande tache rouge qui etoit resté du 1er se dissipoit à mesure que le nouveau rayon rougissoit. Et ce | phenomene successif dura plus d'une heure dans le meme ordre absolument, il ne manqua à

sa beauté que l'immense mer de vapeurs qui couvrait notre horizon à Niethuys et dans laquelle se réfléchissait si bien le phénomène céleste que nous mit dans une extase qui se renouvelle en moi chaque fois que j'y pense. Si le Prince aime ces choses lisez lui ceci.

Adieu cher Socrate, je vous embrasse, je vous bénis, et vous conjure de ne pas donner à déjeuner aux belles dames les jours de postes. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel



***Lettre IV.124 – Diotime, 29 janvier [1787] = Kp 27 / 8***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 123-126.*

Angelmodde, le 29 de janvier

Je suis fâché, mon cher Socrate, d'avoir à vous dire en conséquence d'une expérience consommée, que ce n'est probablement pas l'opium pris le soir qui peut avoir causé chez vous, la modification fâcheuse d'esprit à la quelle je n'oserais donner le nom, qu'il vous plait lui donner;<sup>51</sup> lorsqu'il s'agit d'en faire l'adjectif de votre tête sacrée, il est d'après cette expérience consommée, très vrai que pris le matin, il donne pendant le jour à l'imagination une activité et un feu dont la votre n'a pas besoin pour {vous} faire briller en qualité de génie poétique. Mais dont je croirais pouvoir me servir avec succès pour en donner pour quelques heures l'apparence, à l'imagination la plus pauvre pourvu qu'elle contienne une vingtaine d'idées à combiner et à permuter. Mais quand, comme vous, on prend l'opium pour la santé du corps plutôt que pour se donner la sensation de ce que c'est qu'un génie poétique, il me paraît hors de doute qu'il vaut mieux le prendre

---

51 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 8.8, 26 janvier 1787; lettre 8.12, 9 février 1787.

le soir, par la raison que son effet etant de provoquer la transpiration en | detendant artificiellement les nerfs et en general tous les vaisseaux, contractés plus qu'ils ne doivent l'être. Il est clair que si vous le prenez le soir, la chaleur du lit, joint à la tranquillité dont jouissent tous les organes, favorise cette detention et cette transpiration. Au lieu que si vous le prenez le matin il se joint à l'activité journalieres.

Le plaisir de se sentir si dispos et la vivacité surnaturelle de l'imagination, ce qui pris ensemble fait aisément succomber à la tentation de jouir de toutes ses facultés. Or, vous seul excepté, mon cher Socrate (car Minerve, Apollon et les neufs soeurs me preservent de vous supposer capable de n'agir pas un seul instant selon les principes de la plus parfaite sagesse), chez l' homme l'abus est si près de l'usage, qu'il me paroît assez sure qu'à force de vouloir jouir pendant le jour de cette situation agréable pour l'ame, on detruit l'effet de l'opium sur le corps, si meme on n'y produit de nouvelles contractions ou crampes dans les fibres du cerveau et par correspondance dans le bas ventre et le reste du corps. Je ne conseillerois donc la volupté de l'opium pendant le | jour, que dans le cas d'une harangue à faire ou enfin lorsqu'en general on prévoit se trouver le jour dans une occation où on auroit quelque affaire peu ragoutante et qui cependant demanderoit une grande et prompte concentration d'idées. Pour moi l'opium pris le soir me rend (en m'habituant à la verité quelque fois un tant soit peu plus que de coutume) encore, le grand service de me rendre plus passive le lendemain, ce qui me tient lieu de plusieurs grosses vertues qui me manquent. Aussi j'en prends comunément, lorsque les déffauts contrairs comencent à entamer un peu trop visiblement mon systeme nerveux, pour me conserver dans la dignité philosophique requise vis à vis de mes enfans, lorsqu'il me faut impudemment leur demontrer en belles paroles et en faisant mine de ne les connoître que de reputation, que rien n'est si laid que ces deffauts.

Vive l'opium, mon cher Socrate! Sans lui je serois deja perdu d'honneur et de reputation dans le cercle ou du haut de ma chair.

Je brille maintenant comme le gras curé qui après avoir mangé en cachette un oie grasse avec sa gouvernante, s'en va demontrer | au prone, avec des regards enflammés par un vin delicieux, que rien n'est si beau que l'abstinence. Je dois pourtant vous dire, mon cher Socrate, pour mon honneur, que je sais etre modeste aussi de tems en tems, au point d'avouer à mon auditoire que personne n'est absolument parfait, et que, même MOI j'ai des deffauts. Imitez ce bel exemple, mon cher Socrate, lorsque vous avez un auditoire à gouverner, mais n'oubliez pas qu'en avouant le general il faut toujours nier ferme et fort le particulier. Voila des leçons, corrolaires, des intructions sur l'opium, qui j'espere me vaudront une lettre un peu mieux nourrie de votre part que les dernieres.

Le Grand Homme qui fut ici hier est allé aujourd'hui à Paderborn pour 8 jours. Il se porte très bien et vous salue, avec tous ce qui m'environne. Adieu cher Socrate!

Jouissez sous l'influence directe de la divinité des biens moyennant les quels on se passe de l'opium, et priez pour moi afin qu'il m'en arrive autant. |



*Lettre IV.125 – Diotime, 5 février 1787 = Kp 26 / 9*

Angelmodde, le 5e de fev. 1787

Je sens vivement, mon très cher Socrate, votre embarras relativement aux os dont vous vous etes chargé, et voudrois de tout mon coeur vous envoyer mes 3 chiens de chasses qui n'ont pas des talens mediocres dans ce genre, à votre service, si (je dois l'avouer) je n'éprouvois un plaisir un peu malin a la verité à vous voir dans une ecole, qui j'espere vous corrigera une bonne foi d'un penchant dont personne ne souffre plus que moi, et s'il n'étoit peu genereux de battre un



homme à terre, je pouvois vous accabler sous le poid enorme de vos promesses écrites ce qui en toute bonne justice est tout autre chose encore qu'une promesse verbale, dont le vent emporte les preuves, et qui ne vous mettent dans l'ombre que parce qu'il vous reste encore quelque pudeur, au milieu d'un siecle impudent.

Si vous voulez mon avis dans ce cruel embarras le voici, faites sculpter un grand os d'un beau marbre, mettez le dans le geule respectable d'un cerbere artistement sculpté, et ajoutez y une | inscription qui apprennent aux passans que ces os, parceque Cerbere, qui doit s'y connoitre, a daigné d'en nourrir, sont devenus immortels comme lui.

Je compatis un peu plus un embarras que vous donne l'ami en question; un faux tact moral est une qualité incomode pour le possesseur et plus encore pour ceux qui entrent dans son cercle d'activité, car lui, il n'en est-incomodé que quelque fois apres coup, au lieu que les autres en souffrent continuellement. Je ne puis vous dire du nouveau sur Longin, n'ayant avancé que d'un couple des chapitres depuis ma derniere. Je me rappelle seulement d'une critique qu'il fait d'Euripide qui dit « La montagne à leur cris repond en mugissant » et qui me paroît très fausse. Voyez son chap. 13.

Ma santé est aussi parfaitement bonne cet hiver qu'elle a toujours été mauvaise les hivers precedents. J'attribue ce changement en partie au conseil de Camper de porter de gros bas de laine que j'ai suivi, et en plus grande partie au tranquil sejour et pure air de la campagne, la semaine prochaine comensement du careme.

Je compte cependant aller pour quelque semaine à Munster, pour l'amour du Grand Homme qui m'y desire. Il vient de me quitter me chargeant de vous | dire milles belles et bonnes choses. Son Electeur qui en fait tout le cas qu'il doit en faire et qui est encore à Munster l'occupe beaucoup. Buchholz et Druffel, dont j'espere que vous vous souvenez encore, viennent me voir de tems en tems et se qualifient chacun dans son genre de plus en plus. En verité je ne les voudroit pas

autrement en ne considerant que mon aptitude d'acquiere de nouvelles idées et sensations, à quoi mon Haas me sert aussi merveilleusement, qui N.B. se developpe aussi de plus en plus et il est tres curieux de voir cette operation sans nuage quelconque comme à travers du cristal le plus clair comme je la vois chez lui en etant le moteur continuel, c.à.d. un tresor d'instruction qu'une ame absolument pure et naïve. Voila mon cher Socrate, outre mes enfans, mes occupations champetres. Si vous y ajoutez une demie douzaine de malades de fievres malignes au village dont je suis le medecin grace aux lumieres que je tiens des bontés de mon Esculape, parmis | les quels s'est trouvé une fille qui s'est trouvé tres ettonné d'avoir au bout du compte et de sa fievre encore de trop dans le corps un enfant, un petit embarras qu'elle a daigné partager avec moi en me le confiant et me chargeant de l'en debarrasser de maniere ou d'autre. Me voila donc en plein travail, entre elle, l'auteur du fait, que malgré son innocence et son ettonnement elle a scu me nommer d'abord, les parens du facteur qui ne sont pas gens à entendre raison aisément et le curé du lieu qui doit m'aider à les disposer en faveur du petit batard. Si je ne réussis pas dans cette negotiation difficile, je vais me trouver un petit marmouset sur les bras, qui pourra faire mal augurer de mon long sejour à la campagne. Ne voudriez vous pas en tout cas, mon cher Socrate vous en avouer le pere, en donnant au public le traité qu'entre autre vous m'avez promis depuis si longtems sur la generation des ames. Le Corps se chargera de prouver, que le visible se fait de loin sans porter coup à la vertue qu'on appelle chasteté. Car il m'a assuré l'été passé qu'on venoit de decouvrir cet art en Italie.

Adieu mon cher Socrate, votre idée de faire preceder les folies par les meaux me paroît si sublime que pour en faire usage sur le champ, je me fais le mal de me taire, présentant les folies que je ferois encore si je continuois.

*Lettre IV.126 – Diotime, 9 février 1787 = Kp 26 / 10*

Angelmodde, le 9 de fev. 87

Il est 9 heures passé, mon cher Socrate, et les lettres d'Hollande ne me sont point parvenus encore. Il faut donc me resoudre à envoyer quelques lignes à Munster sans attendre davantage puisqu'il seroit trop tard. D'ailleurs, je ne suis pas digne aujourd'hui de vous entretenir longtems etant aussi parfaitement vuide et gonflée qu'une vessie duement rempli d'air. Je souffre d'une colique qui me parle si haut qu'elle gagne pour le moment un droit preponderant de se faire ecouter, et je ne pourrois guere vous dire que ce que je lui entends dire, ce qui ne seroit pas fort doux. A cela près je n'ai pas passé d'hiver encore dans une santé plus parfaite que celui ci, aussi n'ai je pas vû d'hiver proprement dit encore, depuis le mois de nov. nous avons eu un automne perpetuel, et voila si je ne me trompe fort le printems. Ne seroit-il pas arrivé quelque changement dans l'inclinaison de l'axe du monde?

Dans ce moment on m'apporte votre lettre, mon cher Socrate, vous sentez que je n'ai pas ni le tems ni les facultés qu'il faudroit pour peser la valeur de votre | reflexion sur la qualité à soigner dans l'education. D'autant plus que pour le moment vous ne paroissez 1° un juge un peu interessé du cas puisque cette qualité est la votre, 2do suspect encore, en ce que vous avez besoin de regarder par une loupe l'infinissement petit dont vous avez à vous occuper, afin d'etre capable d'y mettre tous le soin que la reputation de Socrate (si ce n'est la chose) exige. En general je vois confusément du bien et du mal à la chose et si ce cahos s' eclaircit j'en parlerai plus amplement peut etre mardi ou vendredi prochain.

Adieu mon tres cherissime Socrate, la lecture de votre lettre a emporté le reste de mon tems, je suis pressé à minute, mais quoique ce soit, en courant que je vous donne ma benediction. Elle n'en a ni moins de intensité ni moins d'extension. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande  
fro Wesel



*Lettre IV.127 – Diotime, 11 février 1787 = Kp 27,I,9*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 126-129.*

Angelmodde, le 11de fev. • 1787?

Le mot « ennuyeux », mon cher S., est un mot relatif.<sup>52</sup> Un livre qui plait aux savants de tous les siècles, peut ennuyer un laïque,

I° par la raison qu'il est laïque comparativement à ces savants,

II° parce que ce laïque précisément parce qu'il n'est pas savant, a dans sa tête une marche psychologique naturelle pour parvenir au même sujet, que ce livre détourne bien loin de la favoriser, tandis que les savants ne veulent que savoir les propositions générales qui se laissent abstraires de toutes les classes {contenues} sous la rubrique du sujet, deux buts fort différents qui souvent s'entre nuisent.

III° Il peut ennuyer parce que soit qu'on ait lu le livre même, ou dans d'autres livres les parties dont il est composé ou qu'on ait pensé souvent à la chose, ou parce que enfin toutes ces raisons prises ensemble nous représentent les choses que nous lisons comme triviales, or le trivial dégoûte à proportion, qu'on est {... ...} |

IV° Il peut être ennuyeux pour quelqu'un parce que ce quelqu'un est BÊTE. Cette bêtise peut dériver

A d'une composition naturelle

B d'une composition acquise ou peut être acquise

---

52 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettres 8.3, 9 janvier, et 8.12, 9 février, et 8.15, 20 février 1787.

- a. par maladie du corps.
- b. par le trop de santé de corps que produit l'opium
- c. par communication etc. etc. etc.

Mon cher Socrate, je n'ai malheureusement pas le tems de parachever ce beau tableau où il y a de quoi faire un choix de décider pourquoi le Longin m'ennuie que je remet à votre bon plaisir, mais il m'ennuit encore, et malgré cela je fais chaque jour quelque petits pas pour le mettre à fin.

Au reste il vous plait à dire que j'y suis obligé parceque NOUS avons le dessin de rechercher la source du sublime. La recherche etoit pour vous, et pour moi une grande paires {d'oscille... ...} |

Ne pretendez pas m'oter le merite de mon obeïssance.

Ce n'est pas parceque je crains que nous ne fussions pas d'accord sur Mitri si nous nous parlions, que je vous ai priez de ne point suggerer de conseil au Corps. Mais c'est parce que nous devons differer necessairement là où nous ne nous sommes pas parlé, et où par consequent les données pour raisonner juste vous manquent tout à fait. D'ailleurs à entendre parler un simple theoriste tout est si aisé dans l'education, que le praticien qui avec une theorie cent fois mieux fondée, ne peut livrer la motié de ce qui que demontre le theoreticien ne paroît qu'une bête dans son metier, sans la conversation du moins. Lorsque je considere dans plusieurs de vos lettres, mon cher Socrate, la facilité avec la quelle vous peïgnez les perfections qui doivent, selon vous, suivre de cette ou telles mesures, je ne saurois en rien nier, ni affirmer la maniere generale dont vous posez les principes et les conséquences, mais comme l'education regarde non pas un hom<sup>me</sup> general ou abstrait{...} des individus des {re...} pour des {d...ants ...} | individuels, tirez d'un principe abstrait, ne sauroit etre applicables qu'autant que le sujet auquel il doit s'appliquer est parfaitement déterminé dans toutes ses qualités et circonstances. C'est ainsi que quoiqu'il soit parfaitement vrai que pour vivre et vivre en santé, il est bon que l'homme fasse tous les jours une, deux ou 3 repas, si cependant vous appliquiez ce raisonnement en en tirant tout plein de

consequences de bien qui en resulteroit, à un sujet malade sans savoir ni qu'il est malade ni sa maladie. Votre raisonnement pourroit etre faux dans toutes ses parties dans l'application. Donc lors que vous m'écrivez à moi vos idées applicables, elles me sont utile, non applicables, elles ne sauroient me nuire; ainsi tout est bien. Mais lorsque vous faites ces memes raisonnemens au Corps, il en resulte, surtout selon ses etroites idées helvetiennes, qu'il doit en conclure qu'il ne tient qu'à moi de faire de Mitri ce grand homme, par exemple dans l'école du quel tous les jeunes gens de la Westphalie doivent deja {ap...} se former et devenir des genies militaires, si j'étois {... ...} Quant à l'arpentage dont vous parlez il y a longtems que mes enfans ont toutes les contrées autour d'Angelmodde {...}; cela ne doit pas empecher les autres {amis} du corps dont chaque espece à son but differant, qui ne consiste pas seulement {à} une boite {... ...} ne sauroit tenir lieu de l'autre ici. Adieu mon cher Socrate, je vous benis et vous embrasse.



***Lettre IV.128 – Diotime, 15 février 1787 = Kp 26 / 11***

*Aussi Kp 26 / 2. – La lettre originale a été publiée dans: MTBG,  
p. 64-70. – Deutsche Übersetzung in: BTG I, p. 62.*

Munster, le 15 de fev. 1787

Me voici enfin etablie en ville, mon cher Socrate, mais sans le Grand Homme, en verité je n'y serois pas. Tant il est vrai, quoique trivial, que ce ne sont pas les objets exterieures qui font le bonheur; car veritablement ma maison, la belle sale, dans la quelle je vous ecris, placée directement sous votre buste entre Alexandre le Grand, Goethe et Herder et vis à vis Homere, tous cela est à ma chaumiere et à mon salon d'Angelmodde à peu près comme une taverne d'Amsterdam est au Propylées, avec tout cela, j'aime mieux ma mie au guet, j'aime mieux ma mie.

La plume me tombe des mains, lorsque je songe seulement à entamer la liste de mes raisons de cette préférence, tant j'en ai, aussi je compte bien y retourner des que Mr. de Furstenberg aura porté l'assemblée des Etats à bonne fin, et nous espérons tout deux, que ce sera vers paques. Je suis flattée, mon cher Socrate, toutes les fois que vous trouvez dans la marche de ma tête quelque | ressemblance avec la votre, cela prouve que de tant de biens dont j'ai jouï, tout du moins n'a pas été perdu pour moi.

Vous me parlez souvent de votre vieillesse, cher Socrate, et il faut que je vous avoue toute ma foiblesse, cela me peine. L'idée de la distance de nos ages m'a peiné de tout tems, bien loin de parvenir à me familiariser avec elle, elle m'est devenue insupportable dans la proportion du cube des tems, la seule idée contrepoison fut ma debile santé, et comme elle est plus forte cet hiver, voulez vous bien croire, que les idées de distance d'age relativement à vous et au Grand Homme y ont regagné un pouvoir, une vie que j'ai tant de peines du monde à gouverner, que cette experience me guerira je pense, totalement de toute plainte future sur ma debile santé. « Tous cela », me direz vous, « ne m'apprend pas, pourquoi je ne dois pas parler de ma vieillesse, car enfin en parler tue aussi peu que faire son testament. » Cela est vrai, mon ami, aussi je ne crains pas le mal à cause de son influence sur la chose, mais à cause de son influence sur un coté de ma | sagesse, que je vais vous dévoiler, sans beaucoup caresser ma vanité, puisque vous verrez que ce n'est qu'un rideau qui couvre soigneusement ma folie. Mais enfin vous trouverez que ce n'est pas la 1re fois qu'elle joue ce role.

Vous avez connue, mon cher Socrate, ma monstrueuse sensibilité et comment elle fut de tout tems la source de tous mes deffauts: injustices, partialités, inégalités, colere; elle fut cause que tourmenté par les sentimens meme les plus doux, je ne connoissois presque que momentanément et pour éprouver plus surement les tourmens de Tantale, cette paix et ce repos interne, baze necessaire de toute grandeur et de tout bonheur.

Pour mes pretentions au grand, j'eus la sagesse d'y renoncer assez tot, mais il n'eut pas été également sage de renoncer à celles au bonheur, si meme cela fut possible à l'homme. Car c'est, je crois, cette heureuse impossibilité, qui fait son caractere le plus distinctif comme celui de ses titres le plus assuré à l'imortalité, du moins selon mes sensations et les votres. Mais enfin je me trompai encore trop longtems sur le genre de bonheur, dont l'homme est susceptible prenant l'amour ou plutot (puisque ce mot en françois exprime une fausse idée), l'aimer en general comme but objectif au lieu de le considerer comme moyen. | Cette erreur ne fut pas à la verité en moi theoretiquement, mais de fait sans que je m'en appercusse clairement, comme l'idée de grandeur, de tout savoir etc. l'avoit été pendant quelque tems.

L'époque qui me porta si près du terme de ma transformation, époque sainte et sacrée que je n'oublierai jamais, lui devant des sensations neuves et importantes, que je n'eusse jamais pu me procurer sans elle, et un changement total dans la direction de mes forces et desirs, me montra avec une limpidité inexprimable, une lumière toute nouvelle. Je sentis en un mot (car les details ne sont pas l'affaire d'une lettre) que le bonheur, ou l'homme sage doit tendre tant qu'il est sous l'influence de la lune, consiste uniquement à mettre sa volonté en harmonie avec celle de Dieu à aimer cette volonté, ou en d'autres termes, à être satisfait de tout présent. Je vis avec la même évidence qu'avec une sensibilité monstrueuse comme la mienne et une imagination vivifiée et modifiée depuis longues années par elle, je n'avois que deux moyens, dont l'un étoit violent, mais indispensables pour me guerir et m'amener là;

1° de m'occuper sans cesse à regarder en arriere sur l'immense somme d'experience, que j'ai acquise sur trois faits, | savoir:

1° que les choses prévues par mon imagination n'arriverent jamais absolument comme elle me l'avoit peint,

2° que toutes les choses qu'elle m'avoit peint comme insupportables, lorsqu'elles arriverent, arrivoient tellement modifies ou me trouvant tellement modifié,



qu'elles furent tres supportables et tournant toujours à un grand bien quelconque d'une durée plus grande et plus réelle que le mal, et

3° que je fus toujours convaincu apres coup que les choses que j'avois regardés comme essentielles à mon bonheur et désiré en consequence, me furent refuséz pour mon plus grand bien.

De ces 3 leçons frequentes j'ai tiré la conclusion evidente, que je n'étois qu'une bête en comparaison du Directeur Suprême de notre sort, et j'y ai gagné une confiance, un abandon absolu en ce Directeur, semblable à l'abandon d'un enfant entre les bras de sa mere; à quoi j'ai ajouté nombre d'experience institués tout exprès à ce but, qui me convainquirent encore plus combien le fait differe de l'idée dans une imagination sensible, tels par exemple: Lorsque dans un grand froid, lorsque je voyois la riviere converti en un glaçon, je me figurois etant au bord, que je me trouvai tout nud dans cette riviere. La sensation dans l'imagination en étoit horrible, je frissonnai, je tremblai comme si j'avois la fièvre. | Vite j'appellai mes gens pour faire hacher la glace, j'obscurcissois mon idée; en me deshabillant, je sentois dedans; le fait meme comme application de mon activité interne et externe à une resolution me fut si agréable que je n'eus pas le tems seulement de sentir le mal. Voila pour les maux phisiques et les dangers, sur les quels entr'autre des experiances fait en songe, ont contribués à m'eclairer beaucoup et dont le resultat fut que nous avons en nous des forces contre le fait, que nous n'avons pas contre l'idée de la chose.

De tous cela resulta le second moyen, que j'ai nommé plus violent comme vous le sentirez sans explication, c'est de brider tellement mon imagination, que je ne lui permet plus avec conscience de ce que je fais un seul instant des tableaux sur le futur relatifs à moi ou à ce qui me touche, excepté ceux qu'évidenment je puis regarder sans crainte ni des projets sociaux quelquonques; c'est à dire des projets concernant les modifications de mon pelerinage ici bas, tellement qu'après m'être convaincu que dans nos gouvernemens actuels on ne sauroit etre quelque chose de decidenment util pour soi et les autres par emploi dans la société, je ne songe

pas plus à la destination sociale de mes enfans, | que si je n'en avois point, convaincue que cela se trouvera en tems et lieu, et qu'en y songeant je me gaterois moi meme mes yeux, sans y rien avancer.

Vous sentez, mon cher Socrate, que d'après ces principes, et la prépondérance inextinguible de l'amitié sur tous mes desirs, sentimens et idées, c'est surtout de ce coté que la bride doit etre absolument severe, et que c'est là la raison, qui me fait tressaillir comme à la vue de mon plus dangereux ennemi, lorsque je vois dans votre lettre le mot de vieillesse. Je suis parvenu par une obeïssance fidele et exacte à mes principes à accrocher cette intime paix si désirée, m'appliquant exactement au moment présent selon la profonde parole de la plus belle des prieres: Donnez nous aujourd'hui notre pain quotidien. Mais ce n'est pas sans sueur et labeur, sans une attention continuelle que je me conserve ce bien precieux, source de tant d'autres.

Mais puisque voila une fois la glace rompue, j'ose cependant vous demander la grace de me dire dans votre 1re lettre exactement | votre age et cela par 2 raisons, 1° parceque j'aurai besoin quelque jour peut etre de le savoir, 2do je voudrois le savoir par une curiosité psychologique. Je vois en vous un phenomene singulier, c'est que sans voir aucune de vos facultés diminuer si ce n'est peutetre l'activité externe, ce que je n'oserois assurer cependant, j'ai vu depuis quelques années la vivacite de votre imagination poetique, et ce qui s'appelle proprement l'esprit, c.à.d. la faculté de voir, de saisir, de rapprocher des semblabilités, des similitudes fort éloignées dans des total ou tout fort dissemblables en apparence croire prodigieusement ou du moins se manifester plus habituellement.

Adieu, cherissime Socrate, que mes folies et mes foiblesses ne vous degoutent pas de m'aimer. Ne nous quittons (le quel des deux puisse ou doive etre le premier) qu'en croissant de ce coté comme de tous les autres, afin que nous continuions en toute eternité et que le restant puisse se couvrir de cette certitude comme d'un egide impenetrable contre l'ennemi le plus redoutable la solitude de l'aimant.

Adieu, cher Socrate, je ne puis, je ne veux, je ne dois pas continuer.

Vous me ferez plaisir en me renvoyant cette lettre ou une copie, n'ayant pas le tems d'y bien reflechir; apresent je voudrois pouvoir revoir, si je n'ai rien omis d'essentiel, pour rendre le tableau vraï et justement tel qu'il est en moi, afin d'être bien comprise.



*Lettre IV.129 – Diotime, 27 février 1787 = Kp 25 / 6*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 129-130.*

Munster, le 27 de fev. 1787

Milles remerciemens, cherissime Socrate, de votre excellante lettre. J'aurois désiré seulement que l'histoire de votre vie dont l'entrée promettoit tant n'eût pas fini si tot, car je vous avoue à ma honte que je ne suis pas assez avancé encore dans l'astrologie pour tirer de ces données, tous ce que vous vous en promettez. J'y penserai cependant encore et comme j'espere avoir un peu plus de loisir jeudi prochain qu'aujourd'hui, ou je ne puis vous ecrire qu'en courant, je vous en dirai des nouvelles. Je ne vous parle pas de ma course à Mulheim sur le Rhin, parceque j'aurois trop à vous en dire. J'ai vû pendant 3 jours un homme qui me fut cher mourir pour ainsi dire entre mes bras, avec un melange de sensations impossibles à exprimer dans une lettre. Jamais spectacle plus touchant n'a tour à tour dechiré et beatifié mon cœur. |

Enfin la mort s'est montré à moi cet hiver sous bien des formes differantes, mais toutes, hors une fois, aimables et saintes au possible. J'ai eu l'occation de faire une reflexion dans ces occations, qui me menent à croire que dans une belle ame, l'acte de la mort est un acte où l'ame se sentant {meme} romp ses chaines et se degage du corp avec force et que dans une ame pauvre et poltronne c'est le

corps qui peu à peu quitte l'âme par les loix mechaniques et phisiques, tandis que l'ame l'accroche et le tient ferme de tout son pouvoir tant qu'il est possible. Cela ne peint pas la chose mais la sensation que me donnent ces 2 especes.

Adieu cher Socrate. Adieu, je vous donne ma benediction et celle du Gr<sup>and</sup> Homme et de tous ce qui m'est cher. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande  
fr Wesel



*Lettre IV.130 – Diotime, 16 mars 1787 = Kp 26 / 12*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 130-131.*

Munster, le 16 de mars 1787

Mon cher Socrate, vous n'avez point reçu de lettre de moi par le dernier courier par une raison assez singuliere, phenomène unique, qui vous parlera plus eloquenment de l'espece de stupefaction dont je fus malade, que tous ce que je pourrois vous en dire, en un mot je ne vous ai pas ecrit, parceque je l'ai oublié. Aussi je ne me rappelle pas d'avoir passé une journée comme le mardi passé. J'étois saisie d'une crampe à la tete qui mette tellement la concience de tous mes rapports, qu'incapable de lire, de parler avec qui que ce fut, ou de penser; je me suis promené haut et bas dans ma sale à peu près 12 heures avec les tres petits intervals necessaires pour reprendre des forces. Enfin ce ne fut que vers les 7 heures du soir, que j'eus une sensation, comme si | tout à coup il se perça quelque chose dans mon cerveau, un nuage epais se dissipa et je revis pour la 1e fois de la journée mon moi avec ses rapports comme reparoissant derriere ce nuage qui se dissipait alors, seulement je me rappelai que c'étoit jour de courier et qu'il étoit parti vuide et je jugeai avec frayeur le degré de ma stupéfaction par

les degrés d'oubli, le 1er dans ce genre et de cette force. Ne seroit il pas permis de conclure irrevocablement d'un tel phenomene que l'ame est dans le cerveau? Je le demanderai au philosophe.

Camper vous m'avez demandé précédemment des lumieres sur l'ecrit de Jacobi qui est sous presse. Il s'agit encore toujours des memes objets qui ont été traités dans les resultats etc. et de detruire le systeme de l'idealisme, et celui de Kant. | Il paroitra incessamment, et vous en aurez d'abord un exemplaire. Si vous voulez connoitre Kant, procurez vous un ouvrage de lui nommé Critik der reinen Vernunft. Pour ce qui est de Locke je l'ai lu en grande partie depuis que je suis ici, il m'a paru fort diffus, mais non pas sans merite aupres du public pour avoir labouré à la su{cces} de son front dans le champ des idé{es} simples, et avoir été (à ce que je crois) le 1er qui ait detruit le prejugué des idées innées.

Adieu cherissime Socrate, je suis toujours dans un etat de santé très languissant, et qui m'ôte tout ressort propre à me rendre digne de converser avec Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel

Linnemann – Henr. Munster / Rolink – Arn. Munster / Wittover, Aug.



*Lettre IV.131 – Diotime, 19 mars 1787 = Kp 26 / 3*

*Aussi Kp 26/13 – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 132-133.*

Munster, le 19 de mars 1787

Mon cher Socrate! Je crois que mon indulgence pour vos billets tire a sa fin. Je vous en avertis voyez si vous vous sentez quelque disposition à l'alimenter par un

couple de lettres de 16 à 20 pages, comme j'en ai de tems bien consciens pour moi. Je suis toujours également inhabile pour écrire, mais assurément je n'en pense pas moins à vous. Jugez en vous même, je revai hier encore que vous étiez mort, on m'emporta la nouvelle et en même tems celle que vous alliez arriver incessamment me l'annoncer vous même, ce que je trouvai tout simple, vous arrivates en effet muni d'un plein pouvoir pour moi me nommant votre exécuteur testamentaire, et aux votre testament vous me remites une belle feuille de papier blanc toute brodée en ducats en forme d'étoiles à je ne sais plus quel usage. Notre entrevue se fit en grande et nombreuse société, notez que les autres vous croyoit tous vivants car vous | parliez et parviez comme à l'ordinaire, moi seule je savois bien que vous étiez mort, et ma sensation étoit horrible, je criai sans cesse qu'on l'arrête, car je savois aussi, Dieu sait comment, que vos commissions faites vous alliez disparoitre subitement et pour toujours et les autres qui n'en savoiient rien se moquoit de mes cris, enfin le moment arrive, vous aviez tout dit, mais la chose arriva autrement que je ne le savois – au lieu de disparoitre tout à coup – vous criates d'une voix de tonnerre place! place! Aussitôt la foule s'ouvre et vous prites un elan pour sortir d'une courre au travers d'une fenêtre fermée. Le 1er elan, pendant lequel je tombai évanoui, ne réussit pas. Je revins à moi aux bruits de la foule qui s'écroïtoit que vous y étiez encore, mais à peine vous revis-je que vous recommençates à prendre un second elan, et au moment de l'horrible | frayeur qui me saisit, je me reveillai fort fatiguée. Notez que le Corps étoit mort aussi, mais il ne vint pas me l'annoncer. Il ne me reste qu'à savoir actuellement, ce que je dois faire de la feuille de papier blanc brodée en ducats en étoiles car je l'ai entièrement oublié, quoi que la feuille même me soit aussi présente que je pourrois la peindre.

En voila assez, mon cher Socrate, pour prouver d'un côté que je pense à vous, et de l'autre que je ne pense pas d'un {plus} fort grand sens.

Mr Reder m'a interrompue pour me prier de vous demander des nouvelles de son frere au regiment des gardes dragons, où ce regiment est en garnison à présent

et si vous croyez que ce frere aimeroit mieux une petite charge civile dans sa patrie qui se presente pour lui ici dans ce moment ci. |

Mr Buchholtz me prie beaucoup de lui procurer pour de l'urgent de la semences de beaucoup de sortes de fleurs pour faire quelque cours de botanique, dites moi si vous le savez où il faut que je m'adresse pour cela. Il vous salue tres humblement, et pour ce qui regarde le soleil il n'est pas bien sure s'il tourne ou non. Mr Druffel vous presente les hommages aussi et Mr de Furstenberg vous dit milles choses.

Adieu cherissime Socrate, je vous enverrai une lettre pour Camper des que j'aurai le sens comun. Aimez moi en attendent dans l'esperance d'un meilleur future. Dans le present je n'y ai veritablement qu'un droit infiniment petit du 3 ou 4e ordre. Adieu je baise le pan de votre habit en toute humilité.



*Lettre IV.132 – Diotime, 27 mars 1787 = Kp 26 / 14 = 5081-5084*

Munster, le 27 de mars 1787

Je ne prends la plume à la main, mon cher Socrate, que pour vous dire, que je ne saurois vous écrire. Je reviens d'un examen qui comença à 8 heures du matin; il en est 11 et un  $\frac{1}{4}$  et le bureau de poste pretend avoir les lettres à 11 et  $\frac{1}{2}$ .

Ma santé est passable, je languis de me retrouver à Angelfmodde, et de recevoir de vous une lettre d'une taille un peu plus raisonnable que je n'en ai vu de longtem.

Adieu mon cherissime Socrate, je souhaite une retention au Cynocephale de Suidas toutes les fois que vous vous mettez à votre table pour m'écrire. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

*Lettre IV.133 – Diotime, 2 & 3 avril 1787 = Kp 26 / 15*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 133-135.*

Munster, le 2e d'avril 1787

Mon cher Socrate! Je ne vous ai pas écrit le dernier jour de poste, mais Dieu sait que ce n'est pas ma faute. J'eus ce jour là de telles crampes à la tête, que je ne songois à rien, pas même au jour de poste et ce ne fut que le soir que comencant à respirer un peu. Ma 1ere pensée fut le jour de poste et le regret de l'avoir manqué, que j'exprimai aussitot à Mr. de Furstenberg.

Votre lettre d'hier nro 26 m'a donné la sensation que vous ne vivez pas dans le meilleur des mondes possibles, mon cher Socrate. Vous croyez cependant, dites vous, qu'il y a plus d'un moyen de se delivrer des importunités de la veillesse. Il me paroît à moi, que pour quelqu'un qui sent aussi convictivement sa destination future que vous, celui là même suffit.

Mais j'avoue qu'à moins de faire semblant comme la Stoïciens de croire que le mal | n'est pas un mal, ou que le desagreable n'est pas desagréable, je n'en connois pas beaucoup d'autres. Quant à la folie des hommes, comme je me sens appartenir de pres à cette classe, je n'en puis douter, puisque j'en fais journellement la dure experience dans moi même. Et je suppose que c'est pour cela meme, qu'à mesure que j'ai l'honneur de me mieux connoitre, je me sens plus portée à l'indulgence pour mes très chers confreres, au dessus de beaucoup desquels je me suis senti tenté de me croire dans certaines epoques de ma vie, qui par cela meme n'étoient pas les moins folles peutetre. Mais rien n'en guerit tant que les liaisons intimes avec des hommes où l'on apprend avec evidence ce que d'ailleurs on ne suppose etre d'usage qu'aux petites maisons, savoir, que les hommes se moquent presque tous les uns des autres, et que meme ceux qui sont réputés les plus sages, et décorés du titre magnifique | de grands hommes et de philosophes.



Celui qui brille le moins dans ces hauts rangs a souvent l'avantage le plus grand pour penetrer à cet egard dans le dedale du coeur humain; parce que semblable à Ridcharson (qui etant reputé sourd pendant 20 ans, receuilui toutes les intrigues amoureuses et autres, parce qu'on les exprimait sans reticence en sa pureté) et devint par la meme ce qu'il a été dans la connoissance du coeur humain.

Il est comode pour recevoir les epanchemens de chacun à ce sujet, précisément parce qu'on le regarde comme zero, et y gagne infiniment par rapport à la connaissance et de l'homme et des hommes, et surtout de lui meme. C'est dans cette ecole que j'ai puisé la verité pour moi geometrique, que le plus fou de tous est celui qui se croit sage. Je crois assurément que le mot sagesse n'est pas pour rien dans nos dictionnaires, mais j'imagine qu'il n'y est que pour nous apprendre l'appeller comme celui de Dieu, et qu'il est necessaire que nous passions par tous les genres de folie | peutetre avant de parvenir à la cathégorie de la sagesse. Pour moi je puis bien calculer et compter le nombre de folies par les quels je suis deja passé, voulusse le ciel que je pourrais compter de meme le nombre de ceux qui me restent à traverser, avant de parvenir à la beatitude de la vraie sagesse.

Nous attendons cette semaine encore des exemplaires du nouvel ouvrage de Jacobi, et il vous sera communiqué aussitot.

Adieu mon cher Socrate, on m'interrompt; il faut cachetter celleci et l'envoyer à la poste. J'ai comencé celleci hier et n'ai pu l'achever qu'aujourd'hui 3e d'avril, jour de la 1ere aparition de l'hirondelle, que Mitri vient d'observer avec de grand transports de joie.

Que le seul Dieu nous benisse et nous conduise.



*Lettre IV.134 – Diotime, 6 avril 1787 = Kp 26 / 16*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 135-136.*

Munster, le 6e d'avril 1787

C'est bien veritablement, mon cher Socrate, que je vous felicite de ce que vous ayez sujet d'être si humilié et mortifié d'une foiblesse humaine telle que l'est un manque de memoire pareil à ceux dont vous me parlez. Pour moi je serois morte de douleur depuis longtems, si je n'avois pris le parti, (tout en faisant de mon mieux pour me corriger) de considerer mes foiblesses spirituelles comme mes excremens corporelles. Les uns et les autres comme appartenant essentiellement à un etre non divin, mais foible et borné par essence dans la cathégorie presante. Quant au billet de lotterie je vous remercie de m'avoir rappelé ce portefeuille, où je n'ai pas regardé précisément parceque je n'y supposois que ce que vous y aviez mis, je crois en effet me rappeler obscurément qu'il y est entré, et n'étoit ce le depart prochain | de la poste, vous en auriez des nouvelles d'abord. Mais comme je le crois au fond du coffre qui renferme mes papiers toujours cachettés et en ordres là dedans en cas de ma mort, il faut, mon cher Socrate, prendre patience jusqu'au mardi prochain.

Mr. Buchholz attend ainsi que moi vos semences et plantes avec impatience. Ne pourriez vous y ajouter pour moi quelques heliotropes? Helas c'est une jouissance que je rappelle vainement ici, on n'en trouve pas dans ce pays ci. J'espere que vos semences ne sont pas de fleurs tout à fait comunes comme les vendent les sieurs Voorhelm et Schneevoogl à la centaine. J'en fis venir il y a 2 ans une centaine de chez eux et ne trouvai, lorsqu'elles sortirent de terre, que des bluettes, et d'autres fleurs des champs les plus comunes, quoique je les eusse payez 20 fl. d'Hollande. |

Je viens d'apprendre la nouvelle positive que notre Dalberg vient d'être nommé coadjuteur de Mayence par unanimité. Je crois que l'époque des meilleur des

mondes va commencer reellement, puisque voila deja deux etats pourvus de princes raisonnables pour le futur sans compter les presents ou notre pres de Munster et Cologne ne joue pas assurément le role le moins beau.

Adieu mon très cher Socrate, je me porte assez bien d'ame et meme de corps aujourd'hui. Dieu veuille que j'en apprenne autant de vous après demain. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande  
fro Wesel



*Lettre IV.135 – Diotime, 20 avril 1787 = Kp 26 / 17 = 5093-5096*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 136-137.*

Munster, le 20 d'avril 1787

C'est avant hier que m'est parvenu le paquet avec les fleurs, et le reste; j'ai fait mettre les oignons en terre d'abord, elles paroisoient, aux feuilles près, en bon etat. Agréez cherissime Socrate mes remerciemens, et pour ces belles fleurs et pour le petit Homere qui est charmant, et m'a causé une surprise infiniment agréable. Le petit médaillon me ravit, je ne puis assez le considerer, ainsi que la Meduse. Si vous avez quelque occation de me procurer encore une couple de pierres gravés pour faire des cadeaux vous m'obligerez beaucoup beaucoup. Je compte aussi avec satisfaction sur les heliotropes, mon nez s'avance pour les fleurir. Je languis de renouveler la singuliere sensation que cette fleur me cause.

J'ai lu à Mitri vos belles lecons militaires. Je desire qu'il en profite, mais je ne crois pas que | soit aussitot que je l'aurois désiré, à cause de l'excellence de l'occation. Il n'y a guere d'apparance, à moins qu'on n'aille punir le Landgrave de ses delais qu'il laisse arriver l'execution dans le dessein fol de se deffendre;

puisqu'il ne sauroit lui en revenir que les depends, qui sont fort couteux dans les cas d'exécution, de l'empire comme celle ci.

Adieu cher Socrate, ma santé n'est pas encore bonne, mais assez passable pour me faire esperer de voir demain ou apresdemain Angelmodde. Au moment où je vous ecris il neige, puissiez vous n'appercevoir de frimats ni des yeux du corps ni des yeux de l'ame. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre IV.136 – Diotime, 27 avril [1787]***

*La lettre originale a été perdue– Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 101-102.*

Angelmodde, 27. April [1780? = 1787]

Mein lieber Sokrates, wegen Entfernung der Post bin ich genöthigt, im Augenblick, wo man mir Ihren Brief, Rudbeck betreffend, überbringt, Ihnen meine Antwort zuzusenden, und das bewahrt Sie heute vor einem Briefe von zwölf Seiten, wovon sechs bereits geschrieben sind, aber noch nicht das Ganze, so daß er Ihnen nicht übersandt werden kann. Ich fühle das pikante Vergnügen, mit welchem Sie den Einklang des Systems des Hypsikles mit dem des Rudbeck empfinden. Ich werde Ihren Brief dem großen Manne zusenden. Was mich betrifft, so bin ich zu unwissend in der Wissenschaft von der Möglichkeit der Schöpfung, als daß ich wagen konnte, über die Wahrscheinlichkeit zu urtheilen, und so beschränkt, daß ich nicht einmal die Möglichkeit eines mathematischen Beweises für solche Gegenstände schimmern sehe. Wenn es Rudbeck und Ihnen gelingt, mir meine Augen über so wichtige Gegenstände zu öffnen, zweifle ich nicht, daß ich endlich auch völlig und noch viel klarer die Finsternisse erkennen werde, die mich noch so oft mir selbst entziehen. Und wenn dieses ist, fürchte ich, theurer Sokrates, konnten Sie mich des Wunsches berauben, meine Lumpen zu verlassen, welcher doch so heilsam für Jeden ist, der dieselben gern oder nicht gern doch einmal verlassen muß. Will's Gott, so wird uns, wenn wir uns nur recht erkennen, das Glück überall- | hin folgen. Scherz bei Seite, mein lieber Sokrates, Sie würden mich sehr verpflichten, wenn Sie mir eine Idee von einer

solchen Demonstration geben könnten, nicht als ob ich nicht im Grunde ziemlich gleichgültig über den Aufenthalt unserer ersten Eltern wäre, dieses gestehe ich offen, sondern weil ich unendlich neugierig bin, alle Mittel kennen zu lernen, die der Mensch angewandt hat, um zur Kenntniß von Dingen zu gelangen, welche so weit über seinen Bereich scheinen. Leben Sie wohl, lieber Sokrates, meine Gesundheit ist seit zwei Tagen, die ich hier bin, ein wenig besser.



*Lettre IV.137 – Diotime, 3 mai 1787 = Kp 26 / 18*

Angelmodde, le 3 de may 1787

Mon cher Socrate, Mr. Hase est absent encore et moi toute seule avec mes 3 enfans. Ce qui me coupe absolument le petit nombre d'instans que je pourrois donner à mes correspondances. Pour vous obeïr je vous dirai seulement à la hate, que les oignons que vous m'avez envoyé ne donnent encore aucun signe de vie. Mais que votre  $\Delta$  malgré le mauvais tems est beaucoup plus vivante du coté de l'ame. Depuis qu'elle a quitté la ville, son corps vegete comme il peut, sans genie beaucoup l'esprit, et c'est tous ce qu'on peut pretendre d'un corps.

Adieu cherissime Socrate. Par votre lettre il paroît que vous avez renoncé à jamais à me faire voir votre face par les yeux du corps! Que je serois aise si vous voulussiez venir passer quelques mois de l'hiver à nous!

Et jusque là au moins vous pourrez ranger vos affaires en consequence. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.138 – Diotime, 10 mai [1787] = Kp 27 / III,29*

Angelmodde, le 10 de may

Mon cher Socrate, Mr. Hasse vient d'arriver de retour de son petit voyage, mais un peu trop tard pour me laisser le tems de vous ecrire une longue lettre. Dailleurs l'infiniment petit, que je viens de recevoir de vous seroit bien propre à me decourager, et votre desespoir, et votre main éclopée m'otent si bien l'espoir d'en recevoir une, un peu cossue de longtems.

La poste derniere se passa sans pouvoir vous ecrire, pour les memes cause qui me reduisirent à des lettres si maigres *comme* les précédentes. J'avois d'autant plus à faire avec mes 3 enfans qu'étant seule absolument avec eux, les 2 ainés etoient outre cela, surtout mon fils, dans un de ces ettat d'e ffervescence, heureuses à cet age et dont il ne faut pas laisser echapper une minute sans en profiter. Aussi puis-je me rendre le temoignage que je n'en ai laissé échapper | aucune durant ce tems, sans les mettre à profit pour l'un ou pour l'autre ou pour tous ensembles. Et Mitri a fait grace au ciel un pas assez important et bien longtems désiré dans le chemin epineux du developpement de son humanité. Le premier veritablement important que je lui connoisse; quant à Mimi, sa legerté extrême donne tant de hauts et de bas avec une succession si rapide que mes battemens de coeur ne souffrent que de courtes interruptions, la plus longue fut depuis le mois de may 1786 jusqu'en juillet 1786 ensuite en automne, 15 jours à peu pres. Depuis je n'ai eu que des epoques de 3 de 4 de 6 jours au plus. Un bal, ou quelque chose de semblable causent encore chez elle des fortes et longues vicissitudes. Il ne seroit pas mauvais (puis qu'elle se souvient | encore que vous lui dites en parlant quelques phrases: assez energiques sur les funestes suites de sa legerté, qu'un jour vous m'ecriviez *comme* par forme d'information, sur cet article et celui de la fausseté et de la vanité relativement à elle; une page que je puisse lui montrer en confidence et qui eut {l'air} d'etre ecrit d'un ton assez fort pour n'avoir pas été destiné à etre vu d'elle.

Adieu, cherissime Socrate, de coeur et d'âme

Votre Δ.

P.S. J'espere que vous reçu la nouvelle brochure de Jacobi pour  
vous.<sup>53</sup> |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre IV.139 – Diotime, 15 mai 1787 = Kp 26 / 19***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 137-139.*

Angelmodde, le 15 de may 1787

Mon cher Socrate, vous ne me marquez pas avoir reçu la brochure de Jacobi, seroit-elle perdue en chemin? Je l'ai envoyé par le chariot de poste; veuillez vous en informer? Vous m'avez parlé il y a quelque tems d'une caisse; voudriez vous, cher Socrate, m'envoyer dans cette caisse une bonne provision de jolie feux artifice? Le tems de nos fêtes champetres arrivera bientôt, la 1ere le 5 d'aout à l'occation du jour de naissance du Grand Homme, auquel nous avons toujours faits jusqu'ici des feux d'artifice par terre et sur l'eau. Parceque nous avions un excellent artificier qui par malheur est mort l'automne dernier, de sorte qu'excepté des rakettes que les enfans apprennent à faire eux meme, il n'y a personne actuellement à Munster capable de nous faire quelque chose d'un peu passable. Or ces feux dans une fete publique champetre jouent un grand role pour augmenter la joie surtout parmis les enfans et les paysans, qui sont nos

---

53 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 8.39, 15 mai 1787.

acteurs princepeaux. Vous | m'obligerez donc singulierement, moi et une foule de cojouissants en m'en envoyant quelque provision, et aussi si vous vouliez nous donner quelque idée de decoration nouvelle, jusqu'ici nous avons toujours erigez des autels en papier illuminé sur le modelle de celui de Geismar et àpresent nous avons envie de pousser nos efforts jusqu'à faire dans le meme gout un temple près dans quelque ruine de Palmir, à moins que vous ne veuillez nous dessiner quelque chose d'aise à pratiquer dans ce gout. A la dernière fete l'automne dernier, qui fut la mienne, les enfans, avec le secours de Mr. Haase, etoient deja parvenu à faire 4 colonnes avec leurs pies d'enlaces, qui reussirent assez bien (au chapiteaux pris), et qu'ils avoient placés aux 4 coins d'un autel rond au milieu d'une collonade en quarré faite de vendure et illuminée fort joliment. |

Veuillez imaginer aussi quelque'inscription convenable pour la fete et la decoration du 5 d'aout, mais il nous faudroit tous cela bientot, parce qu'il faut du tems pour travailler ces choses. Pardonnez cher Socrates, si je mets assez d'importance à ces bagatelles pour vous en incomoder.

Mais, si j'avois le tems, je vous dirois mes idées sur l'influence de ces fetes sur l'ame des grands et des petits, et je m'assure que vous ne trouveriez que cette influence vaudroit les moments que vous voudrez bien y mettre, c'est pourquoi je vous supplie aussi de me communiquer outre un prospectus pour la fete du 5 d'aout, encore quelques idées dont je puisse faire usage pour les fêtes de mes enfans, et de songer à une idée que vous puissiez donner à mes enfans pour ma fete qui se celebre | ordinairement au comencement de septembre. Car je scais qu'ils vous consulteront, mais songez à leur y laisser quelque chose à faire.

Les fetes de mes enfans N.B. sont toutes deux en hyver, et un N.B. encore c'est qu'il faut songer que les fraix que je puis y mettre n'osent depasser la somme au plus de 12 à 15 ducats; celle du Grand Homme comme elle est très publique va bien ordinairement à 20 ducats. Mais n'en parlez pas au Corps; il ne sentiroit peutetre pas que les depenses faites pour des fetes qui parlent au coeur



sont des dépenses plus essentielles pour l'éducation de l'âme qu'une petite bibliothèque.

Adieu cher Socrate, mes fêtes m'ont pris tout le tems qu'il m'étoit permis de mettre à cette lettre. Je viens de recevoir une lettre et un livre de Dalberg de 12 pages seulement sur la musique.<sup>54</sup> Je vous l'enverrai au 1er jour puisqu'il en desire fort votre avis, et moi de même. Je vous embrasse avec toute la tendresse d'une  
Δ.



*Lettre IV.140 – Diotime, 18 mai 1787 = Kp 26 / 20*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 139-140.*

Angelmodde, 18. Mai 1787

Ich wünschte, mein lieber Sokrates, daß die Philosophie dem Menschen das Geheimniß mittheilen konnte, auf- | zusteigen in einer Weise, daß er dort verbliebe, wohin er aufgestiegen ist; denn für einige Augenblicke aufzusteigen ist kein Stand, es ist höchstens das Werk einer lebhaften Einbildungskraft; der Schwindel ergreift ihn, und der Mensch kehrt zurück in die Region der Dünste nur mit etwas mehr Ekel gegen seinen Zustand, als zuvor. Um diesen Preis ziehe ich vor, zu bleiben, wo ich bin, so lange ich hier sein muß, daran zu arbeiten, mich meiner Schwere zu entledigen, um nicht zu lange in der Region der schweren Körper bleiben zu müssen. Ich hatte diese Nacht zwei Träume, ich erwachte zwischen beiden, ein wahres Bild von der Größe und der Kleinheit des Menschen. In dem ersten spielte ich die erhabenste Rolle, im zweiten kroch ich, schier Erde an der Erde, und erwachte — mit der Ischiatik. Sehen Sie da den Menschen! Ich wollte wenigstens, der erste Traum wäre der letzte gewesen. Die Empfindung hätte sich über den Tag verbreitet, und wahrscheinlich hatte ich nicht die Ischiatik bekommen. Sie ist indeß nicht stark, ich hoffe sie durch, eine kleine Dosis Opium diesen Abend zu vertreiben. Aber bei der Ischiatik richtet man mit der guten Philosophie nichts aus, wenigstens nicht für das Aufsteigen, welches ich zum mindesten nicht mehr unternehmen will, wie ich Ihnen eben sagte, so

---

54 « Reflections sur la melodie, l'harmonie, et le rythme », manuscrit publié dans Hemsterhuis, @ opgenomen in deel 12.

lange ich noch Gewichte an den Füßen habe. Leben Sie Wohl, liebster Sokrates. Gott bewahre Sie vor bösen Träumen, vor der Ischiatik und vor der Schwere. Da ist der Mond, der Mond!

Die nächste Post wird Ihnen, wie ich hoffe, das Werk Dalbergs bringen.



*Lettre IV.141 – Diotime, 22 mai 1787 = Kp 26 / 21*

Munster, le 22 de mai 78

Votre idée, mon cher S., de vous faire annoncer par la ville est très bonne et m'accomodera beaucoup. Si vous daignez vous charger de me mettre sur le meme billet, ce qui n'ettonnera personne je suppose, puisque du tems de Nithuys nous en avions la reputation conjointement et le pauvre feu Dentan. Seulement de courir le risque de l'epidemie reellement soit que je me considere par rapport à ce qui s'appelle la societé, soit que je me considere individuellement, dans l'etat où je me sens depuis les 4 ou 5 semaines que je suis en ville, je crois faire une action de franchise en ce faisant, et ne vous demande qu'un model d'annonce, pour en faire autant ici. |

Ou, depuis 7 ans que j'y suis,<sup>55</sup> ma reputation a etrangement variée. Par rapport à la religion j'ai passé tour à tour pour grecque, athée, deïste, et chretienne magicienne dans le sens de la secte soi disante en vogue. Quant aux moeurs, cynique la 1ere et 2e année, à cause que je nage et fais nager mes enfans, et severe pietiste depuis que notre nagerie en a fait nager d'autres. Quant à mes sentimens sur l'amour grosse du Grand Homme, l'année du grabuge de la coadjuterie, platonicienne folle, lunatique les autres. Quant à la philosophie: stoïcienne, epicurienne, leibnizienne, hemsterhuisienne, -ienne, -ienne, -ienne jusqu'à l'infinie, tour à tour. Et quant à ma maniere d'être, à peu près toujours excentrique et folle.

---

55 MTBG, p. 60-61.

Adieu mon cherissime Socrate, c'est tous ce que ma tete carillionnente me permet de vous dire aujourd'hui. Pour l'instruction de nos annonces, que Dieu nous soit en aide. Il nous sauve des petites maison de ce bas monde. |

P.S. Notez pourtant que notre folie nous fait rechercher de toutes les sectes et classes possibles d'hommes, par la raison que chacun y trouve son compte, puisque chacun se trouve plus sage, chacun y trouve à rire, chacun est delivré avec nous de l'[...] des lieux comuns, et que personne avec cela ne nous envie. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel



*Lettre IV.142 – Diotime, 27 mai 1787 = Kp 26 / 22*

Angelmodde, le 27 de may 1787

Le mieux, dit le proverbe, est l'ennemi du bien. Je pense que le pire est tout de même l'ennemi du mal, et dans ce cas je n'ai que des complimens à vous faire, mon cher Socrate, ainsi qu'à moi meme, puisqu'outre la part veritable que je prens aux coups portés à la seule nation heureuse presque de l'Europe, j'en souffre encore très grievement dans notre comerce. Nos idées toujours si comunes, comenceront bientot, pour peu que cela dure, à se devenir reciproquement etrangeres. Ce que je n'ai pas craint jusqu'ici, vu la facilité avec la quelle vous savez traiter les affaires de cet orbre soumise aux influences de la lune. Mais depuis bien des semaines vous ne me parlez plus que de choses derivant de la lune, point de Sirius, rien de celeste, et je comence à croire que vous vous etes raccomodé avec la perfide. C'est bien mal.

A propos: puis que Jacobi m'annonce enfin | que je recevrai sa traduction, immanquablement aujourd'hui en 8, et que si je puis achever de la collationer, revoir, corriger si cela est necessaire, bien vite, elle sera donné à l'imprimerie avant la fin de juin.

Dites moi, par deux mots seulement cher Socrate, si parmi les affaires politiques qui vous occupent à si juste titres, il est permis d'esperer de vous bientot quelque plan de feste et les feux d'artifice que j'ai pris la liberté de vous demander de la part de mes enfans? Oui ou non, je vous en supplie, parce qu'autrement, il faudra y pourvoir d'une autre maniere afin que nous ne soyons pas surpris par le tems.

Adieu cherissime Socrate, continuez moi vos benedictions, et vos influences nourissantes, je vous en conjure, et recevez mes voeux et mes tendresses.

Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

✍

***Lettre IV.143 – Diotime, 31 mai 1787 = Kp 26 / 23***

Angelmodde, le 31 de may 1787

Il est bien vrai, mon cher Socrate, que je vous ai parlé de 6 pages, et elles sont bien effectivement là sur ma table, mais que sert une tete sans queue, ou sans bout.

Cela ressemble à un infini par derriere, c'est qui à tout prendre vaut mieux qu'un pauvre fini. J'aime donc mieux le laisser tel jusqu'à ce que quelque heureux moment de loisir et de verve m'inspire une fin un peu suportable. Ce n'est pas le moment present, car bien que je n'ai pas l'honneur de pouvoir orner

ma lettre des mots magnifiques de patrie, de politique et d'autres grandeurs de la terre. Il n'en est pas moins vraï que j'ai des affaires par dessus les oreilles, et pourquoi n'en aurai-je pas? La fourmi en a bien, et de tout aussi pressentes pour le moins qu'aucun | de vos mijn heros. Hier encore je m'amusai cruellement à troubler d'un coup de baguette leur republique, et je vous jure que j'y vis plus de mouvement et de vraï travailler que je n'en vis jamais à Amsterdam.

J'admirai surtout deux personnages qui transportèrent à eux deux, à travers monts et precipices une abeille morte 4 fois grande comme eux deux, et j'observai dans ce travail toutes les manœuvres que la mecanique la plus subtile puisse jamais enseigner. Depuis ce moment je suis convaincu que ce sont les fourmis qui les premiers enseignerent aux hommes cette science utile. Une autre fois je vous parlerai des guerres civiles et changemens dans le gouvernement qu'ont produits ces troubles effroyables. Si la gazette ne vous en apprend des nouvelles avant moi, pour aujourd'hui je me bornerai à vous dire | que j'attens le Corps dans la quinzaine! Ora pro nobis.

Adieu cherissime Socrate, vos feux d'artifice sont attendus ainsi que vos plans pour la fete avec une impatience proportionné à la confiance que nous avons en votre gout. Vous ne me dites rien du livre de Jacobi!

Adieu, je vous embrasse du fond de mon ame.

Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.144 – Diotime, 4 juin 1787 = Kp 26 / 24*

Angelmodde, le 4 de juin 1787

Votre politique assurément ne m'ennuye pas lorsqu'elle est manié par votre plume, mon cher S., mais seulement lorsqu'elle motive l'extreme abregé de vos lettres, comme elle l'a fait en dernier lieu depuis plusieurs mois. Les nouvelles de ce genre contenus dans votre derniere lettre font présumer une fin quelconque assez prochaine, à ce qu'il paroît – je plains les Rendorps – mais vaguement ne comprenant pas bien, ni de quel parti ils sont proprement, ni coment ils se sont attiréz ce desastre. Il me paroît qu'il y a proprement 3 partis destines: le parti patriotique ou aristocratique, le parti democratique, et celui du Stadhouder qui ne tient ni à l'un ni à l'autre. Je ne sçais auquel Rendorp tient actuellement, ni ce que c'est que les {Brielties}.

Vous me dites<sup>56</sup> de ne faire resoudre vos problêmes algebraïques que par des mains sures. Mon cher S., soyez tranquille à cet egard, car jamais personne ne les a resolus que moi même, et un couple de fois Mr. de Furstenberg.

Je vous envoie ci joint le livret de Mr. Dalberg, sans l'avoir encore bien lu moi-même, uniquement puisque vous paraissez le desirer. Je vous supplie donc de me le renvoyer avec le second courier, si cela vous est possible, et je le suppose possible pour vous, puisqu'il est court et que vous ne dependez que de vous.

Le voyage en Russie dont | vous a parlé le marchand de vin ne me feroit pas plaisir, 1° parcequ'il y auroit beaucoup d'inconsequence à le faire après avoir déclamé si publiquement contre la cour, 2do parcequ'il ne pourroit avoir d'objet qu'une renaissance de vues d'ambition qui me donneroit du fil à retordre relativement à mes enfans, que je suis bien resolu à ne pas sacrifier à des vues semblables, et 3° parcequ'il se retrouveroit là au sein d'une famille dont il est sans comparaison le meilleur, le pauvre Prince Alexis qui est devenu fou, excepté.

---

56 MTBG, p. 70-71.

Or vous savez qu'un homme foible dépend absolument de ceux qu'il frequente. Enfin j'espere apprendre quelque chose de net à ce sujet bientôt.

Je suis, comme de coutume, dans la saison du printemps, hebetée à un point incroyable, mon cher Socrates. C'est un fait, qui me fait sentir avec humiliation l'influence de la lune sur cette essence immortelle que vous pronez à plus juste titre sans doute. Je veux encore un petit peu | mais je ne puis ... rien ... que tirer des etourneaux tout au plus. Aussi le tems est singulier, tantot ettouffant, tantot froid, on n'auroit pas autre chose à faire qu'à changer d'habit, si on vouloit suivre les sages leçons d'Hypocrate et de Gallien, et vivre en quelque harmonie avec Artemis.

Adieu mon cher Socrate, je vous felicite de ce que je puisse vouloir encore assez, pour vous delivrer de mon entretien.

Votre très pauverissime Δ.



*Lettre IV.145 – Diotime, 8 juin 1787 = Kp 26 / 25*

Angelmodde, le 8 de juin 1787

Mon cher Socrate! Je vous ai envoyé le livre de Dalberg par le dernier courier, sans avoir pu trouver le loisir encore de le bien lire moi meme. Mais permettez moi de vous dire que votre jugement du livre de Jacobi est un peu vague, et que j'ai lieu d'en attendre de vous un plus exacte dont je vous somme. La traduction de votre dialogue est arrivé hier; je vais le lire, le comparer, l'examiner de mon mieux et vous en faire mon rapport. Ce que j'en ai lu jusqu'ici me paroît admirablement bien fait, tellement que je ne croirois pas que ce fut une traduction, si je ne le savois.

Mr de Furstenberg est à Paderborn dans des affaires de famille, bien sure que des affaires politiques; je l'attens sous peu de jour.

Dites moi, je vous prie, votre avis sur le manifeste que le Prince d'Orange vient de publier; on en parle si différemment, et ce ne sont pas les gazettes de Leyde et de Cleve où l'on puise la | verité la plus pure à ce sujet. Il faut avouer que celui de Cleve est d'une insolence personnelle, non seulement sur les affaires de la Republique, mais en general, sans exemples, et c'est pour moi un des phenomenes de notre siecle qu'un miserable gaji ait le droit de dire des injures et de decider de l'honneur et de la reputation de quiconque lui deplait ou à ceux qui le paye, sans etre roué de coups. Celui de Leyde est pourtant à tout prendre plus poli, et plus discret, puisqu'il ne s'est que sur la deffensive, ou s'est en attaque. Ce ne sont au moins que les ennemies de son parti.

Adieu mon cher Socrate, le depart de la poste plus prompt aujourd'hui que celle du mardi m'oblige de finir en vous suppliant de ne pas oublier parmi le fracas Δ et la philosophie. Elle a grand besoin d'être un peu sustenté de votre part.

Mes enfans se recommandent à vos bontés pour les feux d'artifices et les plans. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.146 – Diotime, 11 juin 1787 = Kp 26 / 26*

Angelmodde, ce 11 de juin 1787

Cette fois ci, mon cher Socrate, vous me pardonneriez<sup>57</sup> assurément la maigreté de ma lettre, etant toute occupée à corriger la traduction de l'Alexis pour achever

---

57 MTBG, p. 71.



s'il est possible cette besogne avant l'arrivée du Corps. Car après cela le tems et l'esprit me manquera passablement. De grace ne tardez pas à accoucher de votre belle deduction metaphysique sur les 2 sexes qui doivent concourir à la formation d'un individu.

Adieu cherissime Socrate, c'est en concience tous ce que j'ai le tems de vous dire, je ne vous quitte que pour aller m'occuper de vous.

Dites moi je vous prie, quelle seroit votre definition philosophique de l'atheïsme? |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.147 – Diotime, 14 juin 1787 = Kp 26 / 27*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 141-142.*

Angelmodde, 14. Juni 1787.

Mitten unter einer Arbeit, mein lieber Sokrates, die mich nicht wenig Schweiß kostet, (da es sich darum handelt über ein Kind zu antworten, welches ähnlich wie Minerva von Ihnen ausgegangen ist, während ich kaum würdig bin, ihm ins Antlitz zu sehen) bin ich von der grausamen Ischiatik ergriffen worden, die es dahin bringt, mir allen Muth zu rauben. Obwohl ich entschlossen war, Sie so wenig als möglich mit dieser Angelegenheit zu belästigen, die Sie für gut befunden haben meiner Sorge zu überlassen, eine Ehre, die mein Ehrgeiz rechtfertigen möchte; muß ich mich doch entschließen, Ihnen einen Augenblick wegen einer Stelle beschwerlich zu fallen, die ich nie so untersuchte, wie gegenwärtig, wo meine Nachforschungen über die Genauigkeit der Übersetzung mich zu einer strengen Untersuchung zwingen. Es ist nach dem Gespräch des Hypsikles: „Und in Wahrheit, wenn wir erwägen, daß der Tod, das Uebel, das Laster und der Schmerz gegen unsere Natur sind, und daß u.s.w. Bei der Bizarrerie unserer Kulte, die augenscheinlich gegen die Natur unserer Wissenschaft streiten, welche überall Zwischenräume, Lücken und seichte Stellen

haben, während die Geometrie und unsere Sinne uns beweisen, daß wir fähig sind, die Kette und den Zusammenhang der ergänzenden Wahrheiten zu wissen, zu fühlen, welche bewirken u.s.w.”<sup>58</sup> Sehen Sie hier meine Schwierigkeit, lieber Sokrates, ich begreife, daß die Geometrie uns beweist, daß wir, im Stande sind, die Kette, den Zusammenhang der ergänzenden Wahrheiten zu erkennen, welche einen Theil der großen Wahrheit ausmachen; aber ich begreife nicht, wie unsere Sinne, durch deren Vermittelung wir nichts gewinnen als isolirte Wahr- | nehmungen gewisser Wirkungen, uns beweisen können, daß wir fähig seien, zu wissen und inne zu werden die Kette, den Zusammenhang der ergänzenden Wahrheiten, welche u.s.w. Ich bitte mir dieses genau zu erklären, wie Sie es verstehen, und ob Sie nicht glauben, daß diese Stelle, um verständlich zu sein, etwas anders ausgedrückt werden müsse. Iacobi und Herr von Fürstenberg verstehen sie eben so wenig, und ich, die ich mir schmeichle, ein wenig von Ihrer Philosophie zu verstehen, die ich Jenen manches Andere in Ihren Werken gut erklärt habe, ich komme hier zu kurz. Bitte, kommen Sie mir mit dem ersten Courier zu Hülfe, denn wir wünschen dieses erhabene Werk fleckenlos dem Drucke zu übergeben. Sobald ich fertig bin, werde ich Ihnen meine Bemerkungen und Correcturen vorlegen. Leben Sie wohl, die Ischiatic wirft mich auf die Folter, sie macht mich Ihrer Unterhaltung unwürdig. Der Corps ist noch nicht angekommen.



*Lettre IV.148 – Diotime, 17 juin 1787 = Kp 26 / 28*

Angelmodde, le 17 de juin 1787

Cher Socrate! Ma sciatique parle si haut encore que je dois me taire, et je la supporterois plus aisément si elle n’interrompois mes travaux sur l’Alexis.

Je prendrai ce soir cependant une telle doze d’opium que j’espere me mettre par là en etat de l’achever demain. Votre definition de l’atheïsme etoit pour Jacobi, qui par un zele véritablement apostologique travaille à cet objet sans relache. De sorte que vous ferez une vraie ouvre de charité de me comuniquer des idées la dessus, propre à abattre l’hydre de l’atheïsme, s’il vous en vient.

---

58 Hemsterhuis, *Alexis ou de l’age d’or* (Riga 1787), p. 98-99; idem, *Œuvres philosophiques, édition critique* (Leiden / Boston 2015), p. 618, r. 727-737.

Adieu cher Socrate, je vous assure que c'est quelque chose que de vous écrire ces lignes parmi les douleurs que je souffre, puissiez vous y sentir la force de l'attraction de votre  $\Delta$ .

Le Corps m'écrit de Nimegue qu'il ne m'écira que le 22 quand il compte venir ici. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre IV.149 – Diotime, 21 juin 1787 = Kp 26 / 29***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 142-143.*

Angelmodde, le 21 de juin 1787 à 6 heures du soir

Le pouvoir des charmes de vos lettres, mon cher Socrate, est bien au dessus de la faculté. Puisque la simple vue de la votre a fait ce qu'elle a vainement tenté depuis 15 jours, en revoyant pour la 1ere fois depuis 6 mois je pense, 6 pages de votre écriture. La sciatique qui d'ailleurs ne me quitte pas, m'abandonna à l'instant, ou du moins, s'est elle si bien caché, que c'est comme si elle n'y étoit pas.

Mais à la place j'attens le Corps à chaque instant, n'importe, votre très aimable lettre m'a si bien disposé que je suis prêt à tout pour aujourd'hui, que n'ai-je le tems de vous écrire à mon aise aujourd'hui. Vous ne recevriez que des roses sans epines, mais hélas, le messagé qui m'apporte la votre, attent pour remporter celleci, parce que très apparament le Corps sera ici ce soir encore, et je n'aurai pas le tems de vous écrire demain matin [sic]. |

Mr. De Furstenberg qui est là occupé à lire votre lettre, vous fait dire qu'il la lit avec edification, et qu'il est dans la plus grande attente, de vous entendre raisonner sur les phenomenes uniques actuels dans votre patrie. Il se porte parfaitement bien.

Adieu cherissime Socrate, de peur de mesentendre, je crois qu'il faut omettre et nos sens ou y ajouter vos excellens eclaircissemens en forme de note, décidez.

P.S. J'ai achevé hier<sup>59</sup> l'ouvrage de la recension de la traduction et l'ai renvoyé à Jacobi. Dès que nous serons d'accord, je vous les mettrai sous le yeux pour en decider en dernier ressort; à moins que pour que les choses aillent plus vite, vous ne preferiez n'en etre pas importuné. Cependant j'aurai toujours quelque scrupule à me passer de votre derniere revue. | Mais supposé que Jacobi ne fut pas de mon avis en quelqu'endroit, alors du moins vous devez decider absolument. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel



*Lettre IV.150 – Diotime, 28 juin 1787 = Kp 26 / 30*

Angelmodde, le 28 de juin 1787

Mon cher Socrate, la chaleur, mais bien plus encore Mdes. de P., d'At., de Ade., de R., de D., de etc. etc. etc. etc., et puis Mess. de Li., de R., de Cal., de T., de B., de etc. etc., qui assiegent mon cerveau reveche et de dure entree, sans aucune exageration, pendant 6 heures par jour, et qui en feroient bien d'avantage, si Mr. de Furstenberg n'avoit le bon procedé de se charger d'eux pendant quelques

---

59 MTBG, p 71.

heures de la journée, mettent mon pauvre cerveau tellement en rumeur que je scais à peine si je suis femme ou garçon.

Fatiguée d'une vaine defense, je finis enfin par me livrer sans capitulation, pieds et poings liés. Mais vous sentez bien que ce parti extreme n'annonce pas la force et la vigueur qu'il faudroit, pour vous dire, environnée de tous ce que je vous ai nommé et en fort peu de tems, quelque chose qui fut digne de la très belle lettre que je viens de recevoir de vous avec beaucoup de reconnoissance.

Je n'ai trouvé de l'obscurité à la phrase et nos sens que parce qu'elles m'ont jusqu'ici cités comme des facultés au moyen des quels nous reconnoissons ou sentions les rapports entre les choses. Car du reste il est assez clair que c'est par eux que nous sont fournis des unités dont votre raison nous fait sentir les rapports. | La sensation d'un rapport entre a et b etant toujours une sensation qui n'est ni celle d'a ni celle de b, et nos sens ne nous fournissant que les sensations d'A et de B. Je cru que comme la phrase et nos sens semble dans le manuscrit se rapporter à la connoissance des rapports de la meme maniere que la geometrie, j'ai crain qu'on ne s'y trompe imaginant que vous attribuez aux sens directement la faculté de percevoir des idees de rapports au lieu de ne les donner que pour les unités dont l'ame se forme à l'idée de rapport.

Si je suis bien plus obscure, mon cher Socrates, que la phrase qui me l'a paru un instant, je vous supplie de jeter en idée un regard sur tout ce qui m'environne de fort près. L'air est ettouffant; la philosophie la plus robuste ne sauroit y tenir.

Adieu mon cher Socrate. C'est avec tendresse que je vous embrasse. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.151 – Diotime, 2 juillet 1787 = Kp 26 / 31*

Angelmodde, le 2e de juillet 1787

Mon cher Socrate! J'espere que la nouvelle de Gouda ne s'est point confirmé, puisque des lettres arrivés en meme tems et meme datés quelques peu plus tard entr'autre une du Nictologue au Corps (car ils sont en grandissime corespondance) n'en parlerez pas. Nous somes un peu excédé du Corps, tous tant que nous sommes, et le Grand Homme à la tete; jamais il ne nous parut plus ennuyeux dans ses contes sur Mesdames et Mess. etc. etc. Il se plaint entr'autre sans cesse d'être considéré et accusé comme etant *du parti patriotique*.<sup>60</sup> Et par tous ses propos il nous prouve qu'il l'est en effet, même il nous en a trahi la raison, sans y penser, c'est que Mrs *Van Berquel et Gislar* <sup>61</sup> ont bien parlé de lui et l'ont loué comme un excellent *ministre*.<sup>62</sup>

Je ne sçais, mon cher Socrate, qu'elles nouvelles lumieres vous donnez sur les boettes à la Cagliostro si ce n'est qu'elles sont rondes, noir avec un bouton d'ivoire au centre sur le couvercle, coutant 3 {sertalf} la piece. Pour la boette de cuire, c'en est une à | charniere avec un petit bec d'argent que je voudrois, mais s'il n'y en a pas de pareil, elle sera telle que vous pourrez l'avoir. Cette derniere est pour Miquel qui m'a prié de lui en procurer une.

Le jour de naissance de Mr. de Furstenberg doit se celebrer le 5 d'aout; si les feux d'artifices n'y sont pas avant et le plan de decoration bientot, ils nous seront inutile, car il faut pourtant quelque travail preparatif. Je sens, mon cher Socrate, qu'avec vos travaux plus importants, il seroit indiscret de vous charger encore de celui là, ainsi ecrivez moi seulement un article monstrable aux enfans, pour me

---

60 En chiffres: 74,10. 81,52,57,83,2. 81,26,84,57,2,9,83,2,39,62,21.

61 En chiffres: 85[=8],72,50. 71,6,37,39,62,55,54. 86. 25,2,48,54,52,57. - i.e. Van Berkel et Gijsselaer.

62 En chiffres: 80,2,27,41,48,84,57,58.

dire que cela ne se peut pas, et ils se contenteront des feux d'etrlificer qui ne coutera de travail qu'à l'artificier.

Ma santé ne vaut rien depuis 8 à 10 jours, l'ennui me tue à la longue et prealablement, il me donne des crampes dans le bas ventre tres | considerable. En songeant à tous ce que je vous ecris et que je pense haut en votre precence, je ne puis m'empêcher de vous prier de bien soigner mes lettres dans les circonstances presentes. Brulez celleci, elle ne contient rien qui merite d'etre transmis à nos neveux assurément, ni de vous amuser en 8 jours d'ici.

J'ai peur au contraire de vous comuniquer no{s} baillemens et siflemens qui se relevelt sa{ns} cesse. Du reste on est très aimable et content l'un de l'autre.

Adieu cherissime Socrate, je vous quitte enervée par un sentiment vif de mon indignité.

Votre pauvissime Δ

P.S. Je ne savois pas qu'on put etre attaqué d'une ethisie d'ame et que ce mal fut epidemique. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.152 – Diotime, 9 juillet [1787] = Kp 27 / II,15*

Angelmodde, le 9 de jullet

Mon cher Socrate! Je comprends fort bien coment vous vous sentez plus grand en redecendant dans ce bombier, que lorsque vous etes placé au dessus tellement que vous le voyez à vu d'oiseau, c'est que dans le 1er cas vous vous comparez avec d'autres et dans le second vous ne vous comparez qu'au beau ideal qui est dans votre conception, d'où je conclu qu'il faut, si on ne peut pas se tenir toujours à la

meme hauteur, ce que la loi de la gravitation rend impossible, tant que nous sommes dans la region où elle regne.

Il faut se garder soigneusement de se comparer, ce qui par soi meme, est tres difficile à faire avec justesse et justice, et donne plus d'humeur que de jouissance, à tout prendre. Comme je l'éprouve dans ce moment ci assez reelement, toutes les fois que je me laisse aller à ce jeu pour observer ses influence. Corps ne parle pas | encore de depart quoiqu'il y ait vendredi 3 semaines que nous en jouissons. Il parle meme souvent en forme de question, de ce qu'il deviendra cet hiver, et avec un ton qui semble demander reponse, mais c'est sans affectation que je reste muette alors, car je suis glacé d'effroi toutes les fois qu'elle vient sur le tapis, et cela n'est pas rare.

Mes enfans se soumettent à la dure necessité par rapport aux feux d'artifice, exercise utile et necessaire sous le regne de votre megere.<sup>63</sup>

Le Grand Homme qui a la charité exemplaire de se consumer ici, vous salue. Nous somes inquiet et curieux au possible de l'issue de vos affaires. De grace ne negligez pas de m'en donner des nouvelles exactes. C'est à notre Dieu que je vous recommande {... convaincu} | presque qu'il me conservera un ami, dont je scais si peu me passer encore, ou qu'il n'apprendra à m'en passer pour quelque tems. Avec cette persuation j'approuve de coeur votre graecicisme et voudrois que votre patrie seul en tirer part.

Adieu cherissime Socrate, c'est de toute la pauvreté de mon essence actuelle que je suis à vous. Mais malheureusement votre possession n'est pas fort digne d'une.

Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

---

63 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 8.54, 6 juillet 1787.



*Lettre IV.153 – Diotime, 16 juillet 1787 = Kp 26 / 32*

Angelmodde, le 16 de juillet 1787

Mon cher Socrate! Je pense sans cesse (pendant ces beaux jours ici) à votre maisonnette et à l'agrément d'avoir un petit bateau en bon etat sur le canal ; avec cela, on fait des promenades charmantes. Et cette idée calme un peu les inquietudes qui me poursuivent jusque dans mes rêves relativement à l'état de votre santé. De grace mettez vous en etat de profiter des beaux jours pour faire de l'exercice dès que votre santé l'exigera. Pour ce qui concerne vos affaires publiques, je conçois fort bien que la philosophie meme ne sauroit vous consoler entierement des maux de votre patrie. Puisque l'amour du vrai et du beau font necessairement parti constituante de la sagesse, à la quell par consequent le desordre repugne. Nous savons ici que tout est en mouvement dans les garnisons prussiennes, | pour faire rentrer, les congédier, et preparer les chevaux de remonte. Si on fait un camp à Wesel, je le verrai certainement, et s'il arrivoit quelque chose à S. je verrai la Haye sans delai. Le Corps part d'ici le 20 de ce mois pour Dusseldorff où il reste 8 jours. Puis il va à Rosen... Aucune année (les 1ers 8 jours excepté) il ne fut ni plus raisonnable, ni plus sociable. Nous nous quitterons tres bons amis. Je vous prie de faire chercher chez son apoticaire Chatagnier 16 tablettes de boeure de cacao sur son compte et de me les envoyer.

Encore un courier; puis je serai plus libre de vous ecrire des lettres d'un peu plus d'embonpoint. Adieu cherissime Socrate, jamais Δ n'éprouva plus douloureusement combien elle vous aime.

Le Grand Homme vous salue et partage mes inquietudes.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel

*Lettre IV.154 – Diotime, 23 juillet 1787 = Kp 26 / 33*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 143-144.*

Angelmodde, le 23 de juillet 1787

Mon cher Socrate, il ne vous manque aucune lettre de ma part. J'ai été empêchée par une course de 3 jours à la campagne d'une dame où j'ai mené le Prince, de vous écrire par le courier du 14.

Le metier de faux monnayeur, mon cher Socrate, fut dangereux de tout tems, et surtout dans un siecle aussi calculateur que le notre! Un siecle au quel cependant je n'ai pas l'honneur d'appartenir pour le moment, car les plaisirs trop vifs que j'ai savouré depuis 4 semaines ont fait sur moi leur effet trop ordinaire de m'enerver à tel point et se faire sentir apres coup d'une maniere si mortifiante pour moi, que je ne me sens pas en etat de faire l'addition la plus comune, bien moins de vous écrire une lettre un peu digne de votre attention. Je vous proteste avec toute la verité dont je me sens capable que je ressemble parfaite- | ment aux tonneau des illustres filles de Danaeis, on a beau y verser, je me sens toujours également vuide, ou pour parler plus correctement, je ne sens rien. Jacobi doit arriver ici demain ou après demain. Je ne scais s'il m'apportera quelque drogue plus tenace. Cela etant je vous en ferai part fidelement, pour vous dedomager des zeros d'aujourd'hui, car pour moi, je n'ose (vu mon etat actuel) me flatter de produire de sitot quelque chose de mon cru. Il apportera sans faute votre dialogue revu, corrigé et paré comme il faut l'être pour paroître devant la respectable société nomé le public. Il vient ici cette fois ci, moins pour nous, que pour un certain savant nommé Hamann | qui est arrivé ici pour passer l'hiver chez Buchholz et qu'il adore sans pourtant qu'ils se connoissent encore personnellement. Je ne puis (vu ma qualité de tonneau sans fond) vous dire encore par un jugement propre ce que c'est que ce Hamann, quoique je l'aie vû deux fois. Tous ce que j'en scais, ce qu'il est grand grec, hebreux, latiniste, oriental,

etc. etc., qu'il a écrit maint livres, pour moi très obscurs exceptés quelques parties, et entr-autre un petite brochure sur Socrate, où il me semble que je crois entrevoir de belles idées et très profondes, mais je n'oserois cependant l'assurer.

Adieu cherissime Socrate, veuillez par pitié remplir un peu mon immense vuidité; si vous ne venez à mon secours, je presenterai incessement à l'univers ettonné, le phenomene etrange d'un rien personifié. Le Prince est parti vendredi matin pour Dusseldorff, comme je crois obscurément vous l'avoir écrit. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
frco Wesel



*Lettre IV.155 – Diotime, 27 juillet 1787 = Kp 26 / 34*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 144-146.*

Angelmodde, le 27 de juillet 1787

Je suis malade, mon cher Socrate, d'un catharre dans dans tous le corps et d'obstruction dans le bas ventre qui m'est dur comme une pierre. J'observe à cette occation une chose humiliante, mais vraie, c'est que ce miserable glouton a un tel ascendant sur cette partie noble dont l'home est si fiere, sur le siege de ses idees, de sa pensé, qu'à mesure que le mouvement peristaltique est obstrué et raleanti dans les boyaux, il l'est plus qu'en progression geometrique dans le cerveau, et c'est ce qui entraine tout naturellement l'hypocondrie qui n'est autre chose qu'une stagnation totale dans la faculté reproductrice des idees et dans celle de rapprocher à volonté celles qui sont un peu distantes, d'où il suit que l'ame qui veut de l'occupation saisit avec avidité l'objet. La sensation actuelle qui s'empare d'elle, l'embrasse et l'occupe tellement, faute de mieux, qu'elle, cette pauvre sensation ou idée isolée, s'imprime plus profondement qu'en tout | autre

tems, fait toute sa richesse et gouverne les affections de l'ame avec un pouvoir formidable. Il n'est pas fort seant d'entretenir d'hypochondrie un ami qui auroit besoin de consolation, du moins s'il n'étoit pas si philosophe. Mais je passe sur le seant de crainte que cette bête noir ne m'échappe et que je ne retrouve pas bientôt une occation si favorable de vous la crayonner d'après nature.

Je n'ai vu encore Jacobi qu'une fois ici mardi, je lui avois promis d'aller chez lui en ville hier. En verité cela me fut impossible. Ma seule et isolée sensation me retint par les cheveux et mes douleurs par le reste du corps. Je l'ai promis pour aujourd'hui. Je n'ai pas encore examiné la sensation reine d'aujourd'hui, mais obscurément il me paroît que je n'irai pas à moins que le desespoir ne me fasse l'effet qu'il fait aux plus poltrons. La peur en fait des heros lorsqu'ils n'ont d'autre espoir de sauver leur vegetation. Peutetre la meme affection | me fera-t-elle livrer à ma reine un combat à vaincre ou à mourir; cependant mon ventre est toujours petrifié.

Je suis charmé que la Republique se trouve enfin au bord du précipice, puisque vous croyez qu'il doive en resulter la decision finale de son sort, et que l'incertitude est à mon avis le pire des meaux. Si je savois pour sure par exemple que mon ventre fut pierre dans la stricte definition du Prince et des mineralogistes de sa force, eh bien j'en prendrois mon parti, je m'occuperois à trouver quelque graveur excellant qui grava dessus l'histoire de mes delires et grandeurs passéz où vous, mon cher Socrate, brilleriez plus encore que moi et dans ce cas ce seroit à vous et aux amis de l'art qu'il seroit legué, ou si sa matiere ne fut pas meme à cet usage. Je pourrois du moins faire sourire le Prince de plaisir, de la perspective de le voir bientôt briller dans sa collection. | Mais que faire d'un ventre qui est comme pierre sans etre pierre.

Il est tems que je finisse, mon cher, puisque si je continuois 24 heures à vous ecrire, je vois que sous differentes formules ce seroit toujours mon ventre qui s'offriroit à vous. Pardonnez lui, pardonnez moi et priez pour votre pauvre Δ.

*Lettre IV.156 – Diotime, 30 juillet 1787 = Kp 26 / 35**Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 146-147.*

Angelmodde, le 30 de juillet 1787

J'ai lu l'ouvrage intitulé Gott, mon cher Socrate, pendant le séjour de Prince, c'est à dire dans un tems où l'éclat d'autres lumieres m'éblouissoit de sorte que je n'en ai conservé que la sensation totale, 1° que Spinoza y étoit peint d'une toute autre maniere que par Jacobi, 2do que ensuite par les raisons que l'auteur lui meme do{nne} pour le peindre ainsi, cette peinture est aussi arbitraire que si je substituois à Plato Wolff, en disant si Platon eut vecu d{ans} notre tems où la logique calquée sur les sciences exactes est devenue un soulier {g...} qui chausse tout pied, Platon eut parlé {ainsi}; par consequent, prenez qu'il ait parlé ainsi, 3° il m'est resté de cette lecture la sensation de plusieurs propositions près de votre philosophie et liés ou enchassés entre des propositions qui n'y appartiennent nullement, ce qui forme un tou{t} assez bigarré. J'ai recommencé à le lire hier et dès que j'aurai porté cette seconde le{cture} à la fin, je vous ferai part {...} quelles {...}. | Le Grand Homme, ne l'a lu qu'en passant aussi et y a trouvé également Spinoza traité fort partialement. Il paroît que pour bien comprendre à quel but ce livre est fait, il faut lire la 3e partie de son grand ouvrage intitulé Herder, Ideen zur Philosophie der Geschichte, qui vient de paroître aussi, mais dans cette 3e partie particulièrement le 15e livre. Si vous prenez cette peine, je vous prie de me dire alors ce que vous pensez du Gott et du 15e livre des Ideen etc. Veuillez aussi ne pas perdre de vûe que vous m'avez promis vos idées au sujet d'une definition philosophique de l'athéisme. Et pour parler aussi un peu à Corps après avoir parlé de l'ame, je vous prie de me dire si on pourroit trouver à La Haye de ce beau drap fin, d'une belle couleur bleu, de m'envoyer dans ce cas avec la 1ere poste une {echarpe} et de m'écrire combien coute l'aune {...}.

Je serai obligé à un petit voyage cet automne, mais je me reserve de vous dire encore si et pourquoi, lorsque cela sera bien décidé. J'ai depuis 10 jours une diharre {per...}



*Lettre IV.157 – Diotime, 2 août [1787] = Kp 26 / 36*

*MTBG, p. 71-73; Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 147-150.*

Angelmodde, le 2e d'aout

Je me rappelle ne vous avoir pas dit explicitement dans ma derniere que je n'ai manqué aucun jour de poste excepte celui dont j'ai fait mention d'abord par le courier suivant, mais je suppose que la reception de mes lettres qui vous seront arrivés tot ou tard vous en auront deja convaincu.

Mon cher Socrate! Vous savez que j'eus de tout tems une belle passion pour la metaphysique. Ce n'est pas vous sans doute qui m'en avez gueri, mais helas je vis que ma pauvre tete ne suffisoit pas à la fois aux speculations sans nombre, où cette passion m'invitoit, et à la pratique continuelle que m'imposent des devoirs plus pressants. Ainsi j'avois pris le dur parti de sacrifier depuis quelques années ce {mel} delicat à des nourritures plus grossieres, mais necessaires à ma subsistance morale; et ce parti me donna si non des jouïssances, du moins une certaine paix ou plutot une treve interne, mais ne voila-t-il pas qu'il s'eleve depuis un an environ des questions et des querelles en Allmagne dont vainement j'ai travaillé jusqu'ici avec succès à m'abstraire. Enfin le demon tentateur s'est emparé de moi de recheff, il remporte la victoire et me livre sans que je me sente en etat de resister davantage à l'etude de ces querelles. Kant, Herder, Jacobi et par leur diabolique magie, Spinoza | Descartes, Leibnitz, etc. etc. (Les autres ne vaillent pas la peine d'etre nommes) font dans ma tete un tintamarre qui m'empechent de m'entendre moi meme. Oh St. Socrate, ora pro nobis! Dans

peu j'espere vous dire ce que je pense de tous cela, mais si St. Esculape ne s'en mele, ce peu pourroit etre long car notez que depuis plus de 15 jours j'ai une diharre continue. Fasse Jupiter que tous les excremens philosophique s'en aillent avec elle.

Jacobi, en parti cause malheureuse de ma rechute, est encore ici. Il me charge de vous presenter son admiration, et de vous demander combien vous desirez d'exemplairs soit de l'original françois, soit de la traduction de l'Alexis.

Tandis que Jacobi est ici, le Corps est toujours à Dusseldorff encore chez le Comte de Nesselrode, Dieu sait coment, son ami. La soeur de Jacobi ecrit à celui ci par la derniere poste qu'il s'est elevé une dispute entre-elle et le Corps au sujet de la question, s'il falloit donner l'idée d'un dieu à un enfant et lui permettre de l'invoquer, où le Corps a fort et ferme soutenu la negative par milles raisons dignes de sa robuste philosophie. Dans le courant de la querelle le Corps a fait sentir, comme il fait souvent depuis environ deux ans (je n'en scais pas le pourquoi), qu'il croit en Dieu, et a soutenu qu'il n'existoit point | d'athée disant « pour moi je n'en ai jamais connu, et s'il en existe ce ne peuvent etre que des bêtes ou des gens très vaines qui à 30 ans veulent se faire un nom », assertion dont il resulte pour lui deux petits embarras, car 1° son hote, le Comte de Nesselrode, qui etoit present à cette conversation, est un athée ni bete ni vain, circonstance inconnue au Corps. Il ne savoit selon le recit de Melle Jacobi ou fourrer ses mains et ses yeux pendant cet anatheme fulminant, pendant le quel la Comtesse de Nesselrode, qui n'est pas athée, cachoit comme Sara la tete derriere la porte pour rire. 2do Jacobi, qui aime le clair, a chargé Melle sa sœur de demander au Corps si donc il n'a jamais connu son ami Diderot, Naigeon, etc. etc. etc.?

Coment il se tirera de tous cela, s'est son affaire, mon cher Socrate, n'est ce pas? Ou croyez vous qu'en qualité d'epouse je sois obligé de m'en meler? Voila, mon cher Socrate, toutes mes nouvelles, les politiques sont en stagnation chez nous. Ce qui ne l'est jamais, c'est l'amitié eternelle que vous a voué votre Δ.

Le Grand Homme vous presente l'assurance de la sienne; mes enfans  
vous baisent les mains. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.158 – Diotime, 6 août 1787 = Kp 26 / 37*

Angelmodde, le 6 d'aout 1787

L'histoire lamentable de votre malheureuse famille nous a si fort touché, mon  
cher Socrate, que vous pouvez compter comme fait, tous ce qui depend de nous, et  
à vu de païs cela se fera aisément.

Vous devez derecheff avoir reçu de moi deux lettres à la fois par le dernier  
courier, car je n'ai pas omis de jour de poste. Et vous devez bien aimer à me  
gronder ou etre d'une incredulité peu digne d'un grand coeur, pour recomencer  
toujours vos doutes sur moi après tant d'experiences, qui vous ont prouvés que  
ces irrégularités tiennent à des choses hors de moi.

Jacobi est parti<sup>64</sup> avant hier apres que nous eumes achevés de regler et de  
mettre d'accord nos diverses opinions sur la traduction de l'Alexis. A cette  
occation je dois vous dire, mon cher Socrate, que c'est la larme à l'œil que j'ai  
relu il y a quelques jours, differants fragements et de dialogues de votre main,  
Alexis second deja très avancé: l'animal politique avancé aussi, un comencement  
de dialogue sur la philosophie qui promet du sublime; un autre sur les loix qui  
pourra se fondre dans l'animal politique. |

En verité mon cher Socrate, si au lieu d'astronomiser vous ne mettez une queue  
à toutes ou du moins à quelques unes de ses têtes, je donne ma voix pour que

---

64 MTBG, p. 73.



vous soyez cassez aux gages de la philosophie. J'ai retrouvé bien d'autres pretentions en relisant cette année de vos lettres, et pour ne nommer parmi cent sujet dont vous dites toujours que vous parlerez une autre fois à fond que quelques uns de ceux qui me tiennent le plus à cœur, songez que vous m'avez promis de traiter dans une lettre prochaine (N.B. il y 2 mois de cela) des causes finales, de la notion d'athéisme, de la raison pourquoi il faut le concours de deux sexes (autre part vous dites de deux êtres, ce que je prens la liberté d'infirmier ou qu'il y a quantités d'animeaux androgyne) pour former un troisieme etre.

Si j'étois près de vous, je vous mettrois au pain et à l'eau jusqu'à ce que vous eussiez satisfait à nos devoirs. | Mais en attendant que je sois à porté de vous punir aussi sensiblement, je ne veux du moins plus vous donner le nom de Socrate que vous n'ayez au moins recomencé les travaux qui vous l'ont merité. Et, qui pis est, je vous appellerai La {La...} si vous continuez à sacrifier les sujets qui tien{nent} de plus près au bonheur de l'hom<sup>me</sup> et po{ur} les quels les Socrates ne pleuvent pas, à un sujet qui dans notre siecle trouvera toujours des cultivateurs plus ou moins dignes de lui.

Adieu, car je suis fâché, et me facherai davantage si je continue ce qui n'est ni philosophique, ni salulaire aux eaux de Pymont que je bois, dans l'esperance de sortir de l'age de fer ou le sejour du titan Corp<sup>s</sup> m'a plongé. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.159 – Diotime, 10 août 1787 = Kp 26 / 38*

*Un fragment a été publié dans: MTBG, p. 73-74; Deutsche  
Übersetzung in: BTG II, p. 150.*

Ce 10 d'aout 1787

Je n'ai pas un instant aujourd'hui, mon cher Socrate, pour vous accuser la reception de votre lettre; je soignerez les exemplairs pour vous; pour moi j'en ai deja soigné.

Mon voyage n'est pas decidé encore, mais s'il se fait ce sera dans le mois de sept., et j'aurois besoin pour ce tems d'un habit de drap. C'est pourquoi je vous supplie de m'envoyer tout d'abord cinq aunes et demi de drap de l'échantillon bleu marqué d'un B, par la voie de Ooldecop; j'inclus un mot à Boas ici par le quel vous sera remis l'argent, faisant selon mon calcul l'aune à 9 fl. 10 sols 50 fl.

Le Dieu de Herder me paroît très decidenment le fondement de l'univers ou plutot, ce qui est dans tous les etres pris ensembles un mot qui exprime une totalité; et je conçois que cette maniere de voir, admet la reunion du spinosisme avec le christianisme et tous ce | qui finit en isme, ce que je ne concevois pas plus que vous à Weimar. Herder est un bel esprit assurément, mais je ne l'ai jamais cru profond. N'oubliez pas de lire le 15e chapitre du 3e tome de son gr. ouvrage. Vous verrez si je ne me trompe, coment le Gott semble ecrit tout expres pour lui servir de sarcophage.

Ce chapitre m'a fait l'effet d'un sepulcre couvert de fleurs qui renfermeroit un corps pourri, mais l'odeur du mort perce à travers. Adieu cherissime Socrate, que le Dieu vivant et subsistant nous penetre tellement de sa toute pressence, que l'odeur de la corruption ne puisse nous affecter par aucun sens.

P.S. L'affaire de votre malheureuse famille {s'est} faite par ecrit,  
par une voie sure. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel



*Lettre IV.160 – Diotime, 16 août 1787 = Kp 26 / 39*

Angelmodde, ce 16 d'aout 1787

Mon cher Socrate! Vous aurez la quantité d'exemplairs almands et françois de l'Alexis que vous desirez, et au dela pour rien comme de raison. Et vous en aurez les deux premiers exemplairs de chacun des le comencement d'octobre. Voici en attendant un échantillon des caracteres dont j'espere que vous serez content. Je sens avec froissonnement le contrecoup des embrassemens qui vous surprenent à votre grand diner. Dieu veuille que vous en soyez quitte pour ceux là.

Je ne me rappelle plus à quoi j'ai comparé la philosophie du spirituel Herder, mais je sais bien qu'elle me fait plutot l'effet de la torpille que celle d'une lecture de Lucain. En verité, mon cher Socrate, mon amour pour vous n'a pas besoin de ruse pour croitre et s'animer de plus en plus à mesure qu'il vieillit, sans quoi toute comparaison en fait de maniere de philosopher et d'étoffe, pour cela seroit bien propre à faire cet effet. | Mais je le repete, cette ressource m'est inutile, d'autant que, je ne sais si c'est une propriété comme de l'accumulation des années, ou si c'est le caractere de mon hypochondrie, qui dans celles la n'est pourtant pas de l'espece la plus mauvaise. Mais tous les jours je vois mieux et avec une plus sainte et fervante admiration plus de beau dans les autres, et avec un sentiment un peu differant moins de beau dans moi, d'où resulte naturellement un plus vif désir que jamais de vous revoir. Cher Socrate! Si vous sentez un peu ce qu'est cette soiff en moi, et quel baume ce sera contre la bête noir qui me persécute, vous ne balancerez pas à me sacrifier une petite partie du moins de votre hiver. Ne refusez pas ce bienfait, cherissime Socrate, à votre fidelle Δ.

Jacobi m'écrit de vous dire de sa part les choses les plus distinguées et les plus | propres à vous faire comprendre son admiration. N'oubliez pas que dans votre avant dernière vous me promîtes une dissertation sur l'athéisme et sur le corps. J'ai bien résolu depuis la dernière relecture d'une année de vos lettres où j'ai trouvé tant de vaines promesses et de plusieurs de vos manuscrits fragmens comencez et point achevés, de ne plus sacher prise lorsque désormais vous me ferez quelque promesse dans ce genre. Mandez moi vite si mon algebre v{ous} est bien parvenu, et quelque repon{se} qui puisse me donner des vues sur ce que j'y demande.

Le Grand Homme part pour 3 semaines, mais je continuerai s'il en est besoin la corespondance avec le tuteur de la malheureuse femme pendant son absence.

Adieu. Le courier prochain vous dira des nouvelles de mon voyage. Rien dites encore rien à personne; il a les raisons.

Les boîtes, le chine etc. sont arrivez. Je vous en fait mes remercimens, cher Socrate, et vous prie de me dire ce que je vous dois. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
frco Wesel



*Lettre IV.161 – Diotime, 21 août 1787 = Kp 26 / 40*

Angelmodde, le 21 d'aout 1787

Mon cher Socrate! J'ai bien reçu votre dernière et en ai déjà fait l'usage convenable comme de l'avant avant dernière. C'est ce qui fait que je n'ai pas le tems de vous écrire un peu au long avant le depart du courier d'aujourd'hui. J'attens avec impatience la longue lettre philosophique que vous me promettez pour

restaurer ma pauvre tête hypochondre au possible. Depuis deux mortels mois le post nubila phoebus est la seule branche à la quelle je m'accroche, car enfin le phoebus est sure, ne fut ce qu'à l'époque de notre transformation qui au bout du compte n'est pas éloignée.

Adieu cherissime Socrate, de grace mettez chaque chiffon que vous ecrivez en lieu de sureté; j'en ferais autant. Car nous somes trop bien mariés pour ne pas nous devoir l'un à l'autre, dans toute époque et supposition. Adieu, à vendredi. J'espere vous en dire davantage. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.162 – Diotime, 23 août 1787 = Kp 26 / 41*

Angelmodde, le 23 d'aout 1787

Cher Socrate! Une forte crampe d'estomac m'occupe d'une maniere si peu digne de votre attention, que je dois me borner de vous accuser à la hate la reception de votre lettre. À vous dire que le drap n'est point encore arrivé, que les oignons developpent à merveille, des feuilles semblables presque à celle de l'ananas et très robustes. Et à me reccomander du reste à votre indulgence, de grace tachez de vous procurer le 3e tome des Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit de Herder, et lisez y uniquement le dernier, c'est à dire le 15e livre, et vous verrez si ma comparaison est juste. Reellement je la trouve, la relisant dans votre lettre, d'une justesse picquante, ayant justement repassé ce matin le soit dit 15e livre.

Adieu cherissime Socrate. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.163 – Diotime, 28 août 1787 = Kp 26 / 42*

Munster, le 28 d'aout 1787

Je suis venu en ville, mon cher Socrate, celebrer mon jour de naissance de la maniere la plus delicieuse pour moi, par une solitude parfaite. Mr. de Furstenberg est parti pour Geismar, et j'ai laissé mes enfans à Angelmodde où j'irai les rejoindre après demain. L'avarice qui me tient, relativement aux precieux et si rares moments de cette solitude, joint à ce qu'une lettre au tuteur en question, m'a deja enlevé une demie heure, abregera un peu l'etendre que d'ailleurs je desirerois donner à cette lettre ci.

Je vous felicite, mon cher Socrate, du beau coup qui s'offre à l'admiration de votre philosophie, uniquement contemplative. Si vous n'étiez absolument mort à la politique et à ses interets, je vous demanderois si ce coup outre qu'il est beau, est heureux pour le bien etre et l'existance de la republique ou non. Dieu le veuille, mais je suis trop ignorant pour en juger, c'est pourquoi votre jugement | me paroitroit d'autant plus interessant que votre indolence philosophique vous rend juge plus impartial. Mais que nous importe au bout du compte la politique d'un monde qui n'est pas notre patrie reel et où ne vivons qu'aujourd'hui et demain peutêtre. Mon voyage (mais cela reste encore entre nous deux absolument) est resolu pour le 15<sup>e</sup> de mois de septembre. Il ne sera que de 3 semaines tout au plus; mes facultés pecuniaires etant telles que pour le moment je n'en aurai surement pas entrepris du tout, si le but de celui-ci ne me tenoit assez à cœur, pour m'exposer meme au, d'ailleurs pour moi tres pesant fardeau, d'avoir quelques dettes à payer dans le courant de l'année; le voici ce but.

Vous savez, mon cher S., que de tout tems une de mes sensations les plus tristes fut l'obscurité sur l'usage que je devois faire du plein pouvoir à moi remis (et à ma grande satisfaction) pour etablir mon fils de la maniere dont il me plaisoit, | pourvu que je me contentasse pour toute la vie du Corps pour moi et mes enfans de 8000 fl de rente. J'y ai consenti, j'y aurois consenti à moins plutot

que de laisser échapper des mains l'inestimable avantage de gerer la destination future de mes enfans, gestion sans la quelle je pouvois compter à peu près perdre leur education, mais que determiner à ce sujet? Voila qu'elle fut bientôt mon souci, 1° il faut consulter sur toute chose les talents, j'avois 3 choses contre l'etat militaire dans les grandes monarchies; 1° mon fils ne paroît pas etre doué par la nature de l'organisation qui forme le heros; 2do y jouer un role subalterne c'est etre zero; 3° et encore si on n'étoit que zero pusse, mais qu'est-on aujourd'hui, etant militaire? Le satilitte d'un voleur de grand chemin, voila le sort d'un subalterne dans les monarchies. Et N.B. si le sort de Mitri ne m'avoit été remis, ce seroit inevitablement son sort, car par une grace specielle et recue à mon Corps defendant du feu Comte Orloff, il est actuellement depuis 10 ans deja Captaine à l'armée de Russie; j'en ai le brevet dans mon coffre. Ile en faire un courtisan en Russie c'est à dire un corps sans ame. C'est ce dont Dieu me preservera | à jamais. Un ministre envoyé? Tout aussi peu, c'est un être oisif obligé par etat à se faire un inutile du grand monde. Et Mitri avec l'extreme penchant à la molesse et paresse seroit à peu pris perdre. Un eclair brilla à ma perplexité sur ce sujet pendant quelques instant l'année 80. Je cru pouvoir en faire un jour l'aide de travail d'un ami renumérateur de son pays, mais cet eclair ne fut qu'un éclair.

Cas alors de me fatiguer en pensées inutiles, je remis cette affaire à la providence avec la ferme confiance qu'elle tracerait ma route. Jusqu'au moment où j'appris la nomination de Dalberg à l'electorat de Mayance et à l'evêché de Spire et de Constance. Alors l'éclair brilla de nouveau et devint peu à peu une flamme resplendissante, il sera (me dis-je) aide travail d'un nouveau renumérateur, de l'ami le plus digne après le 1ere, dont je serois le plus fier qu'il puisse être cooperateur. Une lettre très tendre que je recus dans le tems de son elevation de cet ami, acheva de me determiner. Alors je comuniquai mon idée au <sup>Grand</sup> Homme qui l'approuva pleinement et nous determinames de demander à Dalberg un rendez-vous qu'il nous a donné près de Francfort sur le Main sur la fin de

septembre, où je puisse lui faire l'ouverture du cadeau que je lui destine (au cas pourtant | que Mitri réussisse de manière à pouvoir être présenté comme un cadeau). Là je verrai avec lui à quel usage il pourroit lui être le plus utile, pour diriger ses études en conséquence, et le lui donner ensuite à l'âge de 22, 23, ou 24 ans, selon qu'il sera mur, sans titre comme sans honoraires, parce que s'il répond à son éducation, il suffira avec ce que je pourrai lui donner, et j'aime mieux qu'il conserve la précieuse sensation d'indépendance, qui facilitera en lui la disposition de n'attacher l'idée d'honneurs et de fortune qu'à l'avantage de se sentir le serviteur et coopérateur libre d'un homme qui sera sans doute le bienfaiteur de ses semblables aussi loin que son cercle d'activité s'étendra.

On dit qu'il a déjà nommé in petto, notre Stadion son coadjuteur, une belle perspective pour ce pays et un motif de plus pour désirer lui consacrer un fils.

Adieu cherissime Socrate. Cette courte lettre est devenue longue insensiblement et mes heures précieuses s'échappent. Adieu donc sans plus.

J'attends un peu de philosophie d'athéisme etc. dans votre  
réponse. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
frco Wesel



*Lettre IV.164 – Diotime, 2 septembre 1787 = Kp 26 / 43*

Münster, le 2<sup>e</sup> de sept. 1787

Pour ce moment je retourne à Angelfmodde, mon cher S., je n'ai que le temps de laisser ici 2 mots qui doivent partir ce matin, pour vous accuser la réception de la votre. De grâce songez à cet hiver, vous me rendrez fort heureuse en tout sens en nous honorant de votre présence, ayant beaucoup de philosophie à dépêcher avec



vous. Je retourne à Angelmodde à mes affaires, en meilleur état que je n'en étois parti, la solitude ma dernière et sûre ressource contre l'hypochondrie la plus tenace a disparu entièrement, et j'ai repris la faculté de penser au moins ce qu'il en faut pour le ménage.

Adieu cher Socrate. Que Dieu vous ait en sa sainte garde. Ce vœu contient plus qu'il ne vaut ordinairement au bout d'une Lettre Royale. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.165 – Diotime, 3 septembre 1787 = Kp 26 / 44*

Angelmodde, le 3 de sept. 1787

Votre Nro 70 m'est très bien parvenu, mon cher Socrate, je suis fort aise d'avoir votre approbation dans le plan que je me propose pour Mitri qui me tient d'autant plus à cœur, que j'espère dans ma course le consolider assez pour qu'il puisse aller son train, même au cas que je ne survive pas à l'époque de son exécution. A moins pourtant que Mitri, ne reste si peu de chose que je sois en conscience forcée de l'abandonner à sa première destination. Car certainement je ne tiens à mon plan ou plutôt il entre comme condition intégrante de mon plan, qu'il ait les facultés requises pour servir de Cadeau, à un Être comme celui auquel je le destine.

Je pars le 14 de ce mois pour Dusseldorff, j'y serai le 15, j'en repars le 16. Je serai entre Dusseldorff et Frankfort sur le Mayn le 17, 18, 19 et 20, pour voir à mon aise le beau pays entre Bonn, Coblenz et Mayence. Je passerai le 21 et 22 à la foire de Francfort. Voilà jusqu'où je puis | vous dire du positif, le reste dépendra en grande partie de Dalberg. Mais soit que nous nous voyons à

Achaffenburg ou ailleurs, je reviens toujours sur Francfort vers le 27, 28 ou 30 de sept. ainsi c'est là où pourront me trouver vos lettres entre le 20 et le 30 sept. à l'adresse que je vous indiquerez encore d'ici à mon départ. Je puis recevoir encore 3 lettres de vous ici, savoir l'une jeudi prochain le 6, la seconde dimanche prochain le 9, la 3e le jeudi d'ensuite savoir le 13 de ce mois et ce sera la dernière. Celle d'ensuite ou la quatrième à compter depuis celle que je recevrai le jeudi prochain savoir le 6, il faudra me l'adresser chez Jacobi à Dusseldorff, la 5e et la 6e à Francfort sur le Mayn à l'adresse que je vous indiquerez. Et puis nous verrons plus loin. Voila un directoir fixe (dont je garderai copie) pour 3 semaines à comptant de celle qui commence aujourd'hui. Gardez le bien ce directoir et suivez le, mon cher Socrate, sans variation | à moins qu'entre tems je ne vous indique moi meme des changemens à faire. Pour moi je vous écrirai partout où je pourrai. Le Grand Homme sera des notres, il est à Geismar à présent, et c'est à Francfort que nous nous reunirons le 20, il yra là par une autre route, ainsi vos lettres si vous lui en ecriviez pourroit aisément le manquer et se perdre, au lieu que celles que vous m'adresserez de la maniere que je viens de vous indiquer me parviendront surement, pourvu que de votre coté vous ayez soin de vous bien informer des depart des postes pour Dusseldorff d'abord et puis pour Francfort sur le Mayn, et de les affranchir convenablement, et de ne pas oublier, que dans l'ordre que je vous ai indiqué pour les 6 1eres lettres que je dois recevoir de vous, j'ai compte celle de jeudi prochain 6 de sept. qui sera deja parti de La Haye lorsque vous recevrez celleci, pour la premiere.

Je n'ai encore rien écrit au Corps de ce voyage parceque lui ayant dit d'un coté que je ne comptois | pas voyager cette année, lorsqu'il fut ici parcequ'en effet je n'avois pas encore formé ce dessein alors, et que d'un autre je ne voudrois pas lui en decouvrir le motif encore, je me trouve dans l'embarras que lui dire. Enfin je lui parlerai de l'entrevue avec Dalberg et me tairai sur le motif.

Adieu cherissime Socrate, je n'ai plus un seul moment.

*Lettre IV.166 – Diotime, 7 septembre 1787 = Kp 26 / 45*

Ce 7 de sept. 1787

Je suis charmé, mon cher S., que le coffre soit en lieu de sureté pourvu qu'il contienne surtout tous ce qui sort de votre plume et qui vous concerne. C'en est pour moi la partie sans comparaison la plus precieuse. Je n'ai qu'une raison trop specieuse à ecrire au Corps pour mon petit tour à faire, c'est que j'ai pris la goutte volente au trois et quatrième doigt de la main droite tellement que pour peu qu'elle s'etende.

Me voila impotente absolument quant à l'écriture ce qui me presse très fort d'aller consulter Hoffmann qui a trouvé un secret contre la goutte. Je vous écris avec 2 doigts seulement encore capable de survie car le petit doigts n'est bon à rien.

Par charité, mon cher Socrate, ne manquez pas de m'écrire exactement et comme je vous l'ai prescrit si vous voulez m'épargner des inquietudes mortelles. Vu mon impotence je ne puis vous en dire davantage. Adieu cher Socrate, que toutes les puissances celestes vous protege.

Le drap est heureusement arrivé la veille du depart de Mr de Furstenberg. Vous ne me dites pas si vous vous en etes fait payer de sorte que je n'ose vous parler du desir qu'il a de vous en demander aussi. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.167 – Diotime, 18 septembre 1787*

*Dortmund, Stadt- und Landesbibliothek, Atg. 11812 – Publiée dans:  
MTBG, p. 75-76.*

Dusseldorff, ce 18 de sept. 1787

J'ai trouvé ici votre lettre, cherissime Socrate, qui m'a fait un double plaisir, 1° par elle meme, 2do parce qu'elle m'a servi augure pour la continuité reguliere de notre correspondance pendant ma course vaguabonde. J'ai du m'arretter ici un jour de plus que je ne comptois parceque je me suis sentie indisposé en arrivant, mais cela ne change rien à notre correspondance, si non que vous pouvez m'adresser une lettre de plus à Francfort, p.c. 3 en tout à Francfort, et puis comme je vous l'ai dit 2 encore ici où je m'arretterai en repassant un couple de jours, et puis le reste à Munster.

Votre admirable Lettre sur l'atheïsme que j'ai apporté ici avec moi a fait à Jacobi toute la sensation qu'elle merite de faire. Il desire ardamment vous voir cet hiver à Munster, et me charge avec toute sa famille de vous dire mille choses. Figurez vous que je suis destiné au bonheur nonpareil de voir près de Francfort votre chere amie Mad. de | La Roche, l'intime de Mr. de Luc et de Mde de La Fite. Figurez vous que je suis occupe à me faire lire chemin faisant par mes enfants les ecrits admirables de De Luc sur la partie de l'Allemagne que nous parcourrerons actuellement. Figurez vous que malgré tant de grandes choses qui pesent sur mon cercelet il a encore la force de sentir et d'admirer le tarif excellant que vous donnez dans votre derniere lettre des differantes valeur des organes morales guerroyants. Je ne scais, mon cher Socrate, où vous prenez le genie et l'esprit dont vous remplissez regulierement deux fois par semaine vos lettres; si vous pouviez m'indiquer une source où je puisse puiser aussi vous obligeriez par la votre vous meme d'abord, et puis votre tres necessiteuse Δ.

Demain matin nous repartons d'ici pour continuer notre route jusqu'à Francfort, où je me flatte bien trouver de vos lettres. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye.



*Lettre IV.168 – Diotime, 22 septembre 1787 = Kp 26 / 46*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 152-155.*

Francfort sur le Mayn, ce samedi 22 de sept. 1787

Nous sommes arrivés ici hier au soir quoiqu'en meme tems Mr. de Furstenberg et moi quoique par differantes routes, lui en très bonne santé, moi accablé d'une forte toux. La premiere nouvelle qui frappa mes oreilles fut celle de la prise d'Utrecht, et mon premier voeu celui d'être en possession d'une lettre de mon cher Socrate. Il etoit trop tard pour aller la chercher chez mon banquier, et etant ici incognito à raison de plusieurs conoissances incomodes dans les environs, je n'osai y envoyer. J'y vais de ce pas moi meme, et pourrai j'espere vous faire à mon retour mes remerciemens sur l'exacitude avec laquelle vous soignez mon repos.

Je viens de chez mon banquier, mon cher Socrate, avec une lettre de votre part dont je vous rends mille et mille graces. Jamais comme vous jugez, elles ne furent plus necessaire à mon repos que dans ces moments critiques. Après demain je compte en recevoir encore. |

Nous sommes arrivéz de Dusseldorff ici à travers les plus belles decorations de la nature que jamais j'aie vue. Toujours bordant le Rhin, à notre droite les colines et vignes les plus riantes et les mieux cultivés, à notre gauche sur la rive opposé du Rhin des roches immenses appellés les Alpes du Rhin à cause de leur majestueuse vetusté, dont les tetes chauves sont couronnés d'une varieté infinie d'anciennes ruines du tems de la chevalerie, au pied de ces antiques venerables

fourmillent des villes, des villages et chateaux de plaisance moderne presque sans interruption de sorte qu'il se presente sans cesse. La double comparaison de la nature brute avec la nature cultive dans les roches incultes à la rive droite et la chaine de montagnes cultive à la rive gauche du Rhin. Et de l'art gothique avec l'art moderne dans la rangé superieure des ruines qui couronnent ces vielles roches et la chaine des villes, villages et maison de campagnes, qui bordent la rive au pieds de ces rochers.

Nous sommes arrivés ici précisément les derniers jours de la foire, que nous avons parcouru aujourd'hui mais sa comparaison avec celle de | Leipsic, n'est point avantageuse à cellci, sans compter même qu'avec Socrate l'ornement le plus essentiel pour nous lui manque, elle est si pauvre que de toute la matiné ni grands ni petits nous n'avons pu trouvé moyen de nous débarasser d'un ducat pour satisfaire la plus legere fantaisie. La ville comme nous l'assurent tous ceux chez qui nous avons pris des informations ne contient de remarquable que la Couronne Imperiale et la Bulle d'Or que je compte voir pourtant en bonne allmande. Il m'a toujours paru remarquable que Charles IV le plus mediocre et le plus foible de nos empereurs precedés des deux Frederics, princes d'un tout autre trempe et suivis d'autres princes egaleement superieurs, ait cependant (servi du hazard et des besoins du tems) été celui qui a jetté les fondemens encore subsistantes de la forme de l'Empire germanique et de la liberté. Dieu veuille qu'un autre homme mediocre ne soit pas destiné à la detruire.

Nous restons ici encore quelques jours uniquement pour me guerir d'un rhume de poitrine qui m'ôte absolument la faculté de parler, faculté | que j'ai un peu besoin de retrouver pour voir Dalberg. En attendant il m'arrive force courier d'Achaffenbourg de la part de l'Electeur de Dalberg avec chevaux de relais etc. etc. pour me sommer de m'y rendre. Mais en vain. Car enfin j'ai perdu la parole et l'Electeur tout Electeur qu'il est n'a pas le pouvoir de me la rendre.

Adieu cherissime Socrate, encore 2 lettres adressés ici de votre part, et puis 2 à Dusseldorff, et vous obligerez bien sensiblement votre Δ.

Le Grand Homme vous assure de son amitié. Cher Socrate, ne nous oubliez pas dans vos tracas. En grande hate



*Lettre IV.169 – Diotime, 25 septembre 1787 = Kp 26 / 47*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 155-156.*

Mardi, ce 25 de sept. 1787

Le jour d'hier, mon cherissime Socrate, fut un des jolies beaux jours de ma vie, la nouvelle de votre delivrance l'a marqué pour moi d'un sceau ineffaçable, sans compter la sensation que doit faire naître naturellement le beau tableau que vous faites de la joie publique d'un peuple qui se sent. Je vous avoue que l'idée du danger personel où je vous ai cru jusqu'à ce moment a troublé bien souvent et mes veilles et mon sommeil. Je compte que votre premiere lettre nous annoncera le sort d'Amsterdam et le couronnement d'un oeuvre le quel ne pouvant malheureusement se terminer que par des moyens violents, n'aura du moins subi parmi tant d'operations violentes possibles qu'une des plus benigne, si la fin ressemble au commencement. Avec tous cela je rends grace au ciel pour la premiere fois de ma vie de n'être pas née parmi vous dans ces moments ci, car je vous avoue, que, toute fiere que je devrois etre comme Prussienne de vous voir recevoir la paix des mains de | ma patrie, l'idée d'une armée prussienne qui la porte le glaive à la main, à presque le seul peuple libre qui existoit encore sur la terre, me revolte si horriblement, meme en ma qualité de Prussienne, que je ne sçais ou me porteroit cette sensation si j'étois du nombre de vos republicains. Je crois cependant que toute ma rage se tourneroit vers les auteurs quelconques d'une situation qui amena cette revoltante necessité.

J'espere ou plutot je ne doute nullement que le Prince d'Orange saura s'efforcer à meriter le beau jour qui à lui pour lui à son entrée à La Haye. La situation sera difficile. Dieu veuille lui accorder de bons conseillers et la faculté de les discerner et de les suivre. A propos de conseils, n'en avez vous aucuns à faire passer à votre malheureuse cousine? J'ai actuellement une occation excellente de lui en faire passer à l'insue de son tuteur, de Mr de Valde et de Mde {Xantleben}, au moyen d'un voyageur que j'ai rencontré ici. Et j'apprens | que cette pauvre femme depuis la mort de sa mechante belle fille respire un peu. Il seroit je crois le moment de lui parler raison avec succes. En attendant vos avis, je lui dirai toujours nos idees pour ne pas laisser rechapper l'occation favorable.

Je ne serois plus dans cette ville aujourd'hui, mon cher Socrate, sans un incident qui m'est aussi agréable qu'inattendu. Avant hier nous nous etions déterminé à partir hier pour Achaffenburg où Dalberg nous attend, lorsqu'apprenant que Darmstadt n'étoit qu'à 6 lieux d'ici il me vient à l'idée d'entrer dans l'hotel de Darmstadt que cette cour possede ici pour demander à quelque chatelain du chateau si on ne savoit pas ou respiroit actuellement notre Prince Xion. Jugez de ma joie lorsqu'on me dit qu'il étoit depuis quelques semaines à Darmstadt pour voir ses parents. Vite je retourne à la maison, j'expedie une estaffette avec une lettre, et hier soir notre | Prince arriva ici entre 7 et 8 heures. Il soupa et resta avec nous jusqu'à onze, et je l'attens ce matin encore pour quelques heures. Vous ne me demanderez pas sans doute si je l'ai observé avec la curiosité du plus vif interet apres 8 ans d'absence, qu'il a passé dans les contrées des sirenes sans qu'on puisse raisonnablement lui supposer toute la prudence d'Ulisse.

Malheureusement comme je suis toujours encore sans voix accablé d'une toux et d'un enrouement très fort, qui étoit à son comble à son arrivée ayant epuisé le peu de poulmons que j'avois avec Mde de La Roche qui avoit passé la journée avec moi, la conversation roula entre Mr. de Furstenberg et lui toujours sur la politique. Là j'ai vû que la France avoit eu sur lui quelqu'influence. Sa belle phisionomie si pure et si rempli d'ame ci devant a aussi souffert un peu, ce beau



front serein a pris des plis grimacants, cependant l'âme de Xion reparaît souvent encore dans son regard. Aujourd'hui j'espère passer une heure seule avec lui et pouvoir vous en dire davantage pour lors. Mr. de Furstenberg se rejouit avec moi de ce que l'animal politique n'ait pas dévoré notre Socrate, il me charge de vous le dire. Xion vous dit mille choses.

Adieu cher Socrate, je suis votre  $\Delta$  à toute éternité, si cela n'étoit pas, il n'aurait pas la peine.



*Lettre IV.170 – Diotime, 30 septembre [1787] = Kp 26 / 48*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 157-160.*

Aschaffenburg, ce 30 de sept.

Cherissime Socrate! Je suis ici depuis le 26 au soir, et c'est malgré moi que j'y suis encore, après avoir rempli le but de parler au coadjuteur avec une extinction totale de voix et une espèce d'inflammation des poulmons on ne jouit ni des hommes ni des choses. Et on ne guérit pas non plus environnée comme je le suis de causes irritables pour les poulmons. J'espère que nous quitterons demain ces lieux. Que j'aurais de choses à vous dire si je pouvais vous parler, mais ce sont des choses qui ne s'écrivent point.

Vos lettres me manquent aussi, j'espérois en recevoir une 3<sup>e</sup> de Francfort où mon banquier est informé de me les envoyer ici. Mais en vain, je n'en reçus qu'une hier, et c'en étoit une du Corps. Nous comptons passer demain par Darmstadt pour revoir encore une fois (et ce sera apparemment la dernière fois de ma vie car il y a toute apparence qu'il se fixera au service de France) notre Prince chez lui. Il m'a dit cependant que la chance de rentrer au service d'Hollande n'étoit pas impossible, mais elle me paroît aussi difficile qu'un quantum à la lotterie. Il a conservé toute sa franchise et son indépendance des grandeurs et

puissances de ce monde. Je n'oserois vous en dire autant de l'empire de la beauté, ni qu'il n'ait acquis en France de certaines manieres de voir politiques qui tiennent de ces chaines. Mon Dieu, que je desire vous parler!

Cher Socrate! Si mon repos vous est cher, accordez moi votre présence cet hiver, certainement si l'amitié a des droits sur votre ame, jamais elle n'eut plus besoin de les exercer, j'ai tant de choses à decider et le plus grand besoin de votre tete pour cela.

Ma santé et l'atmosphere etroite à laquelle mon sort me reduit si souvent reduisent la mienne à fort peu de chose. J'ai la sensation chaque jour croissante, de quelqu'un qui prend congé de ce monde. Mais un congé qui traine affadit l'ame.

Le Coadjuteur<sup>65</sup> a 3 grandes qualités,<sup>66</sup> une veracité rare, une independance parfaite de tous ce qui n'est pas la concience de sa propre aprobation, meme de sa place ou cependant il compte faire du bien, et un esprit entreprenant d'une grande hardiesse et vigueur. | Il a deux deffauts, 1° son esprit en embrassant de grands totals, un grand nombre d'idees coexistantes, sautant souvent très heureusement, marche trop peu, il manque et de suite et de profondeur, 2do il a une legerté de propos qui laisse assez entrevoir que son imagination n'est pas une monarchie, mais une democratie la plupart du tems. Il se connoit ce dernier deffaut et sent assez la necessité de le corriger. Je trouve seulement qu'il ne sent pas assez le vrai motif de cette necessité. J'espere cependant que sa situation le lui fera bientot sentir en partie au moins. Je trouve que de l'ettoffe du Coadjuteur et de notre Grand Homme, on feroit un être prodigieux, ou le dernier auroit cependant le plus d'enjeu.

Notre voyage a tellement trainé en longueur par ma mauvaise santé que je ne compte pas que nous puissions etre à Dusseldorp avant le 10 et nous y passerons un couple de jours, vous pouvez donc vous arranger en consequence pour m'y

---

65 = Karl Theodor von Dalberg (1744-1817), surnommé *Xiων*.

66 *MTBG*, p. 74-75.

adresser des lettres encore. S'il y en a déjà d'ici au 4 je les recevrai par Mr. Miquel qui vient le 4 de Dusseldorp où il passe ses vacances, à notre rencontre à Mayence pour | descendre ensuite le Rhin avec nous.

Adieu cher Socrate, j'ai beau voyager, je ne trouve rien qui ressemble à votre tête. Et ce qu'il y a de jouissances pour moi dans ce monde, je ne le trouve qu'au fin fond de ma solitude après la quelle je soupire toujours pour peu que j'en sois éloignée.

Que le Dieu, donne de toute jouissance, nous protege et nous reunisse un jour dans une sphere de jouissance plus solide et plus energique pour toute l'éternité.

Δ



*Lettre IV.171 – Diotime, 6 octobre 1787 = Kp 26 / 49*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 160-163.*

Manheim, ce 6 d'oct. 1787

Mon cher Socrate! Nous avons quitté Aschaffenburg le 1er de ce mois, toujours plus penetré de la beauté de notre Dalberg dont je vous parlerai un jour j'espere. Je ne vous dis rien des palais, jardins etc., 1° parcequ'avec une presque extinction de voix j'ai passé la moitié de ma journée au lit pour pouvoir employer mes poulmons l'autre. Et mes enfans pourroient vous en dire davantage la dessus, 2do parceque dans le peu que j'en ai vû les indiscriptibles beautés de la nature en faisoit l'essentiel. Pour les arts ils n'y boilloient guere. Quant aux grands de la terre dont j'ai joui la malgré moi, non que je les ai cherché mais parceque bête curieuse comme vous savez que je le fus toujours pour cette espee, ils sont venus me regarder.

De là nous avons eu la curiosité etant si près de pousser jusqu'ici où il regne encore outre les grandes beautés de la nature des beautés de l'art. En passant par Darmstadt où nous sommes arrivés le soir et resté le lendemain jusqu'à une heure après midi nous avons vu notre Prince Chion chez lui et je n'en suis pas fâché. J'ai vu que la mécanique et l'art militaire l'occupe activement, il m'a fait connoître dans | son jardin où nous avons dîné avant de partir, M<sup>de</sup> sa mere et sa soeur, une famille charmante toute à fait digne d'appartenir au Prince Chion. Enfin nous sommes arrivés ici le 2 au soir. Nous y avons vu bien des choses curieuses et belles. Le tems me manque sur le point où nous sommes de nous mettre en voiture pour retrograder à Mayence. Je vous dirai en abrégé,<sup>67</sup> que nous avons trouvés ici une gallerie de tableaux pas comparable à celle de Dusseldorf mais belle pourtant, une gallerie des plus beaux models des plus belles statues antiques. C'est certainement la plus belle collection qui existe en Allemagne sans excepter celle de Dresd<sup>en</sup>. Si j'en ote les 2 vestales qui ne sont pas ici, un bel observatoire bien fourni d'instrumens, entr'un lunette pour observer les passages qui agrandit 350 fois, deux pendul d'observation, l'un selon les principes de La Lande, l'autre selon les nouvelles rectifications de ..., mais le plus curieux étoit Mr. l'astronome lui meme, non tant à cause de son genie qu'à cause de la construction singuliere de ses yeux. Il voit à l'oeil nud le soleil sous un diametre qui n'est pas plus grand que la largeur de l'ongle de son petit doigt et N.B. il a la main plus | petite que moi, tous les autres objets il les voit en proportion de celui ci. Mais son oeil avec cela est si penetrant, qu'il voit à l'oeil nud 13 plaïades, et à 300 pieds de France il distingue un fil très fin. Il m'a conté du fameux telescope de Herschel, que Herschel a observé par son moyen 3 volcans dans la lune, qu'il voit le 3e, le plus grand, encore étincelant en dedans quand la lune est tourné d'une maniere propre à cette observation. Et qu'il distingue parfaitement le bord du cratre. Ce telescope a 4 pieds et demi

---

67 MTBG, p. 76-77.

d'ouverture, 40 pieds de foyer et agrandit 10.000 fois. Il en existe actuellement un second à Göttingue qui a un pied et demi d'ouverture et qui agrandit 6000 fois. Mais Mr. Kästner qui en vieillissant a perdu de son activité n'a dit ou fait aucune observation avec ce bel instrument jusqu'ici sans quoi j'irois je crois tout exprès à Göttingue pour voir cet étrange phénomène. Je voudrais avoir plus de tems pour toutes les choses que j'aurois à vous dire encore, mais il faut partir et je pars avec une sorte d'empressement pour aller trouver vos lettres que je n'ai pu me procurer ici. Le Prince m'écrit qu'il va à la chasse encore, qu'en 15 jours environ il sera à La Haye et que je lui adresse là mes lettres. J'attendrai donc encore quelques jours pour l'y trouver, si par hasard il y étoit plutôt veuillez lui communiquer ceci et lui dire que mon extinction de voix est passé, mon rhume presque guéri et que les enfans se portent parfaitement bien, fort occupés à faire les journaux de toutes les belles choses qu'ils voyent et entendent et enfin que nous nous recommandons tous dans ses bonnes grâces.

Nous resterons 2 jours à Mayence où nous serons ce soir, ensuite nous descendons le Rhin jusqu'à Dusseldorf. Nous passerons 2 autres jours chez Jacobi et puis nous allons droit à Munster. Tous cela nous menera à 8 ou au plus 10 jours encore.

Adieu cher S. Que le Dieu tout présent nous benisse et nous guide. Vos affaires occupent tous le monde, je languis d'en avoir des nouvelles sûres.



*Lettre IV.172 – Diotime, 15 octobre 1787 = Kp 26 / 50*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 163-164.*

Dusseldorf, le 15 d'oct. 1787

Je vous ai écrit 4 fois pendant ma route, cher S., une fois de Dusseldorf, la seconde fois de Francfort, la 3<sup>e</sup> d'Aschaffenburg et la 4<sup>e</sup> fois de Manheim, c'est à

dire de partout où nous nous sommes arrêtés. Voici la 5e que je vous écris. J'ai très bien reçu aussi toutes vos lettres, les nro 79 et 80 inclus, sûrement que j'ai trouvé ici. Une de vos lettres, savoir la belle description de la fête de rentrée du Prince d'Orange a été lu, et admire, par quelques têtes dignes de vous comprendre et sentir, par le coadjuteur Dalberg, par le Prince *Χιων*, par Mr. de Lamerzan à Manheim et par Jacobi. Pour le Grand Homme, cela va sans dire, puisque je lui communique tous ce dont vous ne me défendez pas explicitement toute communication.

A Manheim ma santé a commencé à se remettre tout de bon et c'est depuis ce tems que j'ai joué le plus aussi. Car enfin crampifié par des douleurs universelles, et sans poulmons on n'est pas bien propice pour jouer.

Jamais je n'ai tant regretté de ne savoir pas dessiner que pendant notre descente du Rhin, depuis Mayence à Collogne ou les deux bords | présentent une variété non interrompue de montagnes de tous les caractères, tantôt rochers brutes qui élèvent leur tête fière et presque toutes couronnées des ruines les plus pittoresques jusqu'aux nues, tantôt des montagnes riantes cultivées ou couvertes de bois, le tout continuellement entremêlés de vignobles et bordés de villes, villages, châteaux, carrières fourmillantes de travailleurs, de cabanes de pêcheurs avec leurs immenses filets qui servent à prendre les grands saumons du Rhin {...nte} fameuse parmi les gourmets de votre espèce. Enfin j'ai appris la pour la première fois de ma vie, une vérité que jamais je n'avois cru possible pour un seul jour jusqu'ici. C'est qu'on pouvoit n'exister que pour la face visible de l'univers, pendant 4 jours de suite.

Je ne repons pas à vos admirables lettres d'ici, mon cher Socrate, puisque je n'en ai pas le tems; en deux ou 3 jours je compte partir pour Munster, où je vous supplie de m'adresser vos lettres désormais. Nous sommes arrivés ici avant hier dans la nuit. Quand je dis ici, ce | n'est pas proprement là où la date l'indique, mais tout près à la campagne de Jacobi appelée Pempelfort, dont le maître me charge de vous dire mille douceurs.

J'attends avec une impatiente curiosité les nouvelles ultérieures sur Amsterdam. Hier la poste d'Hollande est arrivée ici sans rien apporter pour moi. Peut-être la poste de Munster qui arrive aujourd'hui me sera-t-elle plus favorable, car je suppose que la courte paille vous aura décidé pour l'adresse à Munster, si vous n'aviez pas reçu encore ma dernière lettre.

Adieu cher Socrate, priez pour moi afin que ma pauvre tête résiste et suffise à tout le travail qui m'attend à La Haye, car figurez-vous<sup>68</sup> que je suis condamnée à étudier les affaires de finances et les droits canon et choses pareilles pour appretter Mitri à pouvoir être aide de camp quelque jour ou vous savez. Je frissonne quand j'y pense. Adieu St. Socrate, ora pro nobis.



*Lettre IV.173 – Diotime, 22 octobre 1787 = Kp 26 / 51*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 165-166.*

Munster, le 22 d'oct. 1787

Je suis charmé, mon cher Socrate, de ce que vous ayez trouvé un minus dans mon compte relatif au nombre de lettres que je vous ai écrit, cela vous prouve que mon inclination va plus loin que mon pouvoir, dont les bonnes sont malheureusement gravés dans mon imagination qui n'est pas porté à désagerer à cet égard. Votre nro 84 vint hier très à propos me rassurer un peu sur l'allarmante nouvelle qu'on debitoit hier ici, savoir que la ville d'Amsterdam avoit été allumée aux 4 coins par ses propres habitants et qu'elle bruloit au moment du départ de la poste. Or la lettre qui contenoit cette belle nouvelle étoit adressée aux marchand ici (disoit-on) de la part d'un confrère d'Amsterdam ce qui la rendoit malheureusement trop probable et lorsque je considère que la poste

---

<sup>68</sup> MTBG, p. 77.

d'Amsterdam arrive ici directement sans passer par La Haye je ne suis pas entièrement rassuré.

Je donnois beaucoup,<sup>69</sup> cher Socrate, pour avoir le tems de vous d'écrire circonstanciélement une ligue qui a existé depuis quelques années presque dans toute l'Europe, émané de la Baviere pour escamotter Dieu et toute religion aux hommes, et notez que c'étoit précisément la secte appelée | les Illuminés ou anti Jesuite dont étoit notre cher Leutschenring, et qui pour aller plus sûrement avoit repandue elle meme tout le conte sinistre et tortille de la ligue des Jesuites que vous vous rappellerez nous avoir été intimé à Geismar sous le sceau du secret. Heureusement on vient de decouvrir et imprimer leurs écrits originaux, les correspondances secretes des chefs entr'eux signés de leur main où ils se moquoit du pauvre genre humain et des hommes les plus éclairés qu'ils avoit attiré sous les marques les plus respectables dans leur ordre comme ils l'appellent. Tachez de vous procurer 2 volumes Die Original Schrifften der Illuminaten, et vous serez éclairé. Vous aviez une forte bande de cette secte en Hollande dirigée par la Westphalie comme provinciale. Car ce qu'il y a de bon dans tout cela, c'est qu'ils ont adoptés toutes les statutes, toute les formes des Jesuites. Si vous ne trouvez pas ce livre, ce qui est fort probable, car comme ils se sont emparés entr'autre | de presque toutes les librairies. On trouve partout les livres qu'ils ont écrit pour leur deffence et ces actes authentiques ont presque entièrement disparus peu apres qu'ils eussent été imprimés par ordre du gouvernement en Baviere. Cependant à force de rechercher je suis en possession d'un exemplair et j'ai l'espoir d'en recevoir encore 3 dont je vous enverrai un si vous ne le trouvez point, car il est infiniment important que ces actes circulent parmi les hommes, ils contiennent des choses horribles}.

Adieu cher S., à la hate car la poste va partir.

Milles choses à Camper qui {brille} actuellement dans la gazette. |

---

69 MTBG, p. 77-78.



[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.174 – Diotime, 26 octobre 1787 = Kp 26 / 52*

Angelmodde, le 26 d'oct. 1787

Mon changement de demeure, mon cher Socrate, me remet de rechef au retard relativement à la reception de vos lettres que je ne puis recevoir ici que le lendemain de leur arrivée à Munster, puisque dans cette saison elles arrivent là fort tard. Je n'ai pas encore celle d'hier et il seroit trop tard pour envoyer celle ci à la poste si j'attendois encore. Je me borne donc à vous dire, cher S., que je me porte assez bien, et que ma situation actuelle relativement à l'education et instruction de mes enfans demande et un grand travail et un grand courage.

Priez donc pour moi St. Socrate et ne manquez pas d'illuminer mon ame par de grandes lettres bien imbibées de votre philosophie vivifiante.

N'avez vous pas vu le Duc? |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel



*Lettre IV.175 – Diotime, 29 octobre 1787 = Kp 26 / 53*

Angelmodde, le 29 d'oct. 1787

Quand j'aurais plus de tems que je n'en ai, je crois que la rancune m'empêcheroit d'en profiter tant je suis stupifié par l'infiniment petit que je

viens de recevoir de vous, en verite je ne saurois accepter cela pour un nombre entier, pas pour nro 86 mais pour une differentielle de ce nombre là, et encore si (plus petite s'il est possible) la fraction qu'elle contient etoit une fraction traitant de votre essence, mais point du tout, c'est d'une essence qui n'est de recherche qu'une differentielle de la votre. De sorte la voila reduite à un infiniment petit du second ordre. Je me porterois assez bien sans l'emanation de bile que tous cela vient de me causer.

Sur le gallico patriotisme du Corps en question nous savons ici des choses assez plaisantes, un jour que j'aurois le tems je vous ecrirai entr-autre coment il s'est servi de mon nom et de celui | du Grand Homme sans nous en avertir comme vous pensez pour donner un conseil à Nimegue qui sentoit un peu son gallicisme, la 56 ne doutant que ce fut vrai m'écrivit une lettre pleine de demonstration pourquoi elle ne pouvoit suivre ce conseil, nous deux très fort de son avis à elle, ne comprenions rien à cela jusqu'auqu'à la fin de la lettre il etoit dit que le Corps lui avoit posté ce conseil. J'écrivis au Corps un peu vertement ma surprise de la lettre reçu en lui rapellant que nous avions toujours soutenu l'avis contraire. Il repondit par des plaisanteries qu'en effet il s'etoit servi de cette petite supercherie pour faire adopter un très bon conseil, tout autre que celui dont la P.<sup>70</sup> parloit, tout à fait dans notre systeme, et qu'aparament elle l'avoit mal compris. Coment trouvez vous cette petite plaisanterie.

Adieu méchant Socrate, je ne vous aime que le moins que je puis, mais c'est bien encore trop pour le volume de votre lettre. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande



---

70 En chiffre: 56.

*Lettre IV.176 – Diotime, 1 novembre 1787 = Kp 26 / 54*

Angelmodde, le 1er nov. 1787

Mon cher Socrate, par ce mauvais tems les postes retardent d'un jour ce qui me prive du plaisir de répondre à vos lettres du jeudi parcequ'elles n'arrivent à present que le vendredi matin, et ici à Angelmodde qu'à une heure où ma lettre doit déjà être à la poste à Munster.

Je suis outre mes affaires de pedagogie courantes lesquelles augmentent avec l'âge des enfans enfoncé dans l'étude financière, une des plus essentielle pour Mitri si jamais il doit devenir homme d'état, et celle qu'on lui desire le plus. Or pour qu'il la sache passablement, il faut que je la sache à fond. Autrement Lucifer en personne ne la lui feroit pas étudier. J'en suis à l'étude (et ce n'est vraiment une car il faut savoir ce livre par coeur comme servant de baze fondamentale à tous les calculs de ce genre) à la philosophie rustique en 3 volumes. Plaignez moi, cher Socrate, de passer ma vie à faire ce que je ne desire pas et à ne pas faire ce que je desire, ou plutot felicitez m'en, car il y a apparence | que dans le cas contraire, je ferois dix folies pour un acte de bon sens. Hors le tems que j'emploirois à vous écrire et à vous relire et je suis sure que j'y passerois une grande partie de ma vie. N'ajoutez pas au moins à la peine qu'il m'en coute pour être sage, celle d'en être punie par de courtes lettres de votre part. Ou craignez la punition reservée aux injustes ou suborneurs.

Adieu cher Socrate, l'Alexis allmand est imprimé. Jacobi me demande si vous voulez 100 exemplairs allmands en temoignant quelque doute que vous puissiez les employer chez vous où l'on lit si peu cette langue encore. L'original va paroître aussi. Dites moi si et combien vous voulez qu'on vous envoie d'exemplairs allmands. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande

*Lettre IV.177 – Diotime, 9 novembre 1787 = Kp 26 / 55*

Le 9 de nov 1787

Cher Socrate, en lisant ma lettre au Corps vous aurez compris que je ne vous ai pas écrit la dernière poste, parceque je ne voulois pas mentir. Vous savez que le Corps m'a donné un écrit signé de son illustre nom, car quoique ce seroit moi qui disposerois à tout jamais de l'établissement comme de l'éducation de mes enfans. Sachant cela et ayant sans doute lue ma dernière lettre à lui, il ne me reste pour toute instruction ultérieure qu'à vous rappeler qu'il faut dire au Corps ce qui est vrai pourtant que le public sait, et approuve fort que ce soit à moi qui ai élevé et qui par consequence à fond les enfans à décider sous la direction de leur propre inclination, de leur état futur.

Je me porte bien et vous embrasse, chérissime Socrate, en grande hâte, car c'est la vileine poste de vendredi et je n'ai pas encore votre lettre. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.178 – Diotime, 12 novembre 1787 = Kp 26 / 56*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 166-167.*

Angelmodde, le 12 de nov. 1787

L'opium, mon cher Socrate, nous fait des effets bien differants. Vous dites qu'il vous appauvrit, pour moi il m'enrichit, ce qui prouve que vous péchez ordinairement par le trop et moi par le trop peu d'esprit, puisque son effet est de mettre les choses en equilibrium, soit qu'il faille ajouter un + comme chez moi ou un – comme chez vous.

Depuis mon voyage au reste je me sens, malgré un surcroit d'études et d'affaires une grande serenité d'ame et de tete, et un courage renaissant. J'espere que les gelées qui menacent (ce que je dis plus pourtant parceque c'est leur saison que parcequ'il fait un tems menaçant, car jamais l'air ne fut plus doux au mois de may qu'il l'est ici depuis quelques jours) ne glaceront pas ces aspects printaniers dans mon ame comme elles ont coutume d'engourdire les differantes parties de mon corps.

Vous allez recevoir 60 exempl. de l'Alexis allmand selon vos ordres, et davantage des que vous le desirerez. Jacobi m'ecrit qu'il compte venir passer 3 semaines ou 4 à Munster cet hiver. Je desirerai fort que vous voulassiez choisir le meme moment {pour} le desir aussi pour l'amour | de Jacobi au quel cette rencontre feroit grand plaisir. Je crois que son tems sera le mois de fevrier, mais je le saurai en peu plus surement. Enfin je le voudrois pour vous voir la tête pendant quelque tems au moins hors de ce potpouri politique qui n'est pas le plus beau coté, ni le plus rejouissant de ce bas monde. Je n'ai pas besoin d'ajouter à tant de motifs que le Grand Homme a le plus grand desir de vous voir. Mais hélas, mon cher Socrate, vous tenez peu de compte de tous nos voeux comme je le crains, par une triste experiance. Car voila 2 ans passé que je desire, et que vous promettez envain. Cette reflexion m'attriste et me rend impropre à vous dire quelque chose qui soit capable de ne pas gater votre tete bien loin de la raccomoder. J'ai presque envie de donner quelques bonnes paroles aux casseurs de vitre, pour les engager à éclaircir un tant soit peu votre maison. Peutetre cela vous forceroit-il à venir me demander l'hospitalité.

Adieu cherissime Socrate, songez combien nous nous vîmes autrefois, combien nous comptions nous revoir, et que vous seul de nous deux, etes libre. Vos choux aigre vont partir, mandez moi si vous desirez autre chose {d...}. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel

*Lettre IV.179 – Diotime, 15 novembre 1787 = Kp 26 / 57*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 151.*

Munster, ce 15 9bre 1787 au soir

Mon cher Socrate, nous venons d'arriver d'Angelmodde ici, pour aller demain à cinq heures du matin à 5 lieues d'ici par un chemin abominable assister à un examen d'une ecole de campagne qui s'est tellement distinguée qu'elle est au niveau de celle de Steinfurt. Et pour faire plaisir au Grand Homme qui croit que cela sert à encourager, il faut bien faire cette partie, dont je ne vous parle que pour vous faire mes plaintes de ce que par là je me verrai privé du plaisir de répondre à la lettre que j'espere recevoir de vous. Mais jusqu'ici, j'ai vainement attendu la poste, et il faut se coucher pour etre levé demain de grand matin.

Vous recevrez le livre dont je vous ai parlé au premier jour, il y a eu un empressement à le lire et une necessité qu'il fut lû, parcequ'égale, de sorte que j'en ai fait venir deux exemplairs encore, et vous aurez l'un des deux, des qu'ils seront arrivés.

Vous me demandez<sup>71</sup> comment Leut'schenring etoit mêlé la dedans. C'est qu'il etoit un Illuminé, et aparament d'une des premieres classes. Quoique j'espere pour lui qu'il n'ait pas été de ce qui s'appelloit l'Aeropage dans cet illustre corps. Et je compte qu'en qualité de son ami intime vous joindrez vos voeux aux miens, des ceque vous saurez ce que c'est que cet aeropage.

Oserois-je, mon cher Socrate, vous demander une petite provision de crayon rouge pour mes enfans? Je viens d'acheter une collection de gravures en 40 feuilles in folio de toutes les figures et bas reliefs antiques les plus fameux, parfaitement bien dessinés et gravés. N.B. C'est 40 feuilles ne forment que le 1er caïer de cet ouvrage.

---

71 MTBG, p. 78.

À propos de 1er caïer, le bel ouvrage des vues de la Suisse, dont vous avez eu la bonté de m'apporter il y a 2 an le comencement, n'est-il pas continué? Et la belle collection de gravures de Ploos van Amstel qu'on devoit vous rendre de l'heritage de Mr Charles Bentink et dont je possède un échantillon charmant, n'en entendez-vous plus parler?

Adieu cherissime Socrate, le sommeil joint au desesper de voir qu'il faut me coucher sans lettre de votre part, me précipitent dans mon lit. Puissiez vous passer une nuit aussi bonne que celle que j'espere passer aujourd'hui etant fatigüee de corps et d'esprit pour avoir travaillé un peu beaucoup. Je me trouve bien heureuse de me porter {ici ...} bien pour le pouvoir. Adieu cher Socrate. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre IV.180 – Diotime, 19 novembre 1787 = Kp 26 / 58***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 151-152.*

Angelmodde, le 19 de 9bre 1787

Il est vrai, mon cher Socrate, que vos lettres sont bien courtes au gré de mes desirs, mais celleci ne le sera pas moins, quoiqu'assurement pas par représsailles, bien que vous l'auriez justifié d'avance en attribuant cet esprit de vengeance à tout animal, mais comme vous le derivez du desir de se conserver soi meme, il ne sauroit me convenir pour le cas présent, ma conservation demandant au contraire la nourriture spirituelle que je me donne en m'occupant de vous, et avec vous. D'ailleurs mes pauvres lettres joueroient bien pauvrément leur role de représsaïlles vis à vis des votres. Tout bien considéré, c'est donc la dure necessité et non la

voluptueuse vengeance qui m'impose sa loix lorsque j'abrege comme aujourd'hui mes lettres.

Je suis assez contente de ma santé, et | et fort contente de ma situation interne, puisque je sens aux approches de la vieillesse mon ame se rajeunir et se liberer peu à peu de bien des liens inutiles et même nuisibles à la paix de l'ame. Je veux dire que mon univers interne devient plus grand et l'externe plus petit.

Le Grand Homme se porte bien à un rhume pres et desire bien vous parler. Adieu cher Socrate, je ferai usage en son lieu d'une idée contenue dans votre lettre. N'oubliez jamais votre Diotime, mais je pense qu'il est inutile de vous faire cette recomandation.

La reponse incluse vous fera comprendre la sagesse de ma lettre qui a servi à prevenir qu'on ne me fit les ouvertures qu'on vous à fait. Renvoyez me la.



***Lettre IV.181 – Diotime, sans date, 1787<sup>72</sup> = BN 1161***

frühestens 1787

Mon cher Socrate!

Je n'ai pas pu vous parler jusqu'ici de votre belle Lettre sur l'atheisme, que j'ai lu avec fruit et plaisir, parceque les reflexions quelle me fit naitre demandoient plus de tems que je n'en ai ordinerement pour etre mis sur le papier, je l'ai envoie au très impatient Jacobi telle, quelle est, puisque vous sentez bien, cher

---

72 Le manuscrit contient des suppressions, additions et soulignant à plusieurs mains plus tard, souvent impossibles à distinguer de l'original. Comme une édition critique publiée dans: Irmgard Niehaus, "Versuchet es, ob meine Lehre göttlich sey!" (Job. 7,17). *Aufklärung und Religiosität bei Amalia von Gallitzin und im Kreis von Münster* (Dissertation Münster, 1998), Materialband.



Socrate, que quand bien meme je ne serois pas entierement d'accord avec vous sur l'un ou l'autre point, je ne m'aviserois jamais, malgré votre trop flatteuse permission, de toucher à rien qui peut travestir ou masquer le moins du monde votre philosophie qui fait et doit faire un tout, j'en userois sans doute, comme j'ai osé le faire par le passé, lorsqu'il ne s'agit que de negligences de stile ou de choses ce peu pris de cette importance, mais encore, ne le ferois-je-pas, sans vous faire juge de corrections semblables.

C'est entre autre cette permission illimitée de changer, d'ajouter ou d'oter à volonté dans vos ecrits, cher Socrate! qui me fit naitre la reflexion, qu'elle m'imposoit une espece de devoir de vous exposer une bonne fois la marche successive de ma philosophie aussi, s'il m'est permis de me servir de ce terme relativement à une chose d'aussi peu de valeur pour les autres quoique d'un prix infini pour moimeme que l'est cette philosophie en tant que mienne ce que, soit respect <sup>[2]</sup> pour l'opinion sincere de chaque individu, soit foi blesse pour celle de mes amis en particulier, que je n'aime pas à choquer sans but ou fruit essentiel, soit enfin la conviction intime qu'aucun home ne sauroit etre rendu veritablement heureux que par de voies, qui lui sont propres et prescrites par la nature et son grand moteur, je n'aime pas à faire d'ailleurs.

Lorsque je vous aurai exposée cette marche et son issue vous serez mieux en etat de juger où nous somes d'accord ou non, et par consequent, quelles limites vous devez donner à votre permission, soit pour les ecrits qui s'impriment de votre vivant, soit par rapport aux tresors tres essentiels qui sont renfermes dans les lettres et papiers non imprimés que j'ai le bonheur de posseder. Vous me pardonneriez, j'en suis sure, si pour etre succinte, je me trouve force de vous rappeler ca et là, des choses que vous savez deja de la marche de mon developpement, je me resserrerai strictement et uniquement dans ce qui se rapporte à ce developpement successif qui m'a memé au plus parfait repos, auquel moi j'ose aspirer sous la lune.

J'ignorerois presque absolument ce qui s'est passé au dedans de moi jusqu'à l'âge de 12 ans, si le desir de satisfaire la curiosité de mes enfans ne m'avoit engagé à écrire, il y a 3 à 4 ans à une vieille tante qui eu l'intendance de mon education pendant ce tems, et à une de mes maitresses religieuses d'alors, qui vivoit encore, des details <sup>[3]</sup> quilles nous ont envoyez sur cette epoque de ma vie. Je dois conclure que l'amour et l'ambition furent des lors mes agents principaux. Le religieuse écrit, que soit capricieuse, on n'a jamais rien pu sur moi ni par les menaces ni par les punitions, mais que ce mot seul vous ne m'aimez donc pas? me reduisoit toujours à l'instant à tous ce qu'on vouloit de moi et quelque gaë que je fusse, elle avoit toujours un moyen sur de me provoquer aux larmes lorsqu'elle me disoit, quand vous serez hors du couvent vous m'oublierez. Ma tante écrit entre autre, que j'ouais à 7 ans aux cartes pour des bonbons ou meme pour de l'argent – je jouois avec autant de passion que d'avidité – elle me fit la reflexion quil etoit ignoble de montrer le desir de gagner et de se facher lorsqu'on perd – que sur cette reflexion passant subitement d'une extremité à l'autre – je n'avois plus joué qu'avec une generosité royale – ce sont ses termes. Pour moi je ne me rapelle distinctement du couvant, que l'amour extreme que j'avois pour 2 religieuses et deux vieilles femmes de chambres que j'y ai eu successivement, et qui fut si fort surtout pour la dernière, qu'étant déjà à la cour je n'y pouvois penser sans que mes yeux se remplissoient de larmes (j'avois du la laisser au Silesie par ordre ma mere) et la nouvelle de sa mort est marqué dans mon souvenir comme une de sensations <sup>[4]</sup> les plus doulereuses de ma jeunesse. Outre ce souvenir, il ne me revient que l'ennui que j'éprouvai à l'église ordinerement, et une epoque de divotion si forte que je ne quittai presque pas les pieds d'une vierge qu'on disoit miraculeuse, dans l'espoir d'en obtenir un signe. Pendant cette epoque – dont je ne me rapelle pas la longueur – j'avois le plus vif desir de me fair religieuse – et les confessions etoient ma devotion favorite. Je quittai rarement le confessional les 1eres tems sans etre baigné de larmes – dans le comencement – pures d'abord. J'entendis dans la suite les

religieuses dire entre elles, lorsque je passai ainsi touché devant elles pour retourner à ma place: « Mon Dieu, c'est un ange! », que de la componction de mes pêchés je passai insensiblement à une admiration de moi meme qui me touchant me faisoient repandre des larmes d'une nature bien propre à secher la source des premieres.

Vous savez mon cher Socrate! que retiré à l'age de 12 ans d'un couvent, où j'avois passe le 9 1eres années pour ainsi dire de mon existance, je n'en rapportai que quelques idées les plus grotesques et les plus incoherentes du christianisme. Et ce qui valoit mieux à tout prendre, quelques principes de musique sans savoir du reste ni lire ni ecrire, car les lettres meme de nouvelle année, qu'on me faisoit ecrire à ma mere m'étoit dictées – et je passai l'automne entier souvent à les recopier avant que je parvinse à les rendre lisibles, [°] un agrement qui me restera toute ma vie, puisque le mal n'e [= n'a] jamais été réparé par de nouvelles instructions.

Tombé comme des nuées dans la maison de ma mere, l'une des plus fréquentées de Berlin, on vit bientôt que j'avois besoin d'être decrassé pour qu'on osa me presenter dans le grand monde. Je tombois à genoux et faisois le signe de la croix devant chaque Apollon, Mercure ou Venus, que je rencontrais dans les promenades publiques, les prenant tantot pour St. Jean Nepomucene, tantot pour la Vierge, de sorte que devenant un sujet de moquerir et de honte pour ma mere, elle jugea à propos de me mettre en demie pension chez un des plus grands zelateurs de l'atheisme Mr Premonval, eleve et disciple du fameux La Metrie, non pour y etre exercée du moins à lire et à ecrire, mais pour apprendre à danser, à parler plus couramment le françois, et surtout la mythologie, c'est à dire pour y apprendre par coeur l'histoire nominal et les attributs des divinités du paganisme, afin de ne plus scandaliser le monde par mes bevues. Vous sentez bien, mon cher, que ce n'est pas là que j'entendois parler d'un Dieu. J'y appris seulement qu'on avoit cru quelque part des Dieux et qu'en ce croyant on avoit cru des sottises. Le seul fruit, hors cette nouvelle, que je remportai au bout à

peu près d'un an et demi que je frequentois cette ecole, fut d'avoir appris à connoître et à aimer un caractere doux et bien- [6] faisant dans la personne de sa femme. Cette joissance, aimante comme je le fus des ma plus tendre enfance, me consola tellement de la petite mortification de me voir releguée encore de ce grand monde où je m'étois cru sur le point d'être admise, pour rentrer à l'école dans un tems où je m'étois cru emerite; que bien loin de me rejouer lorsque ma mere me jugea assez parfaite pour y jouer mon role. Je ne fus occupée d'abord que de l'idée de ne plus revoir ma douce et aimable maitresse d'école. Les grandes choses qui m'attendoient distraient quelques tems ma douleur, mais lorsque je vis que toute ma gloire se bornoit à être admis à table et au jeu, lorsque ma mere avoit du monde, sans pouvoir m'y mesurer meme avec les personnes de mon age fort au dessus de moi dans l'art de dire des choses communes avec un air occupé et occupant, et qui par la meme, grace à mon ignorance, me paroissoit devoir être importantes que du reste j'étois réduite à passer ma vie seule sans resource contre le devorant ennui, tandis que je ne voisais ma mere qu'à sa toilette et passer brillante de là, d'une fête à l'autre, je commence à regretter plus amerement et la société de Mr et Mde Premonval où du moins on s'occupoit de moi, et où dansant souvent ensembles le cotillon de ma commere quand je danse nous riions de bon coeur, et meme mon couvent, quoique ma science mythologique commençoit à me faire mepriser un peu les instructions que j'y avois reçu. Le desespoir de l'ennui, joint au désir de savoir afin de pouvoir parler et me faire [7] écouter comme mes compagnes, commença à s'emparer de moi dans ces circonstances d'une maniere si violente que, ne trouvant point de livres chez ma mere (hors Bourdaloue dont elle m'avoit tellement degouté me forçant à lui en lire un sermon tous les dimanches que je ne comprenois pas et pendant lequel j'étois souvent grondé, que je me sentois mal au coeur à le regarder seulement) je mis en mouvement toutes les resources de mon imagination pour m'en procurer. J'étois dans cet embarras lorsque qu'un libraire qui vendoit des livres s'offroit également à en pretter contre une modique

retribution par mois, je m'arretai à cette ressource. La difficulté étoit de me procurer de l'argent, car toute modique qu'étoit la somme elle étoit trop fort pour quelqu'un qui n'avoit rien. Car ma mere ne me donnoit absolument que de quoi payer mes pertes au jeu des cartes, que par parenthese, j'avois du apprendre comme chose essentielles pour etre en etat de faire les honneurs de la maison lorsqu'il manquoit quelqu'un pour completer une partie. Encore étois-je bien grondé lorsque je perdois, et on ne cessoit de me repetter que c'étoit ma faute betise, et manque d'attention. Ces reproches d'un coté, et la violente passion de me faire un sort plus tollerable par le moyen de ce cher libraire de l'autre, me mena bientôt à une attention qui [8] m'apprit l'art de corriger la fortune, bientôt je gagnois plus souvent sans etre troublé par aucun soupçon d'un mal, puisque ma mere me louoit (sans pourtant savoir comment je faisois pour jouer plus heureusement) et que je me trouvois avec de l'argent en possession de satisfaire mon desir, j'étois la personne la plus contente. Ces bornes absolues de ma morale ou de ma concience à cette époque étoit donc – comme je dois le juger a posteriori – plaire à ma mere, et tacher de ne pas m'ennuier.

Vous sentez qu'avec cette morale je ne balançai pas à accuser bientôt une somme moindre que celle que je gagnois – afin d'avoir de quoi satisfaire en secret mon desir principal – en secret dis-je – car ma mere ne se soucioit ni de me voir lire ni de m'entendre faire de la musique, elle n'aimoit ni l'un ni l'autre, et comme sa fortune l'obligeoit à une grande economie, son desir étoit que je ne fusse distraite que le moins possible du soin de coudre et de ravauder mes hardes afin de diminuer par là, la depense que je lui causois, chose qui m'ennuioit mortellement.

Enfin je parvins à me menager cette somme si désirée par le moyen susdit, j'en donna une partie à un vieux domestique de ma mere pour l'engager à porter l'autre sans me trahir, au libraire et m'en rapporter regulierement les livres, et j'écrivis à celui ci que je regardois comme une colosse de toute science puisqu'il la vandoit – que je le priai de m'envoyer toujours des [9] livres tels qu'il

convenoit à la portée d'une personne de mon age qui avoit un ardent desir de s'instruire. Vous devinez ce qu'il m'envoya – enfin je commencai à vivre – plus de tristesse plus d'ennui, je lisois nuit et jour. La solitude devint pour moi un univers plein et nouveau, que dis-je, je ne lisois pas, je devorois tellement que je ne crois pas qu'il soit reste un roman chez aucun libraire de Berlin (car quand j'avois epuisé l'un j'en voiois chez un autre) que je n'aie lu dans le courant des deux annee que j'ai passe dans la maison de ma mere. Avec cela j'acquis une amie dans la personne de la fille d'une amie de ma mere. Cette fille avoit pour la musique la meme passion que moi, et cette passion etoit si forte que je me rappella avoir escaladé avec elle une nuit d'hiver pendant que la terre etoit couverte de neige et de glace un mur qui separoit notre maison d'alors du jardin du palais du Prince Henri, pour aller ecouter à tout risque un grand concert vocal qui s'y donnoit dans une sale à plein pié du jardin, expedition, où outre nos bras et jambes, nous ne risquions rien moins que notre reputation, et les plus fortes punitions bien merités de la part de nos meres, si nous avions été decouvertes. De sorte que je nageois dans une mer de felicite, toutes mes passions dalors satisfaites, amitié, lecture, musique, il ne me restoit qu'une peine – toutes les idées religieuses, que j'avois rapportes du convent s'etoit disciples dans un cercle où je n'en-entendois plus parler, ma mere me menoit bien le dimanche à la Messe – où je m'ennuiois à mourir à entendre parler latin, ou à lire dans un livre francois, que je n'entendois pas mieux. Je n'y voiois que les personnes de qualité qui y etoit dans un cabinet vitré avec nous, et je voiois celle la, y bailler et s'y ennuer tout autant je voiois bien qu'on se confessois mais sans cesser de se farder et d'avoir des galants les 2 seuls choses qui etoient restés dans ma tete du catalogue des pêches que j'avois rapporté du couvent etc. de sorte que toute l'impression que je remportoais de la Messe restoit, c'est qu'il convenoit de faire ces demonstrations. Mais une impression de couvent que je ne pui parvenir à vaincre dans ce tems, qui me tourmentait horriblement, qui s'emparoit de moi regulierement toutes les nuits lorsque j'etois <sup>[10]</sup> couché seule, et qui me donnoit

des insomnies tres angoissantes, ce fut l'idée du Diable et de l'enfer. Cette eternité de tourmens qui ne devoit jamais finir en me glaçant d'effroi, m'épuisait de fatigue, parce qu'elle ne me venoit jamais que je ne tentasse interieurement d'en appercevoir le bout et cette tension vers une chose impossible, dont l'absurdité n'étoit pas cependant une idée distincte et geometrique en moi, étoit une torture que je sens encore à l'heure qu'il est lorsque j'y pense, sans pouvoir la bien definir. Le violent desir d'en etre quitte et une certaine pente vers la speculation me porta insensiblement à des recherches au dessir de mon age et au besoin d'un etre quelconquel dont l'idée preponderante put ecraser, ou du moins contrebalancer cet horrible fantome. Mais mon ignorance et l'immense poids des idées romanesques dont mon imagination s'étoit toujours rempli pendant le jour, et une partie de la nuit, me deroutant sans cesse du fil de mes recherches ne me permettoit jamais de les porter bien loin sans que je fusse au bout de mon latin. Voila comme je passois ordinairement mes nuits tremblante de peur jusqu'à ce que les tenebres si favorables aux idées sinistres, comançant à se dissiper, permettoient à mes organes epuisez, de trouver un repos dont ils avoient tant de besoin, si un tel genre de vie étoit fait pour attaquer un sisteme nerveux naturellement sensible, le systeme confus de bonheur de ce qui étoit bien et mal de ce qui étoit veritablement noble et grand, ou petit, et bas, que mon <sup>[17]</sup> imagination vuide jusqu'à la et depourvue de tout regulateur raisonable, s'étoit abstrait (Dieu sait comment) au bout de ces 2 annees, de ce tas enorme de romans dont elle étoit farcie, n'étoit pas fait pour lui faire trouver le repos: voici ce que je m'en rapelle à peu pres.

1° Il s'étoit formé dans ma tete un ideal de perfection individuel, c.a.d. un ideal d'un homme et d'une femme parfaite

2° Cette perfection impliquoit beauté corporelle parfaite, courage, generosité, candeur, desinterressement, magnanimite, dont ma definition étoit de faire de brillants sacrifices qui nous jettent dans des malheurs illustres pour le bonheur des autres, et dans des souffrances secretes pour le bonheur de ce qu'on aime.

Voilà à peu près les qualites comunes aux ideaux des 2 sexes – il y avoit ensuite des modifications encore pour chacun en particulier – que je me rapelle moins clairement.

3tio. Le bonheur consistoit I° à etre un de ces ideals de perfections, II° à aimer et etre aimé d'un ideal de perfection semblable du meme ou d'un autre sexe, ou meme de tout deux amour et amitié. C'etoit la une idée exclusive aupres de laquelle tous ce que la fortune donne, ou ce que l'intellect et la concience peut fournir au bonheur (et dont je n'avois nulle idée) dispaeroissoit comme de la boue.

4to. Mais ce bonheur pour rester bonheur dans ma tete devoit toujours etre plus ou moins traversé de grands malheurs etrangers, car il me falloit de l'activité, des efforts des obstacles à surmonter etc. etc.

5to. Et enfin une mort touchante devoit <sup>[12]</sup> terminer jeune tous cela, car j'étois au bout de mes ressources de bonheur pour un homme ou une femme, qui a passé les 40 ans, parceque toute idée de viellesse d'apres ce que j'en avoir vu dans les romans et dans le monde, etoit lié intimement avec les idées d'inaptitude à aimer et à etre aimé, de mauvaise humeur de laideur etc. etc.

N.B. Remarquable est il, que tous ce romans ne m'avoit laisser entrevoir aucune soupçon de jouissances physiques, de l'amour, et imprimés un profond mepris pour les voluptés du corps que je connoissois, comme manger, boire, paresse etc. J'entrai à la cour<sup>73</sup> à 15 ans avec le systeme d'idées que je viens d'esquiser, qui etoit toujours troublé encore par l'idée du diable et de l'enfer quelqu'efforts que je fisse pour eloigner de mon bel echaffaudage ces spectres, qui en troubloit toute l'harmonie, mais j'avois puisez dans ces memes romans (contre l'experience de tant d'autres) des avantages, qui seuls mont sauvez comme je le crois pendant les années, selon l'ordre naturel des choses, les plus dangereuses de ma vie. Je

---

73 Référence est à la cour de d'Anna Elisabeth Louise de Brandebourg-Schwedt (1738-1820), qui a épousé le prince Ferdinand de Prusse (1730-1813).



parle de celles que je passai à la cour environée des vices les plus brillants et de la seduction, la mieux tissue ces avantages furent.

1° Une horreur des vices bas, comme de l'interet, {plenier} du mensonge de toutes les especes de voluptés corporelles que je connoissois, de la fausseté de l'egoisme grossier et enfin de tous ce qui me fairoit descendre de ce throne romanesque sur ce quel je m'étois exhalté et un amour violent pour toute perfection – qui me frappoit comme telle.

N.B. Vous sentez qu'avec cet ideal je ne trichai plus au jeu. Je preferai alors pour <sup>[13]</sup> payer mes libraires m'exposer un hazard d'emprunter 5 ecus à une etrangere qui par hazard ne ma jamais trahi, et que j'ai rembourse ensuite.

Vous sentez egaleement que mes vertues n'ayant pour base que le besoin de me paroître à moi meme un ideal digne du bonheur romanesque que je m'étois proposé pour but, elle etoit sujette à composition, et je me rapelle clairement avoir trouvé souvent de tres bonnes raisons pour oser mentir à ma mere sans en dechoir à mes yeux, mais il faut avouer aussi que jamais fille ne fut plus etrangere à une mere et plus objet de rebut dans sa maison que je ne le fus. Cependant je ne puis en accuser que le sort, et je trouverai ailleurs une place pour la justifier et tracer un peu plus distinctement le tableau de notre rapport.

2° J'y avois acquis un peu plus d'intelligence de l'espece des hommes qui m'environnoit, et d'étoffe pour reflechir sur moimeme, pas justement de la maniere la plus fructifiante, mais enfin cela me preparoit toujours des materiaux pour le futur.

3° L'ideal objet fantastique de mon adoration etoit si haut, si parfait, ou plutot si chimerique, que comparant sans cesse chaque homme qui me rendoit quelqu' homage avec lui, je le trouvois toujours si fort au dessous, que la seduction ne put m'atteindre.

4to J'étois si rapasié de romans que je n'en ai pres lire ni presque voir sans degout depuis (excepté Rousseau).

5° La passion pour le beau en tout genre me donna un developpement prematuré de gout pour les beaux arts et la musique en particulier qui m'a rendu des grands services, quoique plus pres de ma maturité j'ai du l'abandonner comme dangereuse pour favoriser une perfectibilité mieux vue quant au mal qu'il me firent, le voici: comme la beauté phisique entroit dans l'ideal tres confus de perfection et par consequent de bonheur, que je m'étois formé et qui consistoit, comme je l'ai dit plus haut, à aimer un tel ideal et à en etre aimé aussi comme un ideal semblable. Il s'en suivoit que ma figure m'occupoit fort. J'étois affligéois [*sic*] de n'être pas une <sup>[14]</sup> beauté parfaite, je m'affligéois et m'inquiettois lorsque j'en voiois de plus belles, une robe, une parure que je croiois m'embellir devenoit pour moi une chose interessante. L'eloge de ma figure de mes talents de mes vertus imaginaires ou reelles, une affaire, et ce qu'il y avoit de curieux, c'est que l'essentiel de ma jouissance dans tous cela, n'étoit pas proprement, conquetterie, du moins pas conquetterie en tant que cella [= celle-là] met son bonheur à plaire aux personnes actuellement presentes, non, ce besoin d'aprobation tendoit toujours à me rassurer sur moi meme, me calmer par le jugement de autres, l'inquietude qui me devoit en secret, si j'avois ou si j'étois suceptible d'acquérir les perfections requires, pour pouvoir devenir l'object de cette union d'ames mentionnée plus haut, avec cet autre ideal de perfection que j'attendois toujours devoir paroître. Je me rapelle qu'apres m'être convaincu qu'il n'existoit pas à Berlin, je tressaillois encore toutes les fois qu'on annoncoit l'arrivée d'un etrange à Berlin, surtout d'un Anglois – nourrissant ainsi l'espoir toujours subsistant et toujours trompé – que ce serait là, peutetre, mon heros. De cette maniere mon coeur resta libre, et mes sens intacts et ignorants absolument, sur tous ce qui s'appelle sensations voluptueuses, et une repugnance invincible contre toute idée de mariage s'empara de moi. Cependant favorité de la Princesse qui sans que je m'en doutasse m'employoit, abusant de mon innocence, à un metier fort peu honête, feté par tout le monde, j'étois si dissipée les <sup>[15]</sup> 1eres 2 années, que je començois à dormir par lussitude et legereté moins incomodée des idées de

l'enfer et du diable, comencant d'ailleurs à me rassurer par tous ce qui m'environnoit et qui n'y croioit pas ou plutot qui ne croioit rien et se moquoit de tout, je finis bientot par perdre entierement de vu ce qui pouvoit m'être resté de formel au moins relativement à la religion. Mais en meme tems ce fut la l'époque où le besoin, l'idée d'un Dieu, à la quelle je n'avois jamais songé clairement jusqu'alors par ce que ce mot n'avoit été lié dans ma tete qu'avec de tres sinistres obscurités, comença à jeter les racines insensiblement dans mon ame, voici à peu pres coment cela ce fit.

Libre actuellement et maitresse de mes actions pendant une grande partie du moins de la journée depuis que j'étois à la cour, degoutée de romans, mais également et plus affamé encore d'occupations propres à satisfaire mon activité, et la musique ne remplissant pas les besoins de savoir, qui etoit plus alumé que jamais dans mon ame, je m'emparois des livres de la biblioteque de la Princesse. Le spectacle que je frequentois depuis que j'étois à la cour, me determina d'abord pour la tragedie; la comedie n'étoit pas assez analogue à ce ton de cothurne sur lequel j'étois monté, des que je me trouvois seule, quoiqu'en société, la jeunesse, et la vivacité l'emportant, j'étois extremement gai. Je lisois donc j'apprenois par coeur tous ce que je pouvois attraper dans ce genre, cette lecture embellit mon ideal des idees <sup>[16]</sup> de patriotisme, de liberté de force de paisance et de quelques traits males dans ce genre, que prepara ma tete au gout du Stoicisme qui devoit bientot faire mon idole pour quelques tems, mais auparavant il m'arriva, qu'ayant epuisé mes lectures tragiques, il me tomba je ne scais plus coment entre les mains, le livre De l'esprit de Helvetius, et curieuse d'un titre si nouveau, je l'emportai dans ma chambre, je me jettai dessus avec avidité, et crus entrer dans un nouvel univers, je ne vous dirai pas ce que j'en compris bien, mal, ou point du tout. L'essentiel fut que depuis ce moment comme absorbée dans le nouveau spectacle que ces idées ouvrirent devant mes yeux, c'étoit comme s'il en etoit tombé une croute des yeux, et que faibles et ni certains encore, ils n'osoit finir leurs regards eblouis par tant d'objets nouveaux et confus. Je ne revai, je n'étois

rempli que de cela, jusqu'ici je n'avois eu aucune idée de distinction precise et clair de ces mots corps, ame, esprit, sens, matiere, un nouveau jour sembloit me luir. J'avois milles questiones à faire, qui ne m'étois jamais venu à l'esprit, et dans l'ardeur de me satisfaire je les faisois indistinctement à tous le monde. Je parlai metaphysique à tort et à travers. Les jeuns gens de la cour me rioient au nez, la Princesse me diroit que c'étoit des sottises, mon frere, qu'il ne convenoit pas à une jeune fille de parler de ces choses; enfin degouté de fains de questions si mal recus, mais non decouragé, je ca- <sup>[17]</sup> chai soigneusement mon livre, continuoit d'y lire et d'y penser beaucoup en secret jusqu'à ce le hazard me placant non loin de 2 persones d'un certain age, qui dinoient souvent à la cour. Je les entendis s'entretenir ensemble de sujets analogues, je n'oubliai pas de me placer aupres de celui des 2 en qui j'avois le moins de defiance, la 1ere fois qu'il revint. Et la, pendant que les autres etoient occupés, je lui fis bien bas comme à la derobée plusieurs questions sur ce qui m'occupoit, auxquels à la verité il ne satisfit pas selon mes desirs, mais enfin, du moins, il ne se moqua pas de moi et me repondoit avec interet; depuis ce tems je fis le meme essais vis à vis d'autres gens d'age des etrangers, des savants surtout qui paroissoient à notre cour. J'attrapai toujours quelqu'idée nouvelle, et trouvant outre ces idées nouvelles plus d'indulgence à me repondre dans ces personnes, que dans les jeunes gens. Je comencai à me reconciller non seulement avec l'age qui avoit été com<sup>me</sup> exclu jusqu'alors de mon cercle d'idées de bonheur d'interet, et de perfection, mais à le rechercher de preference dans la societé dont bien me prit pour mon Helvetius. Mon 1er confident m'assura si decidament un jour que je ne parviendrois pas à le comprendre entierement, que me proposant des lectures plus satisfaisantes pour ma portée et plus utiles, je l'abandonnai, en le jettant, je ne pus jette cependant la pente à la reflexion sur les objets dont il traite et qui jointes aux riches tresors qui m'étoient restés des romans et tragedies. Continuaient à m'occuper jour et nuit, toutes les fois que j'étois hors du tombillon <sup>[18]</sup> me rendit interessante mes promenades solitaires. Les idées de cause et d'effet, de matiere

et d'esprit vivifiant la nature, me portoit à la considerer plus attentivement, plusieurs personnes d'age et d'experience piques d'interet pour moi par le genre de ma curiosité, de mes questions, et de l'attention avec la quelle je les ecoutois, s'attacherent à moi plus particulièrement, et trouvant que je pouvois valoir la peine d'etre developpée, me parlerent bientot sur mes defauts, et sur ma situation. Je n'oublierai de ma vie la sensation que me causa entr'autre une femme d'age respectable à tous egards, en me disant, un jour que je dejeunois chez elle, uniquement pour le plaisir de m'instruire aupres d'elle. « Ma chere enfant, vous etes interessante surtout par votre candeur, par votre naïvete naturelle. Depuis quelque tems je vous vois un ton et un air d'affections qui masque ce beau naturel. On diroit que vous voulez imiter Mde de K., quel dommage! » Elle avoit raison, c'étoit precisement Mde de K. que je cherchois à imiter. Elle etoit favorite de la Princesse, elle plaisoit dans notre cercle. Ma mere pour toute instruction en me mettant à la cour m'avoit dit, que je devois chercher à plaire en toute à la Princesse et prendre pour model Mde de K. Mon naturel s'y opposa d'abord, je le vainquis, enfin et y reussis avec l'aplaudissement le plus complet. Cette dame respectable m'ouvrant les yeux me causa une sensation que je n'oublierai jamais. Je ne pus le lui temoigner que <sup>[19]</sup> par mes larmes de reconnaissance et un redoublement d'attachement, et jettant avec dedain mon masque je repris mon naturel, toute joyeuce d'etre delivre de cette gehenne.

Des cas semblable et la lecture d'Epictete qui me fut fourni par je ne scais qui, dans ce tems à peu pres, et qui fut extremement de mon gout, enrichit, et perfectionna (joint à ce que je comencai à desesperer de trouver mon heros) considerablement mon ideal. J'avois puisé dans l'indulgence des personnes agés qui s'occupoient de moi et daignoient s'entretenir avec moi, la sensation ou l'idée d'un amour qui jouit de soi meme sans avoir besoin de retour ou d'autre retribution, car enfin je ne pouvois me cacher que dans ces conversations, dans ces soins qu'on prenoit de moi, il n'y avoit à jouir et à apprendre que pour moi,

dans l'interet avec le quel ils osoient attaquer mes defauts sans m'humilier ni s'en vanter, l'idée d'une bienfaisance qui trouve sa jouissance dans le plaisir de perfectionner un autre sans avoir besoin d'autre retribution, enfin dans leurs conseils, l'idée d'une sagesse, d'une prudence et d'une prevoïance dont je n'avois eu aucune idée {juste} jusqu'alors ces qualités s'ajoutant à mon ideal en bannirent insensiblement bien des restrictions qui l'avoient retreci, il començoit à n'etre plus si necessairement attaché à une figure romanesque, il ne se bornoit plus à tel ou tel age, il devenoit plus vague, plus abstrait, il <sup>[20]</sup> començoit {à} se lier mon esprit, avec les idées de cause, d'effet, de puissance. Peu à peu le mot Dieu cessa d'etre pour moi un mot vuide de sens, il devint comme un appel pour me retracer mon ideal. Je començai alors à avoir quelque moments agréables du moins de tems en tems à l'eglier [= l'église] pour un sentiment confus d'un assemblage d'hommes tous occupés du meme objet, depuis que cet objet s'etoit lié à mes idees ou sensations favorites. Il ne lui manquoit qu'une chose pour m'attirer tout entiere la conviction de son existence et une determinée de rapport entr-lui et moi.

J'en etois là lorsque deux hommes, dont l'un s'interessoit à ma jeunesse de plus pres pour des raisons que je dirai ensuit vinrent un matin me decouvrir le role que la Princesse me faisoit jouir, jusqu'ici, me dirent ils: « L'impression irresistible de votre innocence et de votre naïve candeur vous a sauvé du soupçon d'y entendre malice. Le public n'est encore indigné que contre ceux qui en abusent ainsi, mais vous avez 18 ans, et bientôt les personnes eleves dans le grande monde où la science de ce genre a coutume d'etre si {precose} ne pourront se persuader que vous continuez de vous preter à ce role par ignorance, et des lors votre reputation intacte jusqu'ici court hazard d'etre detruite pour toujours. »

Je fus comme petrifié en aprenant cette nouvelle inattendu, que faire! Le sort qui m'attendois s'offrit tout à coup devant mes yeux sous les couleurs les plus funestes. J'etois sans <sup>[21]</sup> appui, sans fortune, comme cloué à cette cour,

dependante sans ressource du coté de ma mere, qui hydropique depuis 3 ans ou plus, avoit fait son possible pour me placer où j'étois afin de se decharger avant sa mort qu'elle attendoit à chaque instant, de l'inquietude de me laisser sans etablissement, inquietude qui l'avoit deja seduit à me forcer pour ainsi dire à 14 ans à un mariage que je detestois et que ses amis qui prirent pitié de mon malheur – avoient rompus alors – c'est apres ce coup manqué malgré ses voeux (car mon futur etoit riche) qu'elle m'avoit enfin cherché à me placer à cette cour, ce qu'elle ne put obtenir que comme une grace et une exception particuliere, ma religion m'excluant proprement d'une telle place ainsi forcé d'y rester quelquey fut mon sort, du moins jusqu'à l'age de majorité, au cas que ma mere vint à mourir pendant ce tems. Je, prevoiant la chute que j'allois faire en me declarant à la Princesse, sentant actuellement pour la 1er fois que toute son amitié pour moi ne rouloit que sur le genre de services qu'elle tiroit de moi, et toutes les bonheurs et le credit dont je jouissois à la cour et qui avoit ... ma jeune tete, sur la faveur de la Princesse auprès de la quelle j'avois eu tort pouvoir jusqu'ici. Cependant je ne balançai pas. Mon gout actuel de Stoïcisme vint heureusement à l'appui de ma foiblesse, et me peignit les souffrances, qui se prepa-<sup>[22]</sup> roient pour moi comme un vaste champ pour exercer mes forces, orgueil me tint lieu de vertu, et je declarai par escrit à la Princesse qu'ayant decouvert par hazard que ma reputation suffroit des veilles que j'étois obligé de faire la nuit dans son antichambre, des billets dont j'étois porteuse etc. etc. J'osai la supplier de me pardonner si je me voiois forcé de m'en dispenser à l'avenir je ne scais plus dans quels termes je fis cet acte. Mais je suis sure que c'étoit en termes pompeux; car je me sentois exhalé d'un heroïsme imaginaire, exhaltation qui me soutint ensuite à mesure que j'en eprouvai les suites facheuses, car, comme il etoit aisé à prévoir, la faveur se changea pour moi en haine; je fus persecuté, publiquement denigrée, traité avec fureur par cette femme violente, qui pour masquer la cause veritable de ses deportemens envers moi, vis à vis de ma mere avec la quelle vous sentez qu'il lui importoit de rester bien, lui faisoit accroire que je me conduisois

indecement. Les 2 honet gens qui n'étoient jamais venus dans ma chambre, que cette seule fois, pour me donner l'avis charitable en question furent decouverts et cette visite meme prise pour pretexte de ces accusations, actuelement ma parure, mes conversations secrettes à table, dont j'ai dit plus haut la cause, et qui jusqu'ici n'avoient causer aucune sensation, furent epluchés. Je n'osai plus <sup>|23|</sup> ni parler à demie voix ni lever les yeux sur quelqun sans etre accusée de clabauder contre la Princesse ou de conquetter, parlai-je haut? j'étois une effrontié [= effrontée]; ne disai-je mot? je boudai; etois je paré? j'avois des desseins; ne l'étois-je pas? je faisais honte à sa cour par ma salopperie. Chez ma mere, je ne retrouvai que l'écho de toutes ses accusations et bientôt je ne pouvois paroître devant elle sans etre exposée aux reproches les plus ameres sur une conduite dont moi seule je connoissois l'innocence, et je ne pouvois paroître en publique qu'avec des yeux gros rougis de pleurs, qu'on me faisoit répondre à force d'injures ordinairement le moment avant qu'il falloit paroître en société, aparament pour justifier devant le monde par mon air maussade les mauvais traitement qu'elle m'y faisoit éprouver devant la face du publique et detourner ainsi les yeux de la vrai cause de sa fureur. La solitude dans ces tems me devint plus chere que jamais. J'y jouissois les seuls moments heureux; je jouissois du moins de ma romanesque ou stoïque grandeur, la depourvue de toute autre jouissance, mon aptitude à jouir et mon activité, me porterent aux excès les plus singuliers. Je me souviens qu'entr'autre je m'amusai à tenir mes doigts dans le feu jusqu'au qu'ils commençoient à noircir, pour m'exercer à supporter stoïquement la douleur, et je <sup>|24|</sup> mourri d'envie de me tuer pour mourir d'une belle mort, mais par bonheur je ne pus arriver à ce degré de courage; au défaut du quel j'avois du moins grande envie de me faire une plaie qui put indiquer que c'étoit un essai manqué, et je serois peutetre parvenu plutot à ce degré de force, si une certaine repugnance obscure contre toute comedie que je reconnoissoit aussi palpablement pour comedie, n'avoit repugné à ma candeur naturelle, fortifié par l'attraction toujours existante vers mon confuse de cet etre invisible dans



lequel j'étois concentré tous ce dont j'avois jusqu'ici orné mon idéal et qui devenoit de plus en plus pour moi un besoin absolu. Voilà où j'en étois pendant à l'hiver qui précéda notre voyage à Aix-la-Chapelle. Si j'y ajoute encore que l'un des deux hommes qui m'avoient avertis, étoient dans le dessein de m'éprouver ma légèreté apparente, et l'éloignement que je lui avois souvent montré pour le mariage et qui étoit devenu comme invincible chez moi pourtant habitant d'une ville où on m'avoit oté ma mère, mon frère et toutes les jouissances qui m'y avoient attachés jusqu'à là, l'avoit empêché apparemment de se déclarer sur ce dessein ni à moi ni à ma mère, mais bien à M<sup>de</sup> de K... la favorite de la Princesse, et jusqu'à l'époque de ma chute, mon amie, mais depuis ce temps très embarrassée de moi, à la quelle elle ne tenoit plus <sup>[25]</sup> que par la crainte de se voir méprisée du public, de quelques hommes de notre société qui me restèrent attachés dans ma disgrâce, et surtout de l'homme en question, qu'elle craignoit parcequ'il avoit la satire la plus amère à sa disposition qu'il n'entendoit pas raillerie sur mon compte, et qu'elle même lui avoit fournis dans le temps de notre intimité comme de l'étoffe pour la faire repentir pour peu qu'elle lui donnât de sujet de mécontentement. Aussi joua-t-elle son rôle entre la Princesse, mon frère, moi et ces hommes, avec l'habileté la plus consommée, tellement que personne n'avoit proprement à se plaindre, et qu'elle si conserva tout le monde, du moins en apparence, car quant à moi je sentois bientôt son jeu, et la froideur de mes lettres depuis ce moment, le lui fit assez connaître, mais comme parmi tant de passion, qui tour à tour se sont jouées de mon âme celle de la haine et de la vengeance m'ont toujours épargnées. J'étois plus occupée du désir de la ramener vers moi, ainsi que la Princesse, que de celui de me venger, et l'espoir d'un retour facilitoit ce support, sans me donner la tentation de communiquer mes observations à ceux qui auroient pu empirer le mal en voulant me venger.

Enfin le voyage d'Aix-la-Chapelle fut décidé. La Princesse avoit comme vous jugez une grande répugnance à m'amener, mais la crainte des explications qui pourroit naître du degré de confiance qu'un <sup>[26]</sup> long séjour seul auprès de ma

mere pourroit me faire acquérir, vainquant cette repugnance la determina à me mettre de la partie. Le Comte de p. c'est celui qui avoit des vues sur moi, me toucha pour 1er fois un peu plus qu'à l'ordinaire, la veille de notre depart, parcequ'il l'etoit lui meme extraordinairement, sans que je comprisse alors pourquoi. L'idée de la possibilité que je fusse déterminé par ma situation où par quelqu'inclination à me marier dans l'étranger sans qu'il eut lieu de s'en plaindre, puisque la delicatesse l'empechoit toujours encore de se declarer en fut la cause. Il s'etoit contenté de recommander ses interets à mon inscu à Mde de K..., qui fut du voyage lui enjoignant de l'avertir immediatement, s'il y avoit quelque lieu de soupçonner un engagement. Le voyage ne fut pour moi, qu'un enchainement continuel de persecutions et d'injures, de sorte que je vous proteste ne me rappeler aucun des lieues de notre passage toute nouvelle qui dut etre pour moi cette diversité continuelle, mais à force de larmes je ne voyois pas, et des que nous arrivions où il y avoit du monde je me cachai soigneusement sentant qu'avec des yeux bouffis de larmes je devois faire la plus pauvre figure du monde.

Enfin nous voila à Aix-La-Chapelle où les plaisirs qui se succedoient pour la Princesse, sans lui faire oublier de m'enjurier toutes les fois qu'il lui restoit quelque'interval, et c'etoit <sup>[27]</sup> ordinairement une demie heure avant le bal du moins ces intervals etoient assez courts pour me donner quelque relache, et la foule si grande qu'elle ne put empecher toujours, que je parlasse avec les etrangers qui s'y trouvoient. J'y etois generalement aimée, un vieux Mylord anglois entr'autre et une chanoinesse brabanconne se prirent pour moi de la plus vive affection. Ces 2 personnes mirent fort innocemment le comble à mon malheureux sort, toutes 2 d'une sincerité un peu trop angloise peutetre, elles vinrent un jour à la Princesse, lui dire en presence de beaucoup de monde, qu'elle avoit fait bien sagement d'amener avec elle la jeune Comtesse de Schmettau, pourquoi donc dit elle avec vivacité? « Madame, c'est qu'avant votre arrivie ici la reputation des dames de Berlin et surtout celle des cours, etoit en

fort mauvais odeur, mais on n'eut pas vu ici cette jeune fille pendant 8 jours, qu'elle changea toute l'opinion qu'on avoit de votre cour, car on diroit: il seroit impossible qu'une fille si innocente, si naïve et si depourvue de toute conquetterie, eut pu conserver ce caractere de candeur à une cour corrompue comme on nous avoit depeinte la votre. » Ces honet gens crurent faire un compliment très flatteus à la Princesse, mais ils ne la connoissoient pas; sa fureur contre moi devint demenee depuis ce moment. Ce fut je crois à la promenade du matin, qu'on lui fit ce compliment, elle ne put en attendre la fin, rentra plutot que je ne m'y attendois, je m'étois éloigné un peu avec d'autres dames et messieurs, ce fut là comme <sup>[28]</sup> un signal, pour la colere, qui l'étouffoit, de ce faire jour, je fus grondé devant tous le monde de m'être éloignée, mais tous cela, c'étoit du sucre, en comparaison de ce qui m'attendoit à la maison. Nous n'y fumes pas plutot arrivee et sans temoins etrangers que Mde de K... et mon frere, qu'elle se jetta sur moi comme pour me battre. On la retint et les injures les plus atroces se succederent si rapidement que j'en fus comme stupefait. Jamais je n'avois ni lue ni entendu ni vue choses pareilles, les mots de canaille, d'infame sortirent de sa bouche pres qu'écumenté. Pour moi tremblante et abassourdie, je me jettai à genoux de peur, sans savoir ni pourquoi j'étois traité ainsi (car je n'avois pas été presente au fatal compliment) ni quel sinistre evenement alloit succeder, mais confondue et absolument brouillée dans toutes mes idées j'en attendois un. Cependant la catastrophe fut plus douce que le prologue, je fus renvoyé dans ma chambre subitement, je n'oserois vous garantir l'exactitude absolue des circonstance de cette scene, si j'en excepte les gestes et injures nomement parceque reellement, ma terreur fut si grande qu'il ne m'en resta peu à près d'idée bien clair, que cela. C'est dans ma chambre seule qu'apres avoir epuisé mes larmes, je comencai, mais vainement à chercher mon tort, et je finis ne pouvant m'imaginer après une telle scene, que je n'en avois aucun, par etre saisi d'une terreur panique, et à éprouver des mouvemens à peu près semblables à ceux d'une mauvaise concience, etat <sup>[29]</sup> d'autant plus cruel que je ne puis

m'éclaircir chez personne, car mon frere d'accord avec la Princesse ou n'osant du moins faire paroître d'autres sentimens, ne me parloit plus depuis longtems, et Mde K... s'étoit mis plus à l'aise aussi avec moi, depuis que le Comte de p. n'étoit plus là, pour la veiller.

Vous allez voir à quel denouement il me mena; mais je dois auparavant faire mention de mon mari, dont je n'ai pas parle encore quoiqu'il fut sur la scene depuis notre arrivée. Nous le trouvames à Aix-la Chapelle, il s'y distingua d'abord par les fetes de tout genre qu'il donnoit à la Princesse, du moins passoit elles sous son nom, et elle se les attribuoit tellement, qu'elle nous faisoit entendre tous les soirs à souper que le Prince de Gallitzin etoit amoureux d'elle, que c'étoit fort ridicule, que cependant il falloit avouer que c'étoit un aimable homme, tres savant, ami intime de Voltaire. (N.B. Ce nom n'étoit lié dans ma tete qu'à l'idée du plus grand des philosophes et des savants qui eut jamais existé; c'est ainsi que j'en avois toujours ouïe parler à Berlin et je ne le connoissois que par ses tragedies qui n'avoient pas diminuées cette idée.) J'étois donc dans l'idée que ce Prince de Gallitzin qui du reste ne m'avoit frappé ni en bien ni en mal quoiqu'il s'entretenoit beaucoup avec moi, pour l'ordinaire sur la musique, et toujours sur ce ton de plaisanterie lequel comme vous savez est le sien avec les dames, mais qui ne fut jamais le mien que forcement, <sup>[30]</sup> et son ton galant ne me touchoient guere, car je crois avoir remarqué deja que jusque la je n'étois auqunement coquette. Ce fut peu apres le jour où j'avois essuié la scene ettonnente et mysterieuce pour moi, que toute absorbée dans ma douleur et dans l'embarras d'en trouver soit la cause soit l'issue. J'étois assise dans la sale du bal, seule dans un coin aparament a y rever pendant que tout le monde etoit occupe à dancer, lorsque le Prince de Gallitzin s'approchant de moi comme de coutume s'assied à mon coté, et apres quelques propos indifferants me fit tout à coup des propositions de mariage. Cette proposition fut d'autant plus inattendu pour moi que je l'avois toujours cru marié. Dans nos conversations musicales, il m'avoit nommé si souvent la Princesse de Gallitzin comme grande amatrice de musique,

et j'étois accoutumé à entendre les gens du grand monde ne jamais desinge<sup>r</sup> leur maris ou leur femmes que par les mots de Monsieur ou de Madame, que je cru fermement qu'il avoit parlé de sa femme toutes les fois qu'il avoit nommé cette Princesse. Joignez à cela ma situation, rappelez vous que brouillée absolument dans mes idées sur moi meme par les traitemens inouïs qui j'essuai sans avoir autour de moi une ame à qui je puisse me confier, ou que je puisse consulter, et vous ne serez pas surpris que cette proposition me parut le comble d'injure et d'opprobre, une idée confuse qu'elle <sup>[31]</sup> tendoit à me deshoner, dans quelle abjection je devois etre tombée, pourqu'on osa me faire une telle proposition, tous cela s'empara de ma tete d'une maniere si violente, que pour toute reponse je me mis à pleurer amerement. Heureusement tout le monde etoit occupé soit au jeu soit à la dance et le coin où nous etions etoit obscure. Le Prince e ffrayé cherchoit vainement à me rassurer; il ne savoit quel parti prendre jusqu'à ce qu'enfin je parvins à gagner sur moi de lui dire: que je ne scavois pas ou ma conduite pouvoit m'avoir attirée une proposition si indigne de la part d'un homme marié. Ce mot le fit respirer, il lui devoila mon erreur; il me conta toute l'histoire de sa vie dont je n'entendis presque autre chose si ce nul qu'il n'etoit pas marié, tant j'avois peine à me remettre de mon trouble. Enfin lorsqu'il eut fini de parler et quil me demanda une reponse, je lui dis que la premier impression de sa proposition avoit tellement bouleversé toutes mes idées, que je le connoissois si peu, quil m'etoit impossible de rien repondre de si tot. Heureusement le jeu de la Princesse finit, et nous rentrames chez nous.

Dans un autre tems cette proposition m'eut difficilement causé le moindre doute, car je ne me sentois nulle attraction pour ce Prince, et au contraire, depuis notre separation le Comte de p. m'avoit du moins inspiré un sentiment de reconnaissance qui pouvoit en devenir un de preference, et quoi- <sup>[32]</sup> qu'il ne se fut pas déclaré, les propos couverts de Mde de K... et ses propres assiduités m'en avoient dits assez, mais ma situation bouleversant toutes mes idées. Je n'etois en etat de sentir que deux choses distinctes. L'une le desir d'etre éloigné pour

jamais de cette cour, et meme de Berlin où je ne pouvois rester sans demeurer dans un cercle qui me rappellat sans cesse les horreurs que j'y avois souffert, et ou je savois, connoissant les ames vindicatives orgueilleuses sans loi comme sans morale, des personages, avec les quels j'étois brouillés qu'elles ne cesseroit jamais de me persecuter, pour me detruire autant que possible dans l'opinion du publique, de peur que je ne les previnsse ayant tant d'armes en main contr'elles car elles n'avoient pas en elles l'etoffe necessaire pour pouvoir se figurer que je ne me vengerois pas d'elles en decouvrant leur menées, et comme je ne n'avois jamais eprouvé les douceurs de l'amour maternel, ma mere ne m'ayant toujours consideré et traité que comme un fardeau dont il falloit se debarasser et qu'on avoit achevé, de m'aliener tout acces à son coeur dans les tems de ma disgrace. L'idée de me separer d'elle m'arrettoit peu d'ailleurs, j'étois preparée à la perdre bientôt, et nos manieres de sentir et de penser etoient si différentes, que je ne pouvois la considerer que comme un obstacle a tous les projets de bonheur qui me rouloient dans la tete, lorsque je songeois au la possibilité d'une existence libre quelcuonque. L'autre sentiment preponderant dans mon ame etoit un violent desir de m'instruire. J'avois appris de plus en plus <sup>[33]</sup> à sentir bien que confusement encore l'horreur de mon education, les desordres qu'elle avoient occasionnée dans me facultés, je croiois me sentir de l'aptitude et des facultés, qui bien cultivés pouvoient encore etre developpées et le Comte de p. n'etoit pas savant. Ces 2 sentimens seuls dominants dans ce moment m'arreterent plus serieusement à la consideration de ce qui m'etoit proposé, et les mauvais traitement qui alloient leur train me devenant de plus en plus insupportables, depuis que j'entrevoiois un moyen prochain de delivrance. Je me sentis (après avoir rumine quelques jours l'affaire dans ma tete) assez disposée à ce mariage d'autant que pendant ce tems. Le Prince pour me donner des lumiers favorables sur son compte, m'avoit fait lire une grande quantité de lettres de l'Imperatrice, de je ne sais combien de savants, et enfin de son ami Diderot, autre colasse de philosophie à mes foibles yeux, et les quelles n'etoient remplis que d'eloges, des

vertus, des grands talens et de la philosophie du Prince, qui y paroissoit toujours comme Mecene de toute l'academie. Cette lecture m'otant milles doutes qui m'embarassoient auparavant acheva de me determiner, à consulter ma mere par ecrit et dabord la Princesse pour la forme, sur cette proposition. Je comencai part lui faire ma confidence; elle eut peine à me croire comme vous jugez jusqu'à ce que je lui dis que le Prince demanderoit la liberté d'oser lui faire lui meme sa proposition, croyant qu'il convenoit qu'en absence de ma mere, ce fut d'elle qu'il <sup>[34]</sup> obtint la permission de s'adresser à ma mere. Elle me quitta pour se consulter avec Md de K... et mon frere. Je fus rapelle et le resultat de cette conferance fut un changement total de conduite vis à vis de moi. Non seulement on me conseilla fort d'accepter ce parti, mais depuis ce moment on me combla de caresses de bonté et d'attention, et vous sentez bien pourquoi. Vous sentez qu'il ne pouvoit leur rien arriver de plus heureux, dans leur maniere de penser, que d'eloigner à jamais de Berlin une personne qu'ils croyoient avoir tant de sujets de craindre. Aussi Mde de K... n'eut elle garde, de tenir parole au Comte de P., elle ne m'en parla pas, ni ne l'avertit, et ce ne fut qu'apres mon mariage que j'appris toute l'affaire de ma mere, qui elle meme en fut instruite de la maniere suivante: à peine eut elle reçue le courier avec la proposition, à la quelle le Prince avoit ajouté (vu l'obligation ou il etoit par ordre de sa cour de faire incessamment un voyage et de se rendre ensuite en Russie) la priere de se hater autant que possible la reponse; qu'elle le renvoya avec son consentement, de sorte qu'il etoit parti avant que personne à Berlin ne scut mot de l'affaire. Le premier qui se presenta chez elle, apres cette expedition, fut naturellement le Comte de p. qui en general y etoit le plus assidu, tant parcequ'il etoit attaché à ma mere personnellement, que pour y apprendre souvent indirectement de mes nouvelles, elle ne <sup>[35]</sup> voioit en lui qu'un de nos amis comun, au quel à ce titre elle s'empressa de donner le premier, la nouvelle de mon mariage prochain, s'attendant que personne n'y prendroit plus de part. Mais quel fut son ettonnement lorsqu'elle le vit fondre en larmes, se repandre en reproches contre

Mde de K... absente. Ma mere ne comprenoit rien à cette scene, jusqu'à ce qu'enfin elle parvint à tirer de lui la cause de sa desolation. Alors celle de ma mere fut presque égale à la sienne; jusqu'ici elle avoit considéré comme une chose impossible de me voir ce qu'elle nommoit bien marié à Berlin, à cause de ma religion, mais lorsqu'elle apprit que les desseins du Comte de p. et que ses sentimens étoient au dessus de cet obstacle, il s'ouvrit à elle un tableau dont les charmes piquants ne servirent qu'à rendre plus amere le regrets qu'elle eut de s'être tant pressée. Elle se voyoit privée de la douceur de voir sa fille mariée à un des hommes les plus riches, et de la reputation la mieux établie de Berlin, et dont les riches terre étoit à la porte pour ainsi dire de la ville qu'elle habitoit, d'avoir un gendre qui étoit déjà son ami et ses enfans pour toujours auprès d'elle, à portée d'en être secourue, soignée, consolée dans sa douloureuse maladie, et le Prince de Gallitzin n'avoit, hors les graces de la cour, que peu de bien et m'éloignoit pour toujours. Sa tendresse <sup>[36]</sup> endormie tant que je n'étois pour elle qu'un objet de souci, se reveilla (comme il arrive) à la vu de ce tableau; elle se repandit en reproches contre le Comte de p. de ne s'être pas confié à elle plutot, ils pleurerent ensembles, mais enfin tous cela en vain, la chose étoit faite.

Elle savoit que 8 jours après le retour du courier au plus tard je devois être marié car outre l'empressement du Prince, la Princesse étoit sur son départ aussi et n'attendoit que l'issue de cet événement pour se rendre d'Aix-la-Chapelle à Spa, et avoit exigé que mes noces se fissent à Aix aparament pour n'avoir pas besoin de m'amener, et être exposé à un compliment semblable à celui du Mylord anglois, car tout le reste de sa cour n'étoit pas propre à lui en attirer un quand à l'innocence et à la candeur. Mde de K. étoit aussi coquette et aussi galante que la Princesse. Elle même et sa soeur la veuve actuelle de feu de Landgrave de Hesse-Cassel<sup>74</sup> qui étoit de nosres étoit pis que cela quant au

---

74 Frédéric II, landgrave de Hesse-Kassel (1720-1785), marié avec Philippine Auguste Amalie Princesse de Prusse (1745-1800).



scandal exterieure. Et outre ceux la il n'y avoit avec nous que mon frere, l'amant de la Princesse, l'amant de Mde de K., tous 2 cavaliers de la cour, et deux tres vieilles et tres laides dames d'atour qui surement n'étoient pas d'une innocente et naiveite frappante bien que leur age et leur ridicule les missent à l'abri de tout soupcon de conquerterrie ou de galanterie. |<sup>37</sup>|

Le Comte de Prusse brouilla ensuite avec Mde de K.; il ne voulut plus reparoitre à cette cour. Je fus employée dans la suite pour l'y ramener, mais comme ces circonstance n'appartient pas proprement à l'histoire du developpement successif de ma philosophie – quoiqu'elle pourroit tenir sa place dans ma biographie si elle valoit la peine d'etre ecrite – je m'en vais desormais mettre de coté le Comte de p. actuellement ministre de la part du Roi de Prusse à Turin. Mde de K. et tous ce qui tient à cela, pour retourner à Aix la Chapelle où je me suis laisse consultant la Princesse, après avoir reçu son aprobation, il ne me resta plus qu'un doute. Il ne me connoit que de 3 semaines et comment? pour m'avoir vu aussi superficiellement, qu'on se voit dans le grand monde. Il ne peut donc s'etre determiné que sur ma figure et ma voix dont par parenthese il etoit fort enthauiasmé, et il m'avait appris que sans que je le scusse auparavant il m'avait ecouté souvent chanter d'une maison vis à vis. Comme le chant faisoit ma seule consolation, j'attendois ordinairement que tous le monde chez nous fut couché et passai souvent la moitié de la nuit à exprimer en chants les elans renfermés et comprimés de mon ame tout le reste du jour, ainsi je suppose qu'avec une fort belle voix et beaucoup de talents pour la musique mes chants devoient assez touchants. |<sup>38</sup>|

Tems heureux de mon innocence, vous deviez bientôt disparoitre! Je ne chantai alors que pour faire jour à des sentiments vagues, mais profonds, suspendus de jour mais non etouffés par des influences impures et etranges à mon coeur, mes elans etoient tous vers ce etre inconnu, mais que mon coeur sentoit et cherchoit comme par une impulsion secrete, dans tous ce qui le frappoit comme grand, beau, sublime! De longues et affreuses tenebres devoient m'egarer bientôt un

espace immense me separer de la ligne droite vers ce grand centre d'attraction qui sembloient avoir voulu se faite [= faire] jour dans mon ame depuis ma plus tendre enfance. Bientot le desespoir de le trouver devoient faire place à ces epanchemens delicieux qui me le faisoient sensir plutot que chercher. Et ma voix deçue, deroutée par la vanité et le mensonge, mendiant des hommages et des regards impurs, devoit devenir dans la fuite un des premiers instrument<sup>s</sup> de mes egaremens. Occupée de ce doute je resolut de m'en eclaircir avant de me determiner, mon coeur n'avoiet pas besoin dans ce moment de ce qu'on appelle l'amour dans le monde, mais cette affection qui tend à perfectioner l'objet qu'on aime et dont l'ideal avoit jetté de profondes racines dans mon ame m'etoit devenu absolument necessaire, il etoit independant de la figure, et je sentois que sans aucune inclination <sup>[39]</sup> actuelle le Prince pouvoit devenir tout pour moi, si je trouvai en lui ces sentimens, si mon tact pour les reconnoitre à leurs marques exterieurs avoit été aussi developpé que mon ideal. Je n'aurois guere pu m'y trompre, mais je n'avois d'autre art encore que de le demander, et ma simplicité, pour croire aisément ce que je desirois. Je saisis donc le 1ere moment où le Prince me pressa de repondre à ses voeux, pour lui comuniquer mes doutes. Sa reponse fut qu'il n'avoit jamais songé à se marier jusqu'ici parce qu'il s'etoit persuadé qu'il n'existoit pas de femme sans coquetterie, qu'il n'en avoit jamais rencontré, que ma candeur et mon innocence l'avoit frappé et déterminé en meme tems et uniquement. Je crus de bonne fois à ce compliment, et parce que je ne savois pas douter encore, et parce qu'il flattoit mon amour propre peutetre; il augmenta la haute opinion que j'avois deja comencée à prendre du Prince, et me determina sans retour. Le courier partit, à peine fut il de retour que par l'accord unanime et de mon mari et de la Princesse, pressés tout deux, par des motifs bien differants, les nopces furent fixés à la huitaine, et dans l'interval l'accès dans ma chambre ouverte au Prince, jusqu'à là nous ne nous etions pas vus seuls. J'attendois l'epoque de nos épanchemens libres comme l'aurore de l'accomplissement des hautes destinées dont je m'etois formée l'ideal dans mon

imagination, sondés <sup>[40]</sup> sur les lumieres et sur le developpement que j'allois devoir au Prince. Mais je fus cruellement decue de mon attente, le petit nombre de moments, que les fetes, toilettes, achats, tous ce qui enfin a coutume de preceder les nopses des grands de la terre, nous laissoient ensembles. Se passoit entre nous en plaisanteries, ou galanteries usitees, et les torrant des riens importants qui m'entrainoient ne me laissoient guere le tems de la reflexion jusqu'à la veille à peu près du jour fixé, où n'étant faite une forte blessure au pied qui entraîna un retard de plusieurs jours, et qui m'obligea à garder ma chambre. Je jouï de la societe du Prince avec plus de suite pendent ce tems, mais ce fut alors que toutes mes idées s'embroïlerent, ses caresses devinrent plus etranges et degoutantes à mes yeux et il en vint à des propositions qui m'ettonnerent et m'indignerent. Car toute ignorante que j'étois sur le fond des choses je savois pourtant, qu'il ne falloit pas consommer avant la ceremonie publique de la consomation. Mon embarras quelque respect que j'avois alors pour le Prince ne fut donc pas s'il étoit permis de les rejeter, mais de le mettre en harmonie avec la haute opinion que j'avois de lui, opinion devenue tenace par necessité (dans les circonstances presentes). Je ne pouvois me desaisir, sans renoncer à toute perspective de bonheur sans retour avec cette inclination à me blaser, je parvins au moyen de je ne sais quel resonnement obscur, que peutetre il n'avoit voulu qu'éprouver ma vertue, si non à reprendre toute ma tranquillite à son sujet, du moins <sup>[41]</sup> à m'etourdir, jusqu'à la veille de mes nopses. Cette nuit fut une des plus cruelles de ma vie, je ne sais quelle angoisse inexplicable m'otant non seulement le repos, mais jusqu'au pouvoir de me coucher je la passai, dans une confusion d'idees de pressentimens et d'inquietudes indisibles jusqu'à ce que harassée, à force de travail interne je me jettai vers l'aurore toute habillée sur mon lit, et m'endormis. Mais ce repos ne dura guere, bientôt reveillée par les cruels aux quels la Princesse, pour faire honeur à sa cour, avoit confié le soin d'une parure brillante qui ne demandoit pas moins qu'une longue matinée, vinrent me rendre à toutes mes angoisses augmentes encore dans le rapport

inverse du tems. Enfin je fus menée à l'hotel brillante d'or de bijoux et de larmes qui en exilerent dans tout l'auditoire persuadé que cetoit des larmes d'attendrissement qui couloient de mes yeux en si grande abondance. Vous dire ce qui se passa dans cette chapelle, ce qu'on y a dit ou fait, seroit chose impossible, je n'y vis je n'y ... je n'y sentis que mon ame gonflée et comme abassourdie. Le jeu et le souper qui suivit se passa de meme pour moi. Seulement je me rapelle qu'à souper assis entre la Princesse et mon epoux sans pouvoir avaler une miette. Je fus saisis d'une repugnance et d'une indignation qui m'effraya, en le voyant manger avec un appetit si horrible qu'on l'en plaisanta, et surtout du ton d'allusion plaisant et peu decent avec le quel il ne cessoit de m'entretenir, c'etoit autant d'insultes à ma douleur qui en augmentoient la pointe. <sup>[42]</sup> Mais personne n'attribuoit ma situation à d'autre cause qu'à un melange d'attendrissement et d'un embarras convenable à mon age et à mon sexe afin on se leva de table, et je fus conduite en pompe et ceremonie à la maison que le Prince avoit fait preparer pour nous recevoir. Ce fut au son des trompettes et des fanfares que j'y fus recu, et c'est un son que j'oublierai si peu, que je n'ai jamais pu l'entendre depuis sans sentir le comencement de ce frisson glaçant couler dans toute mes veines, et de mes genoux chancelants se derobant sous moi, que je sentis dans ce moment là au point, que j'en perdis absolument toute concience de ce qui se passa dedans de mois. Depuis ce moment jusqu'à 4 h. du matin il ne m'en est resté que la sensation preponderante sur toutes, que l'homme me parut un animal si carnassier, si horrible, si brutal, entendant le Prince bien ronfler. Je me derobai de grand matin le plus doucement que possible du coté de lui, et me sauvai tremblante (comme un voleur qui craint d'etre decouverte et pris) de la maison toute seule, en japon et en casaquin. La Princesse et sa maison où j'avois tant souffert ma guere, me parut le paradis perdu dans ce moment, et je ne me vis pas plutot hors de la porte, que j'y courus tout droite comme un malheureux qui se sauve de la poursuite des assassins toujours eperdue et occupée d'une seule idée, à la chambre de la Princesse. La

personne qu'elle s'attendois le moins à voir à cette heure, ce fut assurément moi, juger quel fut son ettonnement mais lorsqu'interrogée <sup>[43]</sup> sur la cause d'une apparition si singuliere, je lui parlai de l'horreur, du degout, des angoisses qui m'avoient saisi, croyant dire des choses très nouvelles et dignes de toute pitié. Quel fut mon abbatement lorsque je n'obtins pour toute consolation que de plaisanteries et le conseil de m'en retourner bien vite, pour celui là il fut inutile absorbée de crainte et d'une douleur devenue plus amere, par la maniere dont elle fut reçue. On appella vainement au secours et Mde de K. et mon frere, on ne parvint que vers midi et en m'accompagnant, à me faire rentrer dans ma nouvelle demeure, et je declarai si determinement que rien au monde ne pouvoit me faire resoudre à me recoucher à coté de Prince, qu'il fallut se resoudre absolument pour eviter l'eclat, à me faire lit à part. On y mit la condition cependant que ce seroit dans la meme chambre et que je me soumetteroies à une necessité qu'on me representa et que je sentis etre mon devoir. L'esperance que ce devoir horrible n'auroit qu'une epoque fixe me consoloit un peu laissant place. L'idée mes plans de bonheur domestique pendant ce jour alloit se developper. Mais lorsque je vis que nous n'etions jamais seuls de jour meme sans que les pretantions de ce genre se renouvelassent, une secrete horreur de mon etat et une veritable terreur des que je me voyois seule avec le Prince s'empara de moi tellement, que tous mes projets, toutes mes esperances se confondirent et toutes mes forces se concentrerent à la seule occupation, <sup>[44]</sup> de chercher des moyens quelconques d'eviter cette solitude, toute compagnie, toute distraction quelqu'ennueuse qu'elle m'eut été d'allieurs avoit pour moi un prix infini, pourvu qu'elle me sauva d'un tête à tête. Voila comme je passai les 1ères 15 jours depuis mon mariage jusqu'à ce que la Princesse se determina à partir pour Spa. Je ne laissai aucun repos au Prince qu'il ne partit le lendemain et je fis tout pour ne pas faire ce voyage seule avec lui, que dans une voiture, à deux places nous fumes un fort gros anglois, nommé Mr L'Anglois, ami du Prince, en tiers avec nous au depens de nos reïns reciproques dans ces chemins horribles, mais toutes

les inconvénients imaginables n'étoit pour moi que bagatelle en comparaison de ce que je craignois, et je ne faisais que rire des plaintes de ces messieurs en songeant à ce dont nos froissures me sauvoient, toute étoit grande ma répugnance.

Arrivée à Spa, ce train continua, je m'étourdissois de jour. Je veillai tant qu'il étoit possible de trouver du monde rassemblé quelque part, tremblant toujours de rentrer chez moi, et ne trouvant dans mon coeur de sentiment pour le Prince que lorsque rassurée par la présence de quelqu'un sur ce que je pouvois le voir et lui parler sans être troublée par cette crainte. Bientôt je ne désirai rien aussi vivement que la société d'un ou de 2 amis, qui sans me gêner dans l'inclination que je me sentois toujours encore <sup>[45]</sup> moralement pour le Prince, malgré ma répugnance physique, et sans mettre obstacle au désir que j'éprouvois à lier nos coeurs par ce commerce moral qui comme je me le figurois bonnement, détruiroit peu à peu cet amour brutal qui m'incommode tant, en empêcheroit les effets par leur présence. Après 8 jours environ de séjour à Spa je trouvai ce que je cherchai au de là de mon espérance et mon sort s'adoucit pour quelque tems. Je fis la connoissance du Marquis et de la Marquise de Serent, dont j'avois entendu parler avec l'éloge universels des gens de bien en arrivant à Spa mais comme renfermés dans leur famille et du petit nombre de ceux qui véritablement ne vont aux eaux que pour leur santé, je ne les avois aperçus que de loin et comme en passant, mon mari avoit passé 14 ans à Paris, mais d'un caractère trop différent du leur, il n'y avoit jamais eu aucune liaison que je ne me rappelle plus moi même que les rencontrant un soir à la sale du bal où ils ne se montroient guère que pour y mener {...} 2 charmants enfans qui attiroient l'attention générale. Nous fîmes ce soir là une connoissance plus particulière qui forma entre nous ce lien qui dure encore, et qui ne peut que durer à tout jamais, dans la même force. Je ne puis me refuser ici à l'attendrissement qui me saisit toujours, lorsque regardant en arrière sur toute la suite de ma <sup>[46]</sup> existence, je considère comment mon développement arrêté et comme engourdi des le 1eres

pas par l'éducation la plus absurde suspendue, disloquée disharmonisée par les circonstances, les exemples et les influences les plus tristes et les plus dangereuses, dévié ensuite entièrement d'un état pur, desespoir d'un choix sans remède et sans retour fut toujours comme soigné et réparé comme en secret, par cet amour universel idole de mon cœur depuis ma plus tendre enfance et qui sous toutes sortes de formes et de profils a toujours daigné et m'arrêtée au bord de chaque précipice prêt à m'engloutir et me conduire comme par la main de chaque précipice sur quelque nouvelle hauteur pour m'y faire découvrir de nouvelles merveilles, ... à réveiller mon courage prêt à m'abandonner.

Comment dans un âge où ce peine connoît ou communément le bonheur d'aimer quelque chose superficiellement je suis devenue l'objet, j'ai de l'amitié et qui plus est de la plus parfaite confiance de personnes fort au dessus de mon âge, et de ma considération, et comment enfin la faculté d'aimer et le besoin d'être aimé bien loin de diminuer avec l'âge n'a cessé de s'accroître et les objets propres à nourrir cette faculté et ce besoin toujours plus étendue et plus insatiable, de se trouver successivement comme à point nommé pour les remplir d'une manière aussi progressive, que le fut leur extension. Mais revenons à Mr et Mde de Serent. [...]



*Lettre IV.182 – Diotime, 23 novembre [1787] = Kp 27 / II,21*

Angelmodde, ce 23 9bre

Je vous écris, mon cher Socrate, pour vous dire qu'il m'est impossible de vous écrire ayant la main droite estropiée dans l'articulation du poignet et du pouce,

pour avoir du ecrire depuis 2 jours environ 50 pages in folio.<sup>75</sup> Je me porte bien du reste, vous remerciant de votre aimable nr. 93 <sup>76</sup> et vous baise les mains. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, La Holland



*Lettre IV.183 – Diotime, 26 novembre 1787 = Kp 26 / 59*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 156-157 (la date est erronée).*

Munster, le 26 de 9bre 1787

Mon cher Socrate, il est bien bien sure que je n'ai que le tems de vous dire un mot, et par la meme raison qui a tant abrege votre nro 94. Mon empechement comme le votre est pour cette fois un Prince.

Le Duc de Bronsvic arriva ici hier apres diné, nous en fumes avertis à Angeldomde, Mr. de Fürstenberg et moi, et rentrames tout de suite, il passa la soirée et soupa chez moi avec le Grand Homme et mes enfans et Hase seul. Vous jugez que dans 5 heures environ que nous avons été ensemble, il a été question de votre paijs et de vous. Je lui ai dit combien vous regrettiez de ne l'avoir pas parlé. Il m'a chargé de vous assurer qu'il en etoit au desespoir. Ce sont ses propres termes.

Je lui ai parlé de votre avis au sujet de certains enfans qu'il faudroit tacher de faire recevoir dans certaine societé. Il est tout à fait de cet avis, et trouve qu'on n'attache pas assez d'importance à cette S. Enfin il espere fort trouver bientôt l'occation de se dedomager de ce qu'il a perdu relativement à vous. Il m'a demandé quant vous seriez ici. J'ecrirai | le courier prochain à certaine personne par votre canal.

---

75 Probablement la lettre ci-dessus, non datée, Bucholtz Nachlass 1161.

76 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 8.93, 20 novembre 1787.



Adieu, j'ai veillé tard contre ma coutume, ce que je ne puis plus supporter. J'ai du me lever tard, et alors je suis comme l'homme de Chesterfield qui pour avoir perdu une heure le matin courroit après toute la journée sans pouvoir la rattrapper. Et ma tête ne vaut rien. Le Grand Homme vous salue cordialement et Δ vous baise les mains.

Ne dites rien au Corps, car je ne saurois lui écrire aujourd'hui. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.184 – Diotime, 30 novembre 1787 = Kp 26 / 60*

Angelmodde, le 30 9bre 1787

Il est 9 heures, mon cher S., et point de lettres encore. J'écris donc ce peu de mots à la hâte voyant qu'il est impossible de faire parvenir ma lettre à Munster à tems, c'est à dire à 11 heures et demi à la poste, si j'attens l'arrivé du messager qui doit m'apporter la votre. Vous aurez bien reçu celle de Mr. de Furstenberg avec le dernier courier, la mienne étoit déjà fermé et à la poste lorsqu'il écrivit la sienne chez moi, dans l'intention que je devois la faire entrer dans la mienne, j'espere qu'elle sera arrivé à tems à la poste. Il étoit tard.

J'ai reçu une lettre du Prince Xion qui me marque qu'il partoît pour Paris dans l'instant, mais qu'il ne comptoit y rester que jusqu'à Nouvel An s'il ne voyoit jour à y décider son sort et que je pouvois compter, que cette décision quelle qu'elle fut, ne troubleroit nullement son bonheur, si elle n'étoit en caractere allmand et tres difficile à lire outre cela, je vous l'enverrois.

Ma santé se conduit fort bien depuis mon retour de la petite course que nous avons faites. | Jacobi viendra ici sur la fin de janvier. Je voudrois, cher Socrate,

que vous puissiez arranger votre arrivée pour le meme tems ou tant mieux encore si c'est plutot. Je serai en ville vers Nouvelle An, et dois nécessairement retourner ici vers Pacque au plus tard, ayant prodigieusement affaire avec et pour mes enfans dans ces dernieres années de leur education, et en ville. Quelque soit ma retraite, je suis encore trop distraite, pour pouvoir faire face à mes affaires.

Adieu cherissime Socrate, je tiens à vous, comme à peu de choses dans ce monde, et cette tenacité augmente en raison {entre} du tems tout au moins.

Coment se porte Mde Perrenot? |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.185 – Diotime, 4 décembre 1787 = Kp 26 / 61*

Angelmodde, le 4 Xbre 1787

Mon cher Socrate, votre lettre d'hier petille tellement d'esprit, que je commence à être inquiète pour vous et pour moi, qui ne sçut jamais m'y prendre pour repondre à des lettres toutes spirituelles. Descendez donc jusqu'à moi, cher Socrate, si vous voulez que je puisse vous accompagner ou du moins vous suivre de loin.

Les livres que vous desirez sont partis hier. J'espere qu'ils vous arriveront avant cette lettre.

Je ne suis Dieu merci en corespondance ni avec Blankenbourg ni avec l'autre. J'ai reçu de chacun une lettre, du dernier à l'occcasion d'un livre de sa façon qu'il me fit la grace de m'envoyer. Et ne me rappeler pas meme exactement, si je n'ai pas commis l'insigne incongruité, de ne pas repondre. Pour à Blankenbourg, je me rappelle lui avoir repondu en son tems.

Vous recevrez des exemplaires françois des qu'ils paroîtront, en plus grand nombre que ne sont les allemands dont vous n'avez pas désiré davantage. Ainsi vous aurez | moyen de distribuer à volonté.

Adieu cher Socrate, mon ineptie s'humilie devant l'éclat de votre esprit. Je n'ai pas le cœur de proferer une parole de plus, de peur, de montrer le défaut de la cuirasse et de vous montrer à découvert, un sujet indigne d'une aussi belle épitre que la votre. Je vous embrasse du fond de mon âme.

Votre Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.186 – Diotime, 11 décembre 1787 = Kp 26 / 62*

Angelmodde, ce 11 Xbre 1787

Je connois, mon cher Socrate, par une longue expérience l'état où vous vous peignez, ou l'âme toute dehors, par la nécessité de travailler pour, et dans les autres, se semble égal zéro lorsqu'elle jette un regard passager au dedans d'elle. Je suis presque toujours dans cet état forcé, et la pauvreté de mes lettres le prouve assez sans que je le dise.

Je ne vous ai pas écrit la poste dernière, ayant été occupé des le jeudi, et toute la journée du vendredi du jour de naissance de Mimi, que j'ai célébré en plus grande partie en lui lisant un journal exact que j'ai tenu depuis quelques années de ses gestes, faits et dits, ce qui peut entr'autre vous donner quelque idée de l'emploi et des bornes tous les jours plus étroites de mon temps, et me valoir votre indulgence j'espère.

Ma santé est assez bonne encore, pourvu que cela dure lorsque nous serons en ville. Car pour peu que j'y sois et qu'on vienne m'y dérober encore une partie de ce pauvre tems. Ma conscience bourellée ne me laisse plus ni paix ni treve, et ma santé decline.

Adieu cher Socrate, s'il n'y avait que cette existence ci, nous serions bien pauvres! |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.187 – Diotime, 14 décembre 1787 = Kp 26 / 63*

Angelmodde, ce 14 Xbre 1787

Mon cher Socrate! Etant en ville pour un couple de jours comme je vous l'ai marqué dans ma dernière, pour célébrer le jour de naissance de Mimi, j'ai saisi cette occasion pour y transférer, mettre en ordre et en sûreté vos lettres de cette année, pour n'avoir pas tant à faire à Nouvel An, vers quel tems je compte rentrer en ville tout à fait, et où j'ai toujours coutume de mettre en ordre mes papiers les plus importants parmi lesquels vos lettres précieuses, tiennent un des premiers rangs. Je suis donc pour le moment dans l'impossibilité à votre désir.

Au reste il se peut bien, et j'ai même lieu de le soupçonner que ce que j'ai trouvé d'accablant pour la quantité d'esprit dans la lettre en question n'eut été qu'un jugement relatif formé d'après le déficit qui se trouvoit dans ma tête de ce côté là. Et il faut convenir que le trop dans ce genre est toujours susceptible d'une correction plus aisée que le trop peu.

Je suis charmé des heureux accroissement que vous avez trouvé dans le Duc de Weimar surtout relativement à ce que vous dites de son bon sens calme, adjectif que le Duc son oncle craignoit le plus lui manquer, à ce qu'il nous a dit, parlant de lui.

Mon domestique qui m'a apporté votre lettre aujourd'hui doit rapporter la reponse encore en ville avant onze heures. Il est 9 heures passé et je dois encore ecrire au Corps. Ainsi adieu tout court, mon cher Socrate, de peur de manquer la poste. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.188 – Diotime, 20 décembre 1787 = Kp 26 / 64*

Angelmodde, le 20 de Xbre 1787

Je suis une miserable, mon cher Socrate, de ne vous avoir pas ecrit mardi passé, puisqu'en verité je n'ai d'autre excuse, je fremis de le dire ... que de l'avoir oublié!! Mais brisons sur un sujet si peu honorable pour moi, surtout vis à vis de quiconque ne sauroit imaginer tous ce dont ma pauvre tete est com<sup>me</sup> farcie. Mais du moins voyez mon amendement et mon humilité dans la persecution meme que je prens de vous ecrire des aujourd'hui de peur d'accident, il est vrai aussi qu'il seroit un peu plus tard, si j'attendois pour le faire que votre lettre fut arrivée. Mais com<sup>me</sup> il semble que le ciel en courrone entasse tous les aveux {humilions} possibles et m'impose la dure loi de vous les faire dans un même jour, je dois vous avouer encore que je n'ai rien à vous dire aujourd'hui.

Mr. de Furstenberg qui est assis la vis à vis de moi vous diroit peutetre en ma faveur, combien ma pauvre tete est tendue; et que ce n'est pas tant par pauvreté

absolue (quoiqu'elle puisse y avoir sa part) que par cette tention en tout sens qui empeche que la direction ne soit d'aucun coté. Il vous diroit que la meme situation vous feroit excuser mon oubli du mardi dernier, si vous etiez à porté de voir les choses comme lui. Mais ne les voyant | pas de si près je n'aurois osé vous dire ces choses, si il ne le vouloit pas absolument, puisque j'aime encore mieux vous paroître bête et imbecile, que hypocrite ou masqué d'un faux pretexte. Il veut aussi que je vous remercie de sa part du drap qu'il a reçu et de vous prier de lui dire de combien il est dans vos dettes pour cet objet (j'ose vous renouveler ma priere instante par rapport à mes dettes aussi à cette occation). De plus il vous prie en grace de lui envoyer par le chariot de poste encore trois aunes du meme drap bleu, ou si la piece est epuisé d'une autre piece. Mais comme il desireroit qu'il put arriver ici avant Nouvel An, ce qui est possible, il vous supplie de le faire partir sur le champ par le premier chariot de poste qui partira après la reception de celleci.

Si vous pouviez fourer dans le paquet de Mr. de Furstenberg un ou 2 exemplairs du precieux livre Sur les Desirs pour moi, vous me feriez une vraie charité n'en possedant plus que le manuscrit, car l'exemplaire qui appartenoit à cette collection que vous m'avez donné avec mon nom, m'a été enlevé par la mort de l'illustre Lessing, voici coment. Peu de semaines avant sa mort il temoigna à Jacobi qui etoit justement ici un vif desir de le lire, le supplia de le lui procurer seulement pour un couple de semaines. Et celui-ci ne le possedant pas lui meme | dans ce tems (depuis il se l'est procure à grands fraix) il me persecuta tant de lui pretter le mien (je n'en avois aussi pas d'autre alors) que j'y consentis à condition qu'il me seroit renvoyé sous 4 semaines. En attendant Lessing mourut, Jacobi a fait depuis, mais sans succes, l'impossible pour le retirer d'entre les mains des heritiers, jusqu'à proposer dans la suite en echange l'exemplaire qu'il acquit. Mais les heritiers ont une si sainte veneration pour tous ce qu'ils croyent avoir appartenu à cet homme illustre que jamais quoiqu'on leur dise que cet exemplaire n'etoit pas à lui, ils n'on{t pas} voulu s'en desaisir. Depuis vous m'avez gratifié

d'un exemplaire encore que je n'ai pu refuser aux instances de Mr. Hamann dont je crois vous avoir parlé, qui est encore ici logé chez Buchholz, un des hommes du monde qui le merite le mieux, et qui s'en est saisi avec transport. Voyez, mon cher Socrate, si votre charité ne se laissera pas attendrir par des raisons si propre à chatouiller votre amour propre?

Adieu mon très cher Socrate, pardonnez moi mes débilités et n'en aimez pas moins votre Δ. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



***Lettre IV.189 – Diotime, 24 décembre 1787 = Kp 26 / 65***

*La lettre a été publiée dans: MTBG, p. 78-80. - Deutsche*

*Übersetzung in: BTG II, p. 168-170.*

Le 24e Xbre 1787

Mon cher Socrate! Certainement Spartacus<sup>77</sup> est un homme d'une grande tête si on la considere du coté de l'adresse à trouver des moyens pour parvenir à une fin. Quant a l'invention, il n'en a eu ni la gloire ni la peine. Le plan est pour ainsi dire copié sur celui des Jesuites, seulement que le 1er but, le but originaire du fondateur des Jesuites etoit plus simple et plus beau. Ses successeurs seul l'ont compliqué et détérioré et y ont mis le germe qui mena a ce despotisme qui devoit detruire cette société, en quoi Spartacus brille encore. C'est dans la connoissance de l'homme, et en considerant comment, il instruit ses adherants pour la maniere d'aller a la chasse des proselites à faire. Il me semble que vous prononcez un peu durement la sentence de ceux qui s'y laisserent prendre en les

<sup>77</sup> = Adam Weishaupt (1748-1830).

condamnant tous à être sots ou frippons. Je connois pour ma part, quantité d'Illuminés qui y ont renoncé aujourd'hui lorsque le secret des chefs fut divulgué quelques uns avec horreur, parmi lesquels il y a des personnages très respectables tant par la tête que par le cœur. | Vous oubliez qu'ils n'avoient garde d'exiger, de proposer et de confier à tous les mêmes objets, qu'ils étoient instruits à se plier selon le personnage qu'ils avoient devant eux, et l'importance dont ce personnage étoit pour leurs vûs, c'est ainsi qu'ils n'en prenoient plusieurs que pour la décoration, d'autres pour engraisser le trésor, de l'état etc. Et ils n'exigeoient de ceux là, presque rien qu'un secret, facile à garder, puisque ce n'étoit pour ainsi dire que le secret du nom, trouvoient ils des gens de bon sens, mais à système. Ils leur presentoit pour amorce l'extension de leur système etc. etc. Sans doute on pouvoit voir le foible, avec des yeux un peu perçans dans la connoissance de l'homme. Mais vous savez aussi que celle de l'homme est plus rare que la connoissance des hommes, puisqu'elle exige pour base la connoissance de nous même, que la dernière c.à.d. celle des hommes depourvue de la première, même très aisément aux systèmes les plus erronnés, et les plus impracticables sur leur gouvernement, et ce qu'un ou plusieurs hommes réunis pourroient en faire.

En vérité, notre Dieu seroit bien au dessous de Jupiter et de son Olympe s'il pouvoit jamais vouloir abandonner | le genre humain au caprice d'un, ou de quelques uns de ces êtres bornés. D'ailleurs encore une fois, la connoissance de l'homme rend ce projet absurde en lui même independemment de cette réflexion. Aussi je connois trois hommes, Mr. de Fürstenberg, Jacobi, et un certain Lamezan dont je vous ai je crois parlé dans une lettre daté de Manheim, qui ont vu d'abord (lorsqu'on leur proposa d'entrer dans la magnifique secte de reformateurs du genre humain) que la chose ne pouvoit aller. Vous trouverez même la réponse que Lamezan leur a fait vers la fin du 1er ou du second volume, je n'ai pas le livre à la main pour vous indiquer la page. Mais elle vaut la peine d'être lu.



Adieu cher Socrate, j'ai un rhume de cerveau qui fait tellement couler mes larmes, que j'ai peine à voir au travers. Que le Supreme Reformateur et Gouverneur du genre humain, nous illumine de son flambeau inextinguible.

Voici ce que je vous prie de remettre a son adresse.

P.S. Le Corps m'ecrit qu'il veut ecrire l'hist. de la revolution, si je ne lui de conseil pas, et la remettra ensuite entre mes mains pour ne la faire paroître qu'apres sa mort. J'ai repondu que cette condition etoit tres essentielle.



*Lettre IV.190 – Diotime, 28 décembre [1787] = Kp 27 / II,16 = 5374-5377*

Vendredi le 28 Xbre, à 10 heures du matin

Mon cher Socrate, je n'ai pas encore de lettre de votre part, et il est si tard que je n'ose tarder davantage à envoyer un mot à la poste, où ma lettre doit etre à 11 heures et demi au plus tard. Je me borne donc à vous dire que ma santé est bonne avec celle de tous ce qui m'environne. Le tems est si beau que je regrette d'avoir à quitter la campagne en 8 jours. Je crains la ville pour ma santé, l'épaisseur de l'air, et quelque distractions inevitables qui me distraient, ne fusse que d'un couple d'heures par jour d'affaires, auxquels j'ai peine à satisfaire un peu dans la plus parfaite solitude. Mais j'ai bien peur que je n'aurois satisfait de ma vie à ce que je vois que je devrois faire. Voici enfin le messenger de Munster avec votre lettre. Il faut fermer celleci et le renvoyer sur le champ, si elle doit arriver encore.

Adieu cher Socrate, je vous pardonne comme vous me pardonnez. Surtout puisque vous m'accordez si genereusement ma priere peutetre indiscrete. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

*Lettre IV.191 – Diotime, 31 décembre 1787 = Kp 26 / 66*

Angelmodde, le 31 Xbre 1787

Mon cher Socrate! Pour quiconque a comme vous le choix, ce choix peut être embarrassant, mais pour moi, je trouve toujours au bout de l'année de bonnes raisons, pour préférer la modestie de l'aurore. Et je tâcherai d'employer selon ma coutume, la journée de demain à méditer la dessus de mon mieux. C'est pourquoi je prends des aujourd'hui la précaution de vous écrire et puis encore parce que l'honneur d'écrire au Socrate moderne est l'action la plus éclatante dont je puisse, moi, sceller l'année.

J'avois quelqu'envie de vous envoyer le registre de toutes les dissertations qui m'ont été promis, épars dans vos lettres, pendant le cours de cette année | mais j'ai de trop juste raison de compatir avec ceux qui n'ont pas le tems pour ajouter encore à l'amertume que cet éternel trouble fête cause, celui des souvenirs fâcheux de tous ce que nous aurions voulu, et de ce que nous n'avons pas pu faire.

Si le livre de Mr. Meermann est à ma portée vous me donnez l'envie de vous prier de me l'envoyer. Vous recevrez avec l'argent de Mr de Furstenberg celui que je vous dois pour le drap que vous avez eu la bonté de m'envoyer cet été et que vous ne vous êtes pas fait payer par Boas comme je vous en avez requis en vous envoyant une lettre d'assignation sur lui, parceque cette manière de vous payer m'a paru la plus comode et pour vous et pour moi, ne pouvant obtenir du Corps qui me doit 150 fl que j'ai déboursé ici pour lui, qu'il vous les remette comme je l'en avois prié depuis longtemps. |

Si vous lisiez un livre que le meme Spartacus<sup>78</sup> a fait sortir depuis la découverte du pot au rose sous le nom de Verbessertes Illuminaten System<sup>79</sup> en tachant de

---

78 = Adam Weishaupt (1748-1830).

79 *Das verbesserte System der Illuminaten mit allen seinen Einrichtungen und Graden* (Frankfurth & Leipzig, 1787).

persuader au public que c'étoit la leur vrai plan, vous diriez non pas parcequ'au fond il y ait un autre plan. Mais qu'il ne manque rien à Spartacus du coté de cette finesse qui consiste à savoir se retourner dans ce bas monde la seule chose qu'il n'ait pu raffiner ni modifier qu'à force d'impudence. C'est qu'après avoir engrassé sa belle soeur, il a travaillé à tuer le fruit de ses amours dans le ventre de la mere, par tous les remedes connus pour favoriser cette operation. Trop publiquement et nutoirement convaincu de cette petite galanterie, il ne l'a nie pas, mais il faut voir coment. La traitant de misere il la justifié | et en meme tems tous les meurtres de ce genre qui jusqu'ici ont tant enrichi les bourreaux ou peuplé les maisons de force.

Adieu cher Socrate, si j'avois moi, le tems, je ferois le tableau du ton de notre siecle comme d'un des dernieres scenes d'une tragicomedie dont la derniere scene me paroît approcher et je vous laisserai le soin de determiner l'entre acte et la petite piece.

Si vous aviez pu ajouter une douzaine de crajons rouge aux 3 aunes de drap pour Mr. de Furstenberg vous m'auriez beaucoup obligé, parceque c'est une comission que je n'oserois donner à l'illustre Oldecop.



*Lettre IV.192 – Diotime, 14 avril 1788 = Kp 36 no 10*

Munster, le 14 d'avril 88

Mon cher Socrate! C'est entre les horreurs d'un demenagement ou pour la 1ere fois de ma vie je joue le 1er role, etant obligée de faire ce qu'autrefois fairoit Marie: choisir, ranger, nettoyer, emballer, compter des bas des chemises etc. etc., et la societé de toute la famille Jacobi que je vous ecris deux mots seulement pour ne pas interrompre l'ordre de mes habitudes les plus précieuses. Pour vos apophtegmes metaphysiques j'y repondrai un autre fois.

Lorque mes facultés metaphysiques seront moins embarrassées de linge et de haillons dans ce genre. Je vous supplie de contenter au plus vite le vif desir qui m'entraîne vers la possession de l'ouvrage de Mr. Necker mettre sur l'influence des opinions religieuses,<sup>80</sup> ce que j'en ai lu m'embrasse veritablement, et je m'aurai de repos qu'après l'avoir bien lu et relu.

Adieu cherissime Socrate, agréez la pite de la veuve. C'est tous ce que je puis vous donner.

Votre D.

Les Jacobis vous presentent l'homage de toute leur admiration.



***Lettre IV.193 – Diotime, 21 mai 1788 = Kp 36 / 11***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 108-110.*

Angelmode, le 21 de may 1788

Sur ce que vous dites de la petite Van der Hoop il me semble que par impossible on ne sauroit rien decider sans savoir si sa reticence vis à vis de sa mere vient ou d'une crainte que celle ci lui aurait imprimé plus jeune, ou d'une timidité naturelle, ou d'une difficulté à traduire | ces pensées en paroles, difficulté très commune et tres naturelle lorsque les enfans n'ont pas été exercés de bonne heure à devoir mettre sur le papier et exprimer de vive voix ce qu'ils apprenne. Cette methode a outre l'avantage d'apprendre aux enfans à s'exprimer, celui 2° d'être la seule qui puisse assurer celui qui enseigne, si l'enfant a parfaitement saisie la chose ou non et dans le dernier cas, de quelle maniere il l'a saisie et celui 3° de rendre à l'enfant meme ces idées sur lesquelles son ame a du travailler plus

---

80 Jacques Necker, *De l'importance des opinions religieuses* (Londres, 1788).

clairs et plus tendres. Faute de cette methode il ne se forme dans la tete des enfans que des ideés obscures et souvent des erreurs singulieres auxquelles personne n'auroient songé et qui ne se manifestent souvent que longtems après, par hazard, après avoir infecté deja toutes les idées associés avec elle. La petite La Fite, un enfant qui assurément ne manquoit pas d'esprit | etoit un jour en dispute avec Mitri lorsqu'ils avoient tout deux 6 à 7 ans. Je m'apprends et en demande la cause au dernier. Il me dit en riant: C'est que petite La Fite veut absolument me faire à croire que la Royaume de France est bleu et je lui soutiens moi, qu'une terre ne diffère de l'autre que par etre un peu plus ou moins grise ou noir etc. En la questionnant d'avantage je vis clairement que son erreur provenoit de ce qu'elle avoit vue: une carte enluminée et se figuroit que les couleurs représentoit chaque pays de ce côté. Il est clair que la faute en est à la maniere dont on lui enseigne la geographie aparament sur des cartes, au lieu de comencer par lui faire connoitre en promenant la geographie naturelle des contrées, à sa portée, et peu à peu de les lui faire dessiner tant bien que mal. | Du meme come pour retenir les situations et configuration du plan d'un village d'une meterie<sup>81</sup> aux ses dependances etc., comme pour soulager sa memoire. Alors elle auroit compris qu'une carte represente proprement. Mais quoique cette erreur fut causé par une mauvaise maniere d'enseigner, vous voyez bien que si au moins on avoit assujetti l'enfant à mettre sur le papier quelle idee il a de la geografie de ce quelle enseigne, en un mot tous ce qu'il avoit ou tous ce qu'on croyoit lui en avoir appris, l'erreur se seroit manifesté bientot.

Jugez combien il s'en forme ensuite de plus importante lorsque les enfans commencent à lire la Bible et l'histoire, à recevoir les instruction de religion, de morale etc. etc. meme dans les sciences exactes. Enfin pour moi je n'ai de ma vie rien appris encore à mes enfans sans les obliger de le mettre sur le papier. Elle est lente, cette methode, et fort penible pour l'enseigneur, qui est obligé de

---

81 = métairie.

relire et corriger souvent la meme chose 5, 6 fois le jour, | et moi qui en ai 3 donc chaqu'un fait des fautes dans un genre differant je vous assure que souvent la tete m'a tournée le jour à fou d'avoir relire et corriger.

C'est pourquoi je crains qu'elle ne sera guere imitée. Mais j'ose repondre sur ma tete que c'est la bonne. J'ai gardé presque tous ce que mes enfans ont travaillés dans ce genre et je vous assure entre nous, que si vous ne saviez pas qu'ils ont été instruits de cette maniere, que plusieurs pieces vous ettonneroient et que vous les prendriez pour la solidité du raisonnement, la clareté et la consistance du stile, et souvent pour la complication de la composition pour etre faits par quelque grande personne rompue au travaille de la tête. Mais d'un autre coté ils apprennent bien plus lentement et ne savent pas | à l'heure qu'il est. Tant de choses d'un certain genre que d'autres enfans p.e. ils ne savent de l'histoire encore que celle des Romains jusqu'à 1ere guerre punique, tandis que des enfans plus jeune savent deja toute l'histoire ancienne et moderne. Mais les miens savent à fond, à coté des faits, tous ce qui concernoit leur religion, leur gouvernement. C'est que c'est en general que loi et gouvernement, toutes les loix romaines dans le plus grand detail, toutes les vicissitudes qu'elles ont faites dans ce frottement perpetuel entre les nobles et le peuple. Ce que c'est que liberté civile et coment ces disputes et frottemens continués meme fut chez les Romains l'appui le plus sure de leur liberté etc. En un mot, vous pouvez causer sur toutes ces choses avec eux comme vous | ne causerez pas avec d'autres enfans. Et ce fond necessaire pour que l'histoire ne soit pas gazette est actuellement un fond ou toutes les autres histoires seront reçus chez eux d'une maniere toute autrement riche et robuste que dans une tete où il ne se trouve pas.

Adieu mon cher Socrate. L'Electeur est parti, Furstenberg est et se porte tres bien. Je vous ferai savoir des particularités la dessus par le Corps, mais en gros tout va (personnellement pour le Grand Homme bien).

Adieu, je n'ai pas le tems de relire.

Le griffier Mr Miquel qui emporte cette lettre à Munster voulant partir.



*Lettre IV.194 – Diotime, 30 mai 1788 = Kp 36 / 12*

Angel., le 30 de may 88

C'est une veritable coquetterie, mon cher S., de parler d'engourdissement de tete etc. avec tant d'esprit. Vous faites voir seulement par la que vous entendez l'art de l'antithese aussi bien que tous les autres. Pour moi qui n'ai que cinq minutes pour lire et repondre à votre lettre, je dois me borner à vous dire sans poesie qu'en vous embrassant je suis votre Δ.



*Lettre IV.195 – Diotime, 1 juin 1788 = Kp 36 / 13*

Munster, le 1er de juin 1788

Mon cher Socrate! Si vous possediez<sup>82</sup> dans votre bibliotheque et que vous connoissiez dans celle de quelqu'un de vos amis un livre intitulé Jordan. Brunus Nolanus, *De triplici minimo et mensura, de la causa principio ed uno*, Venezia,<sup>83</sup> vous m'obligeriez sensiblement de me l'envoyer sur le champ par le chariot de poste, pour 3 semaines seulement ou 4. Je vous promes de le bien soigner et de vous le renvoyer à terme sain et sauf.

---

<sup>82</sup> MTBG, p. 80.

<sup>83</sup> Giordano Bruno, *De triplici minimo et mensura ad trium speculativarum scientiarum et multarum activarum artium principia, libri V* (Francofurti, 1591); Giordano Bruno, *De la causa, principio et uno* (Venetia, 1584).

Dans ce moment, mon cherissime Socrate, je reçois votre lettre, jugez avec quel plaisir, puisqu'elle m'annonce l'accomplissement d'un de mes plus chers desirs. Le Prince m'écrit qu'il ne sera ici que vers le 16 ou 17. J'ai d'autant plus d'intérêt que vous ne tardiez pas afin de vous voir encore quelques jours avant lui, et puisqu'il vous est égal de partir le 12 ou le 15, je vous conjure que ce soit le 12, si cela ne peut, si vous | retournez par Dusseldorff cela me décide d'avance à vous y reconduire pour peu que cela soit possible. Si vous en avez le temps encore, marquez moi le jour de votre arrivé, afin que je sois à Munster pour vous recevoir.

Adieu, très cher Socrate, je me rejouis comme un enfant du plaisir de vous revoir, et la vraie joie s'exprime toujours mal. Ainsi vous me pardonnerez aisément si mon style se ressent du désordre de ce sentiment.

P.S. J'ai lu le livre de Zimmermann. Je vous le ferai lire. Il en vaut la peine pour voir la fadeur et l'amour propre le plus impudent qui existe. Pour votre cher ami Leutchenring il est vrai qu'il n'y est pas bien traité.

Mr Stuve selon le tableau de personnes a l'opinion que je me fie doit être un homme médiocre. Le livre de Neker m'a fait le plus grand plaisir. Je ne conçois pas comment je ne vous en ai pas parlé. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
franco Wesel



*Lettre IV.196 – Diotime, 9 juin [1788] = Kp 27 / II,19*

Angelmodde, le 9 de juin

Mon cher Socrate! Vendredi je recus votre lettre trop tard pour y repondre, et comptant presque que vous partiriez aussitot après avoir reçu ma derniere, je cru superflu d'ecrire. Cependant si j'avois recu à tems la votre, je l'eusse fait pour vous tirer de peine. Aparament le Corps a reçu la lettre qui vous etoit destiné. Je n'en ai point de nouvelle, mais je scais presque pour sure vous avoir ecrit ce jour. Cependant je scais pour le moins aussi surement ne vous avoir rien ecrit du tout ce jour qui pût causer de l'indigestion à un Corps quelconque, car c'étoit le meme jour ou j'avois une longue lettre à ecire à la Princesse d'Orange et si peu de tems de reste avant le depart de la poste, obligé d'ecire aussi au Corps, que je crois ne vous avoir qu'accusé la reception de la votre.

Adieu cher S., je vous attens avec impatience. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel

*Lettre IV.197 – Diotime, 12 juin [1788] = Kp 27 / III,24*

Le 12 de juin

En verité mon cher S., il n'est qu'en charitable de donner d'une main pour reprendre de l'autre. Voila le 12, et vous ne fixez pas meme le jour de votre depart. Quoiqu'il en soit voici la derniere lettre que je vous ecris, et voici celle qui a été adressé au Corps. Il me l'a renvoie aujourd'hui. Vous voyez qu'elle n'étoit d'aucune consequence.

Le livre de Brunus que vous avez eu la bonté de m'envoyer<sup>84</sup> n'est pas celui qu'il nous faut, celui dont nous avons besoin est intitulé de la Causa, principio ed uno Venezia 584.<sup>85</sup> Il le cite dans le livre que vous m'avez envoyé et que nous possédons mais cest l'autre. Celui de la Causa etc. qui est très rare.

Adieu cherissime S., jusqu'à ce que j'aie la satisfaction de vous embrasser.



*Lettre IV.198 – Diotime, 8 septembre 1788 = Kp 36 / 14*

Angelmodde, ce 8 de sept. 1788

Mr. Chavet a de beaucoup soulagé mes vives inquietudes pour vous, mon cher Socrate, par les bonnes nouvelles qu'il m'a apportés de votre etat. Cependant il m'est impossible de les bannir entierement de mon ame avant que je n'aie reçu de votre main la nouvelle de votre heureux retour à La Haye. Le salmiack et le quinquina a deja diminué de beaucoup mes meaux de tete periodiques, j'espere que l'appetit et le reste de ce qui me manque me reviendra entierement, avec les bonnes nouvelles de votre part. Je {calcule} cependant avec quelque douleur, qu'avant dimanche prochain je ne saurois me flatter de jouir de cette consolation, peutetre meme cela durera-t-il jusqu'au jeudi d'ensuite à moins que vous n'ayez la charité de m'écrire de votre route. Je suis retourné à Angelmodde en voiture selon vos ordres. L'après midi meme du jour de votre depart, je n'aimai plus ma maison après que vous l'eutes quitté, et je ne retrouvai un peu de serenité qu'en appercevant les bords de la Werse et notre chateau champêtre. |

C'est à regret, mon cher Socrate, que je me sens obligée d'accompagner cette lettre d'une anecdote desagréable, mais vous verrez tout à l'heure que je le dois. Vous vous rappelierez que plusieurs fois en louant votre domestique comme je le

---

84 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 9.43, 6 juin 1788.

85 Giordano Bruno, *De la causa, principio et uno* (Venetia 1584).

devois en le dois encore par rapport à son attachement et son zèle pour votre service, j'ai temoigné quelques inquietude qu'il n'alterat les bonnes moeurs usités jusqu'ici dans ma maison, et aux quels je me crois obligée de tenir la main et l'oeil. Eh bien, une heure après son depart il c'est decouvert un grand scandale de ma maison qu'il y a laissé une fille qui se croit enseinte de sa façon oeuvre fait sous promesse de mariage des qu'il auroit du pain sure, et aparament sans l'esperance qu'il n'en proviendrait pas un fruit qui ne sauroit attendre ce pain sure. C'est la jeune fille appellé Catharine que vous avez remarqué peu de jours avant votre depart, me demandant si elle restoit à mon service. Je ne l'avois pris qu'au comencement de votre maladie, partie par pitié puisqu'elle se trouvoit hors de service sans parents, ayant du quitter le service d'une dame de qualité où elle avoit été fille de garderobe, à cause d'une brouillerie de pot cassés avec la gouvernante de cette maison. On me l'amena avec des bons temoignages de sa conduite jusqu'à lors, et me trouvant egalelement dans le cas de devoir prendre encore une fille pour le temps de votre | maladie. Je cru faire d'une pierre 2 coups en donnant du pain à cette pauvre creature jusqu'à la St. Michel, tems ou ces sortes de personnes ont accoutumés de trouver du service et entrer toute la matinée. Avant votre depart Mr Haze et ma femme de chambre ad interim l'avoient deja entendre hurler plutot que pleurer. Au grenier Haze sans pouvoir en imaginer la cause, la fem<sup>me</sup> de chambre et mon Joseph s'en douterent ayant comme il me l'ont dit ensuite remarqués depuis longtemps ses menées entre votre Jacob et elle. Enfin lorsqu'il partit ses hurlemens devinrent affreux, elle s'étoit toujours flatté jusqu'à ce moment qu'il ne partiroit pas et elle se voit (comme une seconde Ariadne abandonnée). On la presse et elle avoue tout en presence de toutes mes filles. Elle vint ensuite se jeter à ma pieds me raconter que Jacob l'ayant seduit par des promesses de mariage l'avoit eu plusieurs fois dans sa chambre le soir à faire ce qu'il ne {falloit} pas faire, qu'il lui manquoit ce qui manque une femme, lorsqu'elle soit grosses | et que Jacob lui meme lui avoit dit qu'il la croyoit enseinte, qu'elle me prioit de vous ecrire pour implorer votre

secours et votre pitié pour engager l'home à l'épouser, pour la tirer de l'abjection et du desespoir et vous sentez que je n'ai pu le lui refuser. Je l'ai mis dehors en lui donnant quelqu'argent pour vivre retirée jusqu'à ce que je reçoive votre reponse sans pouvoir taxer jusqu'à quel point il y a de sa faute, il me paroît que dans tous les cas votre Jacob lui doit cette reparation, s'il ne veut avoir sur la concience la perte de cette creature, qui du reste je ne connois pas, et toutes les suites funestes auxquelles le desespoir et le desir de cacher sa honte. Ou bien la sensation d'être deshonorée à jamais, pourroient l'a porter. Quoique en general cette creature ne m'a jamais plu et que j'étois toujours décidée à ne la garder que jusqu'à votre depart car je n'aurais pas vouler risquer d'amener à la campagne une personne qui m'étoit tellement peu connue. De grace mon cher Socrate, veuillez me marquer votre sentiment, et ce que vous aviez pu conclure avec Jacob sur cet article qui me fait beaucoup de peine de toute maniere.

Adieu cherissime Socrate, je vous embrasse en idée du plus tendre de mon ame.



*Lettre IV.199 – Diotime, 11 septembre 1788 = Kp 36 / 15*

Angelmodde, le 11 de sept. 1788

Je me saurois vour rendre, mon cher Socrate, le plaisir que j'ai éprouvé en recevant auj. votre lettre de Deventer. J'étois dans de trances continuelles jusqu'à ce moment. Votre lettre de Henschedée, sans m'en delivrer entièrement, m'a cependent beaucoup soulagé. Je conçois mieux l'apparance qu'en effèt le voyage, loin de nuir à votre santé, pourroit l'avoir fortifié. Malgré cela je ne serai entierement tranquile que lorsque je tirai de votre main votre heureuse arrivée à La Haye et de celle de Camper, qu'il est sans inquietudes de votre santé.

Vous devez etre à La Haye au moment que je vous ecris celleci, si votre route a continué à etre aussi heureuse qu'elle l'a été jusque Enschedé, et y avoir trouvé un gros paquet avec plusieurs lettres de Mde Meermann et une de moi.

Je simpatise bien avec vous du coté du someil qui me fuit, pour faire place à un malaise indissible du corps, qui ne laisse place dans ma tete qu'à des ideés tristes qui ressemblent à de l'hypochondrie, car ce sont toujours les memes. De jour je parviens à les chasser et me porte beaucoup mieux | que je n'ai fait, moyennant un couple de bains par jour. Mardi prochain nous sommes attendus par Mr. de Furstenberg, à un chateau du chasse de Prince de Paderborn près de la ville de ce nom. Si donc je ne vous ecris pas ce jour là, vous saurez pourquoi, car il faudra partir d'ici la nuit du lundi au mardi pour y arriver vers le midi. Comme il le desire, car c'est à 17 heures d'ici.

Je vous supplie de me dire, mon cher Socrate, si c'est du vin du Rhin rouge (auquel vous me sembliez donner la preferanse sur la fin) ou du vin blanc de France que vous aimiez au commencement, ou de l'un et de l'autre de ces vins que vous voulez avoir. Mes enfants se reccomandent à vos bonnes graces.

Adieu cherissime Socrate. Aimez toujours votre Diotime dont la mellieure parti n'est jamais éloignée de vous.

P.S. Je vous prie, mon cher Socrate, de ne pas oublier la robe de chambre vouattée des Indes pour moi. C'est une comission qui interesse veritablement ma santé, parce qu'au moyen d'une enveloppe telle qui se serre et se plie toute autrement au corps qu'une pelisse. Je ne risque pas si aisement une refroidissement lorsque je me leve dans les matinées froids de l'automne et de l'hiver et que les chambres ne sont pas rechauffées encore. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.200 – Diotime, 15 septembre 1788 = Kp 36 / 16*

Angelmodde, le 15 de sept. 88

Votre nro 46 mon cher Socrate m'a tiré d'une des plus rudes angoisses qui je puisse éprouver. Dieu soit loué vous êtes chez vous, et dans ce moment ci comme je l'espère entre les mains de Camper, peut-être aussi entre celles de Mde Meermann ce que je désire beaucoup. Car je sais trop ce que valent les médecines de l'âme pour n'y mettre pas la plus grande confiance: dites moi toujours, je vous prie, comment se gouverne l'incommodité principale, non qu'elle m'inquiète par rapport à votre conservation, dans le cas où vous vous trouvez l'incontinence est préférable par rapport à cela, que la trop grande continence, mais enfin. Vivre n'est pas tout. Je voudrais que vous n'eussiez pas à faire une trop grande dépense en philosophie pour supporter gaiement la vie pour l'amour de vos amis, car par rapport à nous même. Vivre n'est pas toujours ce que nous avons de plus heureux à souhaiter en égard au règne de la lune. Le sommeil me fuit toujours encore. Depuis hier j'ai une bouche enflée plus semblable à une montagne qu'à une bouche, j'espère que c'est ma fièvre qui s'est fait passage par cette porte. Outre cela j'ai un rhumatisme dans le dos qui tient mes bras captifs aussi d'où dérive un griffonage un peu plus illisible encore que de coutume. Je vous rends grâce de la communication des lettres de votre aimable | Daphné, cette lecture augmente le repos qui me donne l'idée de la savoir près de vous. Jeudi prochain, si mon rhumatisme disparaît et que ma bouche se desenfle, je compte aller joindre le Grand Homme près de Paderborn, ce qui devoit se faire demain sans les accidents survenus. Si donc vous ne recevez pas de lettre par la poste de vendredi, vous saurez pourquoi, car de ce château de chasse il ne part point de poste. Adieu mon cherissime S., de cœur et d'âme.

Votre Δ

*Lettre IV.201 – Diotime, 23 septembre 1788 = Kp 36 / 17*

Angelmodde, ce 23 de sept. 88

Mon cher S., nous sommes revenus ici hier soir fort tard de notre course de chasse, moi assez fatiguée pour avoir eu besoin d'un long somme. De sorte qu'il ne me reste que le tems de vous ecrire un couple de ligne afin que ma lettre arrive encore à tems à la poste. Cet exercisse a fait du bien à ma santé, me procurant le retour du someil que je ne connoissois plus. J'ai trouvé ici une lettre de vous qui en m'annonçant que vous etes entre les mains d'esculape personifié m'a parfaitement tranquilisé joint à ce qu'il vous trouve en etat de digerer du jambon. Je conçois qu'un medcin qui donne de tel remedes est plus agréable que celui qui prescrit le quinquina. Mais je doute cependant que si Camper vous avoit vu dans l'etat où vous etiez ici, il eut pu etre aussi adorablement facile que vous le trouvez apres coup. Je desirerois autant pas. Moi meme que pour vous, mon cher S., n'avoir plus à vous parler de l'affaire de Jacob. Cependant cela est difficile tant que j'ai cette malheureuse sur le coeur et qui j'ignore ce que vous aurez pu decider de son sort avec votre homme. Mr de Furstenberg auquel les bains de Geismar ont fait merveille, me charge de vous dire milles choses. Que vous n'ayez pas voulu voir encore Mde Meermann ou qu'elle ait pu condescendre à votre vouloir, m'ettonne. | Il me paroît que je serois plus tranquille la sachant avec vous tous les jours. Parcequ'enfin pour guerir entierement le corp il faut donner aussi de la nourriture au coeur.

Adieu cherissime Socrate. Le mien est bien occupé de vous.

Votre Δ |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye en Hollande

*Lettre IV.202 – Diotime, 2 octobre 1788* = Kp 36 / 18

Angelmodde, 2e d'oct. 1788

Je viens d'apprendre, mon cher Socrate, qu'il est arrivé une caisse d'Hollande par le chariot de poste pour moi à Munster, je suppose que c'est le cabaye<sup>86</sup> et vous en rend d'avance milles et milles graces, c'est pour moi un meuble très essentiel lorsque dans les matinées d'hiver je suis obligé de me lever avant que les chambres soient bien chauffés, et je pense d'avance avec plaisir que c'est vous qui m'épargnez maints refroidissements. Quant à ma cour je suis fâché qu'elle vous ait causé des inquietudes. Cependant j'oserois presque me croire quelque droit de me plaindre chez Socrate de ce que vous me lavez d'imprudence (je ne dirai pas si gratuite puisque je veux et dois bien croire ou pour mieux dire savoir que j'en ai commis dans ma vie), mais sans examen, sans supposer la possibilité du moins que je connoisse un peu mieux ma constitution et ce qui lui convient, que ceux qui n'ont (quelqu'interet qu'ils peuvent y prendre) jamais pu l'étudier et la {conoitre} par experience comme moi. Or je sçais que rien au monde ne me nuit comme d'être enfermé et sans exercice; jamais je ne me porte mieux qu'en voyage ou lorsque je puis prendre force bain froids. Voila des choses que Mr. de Furstenberg vous a dit aussi bien que moi, et cependant vous persistez à croire le | contraire. J'en conclus que c'est pour me fermer la bouche sur les reproches que j'aurai des droits un peu mieux fondez à vous faire relativement à la maniere dont vous conduisez votre propre santé.

Cependant, pourvu que vous m'en donniez de bonnes nouvelles je vous promet de me taire. Dites moi donc de grace quelque chose de vos affaires politiques ou en parle singulierement ici, et si ce qu'on en dit est vrai, vous etes bien eloigné de l'état paisible ou la forme des choses vous suppose.

---

86 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 9.48, 25/26 septembre 1788.



La Princesse d'... m'a écrit, et les choses par rapport au passage de certaine personne est comme je l'avois supposée d'abord, supposition que vous vous rappellerez sans doute.

Par rapport à l'Empereur, vos lettres parlent comme les notres. Je suis très impatiente d'apprendre votre plan relativement à la malheureuse creature en question, elle m'a écrit encore avant hier pour savoir si je n'en ai aucune nouvelle, n'osant se présenter chez ses tuteurs et parents avant. Elle s'est enfermé en attendant chez un marchand. Voici qu'il m'arrive une lettre du Prince qui demande réponse et m'oblige de vous quitter, cherissime Socrate, en vous embrassant du fond de mon ame.

P.S. J'ai pour vous un rouleau de papier sur le quel on peut écrire et effacer les caracteres comme sur la peau d'âne. Par quelle voie voulez vous que je vous l'envoie? Mr de Furstenberg se porte bien, il est en affaire à Munster, demain matin il viendra {...} ici. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.203 – Diotime, 6 octobre 1788 = Kp 36 / 19*

Munster, le 6 d'oct. 1788

Votre psychologie bien loin de m'étonner, mon cher Socrate, m'a rendu ma tranquillité sur votre santé en vous montrant à moi dans votre état naturel; je trouve vos observations très importantes, relativement surtout à la conclusion que vous en tirez et l'expérience vient très bien à l'appui de ce que vous dites. En effet de tant d'enfants que j'ai eu l'occasion d'observer je ne connois qu'un qui n'ait pas eu besoin de temps pour s'habituer un goût de choses composées et

un est Amelie, mais elle ne fait pas meme exception. Car c'étoit dans un tems ou la faim canine fairoit parti de ses maladies. Je connois trop peu la fille en question pour pouvoir vous dire ce qu'elle vaut. Autant que je scais elle se conduit bien aparent, mais il me paroît que le plus court car le plus sure est que Jacob la fasse venir à La Haye pour l'épouser et l'y garder. Ici elle est 1° trop peu connue pour | pouvoir s'attandre à trouver un gagnepain et de chercher à se faire conoitre ne seroit pas à son avantage. Puisqu'on ne manquerai pas de decouvrir son histoire qu'elle meme a divulgué à 3 ou 4 personnes hors et dans ma maison dans les premiers moments d'abandon et de desespoir, tache qui lui resteroit toujours ici, ou les moers tient encore de la rigidité antique, quand meme l'homme l'épouserait, et qui lui nuirait pour etre admise dans les bon<sup>nes</sup> maisons en qualité de couturiere. Le seul gagne pain pourtant que je sache pour elle, dailleurs elle coud un peu negligement à La Haye la tache en question etant inconnu rien n'empchera que (surtout comme femme de votre domestique) de trouver de l'ouvrage et d'etre admise à quoi la consideration de Jacob comme votre domestique lui sera tres util. J'ai encore une autre raison pour desirer que Jacob la fasse venir, c'est que tant qu'elle est ici elle ne cesse de venir dans ma maison, que je ne veux | pas lui deffendre tant que je suppose que Jacob l'épousera en la consideration, et pour ne pas divulger inutilement sa mauvaise conduite mais pour puisque cela dure et que son enflure pale un peu trop haut, je n'ose la recevoir à cause du scandal chez moi, ni Jacob s'il venoit ici dans ce moment ci pour l'épouser. Puisque sa conduite avec cette fille, meme sans l'aveu de celleci, a trop éclaté à leurs yeux.

Ma fièvre, cher S., est revenue, ainsi mes insomnies et manque d'esprit. J'en suis au quinquine et ameres {...} et j'ai trop peu de tete pour payer votre belle lettre en monnaie un peu equivalente.

Agreez ma bonne volonté et mes respects et n'en aimez pas moins votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre IV.204 – Diotime, 10 octobre 1788 = Kp 36 / 20*

Angelmodde, ce 10 d'oct. 88

Mon cher Socrate! Je vous scais mauvais gré de n'avoir pas dit un mot de votre santé dans le nro 50 que je viens de recevoir. Il est vrai qu'en considerant votre lettre, elle n'en annonce que du très bon, il n'y paroît pas que la vivacité de la reproduction soit affoiblie. Et la tete en qualité de chef est pourtant après tout l'essentiel. Voila ce que je me dis pour cette fois ci, vous me ferez plaisir cependant si vous voulez me debarrasser à l'avenir de l'occupation seche et pas trop fructiferante, de faire sur vos biens ou vos meaux un calcul de probabilité. J'ai consulté Mr de Furstenberg relativement à ce que vous me dites de l'affaire de Jacob. Il croit que de toute facon il voudroit mieux permettre à Jacob de faire venir sa fem<sup>me</sup> 1<sup>o</sup> pour trouver un gagne pain. Elle n'a pas un bien d'apparence de plus à Munster qu'ailleurs, y etant absolument etrangere. Et pour entrer en service comme maniere dont elle a gagné sa vie jusqu'ici, vous sentez que personne ne se soucie de prendre un fem<sup>me</sup> avec un enfant à la mamelle loin de son mari N.B. éloignement qui par lui | meme, jettera des soupçons sur elle qui lui feront tort, pour ce qui est de gagner sa vie à coudre, tricoter etc. Elle y a beaucoup plus d'apparence à La Haye ou dans quelque petit endroit près de La Haye comme Delft ou Leyde etc. etc. qu'ici où tout fourmille de couturiere, et où elle est inconnue et où sa situation isolée meme la rendroit equivoque. Mr de Furstenberg est donc d'avis que vous permettez à Jacob de faire venir sa fem<sup>me</sup> lorsqu'il l'aura epouse ou plutot pour l'epouser dans le pays où il est, sans le chasser pour cela, sauff à la chasser si experience faite, vos craintes (qu'elle seroit à votre charge) se trouvoient fondés, car enfin il est apparent qu'établie, soit à La Haye, où ailleurs aux environ, et gagnant son pain de son cote soit à coudre à tricoter ou à laver du linge pour d'autres. Elle ne vous soit seulement à charge et jugé à quoi vous exposeriez trois etres en vous determinant à charger Jacob s'il l'amene. Il est clair que par consequent Jacob la laissera ici, eh bien la voila

isolée. Car N.B. elle n'a plus ni pere ni mere ni aucun proche parent. Jusqu'à ses couches où elle aura le plus besoin d'argent tous les jours moins en état d'en gagner supposé même que son état équi- | voque, et le manque absolu de connoissances ne fut pas un obstacle pour lui en procurer après ses couches la voila avec un enfant de plus sans protection sans cause propre à la retenir sans surveillant. Jeune et comme elle l'a prouvé d'une constitution qui demande des jouissances et avec des besoins physiques et ceux de son enfant qui demanderoit être satisfait. Voyez je vous prie ce qui en doit resulter. Qu'elle deviendra une garce publique que si le pauvre enfant n'est pas le sacrifice de l'alternative de ses passions ou de quelque coup ci commun de desespoir dans ces cas, il sera un miserable aussi. Que l'un et l'autre finissent ou par l'échauffant, ou tout au moins par la maison de correction dans une ville surtout comme Munster où on reste de mœurs antique fait encore regarder comme criminel ces sortes de debordemens, et où il n'existe pas encore de maison privilégiée pour cela. En supposant le pire en Hollande, et N.B. il faudra toujours décompte de ce pire supposable que l'attraction au vice ne sauroit être si grand là où du moins de temps à autre elle pourra satisfaire à ses jouissances, où le mari pourra la surveiller ou la faire surveiller. Ou il pourra d'une partie de ses gages soutenir les besoins physiques de sa femme et de son enfant. | Mais enfin supposons le pire la comme je lui suppose ici. La grande différence seroit toujours que Jacob dans tous les cas seroit plus à même de sauver l'enfant du danger de devenir un miserable aussi. Mon cher Socrate, je vous dis là l'avis de Mr de Furstenberg qui est aussi le mien sans aucun intent personnel. Car au moment que l'affaire sera décidé, de quelque manière qu'elle le soit, je ne souffrirai plus que la personne en question entre dans ma maison. Je ne le souffre point à présent non plus excepté pour lui dire ce qu'elle a à esperer ou à craindre ce que je ne puis lui refuser. Ce n'est pas après tout que son forfait me paroisse si enorme. Il n'est malheureusement que trop dans la nature et le manifeste par tout. Mais la decence et l'ordre de mon menage à commencer par mes enfans, exige de moi cette conduite. D'autant plus

qu'ici le peuple pense de maniere, qu'une maison ou pareille chose est arrive sans que la desaprobation il peut etre supposé en etre instruit contre eclate et prouve que le maitre en est fort mecontent. Qu'une telle maison dis-je ne trouveroit pas d'honetes domestiques surtout femelles, qui vouloissent y servir. C'est pour cela aussi qu'il m'est impossible, supposé que Jacob vienne à Munster pour l'epouser | de le loger dans ma maison. S'il veut venir y epouser sa belle vous aurez la bonté de m'en avertir. Je vous enverrai l'adresse ou loge la fille et vous prierai de bien recommander à Jacob de ne me venir me voir qu'apres le mariage pour me dire adieu avec sa femme. Mais qu'il ne manque pas cependant de venir me faire ses adieu avec elle, tant pour que mes gens le voyent mairé et ayant p.e. reparé le scandal et puis parceque je serai bien aise de parler à votre sujet et de dire un mot à sa fem<sup>me</sup>.

Voila la derniere fois, cher Socrate, que j'espere vous ecrire d'un sujet qui m'est peu ragoutant et qui m'a pris un tems que j'aurais pu employer plus agreablement avec vous. Agréez encore les compliments de Mr de Furstenberg et ma tendresse, pour vous qui assurément ne diminue pas. J'ai {bayard, cabaye?} et la belle robe de chambre qui est parfaitement ce qu'il me faut. Je vous en baise les mains.



*Lettre IV.205 – Diotime, 13 octobre 1788 = Kp 36 / 21*

Angelmodde, ce 13 d'oct. 1788

Mon cher Socrate! Il ne me manque aucun nro de vos letters et depuis votre depart j'en ai reçu une chaque jour de poste excepte 2 fois où vous m'avez dit les raisons de votre silence la poste d'ensuite. Selon nos nouvelles particulieres, les affaires de Jacob l'unique sont en très mauvais etat. Les derniers gazettes n'en parlent pas mieux. Vous jugez combien nous en som<sup>mes</sup> affligés. Heureusement

cela n'influe pas beaucoup sur ma santé qui tout au contraire semble vouloir se remettre, mais la votre, mon cher Socrate, ne me plaît guere malgré tous ce que vous dites de vos forces de votre sommeil et de vos repas. A propos de repas je vous prie de me dire si c'est du vin du Rhin rouge, ou de ce vin blanc qui vous plut chez moi ou de l'un et de l'autre que vous voulez.

Pour moi, mon cher ami, je n'ai que des graces à vous rendre, la robe de chambre, je crois vous l'avoir dit est parfaitement au gré de mes desires, les quels en general vous avez soin de prevenir tellement que vous ne me laissez rien à vous demander, je ne sais donc rien à ajouter à la caisse que vous dites me preparer si ce n'est peutetre quelque batons de cire d'Espagne, quelques plumes un peu de papier pour lettres si vous continuez à recevoir ces grandes | provisions de ces sortes de choses, et qu'il vous en reste. Puisque votre tete est dereche ff tous ce qu'elle a été (je parle d'après vous, car pour moi je n'ai pas meme remarqué de difference lors que vous futes le plus mal, si ce n'est quelque jours auparavant par votre humeur recalcitrante contre la faculté et meme contre  $\Delta$  en qualité de malheureux garçon apoticaire) je vous prie beaucoup de l'appliquer à achever les dialogues qui sont sur le metier. Je crois qu'un tour en printems vous fera du bien, et comme il m'en fera surement, je desire et espere qu'il le fera. S'il vous survient en attendant quelque fripier en pierres gravés de l'ordre de celles qui sont superbes pour faire des cadeaux vous m'obligerez veritablement en m'en acquerant, vous ne sauriez croire de quels embarras m'ont deja tiré les 4 ou 5 pierres de ce genre que vous m'envoyates il y a quelques années. Il y a des personnes qui ne veulent etre payés qu'en souvenir précieux par d'autres cotes que par le poid de l'or ou de l'argent, des gens à pretention de connoisseurs ou du moins d'amateurs. Vous n'imaginez | quelles reconnoissances eternelles j'ai inspiré par les pierres bien placés, et qui m'ont epargnés des cadeaux dont le choix est souvant plus difficile encore à trouver que le prix à payer. Le model du monument voilée a assez bien reussi. Mieux que je n'osai l'esperer. Cependant je le fais repeter parce qu'il manquoit à la courbe vers le bas cette ligne

imperceptible qui rend le tout d'autant moins supportable, que le pourquoi est plus difficile à trouver. Mais je crois qu'il en est de cela comme de ces portraits ressemblans en laid. S'il ressembloit moins ils seroient plus supportables, ce ne seroit qu'une calomnie atroce. Mais une chose qui ressemble à une medisance par une apparence de verite choque par la meme davantage.

Adieu cherissime Socrate, je dois rompre tout court l'entretien, puisque Mr. Mikel qui emporte cette lettre à la poste veut partir. Le Grand Homme se porte bien et vous salue.



*Lettre IV.206 – Diotime, 6 novembre 1788 = Kp 36 / 22*

Munster, le 6 de 9bre 88

Je labore encore toujours, mon cher Socrate, à ma santé ou plutot à ma convalescence, mais je dois avouer que si elle est ses epines, elle {portent leur} roses aussi sur elles. L'inaction forcée où je me trouve me mettant dans le cas de jouir du Grand Homme tout autrement que je n'ai coutume d'en jouir abstraite de toute jouissance car je le suis en santé par mes 100.000 occupations officielles. Je viens de lire dans la gazette qu'on vend le 9bre chez Gosse à La Haye la bibliotheque du feu Comte d'Obdam,<sup>87</sup> je vous supplie de m'en envoyer incessamment le catalogue annoncée aussi dans la gazette de Leyde comme se distribuant deja. J'espere que vous avez recus le papier et le safran avec quelques feuilles de rubrique que vous m'avez permis de vous envoyer.

Nous serons fort aise, Mr le Furstenberg et moi, comme vous jugez de voir un homme que vous nommez un homme essentiel, et auquel je dois en sus une partie du retablissement de votre santé. |

---

87 Jacob Jan Wassenauer van Obdam (1724-1779).

La belle de Jacob, pardon si je suis contrainte à vous en reparler, est parti pour Reine comme je vous l'ai écrit en vous envoyant son adresse dans cette ville où elle demeure près de son tuteur, elle lui a déclaré, non sa grossesse mais son mariage prochain sur l'assurance, que vous aurez bien voulu en donner de la part de Jacob et qu'il va arriver ce que je me suis empressé de lui communiquer pour calmer un peu ses justes auprès. Actuellement elle m'écrit lettre sur lettre pour me supplier d'en hater le moment autant qu'il dépend de moi, du peur que sa honte ne se découvre avant ce tems, attendu qu'elle avance à grand pas vers la moitié de son terme. Je vous supplie donc, mon cher Socrate, de vouloir bien lui envoyer son liberation le plutôt possible selon toutes mes informations sa conduite a été décente et avant et depuis son malheur.

Adieu mon cher Socrate. N'oubliez pas que vous m'avez promis de travailler à vos dialogues et puis la proposition à Mr et Mde Meermann au sujet de Laocon.

Je viens de recevoir une tête superbe de Manheim où la nomme là Mithridate physiognomique, mais il est impossible que ce soit un autre que Jupiter. |

P.S. Que dites vous du discours des Dauphinois? C'est du Bayard, j'en suis enthousiasmé. Et les Polonois! |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.207 – Diotime, 10 novembre 1788 = Kp 36 / 23*

Angelmodde, ce 10 9bre 1788

Avant hier, mon cher Socrate, j'ai fait me rentrée dans mes états en meilleure mais non encore en bonne santé. Les nuits me ramènent encore toujours



quelques petits mouvement fievreux et la soif ne me quitte pas, ma tete cependant comence à revivre et à reprendre ses travaux accoutumés.

Non, mon cher Socrate, je ne possède pas les 2 livres d'arithmetique<sup>88</sup> dont vous parlez, et à propos de cela j'ose vous prier d'ajouter, lorsque vous m'enverrez un paquet, quelques paquets de bonnes plumes taillés par Mr Schulz si cela se peut, ou non taillés si Mr Schulz ne veut pas s'en charger, et un peu de craion rouge. Si je puis faire venir ici un dessinateur de Mayence qui à admirablement bien fait le portrait de Mr Hoffmann, je le ferai certainement et m'en vair ecrire incessamment la dessin à Hoffmann pour m'arranger cette affaire, après cela p. pourra suivre à le bien graver. Le portrait en question de Mr. de Furstenberg se trouve à la tete d'un journal appelé Von und fur Deutschland. Peutetre pourrez vous nous en procurer la vue en Hollande, si non je tacherai de l'emprunter pour vous l'envoyer, car je ne tiens pas ce journal. |

Quand à la patience, mon cher ami, ce n'est pas de l'acces d'une colique nefretique, ni d'aucune mal aigre qui par sa nature doit detruire ou s'évanouir tot, qu'il me semble qu'il s'en puisse tirer une definition approfondie, mais du sein de ce genre de meaux physiques ou moraux, contre lesquels un sentiment de devoir nous oblige de labourer lentement sans espoir fondé de reussite. Et de ce coté là j'ai le droit de me croire mieux fourni d'ettoffe que vous, j'en trouve dans 1° mon moral, 2do dans mon intellectuel, 3° dans mon physique et 4to enfin dans une de mes progenitures une ettoffe infiniment ample, ainsi arme de toute piece je vous defie au combat, ne craignant (comme les generaux Romains avoit coutume de dire souvent à leur troupes avant la bataille devant un ennemi formidable au fond, mais dont ils cherchoient à diminuer la terreur), ne craignant dis-je qu'une victoire trop facile et par consequent sans gloire.

Adieu cherissime Socrate. N'appellez pas à votre secours la colique nefretique. Le remede est pire que le mal. J'aime mieux à tout prendre, vous ceder la victoire

---

88 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 9.59, 7 novembre 1788.

sans combat, que de l'emporter à ce paix. Que Dieu nous benisse et nous preserve de toute maladie de l'ame. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel

Munster, le 19 de juin



*Lettre IV.208 – Diotime, 14 novembre 1788 = Kp 36 no 24*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 170-171.*

Angelmodde, ce 14 9bre 1788

Mon cher Socrate! Rien n'est ci naturel et si commune que la difficulté de sentir precisement ce que sent un autre par rapport à un local, un sejour etc. etc. Ce genre d'affection tient à tant de fils, à tant de {circonstances} intraduisibles souvent. Quant au gout pour la campagne en general, c'est une idiosynchrasie qui m'est propre depuis longtems, et qui s'est fortifiée par le besoin que j'ai de la solitude, pour terminer chaque jour seulement la plus petite partie de mes affaires. Au reste ce gout ne nuit point à ma santé, bien au contraire elle n'a comencé à se remettre tout de bon que depuis que je suis ici, depuis 2 nuits j'ai recomencé à jouir des douceurs du someil, expression qui ne sauroit etre bien senti que par ceux qui l'ayant perdu pendant longtems le retrouvent. L'apetit comence à renaitre aussi.

Je n'ai pas besoin de 2 exemplaires du catalogue, mon cher Socrate. Et economiquement parlant j'aime mieux n'en recevoir qu'un, pour ne pas payer inutilement le double de port, à moins qu'ils n'entend dans une plus grande caisse contenant autre chose alors la differance d'un catalogue de plus ou de moins disparoit.

Je vous conjure, mon cher Socrate, de me dire si enfin ce Jacob arrivera à Reine, car il a été promis à la fille qui l'y attend, dans les plus grandes angoisses que d'un jour à l'autre sa honte {peut} ignorée encore ne pourra plus se {ca...} m'écrit lettre sur lettre, et quelque pitié qu'elle me {feroit}. |

Je ne suis plus en état de lui donner la moindre nouvelle consolante n'entendant plus parler de voyage de Jacob, depuis la lettre ou pour cet effet vous me demandates son adresse que je vous ai envoyé d'abord. Si Jacob ne peut l'aller épouser à Rhéine pour quelque cause qui l'empêche de faire ce voyage qu'il lui écrive d'abord pour la faire venir, mais ce qui achève de désespérer la pauvre créature, il lui fait soupçonner que je lui en ai fait accroire, pour la consoler, c'est qu'elle n'a pas reçu signe de vie de lui, la seule démarche qu'il ait fait, c'est d'écrire à mon Henri pour s'informer de sa conduite, et j'ai {moi-même} inclus dans une lettre à vous la réponse favorable de Henri. Je vous ferois tout de vous faire des excuses, mon cher Socrate, de vous entretenir de ces choses désagréables. Vous ne sauriez pas penser qu'elles sont de peu d'importance si vous considérez qu'il s'agit de l'honneur c'est à dire de la vie civile, et peut-être physique de deux personnes, sans compter tous les vices auxquels le désespoir et le mépris peuvent entraîner la mère et l'enfant.

Adieu cher S., à la hâte, Henri m'apporta les lettres d'Hollande il y a une demi-heure il est 10 heures tout à l'heure et à onze heures et demi ou plus tard les lettres doivent porter à la poste et je dois écrire encore au Prince et au Grand Homme {qui ce} chapitre encore à Munster dans {...}. |

P.S. Jacobi m'a chargé d'une commission, cher Socrate, qui peut-être pourroit s'exécuter en Hollande. Il lui reste 500 exemplaires de l'Alexis français dont il ne peut se débarrasser en Allemagne parce que naturellement on y cherche de préférence les Allemands qu'on entend, il croit avec raison ce me semble qu'en Hollande et en France un libraire s'en débarrasseroit avec avantage d'autant qu'il est

disposé à lui ceder chaque exemplaire à 30 sols de France meme à 4 de couronne, tandis qu'il vaut en Allmagne une demie couronne, pour que ce libraire voulut se charges des 500 ex{emplaires}. N'en souriez vous trouver un à La Haye à qui ce marché fit plaisir? Un mot de reponse à ce sujet s.v.p.

P.S. Le libraire pourroit y mettre un nouveau titre et son nom comme d'une nouvelle edition, ce dont Jacobi s'offre d'avoir soin s'ils s'en trouve un qui à ces conditions veut se charger de toute la pacotille. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
frco Wesel



*Lettre IV.209 – Diotime, 21 novembre 1788 = Kp 36 / 25*

Munster, ce 21 9bre 1788

J'ai reçu hier votre nro 62, mon cher Socrate, ici où je me trouve par une raison fort triste: le Grand Homme vient de perdre mercredi passé son frere; c'est celui qui etoit chanoine ici et qui avoit tant de soin de sa santé. Sa maladie comence par une fièvre catharale dans le tems où j'étois malade de la fièvre et de la sciatique, et sa maladie fut considéré comme si legere, que Chavet, qui le traitoit aussi, m'assuroit qu'il n'étoit pas à beaucoup près aussi malade que moi, mais il n'y eut pas de representation capable de luit faire avaler ni salmiac ni chinina, il s'étoit buté à vouloir se guerir à force de liqueur anodine. De sorte que d'une petit maladie il en naquit une très grande qui l'enleva de ce monde au bout de 8 à 10 jours. Le Grand Homme est sensible à cette perte par plus d'une raison. Hier j'avois peur pour sa santé quelque effort, que sa resignation religieuse le mit en etat de faire. Il a passé toute la journée et cette nuit dans ma maison et après

avoir très bien dormi, je le trouve beaucoup mieux aujourd'hui de corps et d'esprit. Et je recommence | à me flatter que cet événement m'influence pas sur sa santé. Je suis charmé de ce que par les circonstances le mariage et l'établissement de Jacob avec sa belle puisse se combiner avec votre commodité, car c'étoit la chose qui m'inquiétoit le plus dans cette affaire. Aprésent je vais la jeter comme un souris désormais superflue.

Si la caisse n'est pas parti je vous supplie d'y ajouter 40 livres de bougies à 4 par livre. Si ces bougies demandent une caisse à part j'aime mieux en faire venir 60 à 80 livres. Car le plus grand {...} ne diffère pas le port à proportion.

Les bougies d'ici sont et plus cher et surtout detestables. Elles decoulent et il faut les moucher à chaque instant comme les chandeliers de suif. Vous pourriez bien y mettre un peu de rolepens pour servir de model à ma cuisiniere. A propos de manger, votre provision accoutumée de choux aigres partira demain ou après demain. Le vin n'est pas arrive encore, mais je l'attens à chaque instant, et vous l'aurez des qu'il sera arrivé. J'ai reçu hier aussi une lettre du Prince de La Haye, où après les compliments les plus flatteurs pour ma vanité et après m'avoit parlé de la tendresse prodigieuse de la Princesse d'Orange pour moi, il me prie de le bien recommander par la 1ere lettre à ses bonnes graces. Cela me paroît indiquer une maigre perspective de | plaisirs pour cet hiver, ou une maigre recolte d'amis intimes. Il me mande aussi que Mde de Perponcher ne lui a pas parlé encore, mais qu'en revange Mde de Dankelman est parfaitement retablie. Voyez cher S., ce que vous pourrez faire de tous cela. Ma perspicacité ne va pas jusqu'à me mener au lumineux, tout au plus elle me donne des idées vagues de malaise et d'ennui.

Adieu mon cher Socrate. Conservez bien votre santé pour l'amour de moi. J'ai tant de guignon cette année qu'enfin cela pourroit mener à des pressentimens tristes, si la sensation de la durée ne prédominoit encore en {moi ...} celle du tems. Je suis sûre que tout nos meaux ne tiennent qu'un dernier, et que nous parvienderions à vaincre entierement son influence si nous pouvions nous conserver par impossible dans l'abstraction de ce qui en nous est composé. Mais

ce seroit une pretention un peu forte, qu'en dites vous? Peutetre direz vous pas tout, car vous etes quelque fois un peu temeraire en metaphysique. Mais je vous avertis qu'en ce cas je quitte la partie, car j'ai {... pour des} revenants. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
frco Wesel



*Lettre IV.210 – Diotime, 23 novembre 1788 = Kp 36 / 26*

Munster, le 23 9bre 1788

C'est encore ici, mon cher Socrate, que je viens de recevoir votre nro 63 et Mr de Furstenberg est encore etabli dans ma maison. Je ne suis pas absolument hors d'inquietude que la perte de son frere ne porte coup à sa santé, quoiqu'à tout prendre il ne soit pas positivement malade, et que son esprit reprenne tout doucement sa serenité accoutumé, mes ses nuits ne sont pas tout à fait aussi tranquilles que de coutume et son poulx est altéré de tems à autre. J'ai recu hier les 2 exempl. du catalogue et la superbe edition d'Horace dont je vous rends des graces infinies. J'y ai vu des morceaux superieurement bien graves, surtout une tete de faune. Mais je n'ai pas encore eu le tems de le parcourir tout entier.

Mon cher Socrate, je me trouve affecte d'une manière si peu descriptible que je ne puis qu'implorer votre indulgence pour la maigreur de cette lettre. Il paroît que Dieu m'accorde de la santé, lorsqu'elle peut etre utile à ses favoris, car je me porte mieux depuis 4 à 5 jours que je n'ai fait de longtems. Mais je ne suis pas dans la disposition où il faut etre pour dissenter.

Adieu cherissime Socrate, aimez moi un peu telle que je puisse etre. Car mon cour est du moins toujours le meme |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
frco Wesel

*Lettre IV.211 – Diotime, 1 décembre 1788 = Kp 36 / 27*

Angelmodde, le 1er de Xbre 88

Lorsque vous me dites, cher Socrate, que vous ne pouvez plus penser, faute d'object déterminé, je ne puis vous comprendre qu'en eu rejetant la faute sur l'embarras du choix, dont les grandes richesses sont toujours accompagnés. La regularité des phenomes de nuit m'inquiette davantage puisqu'ordinairement ce genre de regularité a un peu de fievre pour ressort. Et j'espere bien que vous n'abandonnerez pas le quinquina cet hiver, pendant lequel en general il faut surtout vous garantir des refroidissemens, le printems une fois attient, je serai hors d'inquietude. Mon silence, le dernier jour de poste, ne fut pas volontaire, cher Socrate. Une perte de sang considerable qui dura 3 jours m'avoit tellement affaiblie d'un coté et m'obligea à tant de repos de l'autre que je n'ai cessé d'etre couché dans la meme situation pendant 2 fois 24 heures et je ne songeai pas à vous faire ecrire par un autre.

Le Grand Homme vient de partir pour Paderborn, où les affaires du defunt et celles du chapitre l'appellent. Entierement retabli sa santé m'a rendu mes forces aussi. Je suis bien fâché de ce que la gelée retient votre ballot, je vous prie de profiter du 1er degel pour le faire partir. L'an 88 ne m'a pas été plus | favorable qu'à vous, mon cher Socrate, cependant je ne là trocquerois par contre 10 années tout de sucre, car j'ai beaucoup plus apris dans celleci qui dans aucune autre peutetre plus heureux en aparance. La coloquinte est amer au gout, mais je ne connois rien de plus nourrissant ni de plus fortifiant pour l'ame, et que nous importera quelque jour lorsqu'elle sera mur. Que ce soit de massepain ou de coloquinte qu'elle a été murie! Ici cela diffiera il est vraï. Il y a des annees, qui longtems apres affecte le gout et le comuniqué à tous les autres {mets}, il y en a qui l'affectent tant qu'elle recoit des idees par le moyen du gout. Mais cet ici est si court!

A propos d'ici. Avez vous fait mon proposition relativement au troc à Mde Meermann? Adieu cherissime Socrate. Soignez ma santé en soignant la votre. Vous epargnerez par là une grande doze de coloquinte à votre Δ. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.212 – Diotime, 5 décembre 1788 = Kp 36 / 28*

Angelmodde, ce 5 Xbre 1788

Il est 9 heure et je suis encore sans lettre, il faut donc bien me resoudre à vous ecrire quelques mots au moins sans les attendre davantage, si le courier d'aujourd'hui doit vous apporter quelque chose, car vous savez qu'il part de Munster avant midi. Ma santé est assez bonne depuis la derniere crise, mais accompagné d'un grand mal pour la philosophie; en tant du moins qu'il en distile encore quelques gouttes pour mon usage quotidien de ma pauvre tete, c'est que ce n'est qu'à force de sommeil qu'elle daigne embellir le peu d'heures que je veille. Depuis que j'ai tant perdu de ce qui selon vous est analogue et nourriture de ces bouts de l'ame ou de ses organes, et depuis que le grand froid est venu engourdire ce reste de fluide, je en puis subsister sans dormir et apres le diner et depuis 9 heures du soir jusqu'à 5 ou 6 heures du matin, de sorte qu' il est 3 à 8 heures avant que j'aie assez lavé, soigné et alimenté ma pauvre quenille pour etre en etat de songer aux aliments de l'ame pour les miens. De tous cela il remette qu'il ne me reste quasi plus de marge pour songer à ma propre nourriture, et vous ne serez pas ettonné de la maigreur squeletteuse de mes lettres qui s'en suit tout naturellement. Voila cher Socrate, les miseres d'un corps cacochime vielli avant l'age. |



Mr de Furstenberg qui vous salue le joint à moi, cher S., pour vous demander une grace. Lorsqu'il nous vient des catalogues de ventes de livres nous sommes toujours dans l'embarras pour y mettre le prix. Un moyen d'obvier à ces embarras seroit de nous procurer quelques grands catalogues où les prix des ventes faites seroient marqués. Si par exemple vous voulussiez nous faire copies après la vente faite à côté des nros des catalogues derniers d'Obdam et un immédiatement fait à La Haye aussi précédent dont j'ai oublié le nom, mais au nous avons marqués des livres aussi, et continuer ainsi à nous en procurer une demi douzaine plus ou moins, nous aurions là des termes de comparaison pour un grand nombre de livres au moins, et nous payerons avec plaisir le prix de ces copies.

Voici votre lettre qui arrive, mais trop tard pour la lire avec réflexion et pouvoir y répondre. Je dois renvoyer sur le champ mon messenger avec celle-ci. Adieu cherissime Socrate, continuez à dormir sans opium. Gardez vous des charlatans et empiriques, faites de la philosophie à ce prix je vous pardonnerai de succer votre propre pâte, d'autant qu'au fond vous n'en trouverez guère de plus succulante, et aimez toujours votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
frco Wesel



***Lettre IV.213 – Diotime, 8 décembre 1788 = Kp 36 / 29***

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 171-172.*

Angelmodde, ce 8 Xbre 88

Mon cher Socrate, je ne connois pas de mal auquel je compatisse aussi profondément qu'à celui dont vous vous plaignez de soupirer la nuit après un jour sans intérêt pour vous, si vous êtes assujetti à ce sort, que faut-il attendre

pout soi? Je vous avoue que quoique je doive à ma situation occupée par état d'avoir connoître rarement cette situation, je la connois cependant assez pour être effrayé de l'idée seulement que vous en souffrez un peu (car vous me pardonneriez si j'attribue la plus grande partie de l'énergie cruelle de votre tableau à ce stile poetique, qui s'est emparé de vous ou bien dont vous vous êtes emparé depuis quelques années, car il me paroît absurde qu'un homme comme vous puisse vivre sans intérêt et être jamais près de l'époque où il auroit dépensé ses richesses. Mais je conçois que si vous souffrez de jour, comme vous paraissez souffrir la nuit phisiquement (ce que vous ne me dites pas) un homme comme vous étant sujet à la loi naturelle de l'influence du corps sur le cerveau qui gouverne le porte faix comme le philosophe, doit souffrir doublement de l'état violent où il se trouve, sentant ses trésors sans pouvoir en faire usage, tandis | que le porte faix ne sent que son mal physique. Dans cet état je ne connois d'autre consolation que la sensation même de l'existence, mais celle avec le cortège de ses assurances pour le future n'est pas ci peu de choses non plus, pourvu que la douleur n'affaîsse pas tellement la tête (ce qui arrive dans certaines maladies) que la faculté reproductrice en souffre.

Voici cher S. une lettre que Mr Haas vient de recevoir de la belle de Jacob. J'y ajoute la traduction françoise, pour vous en faciliter la lecture. Ce qu'elle y dit, qu'elle souhaiterois que tout se fassé comme je l'avois arrangé, se rapporte sans doute à ce que je lui avois dit verbalement de vos intentions contenue dans votre seconde lettre se rapportant à cette affaire, où vous disiez que Jacob cherchoit quelque gagne pain pour elle à Delft ou Vorburg, et qu'alors s'ils s'y conduisoient bien tout deux vous verriez ce que vous pourriez faire pour eux. Mais depuis il y eu diferans autres plans dans vos lettres dont je lui ai communiqué le dernier, savoir que Jacob iroit l'épouser à Reine | sans rien ajouter de plus. Sur leur sort future que vous me paraissez avoir cru devoir abandonner à leur propre industrie et bon plaisir, mais la dernière fois que vous m'en parlez, vous dites que Jacob devenu gai après une lettre reçu de la belle vous avoit dit qu'il comptoit

rester à Reine y ayant trouvé un gagne pain. Or voici ce que l'incluse me semble contredire diametralement. Quoiqu'il en soit, je voudrais que nous fussions debaraissér une bonne fois de cette affaire. Je donnerai volontiers une bonne somme pour cela.

Vous m'avez promis aussi une lettre monstrable au sujet de la comission de Jacobi par rapport à l'Alexis. N'en avez vous parlé encore à Gosse ou à quelque libraire de chez vous? Vous pourriez, si meme vous ne sortiez pas, les faire venir chez vous pour tacher de rendre ce service à Jacobi, mais si vous y avez de la repugnance, cher S., dites le moi, et j'en donnerai la comission au Prince.

Adieu, mon ami, je vous embrasse avec sollicitude. Votre situation ne me sort pas de la tete.



*Lettre IV.214 – Diotime, 15 décembre 1788 = Kp 36 / 30*

Angel., le 15 Xbre 1788

Mon cher Socrate. Votre Laudriani m'a fait entrer ce ville par un froid qui a un peu resseré mes {pains}, mais il m'en a parfaitement dedomagé. C'est tous que je puis vous dire aujourd'hui et sans vos ordres exprès j'aimerois mieux ne vous rien dire. Je ne sache aucune service ici pour Jacob apresent, et en general on n'y aime pas les domestiques mariés, surtout à une fille, dont la honte pour peu qu'il tarde à l'aller epouser, sera incessamment publique, cette circonstance celle devoit emouvoir sa conscience, puisque vous le trouvez honet homme, a y aller bien vite l'epouser et à songer au reste apres.

Adieu cher Socrate j'attendrai impatiament votre Lettre optique. Toute indigne que j'en suis. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye  
fro Wesel

*Lettre IV.215 – Diotime, 18 décembre 1788 = Kp 36 / 31*

*Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 172-174.*

Angelmodde, le 18 Xbre 1788.

Mon cher Socrate! Voici une lettre qui doit etre sacrifié à une comission de Jacobi qu'il m'a déjà donné. Il y a plus de 4 semaines, avec laquelle je n'ai pas osé me présenter dabord devant vous, mais pour laquelle il me persécute avec une si belle perseverance que je n'oserois vous l'épargner plus longtems. Voici ce qu'il m'ecrit en date du 20 9bre:<sup>89</sup> « J'ai commencé à travailler. Il y a 8 jours à une nouvelle edition de mon Spinoza et espere l'avoir achevé vers le printems. J'y ai fait des illucidations qui contiendront toute ma sagesse sur savoir et meynen (il a mis ce mot au lieu du mot croire j'imagine pour eviter les interpretations qu'on a fait dans sa 1ere edition du Spinoza). Je suis fâché de n'avoir rien a y mettre de Mr. Hemsterhuys qui puisse tenir lieu de reponse à ma lettre. Je me rappelle qu'il vous ecrit 1787 le 7 septembre lorque je fus à Munster, une Lettre sur l'atheïsme, domage seulement que la fin n'en coïncide pas tout à fait avec le comencement. Relisez un peu cette lettre, reflechissez y et tachéz d'engager Mr. Hemsterhuis à permettre que je fisse usage de cette lettre qu'il vous adressa alors, mais dans ce cas il faudroit qu'il eut la bonté de donner une autre tournure à la fin et que j'eusse le mss corrigé au plus tard à la fin de janvier. Mr. Hemsterhuis qui a daigné m'assurer avec tant de bonte qu'il desiroit trouver une occation de me temoigner sa reconnaissance, rempliroit amplement ce desir obligent en m'accordant cette grace que m'obligeroit au de là de toute expression. » | Apres avoir sogné pendant 8 jours avec inquietude coment vous epaignez cette peine, au cas que vous {n'aimassez} pas à vous en marquer, je repondis enfin à Jacobi en

---

89 F.H. Jacobi, *Briefwechsel Juli 1788 bis Dezember 1790, Nr. 2152-2738*, Hrgb. Manuela Köppe (*Briefwechsel, Reihe I Band 8*) (Stuttgart-Bad Cannstatt 2015), Brief nr. 2269, p. 100-101.

lui envoyant votre lettre de 1787 7 septembre que j'allai chercher à Munster et lui disant que la requisition me paroissoit trop vague pour vous la proposer seulement. Il me renvoya en date du 8 decembre votre lettre avec une lettre intraduisible en françois, je me contente donc de faire copier ce qui vous regarde en lettres francoises pour vous en faire faciliter la lecture et y joins aussi l'extrait de ce qu'il a ecrit au Comte de Windischgrätz sur la liberté morale, mais je vous prie de me renvoyer cette derniere piece par la toute 1ere poste, n'ayant fait que la parcourir moi meme, et devant cependant la lui renvoyer bientot. Je joins à tous cela votre propre Lettre sur l'athéisme au cas que vous n'en ayez pas gardé copie. Et je prie très fort qu'elle me soit renvoyée au plutot aussi. C'est le nro 72 de l'an 1787.

Voyez cher Socrate, ce que vous pouvez faire pour contenter Jacobi, j'y suis interesse de plusieurs manieres et entr'autre parce que j'aime que vous soyez repandu le plus possible dans ma patrie l'Allmagne.

Mr le Chevalier Landriani nous a parlé entre autre du telescope de Mr Hirschel au travers lequel il dit avoir vu lui meme les satelittés de la nouvelle planete<sup>90</sup> et les volcans, c'est à dire une espece de flame, mais il ajouta que le dernier phenomene avoit deja été observe | à l'Academie à Paris par une lunette plus comune.

Le Grand Homme est de retour depuis 8 jours et en parfaite santé. Il vient de me quitter me chargeant de vous faire bien ses compliments. Aparament nous rentrerons bientot dans nos quartiers d'hiver aussi, quoique ma santé s'embellit dans ce froid.

Adieu, cher Socrate. Je ne veux pas vous dire combien vos meaux me sont sensibles.




---

90 Herschel a découvert la planète Uranus en 1781

*Lettre IV.216 – Diotime, 26 décembre 1788 = Kp 36 / 32*

Angelmodde, le 26 Xbre 1788

Mon cher Socrate! Il est tout près de 10 heures, et point de lettres de votre part. Je m'en vais donc tenir prêt trois lignes au moins pour ne pas laisser partir le courrier à vuide. Je ne me porte pas d'ailleurs assez bien aujourd'hui pour être en disposition d'écrire. Une incomodité que vous ne connoissez pas, et que je connois trop pour la voir de près au moins 12 fois l'an me {rend} tres mal à mon aise aujourd'hui.

Jacobi m'écrit hier que surtout je ne dois pas vous parler de sa comission d'Alexis. J'ai donc fait une grosse sottise de m'adresser avant tout à vous, mais comme il me parloit d'Alexis et d'en écrire en Hollande je suis si habitué de ne voir au moins que je ne fasse un effort de reflexion, en songeant à la Hollande, que vous que je croiois reellement que son intention étoit que je m'adressasse à vous pour cela. Tous ce que je puis faire pour reparer ma sottise quand à la tranquillité de Jacobi au moins, c'est de ne pas lui dire qu'elle est déjà faite, s'il ne me le demande pas chose qu'il ne songera pas à faire, et vous aurez la bonté de faire comme si vous n'en saviez rien. Aussi s'il ne vous le demande pas, car ma peur ne va pas jusque vous demander un memoire. |

Dans ce moment, cher Socrate, arrive votre delicieux paquet. Car ici il est vrai (chose rare) que le merite du paquet se peut mesurer au poid. Il faut fermer et vite et vite celleci et faire courir le messenger à toute jambe pour arriver encore à tems, ainsi je ne puis lire la Lettre optique en avant. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



*Lettre IV.217 – Sans date [29 décembre 1788?] = Kp 27 / II,20*

X 29

Angelmodde, à 10 heures et demie

Point de lettre encore, cher Socrate, et dans la nécessité de ne pas faire attendre le messager, j'écris vite ces 2 mots. Ma santé est passable pour la saison; Dieu veuille que la votre le soit. Votre Lettre optique<sup>91</sup> m'a extrêmement amusé; je dois la relire encore pour vous faire des questions.

Votre réponse au sujet de la requisition de Jacobi me fait grand plaisir. Je suis sûre qu'il sera ravi de votre promesse que je lui ai communiqué d'abord sachant qu'il attendait impatiemment quel seroit votre réponse. De grace n'oubliez pas d'y satisfaire le plutôt possible, en mettant à votre Lettre sur l'athéisme la queue promise.

La belle de votre Jacob qui est avec elle, m'écrit presque tous les jours de poste pour m'engager à vous supplier au nom de Jacob, de vouloir bien le reprendre à votre service, ou autrement elle prétend que moi je dois les nourrir, ce qui en vérité m'est impossible. Daignez me dire ce que je dois répondre à Jacob à sa très humble supplique.

Adieu cher S., c'est bien à la hâte mais pas moins du fond de mon âme que je vous embrasse. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel




---

91 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 9.72, 23 décembre 1788, annexe.

*Lettre IV.218 – Diotime, sans date*

*La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II,  
p. 170.*

1788 [= 1789?]

Mein Schreiben ist schon auf der Post, und ich erinnere mich noch einer dringenden Frage, worauf ich Sie bitte, in Ihrer Antwort auf dieses, zu erwiedern. Nämlich: Von welcher Höhe und Breite muß passender Weise die Vase sein, welche zu einem Monumente Hamanns dienen soll? N.B. ohne das Piedestal; denn für dieses habe ich durch Ihre Güte schon das Maaß, wenn es durch die Breite gegeben ist, welche der größte Durchmesser der Vase sein muß.







## *Concordance des lettres datées de Diotime*

...-10-1775	GN Kp 17	I 3	01-04-1777	GN Kp 25	IV 31
...-12-1775	GN Kp 17	I 4	04-04-1777	GN Kp 25	IV 32
17-12-1775	BN 1155	IV 1	07-04-1777	GN Kp 25	IV 33
13-07-1776?	GN Kp 17	I 26	12-04-1777	GN Kp 25	IV 34
05-09-1776	GN Kp 17	I 43	13-04-1777	GN Kp 25	IV 35
07-09-1776	GN Kp 17	I 44	15-04-1777	?	IV 36
10-09-1776	GN Bd 1	I 113	15-04-1777	GN Kp 25	IV 37
29-09-1776?	GN Kp 17	I 27	16-04-1777	GN Kp 25	IV 38
11-10-1776	GN Bd 1	I 114	24-04-1777	GN Kp 25	IV 39
07-11-1776	BN 1155	IV 8	27-04-1777	GN Kp 25	IV 40
10-11-1776	GN Kp 17	I 63	28-04-1777	GN Kp 25	IV 41
14-11-1776	GN Kp 17	I 45	29-04-1777	?	IV 42
06-01-1777	?	IV 10	04-05-1777	GN Kp 25	IV 43
06-01-1777	GN Bd 1	I 120	08-05-1777	GN Kp 25	IV 44
07-01-1777	GN Kp 25	IV 11	08-05-1777	GN Kp 25	IV 45
10-01-1777	GN Kp 25	IV 12	02-06-1777	GN Kp 25	IV 46
13-01-1777	?	IV 14	19-06-1777	GN Kp 25	IV 47
13-01-1777	GN Kp 25	IV 13	28-06-1777	GN Kp 25	IV 48
20-01-1777	?	IV 15	30-06-1777	GN Kp 25	IV 49
23-01-1777	GN Kp 25	IV 16	07-07-1777	GN Kp 25	IV 50
27-01-1777	GN Kp 25	IV 17	13-07-1777	GN Kp 26	IV 51
28-01-1777	GN Kp 25	IV 18	14-07-1777	GN Kp 25	IV 52
04-02-1777	GN Kp 25	IV 19	23-08-1777	GN Bd 1	I 121
04-02-1777	GN Kp 25	IV 20	08-09-1777	GN Kp 17	I 62
06-02-1777	GN Kp 25	IV 21	08-11-1777	GN Kp 25	IV 53
09-02-1777	?	IV 22	13-11-1777	GN Kp 25	IV 54
11-02-1777	GN Kp 25	IV 23	14-11-1777	GN Kp 25	IV 55
14-02-1777	?	IV 24	17-11-1777	GN Kp 25	IV 56
23-02-1777	GN Kp 25	IV 25	25-11-1777	GN Kp 25	IV 57
24-02-1777	GN Kp 25	IV 26	26-11-1777	GN Kp 25	IV 58
06-03-1777	GN Kp 25	IV 27	09-12-1777	BN 1155	IV 59
18-03-1777	GN Kp 25	IV 28	11-12-1777?	GN Bd 1	I 115
23-03-1777	GN Kp 25	IV 29	21-12-1777	GN Kp 25	IV 61
26-03-1777	GN Kp 25	IV 30	11-01-1778	GN Bd 1	I 122

29-01-1778	GN Bd 1	I 123	29+ss-07-1778	GN Kp 25	IV 64
01-02-1778	GN Bd 1	I 130	02-08-1778	GN Bd 1	I 155
06-02-1778	GN Bd 1	I 124	05-08-1778	GN Bd 1	I 156
08-02-1778	GN Bd 1	I 125	06-08-1778	GN Bd 1	I 157
09-02-1778	GN Bd 1	I 131	10-08-1778	GN Kp 17	I 67
11-02-1778	GN Bd 1	I 132	15-08-1778	GN Kp 17	I 68
25-02-1778	GN Bd 1	I 133	17-08-1778	GN Kp 17	I 69
27-02-1778	GN Kp 17	I 64	26-11-1778	?	IV 65
28-02-1778	GN Bd 1	I 134	19-06-1779	GN Kp 25	IV 69
04-03-1778	GN Bd 1	I 135	16-08-1779	?	IV 71
08-03-1778	GN Bd 1	I 136	17-08-1779	?	IV 72
10-03-1778	GN Bd 1	I 137	18-08-1779	GN Kp 27	IV 73
11-03-1778	GN Bd 1	I 126	22+24-08-1779	GN Kp 25	IV 74
22-03-1778	GN Bd 1	I 138	26-08-1779	GN Kp 25	IV 75
24-03-1778	GN Kp 17	I 65	30-08-1779	GN Kp 27	IV 76
25-03-1778	GN Bd 1	I 139	05+06-09-1779	GN Kp 27	IV 78
26-03-1778	GN Bd 1	I 140	12-09-1779	GN Bd 1	I 158
28-03-1778	GN Bd 1	I 141	26+ss-09-1779	GN Kp 17	I 74
29-03-1778	GN Bd 1	I 142	29-09-1779	GN Kp 25	IV 79
13-04-1778	GN Bd 1	I 143	07-10-1779	GN Kp 27	IV 85
18-04-1778	GN Kp 17	I 66	10-10-1779	GN Kp 27	IV 89
08-06-1778	GN Bd 1	I 144	20-10-1779	GN Kp 25	IV 93
09-06-1778	GN Bd 1	I 145	24-10-1779	GN Kp 25	IV 94
15-06-1778	GN Bd 1	I 146	29-10-1779	GN Kp 25	IV 96
16-06-1778	GN Bd 1	I 147	01-11-1779	GN Kp 25	IV 97
24-06-1778	GN Bd 1	I 128	04-11-1779	?	IV 98
03-07-1778	GN Bd 1	I 148	04-11-1779	GN Kp 27	IV 99
06-07-1778	GN Bd 1	I 149	09-11-1779	GN Kp 25	IV 100
08-07-1778	GN Bd 1	I 150	11-11-1779	GN Bd 1	I 159
08-07-1778	GN Bd 1	I 149a	14-11-1779	GN Kp 25	IV 101
10-07-1778	GN Bd 1	I 151	17-11-1779	GN Kp 25	IV 102
16-07-1778	GN Bd 1	I 152	18-11-1779	GN Kp 25	IV 103
19-07-1778	GN Bd 1	I 153	25-11-1779	GN Kp 27	IV 104
20-07-1778	GN Bd 1	I 154	07-12-1779	GN Bd 1	I 160

24-12-1779	GN Kp 25	IV 105	17-11-1780	GN Bd 1	I 189
28-12-1779	GN Kp 25	IV 107	29-11-1780	GN Bd 1	I 190
02-01-1780	GN Bd 1	I 161	15-12-1780	GN Bd 1	I 191
07-01-1780	GN Bd 1	I 162	02-01-1781	GN Bd 1	I 192
10-01-1780	GN Bd 1	I 163	26-03-1781	GN Bd 1	I 193
18-01-1780	GN Bd 1	I 164	28-03-1781	GN Bd 1	I 194
18-01-1780	GN Bd 1	I 165	12-04-1781	GN Bd 1	I 196
21-01-1780	GN Bd 1	I 166	16-04-1781	GN Bd 1	I 197
25-01-1780	GN Bd 1	I 167	22-04-1781	GN Bd 1	I 198
01-02-1780	GN Bd 1	I 168	23-04-1781	GN Bd 1	I 199
03-02-1780	GN Bd 1	I 169	27-04-1781	GN Bd 1	I 200
07-02-1780	GN Bd 1	I 171	28-04-1781	GN Bd 1	I 201
11-02-1780	GN Bd 1	I 172	29-04-1781	GN Bd 1	I 202
18-02-1780	GN Bd 1	I 173	01-05-1781	GN Bd 1	I 204
22-02-1780	GN Bd 1	I 174	03-05-1781	GN Bd 1	I 205
26-02-1780	GN Bd 1	I 175	08-05-1781	GN Bd 1	I 206
29-02-1780	GN Bd 1	I 176	10-05-1781	GN Bd 1	I 207
20-03-1780	?	IV 108	14-05-1781	GN Bd 1	I 208
25-03-1780	GN Kp 27	IV 109	15-05-1781	GN Bd 1	I 209
28-04-1780	GN Bd 1	I 177	22-05-1781	GN Bd 1	I 210
23-06-1780	GN Kp 17	I 93	25-05-1781	GN Bd 1	I 211
10-07-17...	GN Kp 17	I 97	28-05-1781	GN Bd 1	I 212
20-07-1780	GN Bd 1	I 178	01-06-1781	GN Bd 1	I 215
25-07-17...	GN Kp 27	IV 114	05-06-1781	GN Bd 1	I 216
08-08-1780	GN Bd 1	I 179	08-06-1781	GN Bd 1	I 213
11-08-1780	GN Bd 1	I 180	08-06-1781	GN Bd 1	I 217
19-08-1780	GN Bd 1	I 181	10-06-1781	GN Bd 1	I 218
28-08-1780	GN Bd 1	I 182	18-06-1781	GN Bd 1	I 219
26-09-1780	GN Bd 1	I 183	22-06-1781	GN Bd 1	I 220
28-09-1780	GN Bd 1	I 184	23-06-1781	GN Bd 1	I 221
12-10-1780	GN Bd 1	I 185	25-06-1781	GN Bd 1	I 222
17-10-1780	GN Bd 1	I 186	27-06-1781	GN Bd 1	I 223
10-11-1780	GN Bd 1	I 187	29-06-1781	GN Bd 1	I 224
17-11-1780	GN Bd 1	I 188	...-06-1781	GN Bd 1	I 225

03-07-1781	GN Bd 1	I 226	16-11-1781	GN Bd 1	I 257
06-07-1781	GN Bd 1	I 227	19-11-1781	GN Bd 1	I 258
13-07-1781	GN Bd 1	I 228	23-11-1781	GN Bd 1	I 259
17-07-1781	GN Bd 1	I 229	28-11-1781	GN Bd 1	I 260
20-07-1781	GN Bd 1	I 230	30-11-1781	GN Bd 1	I 262
20-07-1781	GN Bd 1	I 240	30-11-1781	GN Bd 1	I 263
26-07-1781	GN Bd 1	I 231	04-12-1781	GN Bd 1	I 264
30-07-1781	GN Bd 1	I 232	07-12-1781	GN Bd 1	I 265
02-08-1781	GN Kp 27	IV 115	11-12-1781	GN Bd 1	I 266
03-08-1781	GN Bd 1	I 233	14-12-1781	GN Bd 1	I 267
08-08-1781	GN Bd 1	I 234	17-12-1781	GN Bd 1	I 269
13-08-1781	GN Bd 1	I 235	21-12-1781	GN Bd 1	I 270
18-08-1781	GN Bd 1	I 236	23-12-1781	GN Bd 1	I 271
22-08-1781	GN Bd 1	I 237	28-12-1781	GN Bd 1	I 272
26-08-1781	GN Bd 1	I 238	01-01-1782	GN Bd 2	II 1
31-08-17...	GN Kp 17	I 94	02-01-1782	GN Bd 2	II 2
08-09-1781	GN Bd 1	I 239	04-01-1782	GN Bd 2	II 3
12-09-1781	GN Bd 1	I 241	08-01-1782	GN Bd 2	II 4
16-09-1781	GN Bd 1	I 242	11-01-1782	GN Bd 2	II 5
21-09-1781	GN Bd 1	I 243	15-01-1782	GN Bd 2	II 6
25-09-1781	GN Bd 1	I 244	18-01-1782	GN Bd 2	II 7
28-09-1781	GN Bd 1	I 245	25-01-1782	GN Bd 2	II 8
01-10-1781	GN Bd 1	I 246	01-02-1782	GN Bd 2	II 9
05-10-1781	GN Bd 1	I 247	05-02-1782	GN Bd 2	II 10
09-10-1781	GN Bd 1	I 248	12-02-1782	GN Bd 2	II 11
15-10-1781	GN Bd 1	I 249	12-02-1782	GN Bd 2	II 12
19-10-1781	GN Bd 1	I 250	14-02-1782	GN Bd 2	II 13
26-10-1781	GN Bd 1	I 251	14-02-1782	GN Bd 2	II 14
26-10-1781	GN Bd 1	I 261	22-02-1782	GN Bd 2	II 15
30-10-1781	GN Bd 1	I 252	26-02-1782	GN Bd 2	II 16
02-11-1781	GN Bd 1	I 256	05-03-1782	GN Bd 2	II 17
06-11-1781	GN Bd 1	I 253	...-03-1782	GN Bd 2	II 18
09-11-1781	GN Bd 1	I 255	14-03-1782	GN Bd 2	II 22
12-11-1781	GN Bd 1	I 254	02-04-1782	GN Bd 2	II 23

04-04-1782	GN Bd 2	II 24	23-09-1782	GN Bd 2	II 60
09-04-1782	GN Bd 2	II 25	23-09-1782	GN Bd 2	II 61
10-04-1782	GN Bd 2	II 26	30-09-1782	GN Bd 2	II 63
12-04-1782	GN Bd 2	II 27	03-10-1782	GN Bd 2	II 64
16-04-1782	GN Bd 2	II 28	09-10-1782	GN Bd 2	II 65
16-04-1782	GN Bd 2	II 29	10-10-1782	GN Bd 2	II 66
18-04-1782	GN Bd 2	II 30	12-10-1782	GN Bd 2	II 67
29-04-1782	GN Bd 2	II 31	15-10-1782	GN Bd 2	II 68
07-05-1782	GN Bd 2	II 32	15-10-1782	GN Bd 2	II 69
10-05-1782	GN Bd 2	II 33	22-10-1782	GN Bd 2	II 70
15-05-1782	GN Bd 2	II 34	24-10-1782	GN Bd 2	II 71
22-05-1782	GN Bd 2	II 37	01-11-1782	GN Bd 2	II 73
23-05-1782	GN Bd 2	II 35	04-11-1782	GN Bd 2	II 74
23-05-1782	GN Bd 2	II 38	12-11-1782	GN Bd 2	II 75
27-05-1782	GN Bd 2	II 39	15-11-1782	GN Bd 2	II 77
27-05-1782	GN Bd 2	II 40	...-11-1782	GN Bd 2	II 78
03-06-1782	GN Bd 2	II 41	18-11-1782	GN Bd 2	II 79
12-06-1782	GN Bd 2	II 42	22-11-1782	GN Bd 2	II 81
28-06-1782	GN Bd 2	II 43	23-11-1782	GN Bd 2	II 84
01-07-1782	GN Bd 2	II 44	25-11-1782	GN Bd 2	II 85
01-07-1782	GN Bd 2	II 45	02-12-1782	GN Bd 2	II 86
01-07-1782	GN Bd 2	II 46	06-12-1782	GN Bd 2	II 87
23-07-1782	GN Bd 2	II 48	10-12-1782	GN Bd 2	II 88
28-07-1782	GN Bd 2	II 49	27-12-1782	GN Bd 2	II 90
01-08-1782	GN Bd 2	II 50	27-12-1782	GN Bd 2	II 91
01-08-1782	GN Bd 2	II 51	03-01-1783	GN Bd 2	II 94
06-08-1782	GN Bd 2	II 52	06-01-1783	GN Bd 2	II 95
12-08-1782	GN Bd 2	II 53	06-01-1783	GN Bd 2	II 96
22-08-1782	GN Bd 2	II 54	09-01-1783	GN Bd 2	II 97
02-09-1782	GN Bd 2	II 55	10-01-1783	GN Bd 2	II 98
05-09-1782	GN Bd 2	II 56	13-01-1783	GN Bd 2	II 99
13-09-1782	GN Bd 2	II 57	17-01-1783	GN Bd 2	II 100
16-09-1782	GN Bd 2	II 58	22-01-1783	GN Bd 2	II 101
19-09-1782	GN Bd 2	II 59	24-01-1783	GN Bd 2	II 102

24-01-1783	GN Bd 2	II 103	13-06-1783	GN Bd 2	II 140
07-02-1783	GN Bd 2	II 107	15-06-1783	GN Bd 2	II 141
11-02-1783	GN Bd 2	II 108	19-06-1783	GN Bd 2	II 142
14-02-1783	GN Bd 2	II 109	27-06-1783	GN Bd 2	II 143
15-02-1783	GN Bd 2	II 110	07-07-1783	GN Bd 2	II 144
16-02-1783	GN Bd 2	II 111	15-07-1783	GN Bd 2	II 145
20-02-1783	GN Bd 2	II 112	18-07-1783	GN Bd 2	II 146
23-02-1783	GN Bd 2	II 113	22-07-1783	GN Bd 2	II 147
28-02-1783	GN Bd 2	II 114	24-07-1783	GN Bd 2	II 148
04-03-1783	GN Bd 2	II 115	01-08-1783	GN Bd 2	II 149
07-03-1783	GN Bd 2	II 116	04-08-1783	GN Bd 2	II 150
07-03-1783	GN Bd 2	II 117	05-08-1783	GN Bd 2	II 151
09-03-1783	GN Bd 2	II 118	08-08-1783	GN Bd 2	II 152
14-03-1783	GN Bd 2	II 119	10-08-1783	GN Bd 2	II 153
21-03-1783	GN Bd 2	II 120	15-08-1783	GN Bd 2	II 154
01-04-1783	GN Bd 2	II 122	21-08-1783	GN Bd 2	II 155
03-04-1783	GN Bd 2	II 123	27-08-1783	GN Bd 2	II 156
11-04-1783	GN Bd 2	II 124	30-08-1783	GN Bd 2	II 157
13-04-1783	GN Bd 2	II 125	30-08-1783	GN Bd 2	II 158
17-04-1783	GN Bd 2	II 126	08-09-1783	GN Bd 2	II 159
23-04-1783	GN Bd 3	II 201	...-09-1783	GN Bd 2	II 160
25-04-1783	GN Bd 2	II 127	16-09-1783	GN Bd 2	II 161
25-04-1783	GN Bd 3	II 202	22-09-1783	GN Bd 2	II 162
26-04-1783	GN Bd 3	II 203	25 <sup>+ss</sup> -09-1783	GN Bd 2	II 163
02-05-1783	GN Bd 2	II 129	29-09-1783	GN Bd 2	II 164
09-05-1783	GN Bd 2	II 130	03-10-1783	GN Bd 2	II 165
13-05-1783	GN Bd 2	II 131	05-10-1783	GN Bd 2	II 166
15-05-1783	GN Bd 2	II 132	14-10-1783	GN Bd 2	II 167
30-05-1783	GN Bd 2	II 134	16-10-1783	GN Bd 2	II 168
04-06-1783	GN Bd 2	II 135	20-10-1783	GN Bd 2	II 169
05-06-1783	GN Bd 2	II 136	24-10-1783	GN Bd 2	II 170
09-06-1783	GN Bd 2	II 137	25-10-1783	GN Bd 2	II 171
10-06-1783	GN Bd 2	II 138	07-11-1783	GN Bd 2	II 172
...-06-1783	GN Bd 2	II 139	10-11-1783	GN Bd 2	II 174

14-11-1783	GN Bd 2	II 175	04-06-1784	GN Bd 3	II 210
17-11-1783	GN Bd 2	II 176	10-06-1784	GN Bd 3	II 211
21-11-1783	GN Bd 2	II 177	15-06-1784	GN Bd 3	II 212
25-11-1783	GN Kp 25	IV 116	17-06-1784	GN Bd 3	II 213
02-12-1783	GN Bd 2	II 178	22-06-1784	GN Bd 3	II 214
03-12-1783	GN Bd 2	II 179	28-06-1784	GN Bd 3	II 215
08-12-1783	GN Bd 2	II 180	15-07-1784	BN 1155	IV 117
16-12-1783	GN Bd 2	II 181	...-07-1784	BN 1155	IV 118
18-12-1783	GN Bd 2	II 182	18-07-17...	GN Kp 17	I 96
22-12-1783	GN Bd 2	II 183	22-07-1784	GN Bd 3	II 216
30-12-1783	GN Bd 2	II 184	25-07-1784	GN Bd 3	II 217
02-01-1784	GN Bd 3	II 185	30-07-1784	GN Bd 3	II 218
02-01-1784	GN Bd 3	II 186	03-08-1784	GN Bd 3	II 219
06-01-1784	GN Bd 3	II 187	05-08-1784	GN Bd 3	II 220
26-01-1784	GN Bd 3	II 189	07-08-1784	GN Bd 3	II 221
28-01-1784	GN Bd 2	II 104	10-08-1784	GN Bd 3	II 222
30-01-1784	GN Bd 2	II 105	15-08-1784	GN Bd 3	II 223
31-01-1784	GN Bd 2	II 106	22-08-1784	GN Bd 3	II 224
02-02-1784	GN Bd 3	II 190	29-08-1784	GN Bd 3	II 225
09-02-1784	GN Bd 3	II 191	03-09-1784	GN Bd 3	II 226
...-02-1784	GN Bd 3	II 192	12-09-1784	GN Bd 3	II 227
16-02-1784	GN Bd 3	II 193	21-09-1784	GN Bd 3	II 228
23-02-1784	GN Bd 3	II 194	30-09-1784	GN Bd 3	II 229
05-03-1784	GN Bd 3	II 195	05-10-1784	GN Bd 3	II 230
23-03-1784	GN Bd 3	II 196	12-10-1784	GN Bd 3	II 231
02-04-1784	GN Bd 3	II 198	14-10-1784	GN Bd 3	II 232
02-04-1784	GN Bd 3	II 199	22-10-1784	GN Bd 3	II 233
14-04-1784	GN Bd 3	II 200	16-11-1784	GN Bd 3	II 235
04-05-1784	GN Bd 3	II 204	19-11-1784	GN Bd 3	II 236
07-05-1784	GN Bd 3	II 205	20-11-1784	GN Bd 3	II 237
18-05-1784	GN Bd 3	II 206	23-11-1784	GN Bd 3	II 238
24-05-1784	GN Bd 3	II 207	26-11-1784	GN Bd 3	II 239
24-05-1784	GN Bd 3	II 208	30-11-1784	GN Bd 3	II 240
01-06-1784	GN Bd 3	II 209	03-12-1784	GN Bd 3	II 241



05-12-1784	GN Bd 3	II 242	03-05-1785	GN Bd 3	III 31
10-12-1784	GN Bd 3	II 243	04-05-1785	GN Bd 3	III 32
20-12-1784	GN Bd 3	II 244	05-05-1785	GN Bd 3	III 33
24-12-1784	GN Bd 3	II 245	07-05-1785	GN Bd 3	III 34
31-12-1784	GN Bd 3	II 246	09-05-1785	GN Bd 3	III 35
04-01-1785	GN Bd 3	III 1	11-05-1785	GN Bd 3	III 36
07-01-1785	GN Bd 3	III 2	17-05-1785	GN Bd 3	III 37
08-01-1785	GN Bd 3	III 3	18-05-1785	GN Bd 3	III 38
17-01-1785	GN Bd 3	III 4	20-05-1785	GN Bd 3	III 39
21-01-1785	GN Bd 3	III 5	24-05-1785	GN Bd 3	III 40
22-01-1785	GN Bd 3	III 6	27-05-1785	GN Bd 3	III 41
23+24-01-1785	GN Bd 3	III 7	31-05-1785	GN Bd 3	III 42
01-02-1785	GN Bd 3	III 8	02-06-1785	GN Bd 3	III 44
03-02-1785	GN Bd 3	III 9	09-06-1785	GN Bd 3	III 45
07-02-1785	GN Bd 3	III 10	13-06-1785	GN Bd 3	III 46
...-02-1785	GN Bd 3	III 11	16-06-1785	GN Bd 3	III 47
15-02-1785	GN Bd 3	III 12	20-06-1785	GN Bd 3	III 48
17-02-1785	GN Bd 3	III 13	24-06-1785	GN Bd 3	III 49
22-02-1785	GN Bd 3	III 14	26-06-1785	GN Bd 3	III 50
24-02-1785	GN Bd 3	III 15	26-06-1785	GN Bd 3	III 51
08-03-1785	GN Bd 3	III 16	04+05-07-1785	GN Bd 3	III 52
11-03-1785	GN Bd 3	III 17	11-07-1785	GN Bd 3	III 53
14-03-1785	GN Bd 3	III 18	13-07-1785	GN Bd 3	III 54
18-03-1785	GN Bd 3	III 19	19-07-1785	GN Bd 3	III 55
22-03-1785	GN Bd 3	III 20	22-07-1785	GN Bd 3	III 56
25-03-1785	GN Bd 3	III 21	28-07-1785	GN Bd 3	III 57
28-03-1785	GN Bd 3	III 22	01-08-1785	GN Bd 3	III 58
01-04-1785	GN Bd 3	III 23	05-08-1785	GN Bd 3	III 59
08-04-1785	GN Bd 3	III 24	12-08-1785	GN Bd 3	III 60
11-04-1785	GN Bd 3	III 25	...-11-1785	GN Bd 3	III 61
15-04-1785	GN Bd 3	III 26	02-12-1785	GN Bd 3	III 62
19-04-1785	GN Bd 3	III 27	06-12-1785	GN Bd 3	III 63
22-04-1785	GN Bd 3	III 28	09-12-1785	GN Bd 3	III 64
01-05-1785	GN Bd 3	III 30	13-12-1785	GN Bd 3	III 65

16-12-1785	GN Bd 3	III 66	11-05-1786	GN Bd 4	III 100
20-12-1785	GN Bd 3	III 67	13-05-1786	GN Bd 4	III 101
23-12-1785	GN Bd 3	III 68	18-05-1786	GN Bd 4	III 102
27-12-1785	GN Bd 3	III 69	22-05-1786	GN Bd 4	III 103
30-12-1785	GN Bd 3	III 70	24-05-1786	GN Bd 4	III 104
03-01-1786	GN Bd 4	III 71	28-05-1786	GN Bd 4	III 105
05-01-1786	GN Bd 4	III 72	04-06-1786	GN Bd 4	III 106
13-01-1786	GN Bd 4	III 73	08-06-1786	GN Bd 4	III 107
17-01-1786	GN Bd 4	III 74	11-06-1786	GN Bd 4	III 108
20-01-1786	GN Bd 4	III 75	15-06-1786	GN Bd 4	III 109
24-01-1786	GN Bd 4	III 76	20-06-1786	GN Bd 4	III 110
26-01-1786	GN Bd 4	III 77	23-06-1786	GN Bd 4	III 111
31-01-1786	GN Bd 4	III 78	25-06-1786	GN Bd 4	III 112
06-02-1786	GN Bd 4	III 79	04-07-1786	GN Bd 4	III 113
10-02-1786	GN Bd 4	III 80	07-07-1786	GN Bd 4	III 114
13-02-1786	GN Bd 4	III 81	09-07-1786	GN Bd 4	III 115
17-02-1786	GN Bd 4	III 82	13-07-1786	GN Bd 4	III 116
21-02-1786	GN Bd 4	III 83	17-07-1786	GN Bd 4	III 117
24-02-1786	GN Bd 4	III 84	20-07-1786	GN Bd 4	III 118
02-03-1786	GN Bd 4	III 85	23+24-07-1786	GN Bd 4	III 119
13-03-1786	GN Bd 4	III 86	28-07-1786	GN Bd 4	III 120
16-03-1786	GN Bd 4	III 87	01-08-1786	GN Bd 4	III 121
21-03-1786	GN Bd 4	III 88	04-08-1786	GN Bd 4	III 122
24-03-1786	GN Bd 4	III 89	07-08-1786	GN Bd 4	III 123
30-03-1786	GN Bd 4	III 90	11-08-1786	GN Bd 4	III 124
02-04-1786	GN Bd 4	III 91	13-08-1786	GN Bd 4	III 125
07-04-1786	GN Bd 4	III 92	20-08-1786	GN Bd 4	III 126
14-04-1786	GN Bd 4	III 93	22-08-1786	GN Bd 4	III 127
20-04-1786	GN Bd 4	III 94	25-08-1786	GN Bd 4	III 128
27-04-1786	GN Bd 4	III 95	28-08-1786	GN Bd 4	III 129
01-05-1786	GN Bd 4	III 96	01-09-1786	GN Bd 4	III 130
02-05-1786	GN Bd 4	III 97	04-09-1786	GN Bd 4	III 131
05-05-1786	GN Bd 4	III 98	07-09-1786	GN Bd 4	III 132
08-05-1786	GN Bd 4	III 99	11-09-1786	GN Bd 4	III 133

21-09-1786	GN Bd 4	III 134	16-03-1787	GN Kp 26	IV 130
26-09-1786	GN Bd 4	III 135	19-03-1787	GN Kp 26	IV 131
03-10-1786	GN Bd 4	III 136	27-03-1787	GN Kp 26	IV 132
06-10-1786	GN Bd 4	III 137	02+03-04-1787	GN Kp 26	IV 133
09-10-1786	GN Bd 4	III 138	06-04-1787	GN Kp 26	IV 134
16-10-1786	GN Bd 4	III 139	20-04-1787	GN Kp 26	IV 135
20-10-1786	GN Bd 4	III 140	27-04-17...	?	IV 136
27-10-1786	GN Bd 4	III 141	03-05-1787	GN Kp 26	IV 137
31-10-1786	GN Bd 4	III 142	10-05-17...	GN Kp 27	IV 138
03-11-1786	GN Bd 4	III 143	15-05-1787	GN Kp 26	IV 139
10-11-1786	GN Bd 4	III 144	18-05-1787	GN Kp 26	IV 140
13-11-1786	GN Bd 4	III 145	22-05-1787	GN Kp 26	IV 141
17-11-1786	GN Bd 4	III 146	27-05-1787	GN Kp 26	IV 142
20-11-1786	GN Bd 4	III 147	31-05-1787	GN Kp 26	IV 143
22-11-1786	GN Bd 4	III 148	04-06-1787	GN Kp 26	IV 144
30-11-1786	GN Bd 4	III 149	08-06-1787	GN Kp 26	IV 145
04-12-1786	GN Bd 4	III 150	11-06-1787	GN Kp 26	IV 146
07-12-1786	GN Bd 4	III 151	14-06-1787	GN Kp 26	IV 147
12-12-1786	GN Bd 4	III 152	17-06-1787	GN Kp 26	IV 148
15-12-1786	GN Bd 4	III 153	21-06-1787	GN Kp 26	IV 149
18-12-1786	GN Bd 4	III 154	28-06-1787	GN Kp 26	IV 150
25-12-1786	GN Bd 4	III 155	02-07-1787	GN Kp 26	IV 151
29-12-1786	GN Bd 4	III 156	09-07-17...	GN Kp 27	IV 152
04-01-1787	GN Kp 26	IV 119	16-07-1787	GN Kp 26	IV 153
12-01-1787	GN Kp 26	IV 120	23-07-1787	GN Kp 26	IV 154
16-01-1787	GN Kp 26	IV 121	27-07-1787	GN Kp 26	IV 155
19-01-1787	GN Kp 26	IV 122	30-07-1787	GN Kp 26	IV 156
26-01-1787	GN Kp 26	IV 123	02-08-1787	GN Kp 26	IV 157
29-01-1787	GN Kp 27	IV 124	06-08-1787	GN Kp 26	IV 158
05-02-1787	GN Kp 26	IV 125	10-08-1787	GN Kp 26	IV 159
09-02-1787	GN Kp 26	IV 126	16-08-1787	GN Kp 26	IV 160
11-02-1787	GN Kp 27	IV 127	21-08-1787	GN Kp 26	IV 161
15-02-1787	GN Kp 26	IV 128	23-08-1787	GN Kp 26	IV 162
27-02-1787	GN Kp 25	IV 129	28-08-1787	GN Kp 26	IV 163

02-09-1787	GN Kp 26	IV 164	08-09-1788	GN Kp 36	IV 198
03-09-1787	GN Kp 26	IV 165	11-09-1788	GN Kp 36	IV 199
07-09-1787	GN Kp 26	IV 166	15-09-1788	GN Kp 36	IV 200
18-09-1787	Dortmund	IV 167	23-09-1788	GN Kp 36	IV 201
22-09-1787	GN Kp 26	IV 168	02-10-1788	GN Kp 36	IV 202
25-09-1787	GN Kp 26	IV 169	06-10-1788	GN Kp 36	IV 203
30-09-1787	GN Kp 26	IV 170	10-10-1788	GN Kp 36	IV 204
06-10-1787	GN Kp 26	IV 171	13-10-1788	GN Kp 36	IV 205
15-10-1787	GN Kp 26	IV 172	06-11-1788	GN Kp 36	IV 206
22-10-1787	GN Kp 26	IV 173	10-11-1788	GN Kp 36	IV 207
26-10-1787	GN Kp 26	IV 174	14-11-1788	GN Kp 36	IV 208
29-10-1787	GN Kp 26	IV 175	21-11-1788	GN Kp 36	IV 209
01-11-1787	GN Kp 26	IV 176	23-11-1788	GN Kp 36	IV 210
09-11-1787	GN Kp 26	IV 177	01-12-1788	GN Kp 36	IV 211
12-11-1787	GN Kp 26	IV 178	05-12-1788	GN Kp 36	IV 212
15-11-1787	GN Kp 26	IV 179	08-12-1788	GN Kp 36	IV 213
19-11-1787	GN Kp 26	IV 180	15-12-1788	GN Kp 36	IV 214
...-11-1787	BN 1161	IV 181	18-12-1788	GN Kp 36	IV 215
23-11-17...	GN Kp 27	IV 182	26-12-1788	GN Kp 36	IV 216
26-11-1787	GN Kp 26	IV 183	02-01-1789	GN Bd 5	III 158
30-11-1787	GN Kp 26	IV 184	05-01-1789	GN Bd 5	III 159
04-12-1787	GN Kp 26	IV 185	09-01-1789	GN Bd 5	III 160
11-12-1787	GN Kp 26	IV 186	12-01-1789	GN Bd 5	III 161
14-12-1787	GN Kp 26	IV 187	15-01-1789	GN Bd 5	III 162
20-12-1787	GN Kp 26	IV 188	19-01-1789	GN Bd 5	III 163
24-12-1787	GN Kp 26	IV 189	26-01-1789	GN Bd 5	III 164
28-12-17...	GN Kp 27	IV 190	30-01-1789	GN Bd 5	III 165
31-12-1787	GN Kp 26	IV 191	03-02-1789	GN Bd 5	III 166
14-04-1788	GN Kp 36	IV 192	06-02-1789	GN Bd 5	III 167
21-05-1788	GN Kp 36	IV 193	09-02-1789	GN Bd 5	III 168
30-05-1788	GN Kp 36	IV 194	16-02-1789	GN Bd 5	III 169
01-06-1788	GN Kp 36	IV 195	19+20-02-1789	GN Bd 5	III 170
09-06-17...	GN Kp 27	IV 196	24-02-1789	GN Bd 5	III 171
12-06-17...	GN Kp 27	IV 197	27-02-1789	GN Bd 5	III 172

03-03-1789	GN Bd 5	III 173	23-07-1789	GN Bd 5	III 205
06-03-1789	GN Bd 5	III 174	28-07-1789	GN Bd 5	III 206
13-03-1789	GN Bd 5	III 175	30-07-1789	GN Bd 5	III 207
20-03-1789	GN Bd 5	III 176	07-08-1789	GN Bd 5	III 208
24-03-1789	GN Bd 5	III 177	14-08-1789	GN Bd 5	III 209
27-03-1789	GN Bd 5	III 178	21-08-1789	GN Bd 5	III 210
03-04-1789	GN Bd 5	III 179	24-08-1789	GN Bd 5	III 211
07-04-1789	GN Bd 5	III 180	28-08-1789	GN Bd 5	III 212
12-04-1789	GN Bd 5	III 181	31-08-1789	GN Bd 5	III 213
17-04-1789	GN Bd 5	III 182	03-09-1789	GN Bd 5	III 214
21-04-1789	GN Bd 5	III 183	07-09-1789	GN Bd 5	III 215
24-04-1789	GN Bd 5	III 184	11-09-1789	GN Bd 5	III 216
28-04-1789	GN Bd 5	III 185	14-09-1789	GN Bd 5	III 217
01-05-1789	GN Bd 5	III 186	18-09-1789	GN Bd 5	III 218
08-05-1789	GN Bd 5	III 187	20-09-1789	GN Bd 5	III 219
12-05-1789	GN Bd 5	III 188	28-09-1789	GN Bd 5	III 220
15-05-1789	GN Kp 17	I 98	01+02-10-1789	GN Bd 5	III 221
15-05-1789	GN Bd 5	III 189	11-10-1789	GN Bd 5	III 223
21-05-1789	GN Bd 5	III 190	16-10-1789	GN Bd 5	III 224
25-05-1789	GN Kp 17	I 99	23-10-1789	GN Bd 5	III 225
25-05-1789	GN Bd 5	III 191	27-10-1789	GN Bd 5	III 226
01-06-1789	GN Bd 5	III 199	30-10-1789	GN Kp 17	I 100
02-06-1789	GN Bd 5	III 192	30-10-1789	GN Bd 5	III 227
08-06-1789	GN Bd 5	III 193	03-11-1789	GN Bd 5	III 228
15-06-1789	GN Bd 5	III 194	10-11-1789	GN Bd 5	III 229
19-06-1789	GN Bd 5	III 195	12-11-1789	GN Bd 5	III 230
23-06-1789	GN Bd 5	III 196	16-11-1789	GN Bd 5	III 231
25-06-1789	GN Bd 5	III 197	23-11-1789	GN Bd 5	III 232
30-06-1789	GN Bd 5	III 198	26-11-1789	GN Bd 5	III 233
02-07-1789	GN Bd 5	III 200	01-12-1789	GN Bd 5	III 234
07-07-1789	GN Bd 5	III 201	11-12-1789	GN Bd 5	III 236
10-07-1789	GN Bd 5	III 202	15-12-1789	GN Bd 5	III 237
14-07-1789	GN Bd 5	III 203	22-12-1789	GN Bd 5	III 238
16-07-1789	GN Bd 5	III 204	25-12-1789	GN Bd 5	III 239

29-12-1789	GN Bd 5	III 240	26-02-1790	GN Bd 5	III 249
08-01-1790	GN Bd 5	III 241	05-03-1790	GN Bd 5	III 250
19-01-1790	GN Bd 5	III 242	12-03-1790	GN Bd 5	III 251
26-01-1790	GN Bd 5	III 243	19-03-1790	GN Bd 5	III 252
02-02-1790	GN Bd 5	III 244	23-03-1790	GN Bd 5	III 253
05-02-1790	GN Bd 5	III 245	02-04-1790	GN Bd 5	III 254
12-02-1790	GN Bd 5	III 246	09-04-1790	GN Bd 5	III 255
15-02-1790	GN Bd 5	III 247	09-10-1790	GN Bd 5	III 222
19-02-1790	GN Bd 5	III 248			

